

Harvest hunting

**Yasmine Galenorn - Les
soeurs de la lune - 8**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

YASMINE
GALENORN



HARVEST HUNTING

LES SCEURS DE LA LUNE - TOME 8

Yasmine Galenorn

Harvest Hunting

Les Soeurs de la lune – 8

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sandra Kazourian

Milady

*Je dédie ce roman à l'esprit de l'automne ainsi qu'à son seigneur.
Et à tous ceux qui suivent la voie des moissonneurs.*

« On ne peut pas ménager la chèvre et le chou. »

Proverbe du xiii^e siècle

« Toutes les choses de ce monde montrent en octobre le chemin du retour : le marin retrouve la mer, les voyageurs les murs et les clôtures, les chasseurs les champs, les vallées et le cri long de leurs chiens, l'amant revient à celle qu'il a laissée. »

Thomas Wolfe

Chapitre premier

Une délicieuse odeur me chatouillait les narines. Je traversai la salle bondée en humant l'air et me retrouvai bientôt devant la source de l'effluve : le buffet.

Menolly et moi venions de marier une nouvelle fois notre sœur, amenant ainsi le compte à un, deux, trois époux, simultanément. Trillian faisait un superbe marié goth dans son pantalon en cuir assorti à l'obsidienne lumineuse de sa peau, son débardeur noir et son manteau de velours rouge sang.

Flam et Morio portaient les mêmes tenues qu'à leur mariage avec Camille. Le dragon, impeccable comme toujours, arborait un jean moulant immaculé, une chemise bleu pâle et un gilet azur et or sous son long manteau blanc. Ses cheveux argentés dansaient autour de lui comme des serpents. Le *Yokai* resplendissait dans son kimono rouge et or rehaussé d'un katana d'apparat, avec sa longue chevelure noire tombant en cascade dans son dos.

Quant à ma sœur, elle était naturellement à croquer. Sa robe de prêtresse en étoffe légère, si fine que je distinguais ses sous-vêtements à travers, avivait encore l'éclat de ses cheveux couleur aile de corbeau. En tant que prêtresse officielle de la Mère Lune, elle devait désormais porter ses habits de cérémonie dans les grandes occasions.

Tous les quatre s'étaient présentés devant Iris – une nouvelle fois promue maîtresse de cérémonie – pour passer ensemble une variante du rituel de symbiose de l'âme, destinée à inclure le Svartan dans le cercle. Menolly et moi tenions naturellement le rôle de témoins. Je portais une robe de soirée couleur or ; celle de ma sœur était noire et parsemée de cristaux scintillants.

À présent, nous allions entamer les réjouissances. Je lançai un rapide coup d'œil au calendrier accroché au mur. Il indiquait le 22 octobre. Samhain, la fête des morts, arrivait à grands pas. Un mois plus tôt, jour pour jour, nous prenions d'assaut le bunker de la broyeuse d'os – avec le succès que l'on sait.

Le souvenir de cet épisode me força à affronter un autre problème que je fuyais depuis un certain temps. Mon regard se posa sur Chase Johnson. Assis seul à une table de l'autre côté de la pièce, il observait la foule de convives avec curiosité. Sans réfléchir, j'allai m'asseoir en face de lui. En me voyant approcher, il prit un air indifférent.

— Je trouve le mariage très réussi, commençai-je en tripotant nerveusement la serviette posée sur la table. Pas toi ?

— Si. C'est charmant, confirma-t-il en clignant lentement des yeux. (Je me demandai ce qu'il pensait vraiment.) Mais Camille me semble un peu stressée. Que se passe-t-il ?

Je constatai que sa façon de s'exprimer, au moins, restait la même. C'était bien la seule chose qui soit encore normale chez lui.

— Notre père a boycotté le mariage. Il s'opposait farouchement à cette union. Officiellement, il affirme que Camille a renoncé à ses obligations vis-à-vis de l'OIA en devenant prêtresse et en acceptant de rejoindre la cour d'Aeval, et qu'il pourrait laisser penser qu'il lui pardonne en se montrant aujourd'hui. J'ai peur de ce qui se passera le jour où elle prêtera vraiment serment à la reine... !

— Parce qu'elle a renoncé à ses obligations ? répéta Chase. Après tout ce qu'elle a fait pour eux ? C'est injuste ! Je sais qu'il s'agit de ton père mais là, il déconne sérieusement, termina-t-il en buvant une gorgée de champagne.

Pour la première fois en un mois, j'apercevais chez lui un peu de son ancienne personnalité. Je regardai les cicatrices pâles qui lui couvraient les mains. Physiologiquement parlant, il se remettait de ses profondes blessures à une vitesse remarquable. Il avait tout de même eu les chairs lacérées et plusieurs organes perforés. Mais son esprit mettrait longtemps à guérir des effets de la potion qui, tout en le sauvant, avait brisé sa vie en milliers de morceaux, avant d'arranger à nouveau les éclats en un puzzle chaotique. Notre couple était, au mieux, sur un terrain mouvant.

— Camille a accepté que Morgane la forme et, pire encore, elle a promis de s'allier à la cour sombre d'Aeval. Père le prend comme un affront personnel. Elle n'a pourtant pas le choix. Ces ordres lui viennent directement de la Mère Lune.

— Ouais, j'avais compris, soupira-t-il en jouant avec sa flûte.

— Elle nous a tous portés à bout de bras, à la mort de ma mère, poursuivis-je. Sans elle, nous n'aurions plus de famille que le nom. Malgré cela, Père s'est montré terriblement cruel envers elle à sa dernière visite. Si tu savais comme ça m'énerve qu'il n'ait même pas daigné venir au mariage de sa propre fille ! Notre cousin Shamas s'efforce de combler le vide, mais ce n'est pas la même chose.

— Qu'est-ce qu'il lui a dit ? Au fait, ça ne craint rien si je bois de l'alcool ? La dernière fois, c'était avant l'accident.

— Non, ne t'inquiète pas. On ne t'a pas changé en vampire. Tu peux toujours manger et boire ce que tu veux.

Je baissai les yeux vers mes mains. Même si je restais loyale envers mon père, je ne pouvais pas jouer sciemment les aveugles.

— Il a envenimé les choses. Après son départ, Camille pleurait, roulée en boule sur le canapé. Flam est entré au moment où il parlait de la déshériter. Il a menacé de se changer en dragon et de

transformer Père en bacon grillé.

— Ah, merde. Ça n'a pas dû arranger la situation.

— En fait, ils se regardaient encore en chiens de faïence quand Menolly est arrivée ; elle a ordonné à Flam de se calmer et à notre père de rentrer chez lui. Ce n'était pas beau à voir. Pas beau du tout.

— Alors ça sent le gaz de tous les côtés, conclut-il en vidant sa coupe d'un air morose. Et nous voilà... assis l'un en face de l'autre. (Il posa sur moi un regard indéchiffrable.) Je ne sais pas quoi te dire, Delilah. Je ne saurais même pas par où commencer.

Une partie de moi eut envie de pleurer. Rien ne marchait comme prévu. Nos vies, à tous, devenaient un gigantesque sac de nœuds. Je cillai pour repousser les larmes.

— Eh bien, tu pourrais déjà me dire comment tu vas, suggérai-je. On ne s'est pas beaucoup vus ces deux dernières semaines.

Je m'abstins de lui rappeler qu'il ne m'embrassait plus que du bout des lèvres depuis qu'il avait repris le travail.

Chase réfléchit à la question sans détacher de moi son regard mélancolique et limpide. Le nectar avait rendu ses yeux incroyablement lumineux. Je percevais des changements dans son aura – une étincelle, une force que je ne parvenais pas à identifier, et qui le transformait lentement.

— Comment veux-tu que je te réponde alors que je ne le sais même pas moi-même ? Qu'est-ce que je suis censé faire, dis-moi ? Sauter de joie en criant : « Ha, ha ! Ouais ! Maintenant je vais pouvoir survivre à tous les gens que j'ai connus ! » ? explosa-t-il en reposant son verre avec tant de force qu'il faillit le briser.

Blessée, je repoussai une nouvelle montée de larmes.

— Nous n'avions pas d'autre choix que celui de t'administrer le nectar de vie, lui rappelai-je. Tu aurais peut-être préféré qu'on te laisse mourir ?

Il changea de position sur sa chaise en soupirant.

— Ouais, je sais. Je sais. Et je vous en suis reconnaissant, crois-moi. Mais c'est tellement le bordel dans ma tête depuis ! Je dois me préparer à vivre plus de mille ans, bien sûr, mais... je sens confusément autre chose... Je ne sais pas ; c'est... nébuleux. J'ai l'impression que le nectar a ouvert une sorte de... porte en moi. Je me sens... mis à nu, et il n'y a pas moyen de remettre les pièces dans la disposition où elles se trouvaient avant. J'ai peur de me pencher sur ce qui m'arrive.

Lentement, il me prit la main. Je le regardai, mais il ne dit rien. L'équinoxe d'automne s'était révélé sanglant, pénible et douloureux – pour Camille comme pour lui. La Mère Lune avait entraîné ma sœur dans la Chasse la plus importante de sa vie, en la défiant de sacrifier la licorne noire pour lui permettre de renaître tel le phénix. Camille en

était ressortie couverte du sang de la Bête. À la suite de cela, on l'avait littéralement poussée dans les bras d'Aeval. Il lui faudrait bientôt descendre dans les anciens royaumes de la reine de l'ombre et de l'hiver.

Quant à Chase... Après s'être à moitié vidé de son sang, il était devenu pratiquement immortel – enfin, d'un point de vue humain.

— Quand tu seras prêt à en parler..., commençai-je.

— Quoi ? Tu joueras les gentilles psys pour le mutant ? gronda-t-il en me foudroyant du regard.

— Non. Je t'écouterai, parce que c'est le rôle d'une petite amie. (Je le dévisageai, irritée par la virulence de sa colère.) Chase, ce n'est pas juste. Nous avions prévu que tu boives le nectar. Maintenant, tu sembles dire que tout est ma faute !

— Je sais ! Je suis désolé. Ce n'est pas mon intention. Mais tu m'as dit que le rituel imposait une préparation, et maintenant je comprends pourquoi. Je ne suis plus humain, mais je ne sais pas ce que je suis ! J'ai mille années devant moi et aucune idée de ce que je vais en foutre !

Je repoussai ma chaise. J'avais ma dose. Et j'étais trop fatiguée pour gérer ses angoisses en plus des miennes.

— Eh bien... J'ai du mal à imaginer ce que tu traverses. J'essaie, pourtant, c'est vrai. Mais on dirait que tu n'as pas besoin de moi pour t'aider à tirer cela au clair.

— Attends ! C'est juste que... Putain, je ne sais pas quoi dire... (Il se laissa mollement retomber contre le dossier de sa chaise.) Je voudrais pouvoir affirmer que tout va bien. J'ai l'impression que je devrais déborder de joie, que je devrais penser : « Waouh ! Je vais avoir la chance folle de rester plusieurs siècles avec ma petite amie ! » Mais Delilah... Je dois me montrer honnête envers toi. Face à la possibilité, à présent réelle, de m'engager de la sorte, je ne suis plus certain d'être vraiment prêt.

Les yeux brûlants, je m'efforçai de contenir les larmes.

— On dirait que je suis moins douée que Sharah pour prendre soin de toi, lâchai-je avec amertume.

Le médecin elfe qui travaillait avec lui à la brigade fées-humains du CSI avait suivi de très près l'évolution de son état pendant que le nectar s'infiltrait dans son système, modifiant chaque cellule, altérant jusqu'à son ADN.

— C'est peut-être parce qu'elle ne veille pas sur moi, justement ! rétorqua-t-il. Elle se contente de me conseiller, sans me dorloter ni me traiter comme un monstre de foire ou un gosse à prendre avec des pincettes ! (L'air soudain malheureux, il enfouit son visage entre ses mains et se frotta le front.) Pardonne-moi, Delilah. Je t'aime. Je t'aime, c'est vrai. Mais en ce moment, je ne sers à rien ni à personne.

Pas plus à toi qu'à moi.

Je me rassis au bord de ma chaise, l'estomac noué.

— Je sais ce que tu ressens. Mais je t'en prie, Chase, ne me repousse pas !

— J'ai besoin de rester seul quelque temps. Pour réfléchir. Et puis, tu dois surtout veiller sur Camille en ce moment. Pour elle aussi la vie est devenue un enfer. Quant à Henry... Ce pauvre vieux, lui, on lui a carrément pris la sienne. Va faire la fête, amuse-toi. Soutiens ta sœur, elle le mérite. Et sache que si tu rencontres quelqu'un et que tu as envie de lui, je ne poserai pas de question.

J'ouvris la bouche pour protester, mais il secoua la tête. J'eus l'impression qu'on m'avait brusquement poussée hors du nid. Sans un mot, je me dirigeai vers la porte en ravalant mes larmes. Je partageais au moins l'avis de Chase sur un point : notre ami Henry Jeffries avait connu le sort le plus tragique dans toute cette histoire. Il travaillait au *Croissant Indigo* – la librairie de Camille – quand Stacia et ses laquais avaient plastiqué la boutique pour nous dissuader de les chercher de trop près. Henry n'avait pas survécu à ses blessures. Et nous ne parvenions toujours pas à nous débarrasser de l'odeur de fumée incrustée dans les murs.

J'atteignais la porte quand une voix s'éleva derrière moi.

— Ça va, Delilah ?

Je pivotai. C'était Vanzir, le chasseur de rêves longiligne devenu notre esclave. Depuis six ou sept mois, nous commencions lentement à développer une vague forme d'amitié. Menolly et lui traînaient souvent ensemble, et je discutais avec lui de temps en temps. Camille gardait ses distances, mais elle devenait moins méfiante au fil des semaines.

Ses yeux tournoyèrent, formant un kaléidoscope de couleurs sans nom. Avec ses cheveux platine, hérissés façon David Bowie version roi des gobelins, il semblait mal à l'aise sans son pantalon en cuir et son débardeur moulant. La queue-de-pie lui allait pourtant plutôt bien.

— Ouais, ouais, répondis-je en haussant les épaules.

— Mon cul, ouais ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu sens un danger ? Des démons ?

Il s'appuya contre le mur et me lança un rapide coup d'œil. Il ne voyait manifestement pas du tout ce qui me contrariait.

— Ah, les hommes ! grommelai-je. Démons, humains, même combat : vous ne comprenez rien à rien ! (Il me regarda, les yeux ronds. Je secouai la tête et l'écartai de mon chemin.) J'ai besoin de prendre l'air. Je vais courir un peu.

— Mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Je poussai la porte, profitant de la liesse générale – on portait un toast à l'heureux... euh, pas « couple »... à l'heureux mariage – pour

m'éclipser. Je savais que Camille ne m'en voudrait pas. Seules Menolly et elle savaient ce que je traversais en ce moment. Ce que nous traversions, tous.

La salle des fêtes de Rhyne Wood se situait dans un immense parc. Elle appartenait à la ville, mais on pouvait la louer pour organiser des réceptions. Contrairement au premier mariage de ma sœur, improvisé, limite incognito, avec Flam et Morio, celui-ci comptait plus de cent invités. Autant de gens, cela prend de la place – d'où le choix stratégique de Rhyne Wood. La salle comportait une piste de danse, une belle, grande cuisine, et un service de traiteur.

L'ancienne demeure privée ne constituait qu'une petite partie du grand jardin sauvage de Fireweed, qui mesurait plus de quatre cents hectares et bordait la côte de Puget Sound. J'évitai prudemment le périmètre de la butte qui surplombait le bras de mer. Je détestais l'eau, et je refusais d'y tomber par accident. Il me restait toutefois de multiples sentiers, arbres et buissons où me perdre. Dès que je m'estimai suffisamment loin de la maison, je me changeai en chat, ma forme de garou native. Les témoins de ma transformation la croyaient extrêmement douloureuse, mais en fait, pas du tout – à condition d'aller lentement. Je n'éprouvais qu'un changement de perception caractérisé par des images un peu brouillées, un peu floues.

Débarrassée de mes vêtements, à l'exception d'un collier bleu pétant, je m'élançai dans les sous-bois en humant des odeurs aussi riches et réconfortantes qu'une tasse de chocolat chaud par une froide nuit d'automne. Le temps se rafraîchissait, mais ma fourrure me protégeait bien. Libérée de mes soucis, je bondis dans l'herbe humide et m'égaillai dans la brume du soir, pourchassant les quelques papillons assez braves pour affronter la pluie.

Je fondis sur un Anna Blue et l'avalai tout entier dans un rapide *scrontch scrontch*. Ses fines ailes, légères comme des plumes, me chatouillèrent la gorge. Je dressai aussitôt l'oreille en percevant un bruissement dans l'herbe, et m'élançai vers un bosquet d'aulnes entouré d'épais buissons de myrtilles.

Le bon sens me dictait de me maintenir à bonne distance des fourrés ; ma queue risquait de se prendre dans les grosses épines. Mais je sentais mon cœur, enivré par l'odeur de la chose terrée sous les broussailles, cogner dans ma poitrine. J'avais envie et besoin de me dégourdir les pattes, d'éprouver le frisson de la chasse, de mordre et lacérer pour évacuer mon agressivité. Je pourrais certainement jouer au chat et à la souris avec ce qui se trouvait sous le feuillage.

Alors que je contournais prudemment le buisson, les feuilles s'agitèrent, et je me retrouvai nez à nez avec... un autre chat ?

Je penchai la tête de côté en observant la créature. Mignonne, toute duveteuse, noire avec une bande claire, une queue bien

fournie... Non. Il ne s'agissait pas d'un félin. J'en avais déjà vu de semblables ; mais où ? J'avançai prudemment en m'interrogeant sur ses intentions. Sa longue queue frémit dans la brise, si jolie, si tentante, que j'en oubliai mes bonnes manières et lui sautai dessus.

La créature se tourna, me présentant son arrière-train.

Oh, meerde ! Une moufette !

À l'instant même où son nom me revint, la créature visa, tortilla des fesses, et m'envoya un large jet de liquide. Je bondis en arrière avec un miaulement rauque. Trop tard. Ma fourrure était tout imprégnée du fluide nauséabond. Heureusement, la moufette avait raté mes yeux. Sans lui laisser l'occasion de retenter sa chance, je me précipitai vers la maison, la queue entre les jambes.

En atteignant les marches, je ralentis et éternuai violemment. *Merde, merde, merde !* Que faire ? Si j'entrais, j'empesterais toute la salle. Je ne pouvais pas non plus me retransformer et offrir dix fois plus de surface puante ! Je tournai nerveusement en rond devant l'escalier. Je voulais que l'odeur s'en aille. Sur le champ !

La chance me sourit. Vanzir m'observait depuis le perron. Je le regardai, les yeux écarquillés, en priant pour qu'il ne se mette pas à rire. Il rentra sans un mot et ressortit un bref instant plus tard en compagnie d'Iris et de Bruce. La *Talon-Haltija* regarda autour d'elle en grimaçant. Je poussai un miaulement plaintif.

— Par tous les saints ! s'écria-t-elle en collant sa flûte de champagne entre les mains de son petit ami. (Elle dévala les marches, l'air horrifié, et s'immobilisa à un mètre de moi.) Ma pauvre chérie ! Oh, là là ! Comment va-t-on te ramener à la maison ?

Rozurial choisit cet instant pour sortir à son tour. Son regard passa de Vanzir à Bruce, qui tenait toujours la coupe, puis survola Iris et se posa sur moi. Je le vis étouffer un éclat de rire et crachai rageusement.

— Non ! C'est bien qui je crois ? pouffa-t-il. Hé, chérie, faut t'acheter un déo !

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Bruce.

Iris me regarda en inclinant la tête. Je pouvais presque voir les rouges tourner sous son crâne.

— On rentre. Il faut la laver. Rozurial, emmène-la par la mer ionique. Bruce et moi vous rejoignons en voiture.

Elle se pencha en agitant le doigt dans ma direction. J'eus très envie de taper dessus. Mais j'avais appris à refréner mes envies avec elle. Iris n'hésiterait pas à me soulever par la peau du cou, du haut de son mètre vingt.

— Écoute-moi bien, Delilah. Je sais que tu comprends, et je te conseille d'obéir. Interdiction formelle de te transformer. Ce sera encore pire si tu dégages cette odeur de tout ton mètre quatre-vingt-

cinq. Entendu ?

Je la regardai, et cillai. Si je lui désobéissais, je passerais un très mauvais quart d'heure. Je répondis donc par un miaulement complaisant.

— Parfait. Rozurial, je ne veux pas t'entendre ronchonner, tu y vas, c'est tout. Chéri, tu veux bien dire à Camille où nous allons ?

Bruce s'exécuta.

— Je viens avec vous, annonça Vanzir. Je ne me sens pas super à l'aise en costard.

— Bien. J'aurai probablement besoin de ton aide.

L'incube me prit dans ses bras. Je me blottis contre lui en frottant la tête contre sa poitrine. Mon petit doigt me disait que je n'allais pas aimer le sort qu'Iris me réservait ; j'avais besoin de réconfort. Je lui lançai mon plus beau regard de bon chaton gentil en ronronnant de toutes mes forces. Il renifla et me gratta derrière les oreilles.

— Courage, petite. Courage. Allez, on y va. Tu es en sécurité. Évite juste de te débattre et de me sauter des bras.

En un clin d'œil, je me retrouvai avec lui dans la mer ionique, et traversai tout un monde pour parcourir vingt-quatre kilomètres.

Roz me déposa devant le perron en m'interdisant d'entrer tant qu'Iris ne se serait pas occupée de mon cas.

— Je reviens dans une minute pour garder un œil sur toi. Cela dit, je doute qu'on vienne te chercher des noises, avec l'odeur que tu dégages.

Il disparut à l'intérieur de la remise transformée en studio qu'il partageait avec Vanzir et Shamas. Entre les trois maris de Camille qui vivaient désormais avec nous, et Bruce qui dormait avec Iris la plupart du temps, nous devenions une sacrée famille élargie.

J'essayai de humer l'air à la recherche d'ennemis potentiels, mais ma puanteur masquait tout le reste. J'avais mal aux yeux, au nez et à la gorge ; je me sentais nauséuse, comme si une méga boule de poils se formait dans mon estomac. Tête basse, je m'approchai du perron en essayant d'éviter qu'un héros potentiel du monde animal m'aperçoive.

Roz revint au bout d'un moment, vêtu d'un jean moulant et d'un débardeur de muscu, et s'allongea dans l'herbe près de moi, ses longs cheveux bouclés étalés tout autour de sa tête comme un soleil.

— Regarde ce ciel, boule de poils, murmura-t-il en me grattant la tête. Regarde les astres qui tournent au-dessus de nous. J'ai marché au milieu des étoiles, tu sais.

Il baissa la voix, adoptant un rythme sinueux que je trouvais rassurant et séduisant, même sous ma forme de chat.

— J'ai traversé les terres ioniques et dansé au cœur des aurores boréales. Quand je cherchais ce fils de pute de Dredge, j'allais où le vent me poussait, je suivais toutes les pistes possibles. Je suis allé des

royaumes du Nord aux déserts du Sud, de Valhalla aux portes de Hel, en croisant tant de terreur, tant de beauté qu'on pourrait penser que plus rien ne m'atteint désormais. Mais les étoiles... les étoiles restent le trésor ultime. Elles sont brillantes, immaculées, toujours inatteignables.

Je me laissai tomber sur le flanc. Il se mit sur le ventre et arracha un long brin d'herbe pour m'en chatouiller l'estomac.

— Je sais que tu t'inquiètes pour Chase. Mais Delilah, il faut que tu arrêtes de t'accrocher si c'est ce dont il a besoin. Le nectar de vie crée des ravages si l'esprit n'est pas correctement préparé à ses effets. Tu as sauvé la vie du détective. Mais il se retrouve privé d'une chose dont il n'était pas prêt à se défaire. La mortalité, dans le sens que les HSP lui donnent, est en grande partie ce qui rend les humains... eh bien, humains, justement. Quand tu as si peu de temps à vivre, tu l'exploites au maximum. À présent, tu dois accepter de te mettre en retrait et de laisser Sharah l'aider. Elle sait ce qu'il faut faire.

Il avait raison, bien sûr, mais je ne voulais pas l'admettre. Camille et Menolly me rabâchaient exactement la même chose depuis plusieurs jours ; venant d'elles, cela ressemblait plus à de l'ingérence fraternelle qu'à un véritable conseil. Je poussai un petit miaulement.

— Oui, tu comprends tout cela et tu n'aimes pas ce que je dis. Mais écoute-moi juste une fois, tu veux bien ? Je sais ce qu'on éprouve quand notre vie s'écroule.

Roz parlait effectivement en connaissance de cause. Dredge avait massacré toute sa famille ; Zeus et Hera, en plus de le séparer à jamais de la femme qu'il aimait parce qu'ils manquaient de pions pour leurs petits jeux, l'avaient transformé, lui simple Fae, en incube en un battement de cils. Alors oui, la vie de Chase avait été chamboulée en une fraction de seconde ; mais pas aussi violemment que celle de Rozurial.

J'entendis une voiture s'arrêter dans l'allée, et reconnus le chauffeur de Bruce derrière le volant. Iris et son petit ami descendirent du véhicule, suivis de Vanzir. C'était probablement mieux ainsi. Le chasseur de rêves ne remportait pas la palme du convive le plus populaire de la soirée ; il se sentirait probablement mieux à la maison qu'à une fête dont la plupart des invités l'évitaient.

La *Talon-Haltija* rentra en courant dans la maison et ressortit moins de dix minutes plus tard, vêtue d'un tablier en caoutchouc et de la robe qu'elle réservait aux corvées les plus dégoûtantes. Elle se campa devant moi, les poings sur les hanches.

— Bon. Je ne sais pas comment tu t'es retrouvée dans ce pétrin, mais on va s'occuper de toi. (Elle me prit dans ses bras en évitant visiblement de respirer par le nez.) Mon dieu, fillette, tu pues ! Qu'es-tu allée dire à cette moufette ?

Je voulus protester que ce n'était pas ma faute et que je n'avais rien fait du tout. Mais je savais qu'Iris perceraient ce mensonge. J'avais envahi le territoire de la moufette avant de l'agresser en lui sautant dessus.

L'esprit de maison me cala contre sa hanche et remonta les marches du perron, où m'attendait une chose si horrible que mon instinct de survie prit la relève. Les yeux rivés sur la grande bassine, pleine d'un liquide aussi épais que sombre, je me débattis de toutes mes forces.

La *Talon-Haltija* tenta de me retenir, mais ses gants en caoutchouc glissaient sur mon poil. À l'instant où je sentis sa prise se relâcher, je bondis vers la porte ouverte de la cuisine.

— Delilah ! Reviens immédiatement ! Ramène tes petites fesses poilues sur le champ !

Je courus ventre à terre vers l'escalier, mais Vanzir s'interposa en ricanant. Sans me laisser le temps de réagir, il m'attrapa par la peau du cou et me souleva dans les airs.

— Je te tiens, rominet !

Je me contorsionnai en crachant, mais il résista. Me tenant à bout de bras, il me ramena sous le porche et me laissa tomber sans cérémonie dans la bassine. Iris claqua la porte pour que je ne puisse plus entrer. Résignée, je soufflai et attendis. J'étais déjà mouillée ; autant les laisser me donner ce bain. De plus, une odeur de bloody mary me parvenait malgré mes émanations. Je lapai prudemment le liquide.

Pas mal, pas mal.

La *Talon-Haltija* entreprit de me frotter avec le jus de tomate, et même si je répugnais à l'admettre, je trouvais cela plutôt agréable. Je détestais cette odeur de moufette qui me retournait le cœur, et si Iris pensait qu'un bain de Pago pourrait m'en débarrasser, j'acceptais volontiers de m'en remettre à elle. D'ailleurs, pour bien lui témoigner mon assentiment, je lui permis même de me frotter le ventre. Elle m'enleva mon collier et je me sentis nue. Après tout, il contenait mes vêtements. Si je ne le portais pas en me transformant, je n'aurais strictement rien sur le dos.

Au bout d'une dizaine de minutes, l'esprit de maison fit signe à l'incube de la suivre ; ils s'éloignèrent, laissant le chasseur de rêves me maintenir dans la bassine.

— Alors, il est bon le bain-bain du rominet ? On est heureux comme un chaton dans l'eau ? roucoula-t-il.

Heureusement que je sais que tu plaisantes, bonhomme, sinon tu serais déjà mort ! songeai-je.

Vanzir nous appartenait corps et âme. Si nous souhaitions qu'il meure, il périrait sur le champ. Il avait trahi Karvanak pour se battre à

nos côtés, nous mettant face à deux options : le tuer, ou le réduire en esclavage. Nous avons choisi la deuxième, mais nous ne pouvions plus revenir en arrière. Il était à nous, à présent. Pour toujours et à jamais.

Je me vengeai en lui mordillant le pouce. Il haussa les sourcils, mais sa tignasse blond platine à la David Bowie version Ziggy Stardust ne bougea pas d'un poil. Je me demandai combien de pots de gel il utilisait pour les maintenir en place.

Iris et Roz revinrent sur ces entrefaites. La *Talon-Haltija* me sortit du bain et me plongea dans une nouvelle bassine, qui contenait de l'eau tiède.

— Oh, oh ! lâcha-t-elle.

Cela n'aurait rien de bon.

— Ah, la vache ! renchérit Roz. Ça ne va pas lui plaire du tout ! Tu crois qu'il y a un risque de transfert... ?

Quoi, quoi ? Quel transfert ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Hum, Delilah, ma chérie, je pense que tu devrais te transformer. Vanzir, tu veux bien aller chercher une serviette ? Je peux t'assurer qu'elle ne voudra pas remettre ses vêtements. Quel dommage, une si jolie robe ! Tu vas devoir t'en racheter une.

Ma robe ! Oh, non ! Je n'y pensais même plus ! La moufette venait de ruiner ma plus belle robe du soir. Ma seule robe du soir.

Iris me posa par terre et je reniflai. Mais ? Je pouais toujours ! Je soufflai comme un bœuf et secouai la tête, balançant de l'eau de tous les côtés. L'esprit de maison s'écarta d'un bond.

— Je comprends que tu sois mécontente, mais je te prie de surveiller tes manières. J'aimerais éviter de sentir ton odeur, si possible. Ha, voilà la serviette. Soyez gentils, les garçons, arrêtez de la taquiner.

Elle prit la grande serviette de plage des mains de Vanzir dont le sourire allait à présent d'une oreille à l'autre. Oh, il allait le payer ! Roz saisit une extrémité du rectangle de tissu. Iris attrapa l'autre, en regardant fixement les deux mâles jusqu'à ce qu'ils détournent la tête. En temps normal, je me moquais bien qu'ils se rincent l'œil ou pas ; mais là j'étais furax, et la *Talon-Haltija* le savait.

Je me retransformai lentement, n'étant pas d'humeur à supporter en plus de méchantes crampes. Plus je prenais mon temps et mieux cela se passait. Je me relevai et, consciente de ma puanteur, m'enroulai dans la serviette. Le regard d'Iris remonta jusqu'à mon visage.

— Par toutes les étoiles ! murmura-t-elle, les yeux écarquillés. Je ne m'attendais vraiment pas à cela...

— Mais quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Si personne ne me répond, je redeviens chat et je vous promets que vous allez tous tâter de mes

griffes !

— Reste cool, poil de carotte ! sourit Vanzir en m'ébouffant les cheveux.

Cette fois, il dut lever la main au lieu de la baisser.

Poil de carotte ?...

— Non... Non, dites-moi que j'ai mal compris... ! m'écriai-je en m'élançant vers la salle de bains, laissant dans mon sillage un effluve de moufette frangé de tomate.

J'allumai la lumière et me précipitai vers le miroir. Mais en découvrant mon reflet, je ne pus m'empêcher de grogner. Mes magnifiques cheveux blonds étaient parsemés de taches de couleurs criardes : je ressemblais à Ronald McDonald, en strié. Le jus de tomate, colorant les zones les plus claires, avait transformé ma chevelure en patchwork de rose, de rouille et d'orange brûlé.

— Putain, putain, putain ! Merde !

Iris passa la tête dans l'encadrement de la porte.

— Oh, Delilah, je suis tellement désolée ! J'ignorais que cela donnerait ce résultat ! Et cela n'a même pas réglé le problème de l'odeur.

— Je pue et on dirait qu'une bombe de teinture a explosé au-dessus de ma tête ! me lamentai-je en me laissant tomber sur le rebord de la baignoire.

J'aimais mes cheveux. Ils n'avaient rien de bien particulier, même pas une super coupe à la mode, mais ils se mariaient bien avec mes yeux verts, et puis, c'étaient les miens. À présent, je pouvais concourir pour l'imitation la plus foireuse de Lil' Kim.

— Bon, file sous la douche. Tu arriveras peut-être à éliminer un peu de l'odeur. En attendant, je vais voir ce que je peux trouver. Aussi loin que je me souviens, c'est la première fois qu'un de mes proches se fait asperger par une moufette.

Sur ce, elle sortit en marmonnant.

Je grimaçai et affrontai à nouveau mon reflet. C'était affreux. J'avais l'air d'une punk avec mes pâtés roses et orange, et le blond, en dessous, devenu cuivre. Cela ne s'appliquait pas uniquement à mes cheveux, d'ailleurs, mais à l'ensemble de mon corps. Les sourcils, la fine repousse de poils sur mes jambes, et... ah, ouais, là on pouvait parler de « buisson-ardent » ! Pour la première fois de ma vie, j'envisageai sérieusement de supplier Camille de m'enseigner la technique du maillot brésilien.

— Et putain ! Encore un problème à gérer ! grognai-je.

Pour l'heure, je devais avant tout me débarrasser de cette odeur. Iris choisit ce moment pour revenir avec une bassine contenant une bouteille d'eau oxygénée, un paquet de bicarbonate de soude, et du liquide vaisselle.

— Voilà, annonça-t-elle. Remplis la baignoire.

Je m'exécutai en silence et reculai pour la laisser verser une tasse de bicarbonate dans l'eau, puis le litre entier d'eau oxygénée, et un quart de tasse de produit vaisselle. J'observais l'eau saumâtre d'un air dubitatif, mais la *Talon-Haltija* me poussa en avant. J'entrai prudemment dans la baignoire.

Cela ne ressemblait pas du tout au bain moussant frais et mentholé que j'aurais pris avec plaisir. Au contraire. Iris entreprit de me récurer avec tant d'enthousiasme que je me crus soulagée d'au moins sept années de peaux mortes. Quand elle cessa enfin de me décaper vigoureusement le corps et la tête à l'aide de la loofah, ma peau avait une teinte rose vif. Pourtant, en me rinçant, je sentis encore la puanteur. Elle semblait juste un peu étouffée. Un peu.

— Oh, mon dieu ! s'écria l'esprit de maison en me regardant.

Sans un mot, je me tournai vers le miroir. Au rose, à l'orange et au blond cuivré se mêlaient désormais des taches blond platine à cause de l'eau oxygénée. En bas aussi.

— Merde ! grognai-je en secouant la tête. Comment va-t-on arranger cela ?

Iris se mordit la lèvre. Je ne lui avais jamais vu un air aussi coupable.

— Je ne sais pas trop. Compte tenu du côté Fae de ton héritage, j'ignore comment tes cheveux réagiraient à une coloration. En particulier après l'eau oxygénée. Laisse-moi faire quelques recherches, voir si je trouve un sort. La magie pourra peut-être arranger les choses.

— Je refuse que Camille touche à mes cheveux ! Je me rappelle très bien la fois où elle a prétendu se rendre invisible. Elle est restée à poil pendant toute une semaine sans même s'en rendre compte. Il a fallu qu'on lui dise que le sort ne fonctionnait que sur ses vêtements !

Un coup frappé à la porte interrompit ma diatribe. Je m'enroulai dans la serviette pendant qu'Iris allait ouvrir. C'était Vanzir.

— Delilah, Luke est là. Il voudrait te parler.

Luke ? Le barman du *Voyageur* ? Il dînait chez nous de temps en temps, mais nous ne l'attendions pas ce soir. Je pressentis les problèmes.

Je regardai ma poitrine, dissimulée sous la serviette. J'étais fine, mais en aucun cas décharnée. On ne voyait pas mes os sous la jolie couche de muscles.

— Je suis à moitié nue, mais il devra s'en accommoder. Je ne m'habillerai pas tant que je puerai comme ça. Je ne veux pas ruiner mes vêtements.

J'entrai dans le petit salon et saluai le loup-garou adossé au mur. Grand, maigre, on aurait presque pu le prendre pour un cow-boy, sans

la cicatrice qui courait sur sa joue. Un petit sourire dansa sur ses lèvres. Malgré la longue queue-de-cheval disciplinée qui lui tombait dans le dos, ses cheveux donnaient l'impression d'être naturellement ébouriffés et indomptés.

Il toucha le bord de son chapeau.

— Miss Delilah, comment vas-tu ? En dehors de ta rencontre avec une moufette.

— C'est si évident ?

— Hum, eh bien, entre ton... parfum et ta nouvelle couleur de cheveux... Je parie qu'Iris a essayé de te laver avec du jus de tomate.

Un sourire nonchalant remplaça un instant son expression inquiète. Il lança un clin d'œil à l'esprit de maison, qui rougit. Je hochai la tête.

— Ouais, un truc comme ça. Suivi d'un mélange délirant à base d'eau oxygénée. Tu n'aurais pas une solution, par hasard ?

— Si, peut-être. Au moins pour l'odeur. Mais il faut que je repasse chez moi. J'ai appris à fabriquer un produit lorsque je faisais encore partie de la meute : nous avons découvert que le jus de tomate donnait de très mauvais résultats sur les fourrures claires. Mais avant cela, j'aurais besoin de tes services, si tu veux bien.

— Mes... services ? dis-je en me raidissant et en prenant soudain conscience de ma semi-nudité.

— Tu es bien détective, non ?

Il s'efforçait de me regarder en face, mais je vis ses yeux s'égarer une ou deux fois sur ma poitrine avant de remonter rapidement jusqu'à mon visage. En fait, je trouvais cela mignon. Il rougissait et, derrière les effluves de moufette, de jus de tomate et d'eau oxygénée, je sentais son odeur musquée. Elle restait trop légère pour indiquer de l'excitation ; mais de toute évidence, il aimait les femmes.

— Oh ! Euh... oui. (Je passai dans le salon en lui faisant signe de me suivre.) Assieds-toi. De quoi as-tu besoin ?

Il s'installa sur le canapé tandis que je me dirigeais vers le rocking-chair. Sans me laisser le temps de poser mes fesses, Iris se précipita pour étendre un morceau de tissu infâme sur le siège. Super. Je commençais à me sentir lépreuse. Je me pelotonnai néanmoins dans le fauteuil en veillant bien à ce que rien d'indécent ne dépasse.

— Ma sœur a disparu, annonça Luke.

— Je ne savais même pas que tu en avais une !

— Elle venait de décider de s'installer en ville. Elle m'a parlé d'une sorte de vision... de son besoin soudain de vivre à Seattle... sans m'en dire davantage. Elle a quitté la tribu depuis quelques semaines, chose totalement impensable, sauf lorsqu'on en est excommunié comme moi.

— T'a-t-elle dit pourquoi ?

Je commençais à me poser des questions sur les lycanthropes. Le système de caste variait selon les espèces de garous, et j'avais entendu parler de règles extrêmement patriarcales chez les loups – ce qui n'encourageait pas l'indépendance d'esprit chez les femelles.

— Ouais. J'y reviendrai dans une minute. Bref, elle m'a appelé cet après-midi en arrivant en ville. Elle pensait prendre une chambre et se reposer un peu avant de me retrouver au bar sur les coups de 20 heures. Mais elle n'est pas venue. J'ai appelé les flics. Ils ne commencent à enquêter sur la disparition des créatures surnaturelles qu'au bout de quarante-huit heures, ce que je trouve complètement con. Ma sœur a fait tout le chemin depuis l'Arizona et je m'inquiète pour elle. Je suis passé à son hôtel. Elle s'est présentée à la réception à 14 heures et ils ne l'ont plus revue depuis.

— Elle a peut-être été retardée en rendant visite à quelqu'un, suggèrai-je, intéressée à présent, en attrapant un carnet posé sur la table basse.

Luke secoua la tête.

— Non. Elle ne connaît personne à part moi. Mais elle m'a affirmé que Seattle l'appelait. C'est le verbe qu'elle a utilisé – « appeler ». Ce qui me tracasse surtout, c'est qu'elle attend un bébé. Une garou enceinte de sept mois ne disparaît pas comme ça. Elle devrait être en train de préparer sa tanière pour les louveteaux... enfin, les enfants, pour ainsi dire.

Le ton de sa voix tranchait avec son apparence tranquille. Je sentis la panique croître sous la surface.

— Comment s'appelle-t-elle ? As-tu une photo ?

Il sortit un cliché jauni de son portefeuille. En le lui prenant, je remarquai la corne qui s'étirait dans ses paumes et sur ses doigts. Ces mains-là avaient connu des travaux bien plus difficiles que ceux qu'elles effectuaient au bar. Des cicatrices pâles lui zébraient la peau.

La jeune femme sur la photo semblait âgée de vingt-cinq ans, ce qui, compte tenu de la longévité des créatures surnaturelles, ne constituait pas un véritable indice. Ses yeux ressemblaient à s'y méprendre à ceux de Luke. J'y vis une sorte de sauvagerie, de désir ardent derrière des abords méfiants. Ses cheveux, aussi blonds que les blés et rehaussés de reflets vibrants couleur miel, lui arrivaient aux épaules. Elle était magnifique, lumineuse, et dangereuse.

— Elle s'appelle Ambre. Ambre Johansen. Je ne l'ai pas revue depuis plusieurs années.

Il se tut, et je sentis qu'il ne disait pas tout. Il avait probablement sa petite idée sur la question. Je libérai mon glamour et lui ordonnai mentalement de s'ouvrir à moi.

— Que s'est-il passé, à ton avis ?

Il prit une profonde inspiration et la relâcha lentement en me

regardant dans les yeux.

— Je crois que son connard de mari est venu la chercher. Elle m'a laissé entendre au téléphone qu'on l'avait suivie. Je pense qu'il veut tenter de la... convaincre de réintégrer la meute. L'ego des mâles se hérise lorsque les femmes s'en vont. Rice est un sale type grossier et méchant. J'ai peur qu'il la traque et la tue. (Lentement, ses derniers remparts cédèrent.) Ambre est la seule famille qui me reste.

— On la retrouvera, lui assurai-je en posant ma main sur la sienne. Je te promets qu'on va tout faire pour.

Mais au fond, j'espérais qu'il ne soit pas déjà trop tard.

Chapitre 2

À cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit sur Menolly qui soutenait une Nerissa visiblement ivre. Elles riaient. Je remarquai les crocs, légèrement allongés, de ma sœur mais un coup d'œil à la puma-garou m'apprit qu'elle allait bien. Ma sœur déposa délicatement sa petite amie dans un fauteuil et l'embrassa sur la joue.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-elle en apercevant Luke. (Elle le regarda dans les yeux, sans ciller, à sa manière si troublante.) Il y a un problème au bar ?

Je priai pour qu'elle ne me regarde pas tout de suite. J'imaginai déjà ce qu'elle dirait, et ce ne serait certainement pas flatteur.

— Chrysandra me remplace, répondit-il en haussant les épaules. J'avais besoin de parler à ta sœur... et à toi, si tu veux bien écouter.

Il arrivait qu'il lui tienne tête, et qu'elle lui rabatte son caquet, mais ils s'entendaient beaucoup mieux que la plupart des loups-garous et des vampires. Luke était un super barman, et ma sœur une bonne patronne.

Menolly s'assit en tailleur au bord du canapé.

— OK. Que se passe-t-il... ? (Elle s'interrompit en humant l'air et se tourna vers moi.) C'est toi qui pues comme ça ? Qu'est-ce que tu as foutu... (Elle se tut à nouveau, me dévisagea longuement, et eut un petit rire étranglé.) Oh, putain ! Tes cheveux !

— Ah, ouais, ça, grimaçais-je. Bon, en résumé : moi. Moufette. Pschitt. Jus de tomate. Eau oxygénée et bicarbonate de soude. Résultat : l'orange flamboyant tacheté que tu vois. Iris est en train de voir si on peut me faire une teinture ou si ça va encore empirer les choses.

— Je suis bien contente de ne pas respirer ! s'esclaffa-t-elle.

— Je crois pouvoir régler le problème de l'odeur, intervint Luke en se laissant aller contre le dossier de sa chaise. Mais je refuse de toucher ton espèce de serpillière multicolore !

Je cillai et fronçai les sourcils.

— Ouais, j'ai la méchante impression que je garderai cette tête-là jusqu'à ce que mes cheveux repoussent.

Menolly pouffa. Je lui lançai un regard noir, mais elle haussa les épaules.

— Quoi ? C'est marrant. Et si quelqu'un peut assumer ce look, c'est bien toi.

— C'est ça ; et la marmotte, elle met le chocolat dans le papier

d'alu ? (Je soupirai.) Tu ne devrais pas plutôt t'occuper de Nerissa ? Elle semble complètement à l'ouest. Qu'est-ce que vous... qu'est-ce qu'elle a bu pour se mettre dans un état pareil ?

— Je crois qu'elle a vidé une bouteille de champ' à elle seule, répondit ma sœur en souriant de toutes ses dents. Au fait, Camille et son harem sont restés pour saluer les derniers invités, mais ils ne devraient plus tarder. Je préfère te prévenir avant qu'elle arrive : fais gaffe à ce que tu pourras dire au sujet de notre illustre géniteur et de sa présence très remarquée au mariage. Ça lui a foutu un sacré coup. Je l'ai entendue parler avec Iris un peu plus tôt. Elle s'empêchait clairement de pleurer.

— Merde. Il aurait pu faire un effort ! Je ne l'avais jamais vu traiter Camille de cette façon.

— Ouais... À part, justement, la fois où elle lui a annoncé qu'elle était avec Trillian. Je trouve sa réaction dégueulasse ; Camille s'est toujours démenée pour la famille et l'OIA. Franchement, ça me fout hors de moi ! Son attitude de merde, il peut bien se la carrer dans le...

— Hé, tu parles de notre père ! l'interrompis-je.

Malgré ses torts, je ne pouvais pas m'empêcher de prendre sa défense. C'était dans ma nature ; c'était gravé en moi – même si, en l'occurrence, mon cœur ne trouvait pas beaucoup d'arguments en sa faveur.

— Je pourrais aussi bien parler de Zeus, je m'en tape ! Il n'avait pas le droit de lui faire ça. (Elle regarda Nerissa.) Ne t'inquiète pas pour elle. Elle est bien, là. Où est Vanzir ?

— Au studio.

— OK. Alors, Luke, raconte-moi ce qui t'arrive.

Tandis que le lycanthrope expliquait son histoire, je regardai par la fenêtre en réfléchissant aux paroles de Menolly. Après tout ce que nous avons traversé l'an dernier, le fait que Père ignore ainsi Camille était, effectivement, plus humiliant qu'une gifle.

Au fait, qui suis-je ? Eh bien, parfois, je ne suis plus totalement sûre de le savoir. Les choses ont énormément changé en un an. En arrivant sur Terre, je croyais la vie, les gens, relativement bons. À présent que je vis au milieu d'une zone de guerre, je perds chaque jour un peu de mon innocence. La plupart des HSP – humains au sang pur – qu'on croise dans la rue ignorent les dangers qui planent sur leur monde et sur leurs vies. Je ne suis qu'un des rares soldats en première ligne qui essaient d'empêcher un désastre.

Je n'aurais jamais employé le terme de « soldat » pour me décrire un an auparavant. « Agent », oui, celui de l'OIA. Mais soldat ?... Pourtant, c'est ce que nous sommes devenues, mes sœurs et moi – ainsi que nos amis – en nous dressant contre les hordes de démons qui veulent franchir les portails séparant les mondes.

L'Ombre Ailée, le puissant seigneur démoniaque qui règne sur les Royaumes Souterrains, entend anéantir la Terre et Outremonde. Il lui faut pour cela retrouver les sceaux spirituels – neuf pierres magiques issues du morcellement d'un puissant objet antique – soigneusement dissimulés de sorte à empêcher, justement, une telle invasion des mondes des hommes et des Fae. Or, les sceaux commencent à refaire surface ; nous devons donc à tout prix nous en emparer avant les démons. Pour l'instant, nous parvenons encore à leur barrer la route et à empêcher les digues de s'ouvrir. Mais nous courons contre la montre.

Je m'appelle Delilah D'Artigo ; je suis un chat-garou. Je découvre depuis peu un nouvel aspect de ma double nature, une forme de panthère noire qui émerge en moi sur la sollicitation de mon maître, le seigneur de l'automne. Je porte sur le front la marque de ses fiancées de la mort mais, contrairement aux autres, j'évolue encore dans le monde des vivants, et je suis destinée à porter un jour son enfant. Au début, je craignais un peu la sauvagerie et la férocité de mon côté panthère, mais je l'apprécie de plus en plus. Il fait partie de moi, à un point que je n'aurais jamais cru possible. J'assume pleinement ma nature de prédateur, autant sous forme de chat domestique que de grand félin. Ma jumelle Arial, morte à la naissance, vient parfois m'aider dans mes combats sous forme de léopard fantôme. Je la sens toute proche, comme un gardien, et je sais qu'elle veille sur moi. Mais j'aimerais pouvoir lui parler vraiment.

Mes sœurs et moi – Menolly, un vampire, et Camille, une sorcière de la lune récemment promue prêtresse – sommes mi-humaines, mi-Fae. Il arrive que cet héritage court-circuite nos pouvoirs au plus mauvais moment. Disons juste que, malgré tous nos efforts, nous n'obtiendrons jamais la récompense de meilleures employées du mois.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, notre mère, une humaine appelée Maria D'Artigo, s'est éprise d'un Sidhe prénommé Sephreh. Elle l'a suivi en Outremonde, et épousé ; mes sœurs et moi sommes les fruits de leur magnifique histoire d'amour. Je suis arrivée deux ans après Camille, et Menolly encore deux ans plus tard. Physiquement, les terriens nous donnent une vingtaine d'années – c'est d'ailleurs, à peu de chose près, notre âge mental, même si nous mûrissons nettement plus vite ces derniers temps – mais en âge terrien, nous frôlons en fait la soixantaine.

Nous avons perdu notre mère quand nous étions très jeunes. Elle est tombée de cheval. Camille a pris la relève en s'efforçant de la remplacer – une tâche intimidante pour une si jeune fille. Et puis, il y a de cela treize ans, en temps terrien, Menolly est devenue vampire. Pendant tout ce temps, nous savions pouvoir compter sur le soutien de notre père. Jusqu'à ce dernier mois, c'était un roc. Mais les choses

changeant. La roue tourne. Ce que l'on croyait sûr ne correspond plus à la réalité.

Et nous n'avons plus le temps de nous adapter. Les jeux sont faits, et nous nous retrouvons prises dans un tournoi à mort sans issue.

Menolly se laissa aller contre le dossier du canapé en regardant Luke.

— On va tout mettre en œuvre pour la retrouver, promit-elle. Si sa saloperie de mari essaie effectivement de la ramener de force, je te promets qu'on lui fera passer l'envie d'essayer.

Ma sœur ne laissait aucune chance aux hommes violents. En fait, ils lui servaient de dîner. Elle se nourrissait de criminels et de moins que rien.

— Merci, patronne, soupira le lycanthrope avec un petit sourire. Je ne voudrais pas passer pour le grand frère surprotecteur, mais elle n'a jamais mis les pieds dans une grande ville. Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter.

Menolly se pencha en avant dans le tintement des perles d'ivoire ornant ses tresses cuivrées. Elle était aussi petite que j'étais grande.

— Luke, tu permets que je te pose une question ?

— Bien sûr.

— Si son mari la maltraitait, pourquoi ton clan n'a-t-il pas réagi ? questionna-t-elle, sourcils froncés, en pianotant sur le bras du canapé.

Le loup-garou soupira.

— C'est l'une des raisons de mon départ. Enfin, de mon excommunication. Je n'en parle pas souvent. (Il marqua une courte pause.) Les mâles de la tribu de la zone rouge sont des alphas extrêmes. Je ne le supportais plus.

— Que s'est-il passé ? demandai-je, en percevant soudain chez le barman une profondeur insoupçonnée.

— J'aimais une femme. Marla. Nous voulions nous marier. Mais le chef de meute l'a donnée à de jeunes alphas qui se sont acharnés sur elle. J'ai voulu m'enfuir avec elle. Le chef nous a surpris... À présent elle est morte et je suis un paria. Avoir défié l'autorité du chef m'empêche à tout jamais de réintégrer mon clan.

Menolly demeura silencieuse. J'attendis. Les yeux de Luke reflétaient la douleur qui lui brisait la voix. Je me sentis coupable. J'avais outrepassé mes droits en l'interrogeant ainsi.

Au bout d'un moment, il se leva.

— J'ai dit à Delilah tout ce que je savais sur Ambre. (Il se tourna vers moi.) Passe au bar demain. Je t'apporterai le produit. Pour l'odeur.

Sur ce, il hocha la tête et toucha à nouveau le bord de son chapeau. Je le regardai, et rougis. Mon dernier rapport sexuel remontait à plus d'un mois ; Luke était grand, mince, très viril... Mais

il ne cilla même pas. En vérité, cela me soulagea. Je nageais en pleine confusion avec Chase. Sans parler de Zachary. Le puma-garou avec qui j'avais couché deux fois, et à qui mon détective devait la vie, mettait bien plus longtemps que prévu à guérir de ses blessures. À ma dernière visite au centre de rééducation, il avait refusé de me voir. Je lui téléphonais chaque semaine depuis son accident, en vain. Il ne prenait jamais mes appels.

Menolly raccompagna le loup-garou jusqu'à la porte. J'en profitai pour trier mes notes. Quand je relevai la tête, ma sœur m'observait en souriant avec beaucoup de douceur. Plus elle avançait dans sa nouvelle vie de vampire, plus ses yeux, autrefois d'un bleu magnifique, devenaient gris. J'y vis à cet instant des reflets argentés.

— Tu as besoin d'un mâle, pas vrai ? soupira-t-elle. Tu vois, c'est ce qui se passe quand on s'engage avec quelqu'un. On commence à avoir besoin de leur présence, et puis... (Elle regarda Nerissa et haussa les épaules.) Et puis on ne parvient plus à imaginer notre vie sans eux.

À ce moment, je remarquai un anneau d'or à son index droit.

— C'est nouveau, ça, commentai-je en le désignant. Où est-ce que tu l'as eu ?

Elle plissa les yeux, mais je soutins son regard. Elle soupira sèchement. Je compris, à cette exhalaison volontaire, que je l'avais touchée. *Ouais ! Vas-y, Delilah ! Tu tiens le bon bout !*

— Oh, très bien. C'est Nerissa qui me l'a offerte. Il s'agit d'une... d'une bague d'engagement. Elle indique que nous ne sommes plus disponibles ni l'une ni l'autre – en tout cas, pas pour les femmes. Les hommes, bah... ça va, ça vient. Mais pour les filles, nous sommes exclusives. Je lui ai acheté la même.

Elle souleva délicatement la main de la puma-garou et j'y vis en effet un bijou identique, gravé de nœuds celtes. Je retins ma respiration en regardant ma petite sœur dans les yeux.

Menolly revenait de si loin... On l'avait torturée, violée, assassinée et jetée dans sa vie de vampire... Elle semblait heureuse à présent, en tout cas globalement, et elle parvenait enfin à s'ouvrir à l'amour. À l'amour, quelle qu'en soit la forme, qu'elle arrivait à gérer à ce stade.

Je lui pris la main et la posai doucement sur ma joue. Pour la première fois depuis sa transformation, la froideur de sa peau ne me repoussa pas. Je lui embrassai le bout des doigts. Des larmes de sang roulèrent sur ses joues. Sans un mot, elle écarta les bras et je me blottis contre elle.

— Je suis tellement désolée, Menolly ! J'ai essayé si souvent de t'accepter comme Camille, sans réserve, mais... mais j'étais terrifiée ! Et maintenant...

— Maintenant, tu n'as plus peur, chuchota-t-elle.

— Je n'ai plus peur, répétais-je, en prenant réellement conscience de cette vérité.

La terreur que provoquaient chez moi sa mort et sa renaissance, tombant soudain comme un voile, ne laissait plus devant moi que Menolly, ma petite sœur, révélée, satisfaite et radieuse dans sa nouvelle existence. Elle ne ressemblait plus à la création de Dredge, au monstre sanguinaire entraperçu ce jour-là, avant que Camille me fasse sortir par la fenêtre pour me protéger.

Lentement, elle me libéra. Je me laissai aller en arrière.

— J'en suis très heureuse. Mais chaton, il faut que tu me promettes de faire un truc pour moi, grimaça-t-elle.

— Quoi ? balbutiai-je, le souffle court, en craignant qu'elle exige de meilleures excuses.

— Arrange ta serpillière, expliqua-t-elle en désignant ma tête.

Iris choisit cet instant pour entrer dans la pièce. Elle portait un kimono de soie et ses cheveux, ébouriffés, tombaient jusqu'à ses chevilles en pluie de mèches dorées et soyeuses. Ses joues roses reflétaient cette sensation de bien-être spécifique qu'on ne peut pas cacher.

La crémière a vu le loup, songeai-je spontanément.

J'agitai le doigt dans sa direction avec un grand sourire.

— Ouh ! Qui c'est qui a fait des choses avec son chéri ?

— Dis donc, ça ne te regarde pas ! riposta-t-elle, sévère. En revanche, tu as le droit de savoir que les résultats de mes recherches ne m'encouragent pas à tenter la coloration pour l'instant. Après l'eau oxygénée, ça risquerait de brûler complètement tes cheveux.

— Ouais, eh bien, non merci ! (Je lançai un coup d'œil à ma sœur.) Bon. Tu as raison, je dois agir. Je ne peux pas rester comme ça. L'heure est peut-être venue de changer. (Je me tournai vers Iris.) Va chercher tes ciseaux !

— Quoi ? Tu plaisantes ! s'écria la *Talon-Haltija* en me regardant comme si j'étais devenue folle.

— Pas du tout. Je veux une coupe courte et déjantée. Si je dois m'afficher avec ces tifs de punk, autant aller jusqu'au bout. Comme ça, ma couleur naturelle reviendra à la repousse ; je couperai les extrémités de temps en temps jusqu'à ce que toutes les taches aient disparu.

Menolly émit un petit rire sceptique.

— Tu vas vraiment le faire, chaton ? Je parie que tu n'auras pas le cran d'aller jusqu'au bout !

— Observe ! Mets-nous *Jerry Springer* et fais péter les Curly fromage ! C'est la fête à la maison !

Ma sœur m'apporta complaisamment un bol de ces biscuits apéritifs orange et croustillants que j'aimais tant, ainsi qu'un verre de

lait. Puis elle suggéra à Nerissa de s'allonger sur le canapé – la splendide amazone aux cheveux d'or s'exécuta et s'endormit prestement – croisa les jambes et s'éleva dans les airs en me lançant la télécommande.

Pendant que je zappais, Iris revint avec son kit et me pria de m'asseoir sur le coussin devant elle. J'étais si grande qu'elle dut encore monter sur un marchepied.

— J'aimerais bien quand même que cela ait de l'allure...

— Je sais ce que tu veux, fillette. Contente-toi de rester immobile.

Le premier coup de ciseau, le crissement des lames dans mes cheveux, fut une véritable torture. J'acceptai en frissonnant la poignée de mèches multicolores qu'Iris me tendait mais, en la regardant, je compris que j'avais pris la bonne décision. Mes cheveux frisottaient à cause de l'eau oxygénée et du bicarbonate. Je ne pouvais vraiment pas garder ça sur la tête.

Tandis qu'Iris coupait et rasait par endroits, je commençai à trépigner d'impatience : j'étais pressée de découvrir le résultat. Je me sentais déjà différente – libérée de mes appréhensions vis-à-vis de Menolly, j'avais envie d'entreprendre de grands changements, de sacrifier les parties de ma personne qui me rendaient craintive et hésitante. Ras le bol d'être timide et de douter de moi.

— C'est presque fini, déclara l'esprit de maison en m'époussetant les épaules.

Ma tête semblait beaucoup plus légère à présent, et ma nuque étrangement exposée.

— Je peux voir ?

— Dans une minute, promet-elle en sortant de la pièce.

Elle revint un bref instant plus tard avec un tube de gel, un brumisateur et un sèche-cheveux. Elle vaporisa mes cheveux, puis travailla le gel entre ses mains avant de me l'appliquer. Enfin, elle maintint un moment le sèche-cheveux au-dessus de ma tête.

— Voilà ! Tu peux regarder, annonça-t-elle en reculant.

Je me levai lentement et me dirigeai vers le miroir accroché au-dessus de la cheminée. Je faillis ne pas me reconnaître. La coupe me faisait paraître encore plus grande. C'était si différent ! Le patchwork de couleurs, beaucoup plus joli à présent, me donnait un air culotté, un peu garce... voire dure à cuire.

— J'aime beaucoup ! m'écriai-je en remuant la tête dans tous les sens.

Le tatouage, au milieu de mon front, brillait sous les mèches qui se balançaient d'un côté et de l'autre. La faucille noire marquait mon appartenance au seigneur de l'automne. Je le touchai prudemment. L'énergie pulsait. Elle ne me quittait jamais et je la sentais devenir plus forte depuis un mois ou deux. Je pressentis soudain qu'une chose

énorme et terrifiante se dirigeait vers moi, mais bizarrement, cela ne m'inquiéta pas. Au contraire, je me sentis rassurée.

Alors que je me regardais dans le miroir, je commençai à me dédoubler. Mon visage oscillait entre mes traits de femme et ceux de ma panthère intérieure. Je me raidis, sachant ce qui se préparait.

Et soudain, Hi'ran apparut dans mon dos. Iris et Menolly ne pouvaient pas le voir, il venait uniquement pour moi. Un sourire étirait ses lèvres pleines et pâles, et ses longs cheveux noirs tombaient en cascade sur ses épaules dans une pluie de givre et d'argent.

Il posa les mains sur mes épaules. Je me laissai aller contre lui. L'énergie qui courait entre ses doigts me donna envie de lui tomber dans les bras.

— J'ai pensé à toi, ce soir, murmura-t-il. J'ai senti que tu avais besoin de moi.

Lentement, je me tournai vers lui. Il était tellement grand ! Des feuilles d'automne couleur de feu, tombant en pluie continue de sa couronne, coloraient sa cape d'un ébène profond. Il approcha son visage du mien en me regardant sans ciller, et je me vis dans ses yeux, entourée du scintillement de milliers d'étoiles jaillies des profondeurs du gouffre.

Je respirai son parfum. Il sentait les feux de joie, la poussière de cimetière, les vieux livres, l'encre ancienne et le papier jauni ; la moisissure, la décomposition, les champignons, la mousse... Prise dans ce tourbillon d'effluves enivrants, je sentis mon cœur cogner dans ma poitrine.

— Je suis triste, avouai-je. Je sens s'éloigner celui que j'aime. Tant de choses nous menacent... Je ne suis pas sûre que nous parvenions à traverser l'orage qui s'annonce.

— Tu n'es pas en train de perdre ton amour, chuchota-t-il, et son souffle sur ma peau me fit l'effet d'une froide brise d'automne. Tu fais simplement de la place. Garde les yeux et l'esprit grands ouverts, ma douce. Souviens-toi de la courbe de mes lèvres, de l'odeur du vieux cuir et des carnivals d'automne, du givre de mon souffle. Entends la chanson que ta marque murmure quand je suis près de toi.

Il souffla sur le croissant brillant. Une vibration courut dans tout mon corps, caressant chaque fibre de mon être une à une comme on joue d'une harpe. Je m'étranglai. J'avais envie de lui, envie de lui abandonner mon souffle... Il m'attira contre lui et m'embrassa.

Le monde se mit à tourner, formant un vortex de vie, de mort, de sang et d'os, de feuilles agitées par le vent, et sur sa langue je sentis des parfums de cognac, de genièvre et de ragoût de gibier. Je me noyai dans ce baiser. Un feu glacé courut à travers moi, remplissant chaque creux, chaque niche. Mes seins durcirent, enflammant chaque point de mon corps.

Je le serrai plus fort. Il glissa un genou entre mes cuisses et je m'ouvris à lui, mais il ne vint pas. Il me laissa me frotter doucement contre lui, et aspira ma vie. Quand je suffoquai, il posa à nouveau les lèvres sur les miennes et d'un souffle léger me rendit à mon corps. Je gémis doucement, et je jouis.

L'orgasme tourbillonna en moi comme du beurre fondu, chaud, vibrant, aussi lisse que la lave en fusion, aussi crépitant qu'un feu de cheminée. Je m'étranglai en sentant mon maître enfouir son visage dans mon cou, et le contact de sa langue, qui enflamma tous les nerfs de mon corps.

— Ah, ma promise ! Ma fiancée vivante, murmura-t-il en me tenant par la taille. J'ai envie de toi, mais je ne peux pas te prendre. Pas encore. Tu mourrais. Mais un moyen se présentera... et un jour, tu me rejoindras dans mon monde.

Je ne parvenais pas à détacher mon regard du sien. Sa puissance et son charme m'envoûtaient.

— Vous avez dit vouloir que je porte votre enfant. Mais... comment ? Si vous ne pouvez... si nous ne pouvons pas...

— Fais-moi confiance, cela viendra. Mais pas comme tu l'imagines. En attendant ce jour, ne pleure plus, ma délicieuse panthère. Ne pleure plus.

Il recula. Je tendis spontanément les bras vers lui. Les choses semblaient tellement plus simples, dans son monde... Les options se limitaient à la vie, ou la mort. Hi'ran était un moissonneur... Si je le suivais, tout deviendrait si facile...

Mais il secoua la tête.

— Non. Ton heure n'est pas venue. Il te reste bien des choses à accomplir avant que je puisse songer à te réclamer auprès de moi. Mais je serai toujours avec toi. Toujours, je te sentirai, et je saurai ce que tu penses.

Puis il disparut.

— Delilah ! Delilah, ça va ?

La voix de Menolly, résonnant dans ma tête, me ramena à moi. Lorsque je pivotai vers elle, ma sœur poussa un petit cri étranglé et recula d'un bond. Je vis ses crocs s'étirer. Mais elle se ressaisit et ferma la bouche.

— Je..., bafouillai-je, écarlate, en me demandant si je venais de me donner en spectacle devant elles.

Iris comprit mes craintes et secoua la tête.

— Inutile de nous expliquer : nous le sentons sur toi. Tu étais avec lui, n'est-ce pas ? Tu étais en transe.

Je hochai la tête.

— Oui.

Lentement, je posai ma main sur ma nuque. Ma peau frémissait

encore du contact d'Hi'ran.

Menolly s'avança et m'observa longuement.

— À voir ton cou, ce devait être un sacré message !

Je regardai dans le miroir par-dessus mon épaule. Un énorme suçon s'étirait autour de l'endroit que mon maître avait embrassé.

— Euh, ouais... Je crois bien.

Je souris et m'empourprai. Et d'un seul coup, je m'effondrai comme un soufflé. Cette journée, l'odeur de moufette, mes cheveux de punkette, l'arrivée de... eh bien, ce que le seigneur de l'automne prévoyait... eurent raison de moi. Je me laissai tomber sur le sol.

— Tout va de travers ! me lamentai-je. Chase a tellement changé depuis son accident...

— Il te doit la vie. Sans le nectar, il serait mort, me rappela Iris, qui balayait les cheveux tombés à terre.

— Ouais. En tout cas, il ne me remercie pas en ce moment. Je crois qu'il est en train de prendre véritablement conscience des conséquences – et laisse-moi te dire que l'absence de préparation n'arrange pas du tout les choses ! En plus, je sens comme une menace bizarre qui plane au-dessus de moi. Le seigneur de l'automne a des projets...

Je ne pouvais pas l'appeler « Hi'ran » devant d'autres personnes. C'était notre secret, un nom qui n'appartenait qu'à moi.

— Qu'est-ce que Chase t'a dit ?

Je secouai la tête.

— Honnêtement, j'ai refoulé. Il était si raide, si distant... Je ne peux pas gérer ses angoisses pour l'instant. Cela fait-il de moi une mauvaise petite amie ?

— Non, cela te rend à moitié humaine. Une pure Fae se serait débarrassée de lui depuis longtemps, m'assura la *Talon-Haltija* en s'asseyant près de moi sur l'ottomane. Ma chérie, Chase a besoin d'aide, et plus que tu ne peux lui apporter. Laisse agir la magie de Sharah. Elle sait gérer ce genre de problèmes.

— Oui, je suppose qu'il est entre de bonnes mains. Très bien, je m'incline.

Bien sûr, l'idée me blessait toujours, mais je ne pouvais pas me permettre de gaspiller plus d'énergie. Je me lassais d'essayer de le soutenir alors que mon assistance n'était manifestement pas la bienvenue.

Nous étions assises là, tableau vivant illuminé par les lampes de style Tiffany que Morio avait dénichées dans une boutique d'occasions, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir et le rire de Camille résonner dans le hall. Je me relevai lentement pour m'asseoir dans un fauteuil, mais je n'y coupai pas : ma grande sœur entra dans le salon, me lança un bref coup d'œil en jetant sa veste sur le dossier du

rocking-chair, et vint s'asseoir près de moi.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle en me prenant la main. Vous avez reçu de mauvaises nouvelles ? Un message de chez nous ?

C'était sa façon de demander si notre père nous avait contactées à travers le miroir des murmures. Navrée de la décevoir, je secouai rapidement la tête.

— Non, ma chérie, pas de message. Du moins, pas que je sache. Elle se figea en me dévisageant.

— Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? (Elle éclata de rire.) J'adore ! Tu fais très punk. Ça te va super bien ! (Toutefois elle grimaça et agita la main devant son nez.) Cela dit, Iris avait raison. Cette moufette ne t'a pas ratée !

— Ouais, mais ça puait encore plus avant.

Je me levai au moment où les hommes de ma sœur arrivaient. Ils eurent la délicatesse d'éviter tout commentaire sur mon nouveau parfum, même si je vis Flam dissimuler un sourire et Morio grimacer. Trillian, lui, offrit son aide à Iris et se dirigea vers la cuisine.

— Et alors, tu penses les garder comme ça ? poursuivit Camille en tournant autour de moi pour étudier ma coupe. J'aime beaucoup. Ça te donne l'air plus expérimentée.

Je souris avec douceur.

— Peut-être. Je ne sais pas. Tout change, tout bouge.

Alors que je me tournais à nouveau vers le miroir, mon reflet se mit à étinceler ; mes visages de chat et de panthère se superposaient à mes traits de femme, comme si tous les aspects de ma personne se fondaient en un seul. Mon tatouage émit brièvement une lumière rouge, puis redevint noir et brillant. Une vague de chaleur me parcourut de part en part. Je vacillai et me retins au fauteuil le plus proche.

— Waouh, qu'est-ce que c'était ?

J'avais l'impression de me consumer de l'intérieur. Prise de sueurs, je rejetai la tête en arrière. Cela me rappelait confusément ma première transformation en panthère ; sauf que je n'étais pas en train de me changer en félin. Plutôt en colonne de flammes, apparemment.

— Merde ! Putain mais qu'... Qu'est-ce qui se passe ?

Et soudain, tout devint noir. Le sol se précipita à ma rencontre, et ce fut la dernière chose que je sentis.

Chapitre 3

Je m'assis en clignant des yeux et regardai autour de moi. Je me trouvais dans une forêt, entourée de buissons et de sous-bois touffus et indomptés. Les arbres, démesurément grands, semblaient se dresser jusqu'au ciel, cèdres, sapins, chênes, aulnes, bouleaux aux troncs envahis de champignons, et de mousse qui tombait également des branchages en fine dentelle verte dansant dans la brise légère. Les rameaux se couvraient d'un camaïeu de teintes, rouges, orange, jaunes, or bruni, et de toutes gouttaient les derniers vestiges d'une ondée automnale.

Je me levai, m'inspectai de la tête aux pieds, mais tout semblait normal. Pas de coup, de bleu, de coupure. Je promenai mon regard alentour en me demandant si je rêvais. Je me tenais sur une sente qui s'enfonçait dans la forêt, et je fus soudain prise du désir intense de la suivre. Je ne savais pas où je me trouvais, mais je sentais qu'on m'attendait là-bas.

Je me mis à courir, gagnant peu à peu en vitesse. Les arbres filaient, flous et indistincts, autour de moi et je pris conscience du plaisir que le mouvement me procurait. Mon corps paraissait plus vivant que jamais, plein d'une énergie quasiment électrique, tout au plaisir de la course. Mes muscles se réjouissaient. Je les sentais s'étirer, rouler, se gorger du sang qui courait dans mes veines.

Le ciel était déjà sombre. En dépit de la luminosité réduite, je distinguais aisément les branches qui jonchaient le chemin. Je m'aperçus soudain que je n'éprouvais ni fatigue ni essoufflement. Je franchis d'un bond des rochers aussi gros que ma tête, puis un tronc d'arbre tombé en travers de la route, et je commençai à entrevoir l'extrémité du chemin.

Le besoin de courir décrut, mais l'attraction ne demeurerait pas moins intense. Entre les derniers arbres, à la lisière des bois, j'aperçus une vaste zone d'ombre – une sorte de bosquet. En son centre se trouvait une estrade de bronze circulaire, gravée de runes et de symboles que je ne parvenais pas à lire.

Je m'approchai lentement en retenant mon souffle, curieuse de savoir ce qui se passerait. La magie imprégnait cet endroit ; je la sentais crépiter dans l'air. Même si j'ignorais comment l'utiliser, je ressentais parfaitement sa présence. Elle courait en moi, me picotait la peau comme un millier d'aiguilles.

Soudain, sous mes yeux, une silhouette apparut sur l'estrade.

C'était un homme, jeune – probablement âgé de moins de trente ans – vêtu d'un complet sombre. Il paraissait perdu, hagard. Je fronçai les sourcils. *D'accord, et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?*

— Ta formation commence, ma chère, annonça une voix derrière moi.

Je me retournai d'un bond et me retrouvai face à une femme, petite, menue, vêtue d'une longue robe légère de la couleur du ciel. Ses cheveux, aussi cuivrés que ceux de Menolly, tombaient dans son dos en mèches ondoyantes. Elle portait sur la tête une guirlande de feuilles d'automne et – je retins mon souffle – sur le front, un tatouage identique au mien, à la seule différence qu'une flamme vive brillait au centre du croissant. Un entrelacs de lianes et de feuilles complexe s'étirait sur ses bras dans un mélange d'orange et de noir lumineux, tatouages luisants qui reflétaient le noir de nos faucilles.

— Vous... vous êtes..., balbutiai-je.

— Une fiancée de la mort, comme toi – ou presque. Je n'appartiens plus au monde des vivants ; mais mon corps demeure aussi tangible que le tien.

Ses yeux croisèrent brièvement les miens alors qu'elle m'étudiait de la tête aux pieds. J'eus l'impression qu'elle me passait au crible, qu'elle me jugeait, et qu'elle trouvait à redire à ce qu'elle voyait. Je rougis et baissai la tête.

— Je m'appelle Greta, reprit-elle. On m'a choisie pour te former.

Elle dépassait sans doute à peine le mètre cinquante. Mais lorsqu'elle porta doucement la main à mon menton, sa puissance faillit me jeter à la renverse.

— Me for... Me former ?

L'assurance que j'éprouvais encore un instant auparavant parut s'évaporer au contact de son énergie. Elle ressemblait beaucoup à celle du seigneur de l'automne. Cette femme était imprégnée de l'essence de mon maître ; toutefois, elle ne portait pas la saison en elle. Non, elle s'apparentait plutôt à... la chasseresse. Au chien qui poursuit le renard, au tigre qui traque la gazelle – ou le chat la souris.

— Notre maître juge le moment venu de débiter ton entraînement. Ton statut unique d'émissaire vivante impose une initiation extrêmement soignée. En tant que meneuse des fiancées de la mort, je suis la plus à même de t'aider à t'adapter à ta fonction, expliqua-t-elle en contournant l'estrade circulaire sans quitter l'homme des yeux.

— J'ignorais qu'il fallait suivre une formation ! En général, le seigneur de l'automne vient à moi et me donne mes consignes.

Je la retrouvai soudain à ma droite. Dans ma stupeur, je ne l'avais pas vue se faufiler jusqu'à moi. Elle m'arrivait à peine à l'épaule.

— Eh bien, ce n'est plus le cas. Ton éducation commence

véritablement avec moi. Ce soir, tu vas apprendre ce que sont les fiancées de la mort. Écoute. Regarde. Ressens. Suis le chemin qui s'ouvre pour appréhender pleinement ce que tu deviens.

Sans me laisser répondre, elle m'effleura les lèvres du bout des doigts.

— Chut. Ne dis rien. Reste silencieuse et tiens-toi bien tranquille.

J'obéis.

Greta se dirigea vers l'homme agenouillé sur l'estrade et se pencha par-dessus le cercle de bronze. La terreur brilla dans les yeux de l'humain, qui voulut reculer. Mais une force, que je sentais depuis l'endroit où je me trouvais, maintenait ses genoux rivés au sol. Je le vis se débattre, en vain.

— Non, non, non, mon ami, murmura ma compagne. (Je perçus un frisson de sensualité, d'amour et de désir dans sa voix.) Sais-tu qui je suis ?

L'homme se mordit la lèvre.

— Je ne suis pas prêt ! Je ne peux pas partir ! (Il déglutit ; quand il reprit la parole, sa voix tremblait un peu moins.) Ce n'est pas l'heure.

— Et pourtant, si. L'ordre naturel l'exige. Ce sont les faucheurs qui m'envoient. Tu es un homme courageux, et tu as sauvé plusieurs vies aujourd'hui. Mais pour maintenir l'équilibre, tu dois mourir ce soir, expliqua Greta d'une voix presque chantante qui résonna à travers la clairière. Ronald Wyndham Niece, je suis venue te reprendre ton âme.

L'homme se mit à sangloter.

— Mais je les ai aidés... ! J'ai fait de mon mieux... !

Greta lui caressa la joue et murmura des paroles que je n'entendis pas, mais les larmes de Niece cessèrent instantanément de couler. Il leva vers elle un visage magnifique, lumineux, rayonnant de reconnaissance. Elle se pencha, l'embrassa doucement. Puis avec plus d'intensité. Il écarta les bras et Greta se blottit contre lui dans un long baiser voluptueux.

Je me surpris à ressentir de l'excitation et soupirai.

Elle lui caressa le dos, les bras. Inexplicablement, il ne portait plus de veste. Elle se pressa contre son torse, désormais nu – sa chemise avait suivi le même chemin. J'entrouvris légèrement la bouche en sentant leur passion, et le goût de l'âme de Ronald sur ma langue...

Greta m'appela d'un geste. Je la rejoignis en deux enjambées. Elle prit ma main entre les siennes, et je perçus les sensations qui couraient d'elle à lui – une série d'explosions de petite mort. Je commençais à me noyer dans l'énergie puisée aux tréfonds de l'âme de Niece lorsque Greta entreprit de l'aspirer hors de son corps. Je vis son essence passer

de ses lèvres à celles de la fiancée. Elle la garda un instant en elle, et alors qu'elle la restituait par tous les pores, je frissonnai et jouis, brutalement, sans prévenir, et m'effondrai, sonnée.

L'humain poussa un dernier gémissement de plaisir et s'affaissa, avant de se transformer en colonne de brume blanche qui s'éleva jusqu'aux cieux. Ainsi périt Ron Wyndham Niece.

Greta se tourna vers moi.

— Fin de ta première leçon : comment moissonner l'âme d'un héros. Ronald Niece s'en va rejoindre ceux qui accomplissent de grandes choses, en sacrifiant leur vie.

— Vous l'avez tué ? cillai-je.

— Non. Il vient de mourir en essayant de sauver les passagers d'un bus de l'homme qui menaçait de les tuer les uns après les autres. Il a reçu la balle fatale en tentant de maîtriser l'agresseur. Plutôt que de laisser sa mort passer inaperçue, les seigneurs du Valhalla ont demandé à ce qu'il les rejoigne. Mais les Valkyries recueillent uniquement les âmes des véritables guerriers, et tous les héros n'en sont pas. Aussi ont-elles prié le seigneur de l'automne de charger l'une de nous de moissonner son âme avant qu'il s'en aille. Il sera accueilli dans le grand hall avec tous les honneurs, et y demeurera un moment.

— Est-ce que vous recueillez toutes les âmes avec un baiser ?

Je n'aimais pas tellement cette idée. Et si je devais moissonner l'âme d'un démon ? Faudrait-il l'embrasser ? Un type comme Karvanak, par exemple, ou de son acabit ? Ou alors un vieux pervers ?

Greta me sourit avec timidité.

— Les héros reçoivent une mort qui efface la douleur et le sentiment d'anéantissement qu'ils craignent et dont ils se souviennent. Nos baisers les envoient dans l'au-delà de la façon la plus agréable possible. Tu verras que les âmes qui ont moins de raisons d'être fières de leur vie passent par une transition nettement moins agréable. Mais, pour répondre à ta question non formulée, oui, il nous arrive de tuer quand les moissonneurs l'exigent.

En l'écoutant, je compris. Nous étions les moissonneuses du seigneur de l'automne. Nous pouvions envoyer les défunts dans l'au-delà d'une manière douce et facile, ou, je n'en doutais pas, extrêmement douloureuse.

Je frissonnai à cette dernière pensée et reportai mon regard sur la plate-forme.

— Est-ce l'endroit où nous effectuons notre tâche ?

Greta s'assit au bord du cercle de bronze, qui ne luisait plus.

— Non, pas toujours. Mais en début d'initiation, il vaut mieux amener l' élu jusque-là que d'aller à lui. Le voir entouré de gens, de femmes en larmes, de pompiers qui s'efforcent de le maintenir en vie peut se révéler... difficile.

— Comment gère-t-on cela ? Toute cette douleur ? La souffrance de ceux qui restent ? (Je n'arrivais pas à m'imaginer arrachant la vie à un homme sous les yeux de son épouse, de sa petite amie ou de ses enfants, même s'ils ne pouvaient techniquement pas me voir.) Comment s'endurcit-on ? Comment ne pas souffrir ?

Elle secoua la tête.

— Ta nouvelle existence commence à peine, et d'être en vie te désavantage encore. N'ayant pas traversé le voile, tu demeures vibrante et mue par le feu de la jeunesse.

Elle soupira et referma sa main fantomatique sur mes doigts. Son contact, contrairement à celui de Menolly, n'était pas froid mais chaleureux, vivifiant.

— Aidez-moi à comprendre.

Pourquoi résister ? On me préparait à mon avenir ; je pourrais bien, un jour, me retrouver là, tenant la main d'une jeune fille à qui j'apprendrais à mon tour ce que cela signifiait de travailler pour Hi'ran. Il était mon destin ; autant l'accepter pleinement. Quel que soit le temps qu'il me reste avant de le rejoindre, je finirais à cet endroit, avec Greta.

Elle me serra les doigts.

— Tu sembles si résignée... Je sais ce que tu vis, ce que tu affrontes dans ton monde – ou plutôt, dans tes mondes. C'est énorme, terrifiant... mais cela n'aura plus aucune importance une fois que tu nous auras rejoints. Pour l'heure, sache seulement que tu apprendras. Je promets de t'aider. Tu découvriras très bientôt ce que l'on ressent en aspirant le souffle vital d'un élu.

— Expliquez-moi. Je veux savoir. Je dois apprendre correctement, c'est important pour moi. Je considère ce travail comme une preuve de confiance sacrée, et je ne veux pas commettre d'erreur.

Elle me serra plus fort. Les tatouages de ses bras s'embrasèrent.

— Lorsque tu absorbes leur vie, tu peux toucher leur âme. Tu les sens, les berces, les apaises. Nous ne donnons pas autant de notre personne avec les individus violents – nous n'avons aucune raison de le faire, à part nous prouver qu'ils sont bien aussi monstrueux que les dieux le prétendent. Mais pour Ronald... J'ai caressé chaque fibre de son être – j'ai senti son amour, son chagrin, ses souvenirs ; ses joies et ses déceptions – et j'ai tout effacé pour lui permettre de quitter sereinement ce monde. Nous réconfortons ceux qui utilisent leur temps de vie pour changer les choses, et leur offrons une transition bénie.

L'espace d'un instant, tout devint clair. Puis la sensation s'estompa, mais elle demeura sur mon cœur comme un baume, capable d'apaiser mes inquiétudes et mes peurs.

— Quand le seigneur de l'automne te libérera de tes obligations,

tu pourras retourner auprès de tes ancêtres. Le sais-tu ?

Voilà qui était nouveau.

— Comment cela ? Je croyais que nous le servions pour toujours !

— Oh, non, ma chère. Cela ne dure qu'un temps ; ensuite nous sommes libres d'entreprendre notre propre voyage. Sauf si notre seigneur nous comble d'une faveur spéciale... Alors, reprends courage. Tu ne resteras sans doute pas indéfiniment liée à lui. Mais sache que c'est un partenaire extrêmement sensuel et plein de générosité.

Elle se leva et me désigna le chemin.

— Cours, à présent. File comme le vent. Je viendrai te chercher à la lune décroissante pour reprendre ton entraînement. Mais cette fois, c'est toi qui tiendras les rênes... Pour l'heure, retourne vivre, et apprécie ta vie.

Ainsi, je la quittai. J'ignore combien de temps je courus. Quand je sentis la fatigue me gagner, je m'arrêtai pour me reposer un peu. Je me changeai en panthère et, roulée en boule au pied d'un arbre, je sombrai dans un profond sommeil avec le vent pour seule compagnie.

La voix d'Iris résonnait dans le brouillard de mon esprit.

— Delilah ? Delilah, réveille-toi !

— Chaton ? Allez, chaton, s'il te plaît. Reviens à toi, renchérit la voix de Menolly.

Je cillai et sentis qu'on me remettait debout pour m'installer dans un fauteuil.

— Ça va ? demanda ma sœur. Merde, mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Camille entra en courant dans la pièce et me posa un linge humide et frais sur la nuque.

— Tu étais à deux doigts de la combustion spontanée !

Je secouai la tête en essayant de me concentrer.

— J'ai... Je...

Je me tus, hésitante. Je voulais garder pour moi cette expérience que je mettrais sans doute un certain temps à appréhender pleinement. Mais, compte tenu de ce que nous affrontions, nous ne pouvions plus nous permettre d'avoir des secrets les uns envers les autres. Catapultée dans son nouveau rôle de prêtresse, Camille devrait bientôt subir un rituel pour intégrer la cour de la nuit d'Aeval. Mon aventure pouvait, pareillement, présenter des ramifications qui nous affecteraient tous.

— Je viens de recevoir ma première leçon de fiancée de la mort, avouai-je.

Iris et les garçons se mirent à parler en même temps, leurs mots se mélangeant les uns aux autres. Mes sœurs, quant à elles, se contentèrent de me regarder en silence d'un air terrifié. Je compris ce qu'elles craignaient.

— Non, non, cela ne veut pas dire que je vais bientôt mourir. Mais apparemment, je dois recevoir une formation. Laissez-moi vous dire que ce ne sera pas une partie de rigolade !

Je compris à cet instant qu'il ne s'agissait plus d'une simple impression : ma vie allait changer de façon radicale. Si Hi'ran s'était montré cool avec moi jusque-là, c'était bel et bien terminé.

Dès que mes compagnons se calmèrent, je leur racontai tout.

— Nous recueillons véritablement l'âme des morts, conclus-je dans un murmure. Il devait partir, mais il résistait. Elle lui a facilité les choses.

— Je me demande si..., commença la *Talon-Haltija* en se dirigeant vers la télévision.

Elle zappa jusqu'à trouver la chaîne câblée d'informations locales ; Trevor Willis, le présentateur vedette choisi pour sa bonne tête de Monsieur Tout le monde, apparut sur l'écran. Derrière lui se trouvait une photographie de l'homme en complet sombre que j'avais vu dans le bois.

— Ronald Niece, un habitant de la ville, a perdu la vie ce soir en sauvant quinze personnes, annonça Willis avec toute la gravité de circonstance. Un détraqué du nom de Shane Wilson Thatcher, voyageant dans le même bus que lui, a brusquement menacé les usagers de son arme. À en croire la lettre que la police a retrouvée chez lui, il ne comptait laisser aucun survivant.

» Niece, comptable de jour et professeur de karaté la nuit, a sauté sur Thatcher alors qu'il braquait son arme sur le conducteur. Celui-ci a profité de la distraction de son agresseur pour s'arrêter et ouvrir les portes, permettant aux passagers de s'enfuir.

» Thatcher a réussi à reprendre le contrôle de son arme et à tirer sur Niece à cinq reprises avant que le chauffeur l'assomme à l'aide de la barre de fer qu'il gardait sous son siège. Malheureusement, en dépit des efforts des ambulanciers pour le maintenir en vie, le courageux jeune homme est mort dans l'ambulance qui le conduisait à l'hôpital. Niece restera un héros aux yeux du chauffeur et des passagers du bus. Il laisse derrière lui...

Iris éteignit la télé.

— Quelle horreur..., soupira-t-elle en se passant la main sur les yeux. Quand on pense à tous les problèmes qui menacent ce monde, on pourrait croire que les gens trouveraient d'autres façons d'évacuer leur frustration. Mais non. J'en ai vu des vertes et des pas mûres, en mille ans. Pourtant, le comportement des Fae comme des humains me choque toujours autant.

— C'était lui, murmurai-je, les yeux rivés sur l'écran noir. Il remonte probablement les couloirs du Valhalla sous les acclamations des guerriers et le regard bienveillant des dieux en ce moment même.

Ce soir, cet homme a sauvé quinze âmes qui erreraient peut-être dans le royaume spirituel sans son intervention. Je vois cela comme la fin honorable d'une trop courte vie.

En regardant Greta apaiser les craintes de Niece, j'avais compris qu'elle, que nous rendions un précieux service par bien des aspects. Aucun être capable de tant d'héroïsme ne devrait éprouver de l'angoisse en rendant son dernier soupir. Il méritait un accueil passionné, chaleureux, et les fiancées de la mort pouvaient le lui offrir.

Camille fronça les sourcils en désignant mes bras.

— Delilah ! Regarde !

Je baissai les yeux. Un motif à peine visible, en forme de lianes, venait d'apparaître autour de mes poignets. Il s'étira peu à peu sur mes avant-bras, puis s'arrêta au niveau des coudes, et des feuilles de chêne et d'érable surgirent çà et là. Malgré la teinte passée, semblable à celle d'une prune talée, je reconnus clairement les formes. J'éprouvai des picotements presque agréables et, tout au fond de moi, j'entendis une voix murmurer : « Première leçon. »

— Cela ressemble aux tatouages de Greta, expliquai-je. Les siens étaient orange et noir, beaucoup plus colorés.

— Je pense qu'ils s'assombriront à mesure de ton entraînement, déclara Menolly en suivant les entrelacements du doigt. Je ne sens rien. Et vous, Camille ? Iris ?

Ma sœur plaça les mains au-dessus de mes bras et ferma les yeux. Au bout d'un moment, elle frissonna.

— Oui, je reconnais son énergie. Celle des moissons, des feux de joie et des froides nuits d'automne. Je partage l'avis de Menolly : tes tatouages semblent encore inachevés. J'en déduis qu'on t'a simplement marquée, comme moi, termina-t-elle en désignant son dos d'un hochement de tête.

Les symboles tatoués sur ses omoplates luisaient sous le tissu léger de sa robe. L'un la désignait comme sorcière de la lune, et l'autre comme prêtresse.

Je respirai profondément et fermai les yeux. Je me sentais lasse.

— Une vie peut prendre tant de chemins différents... Mais le mien est là.

Je ne craignais pas de me retrouver tatouée. J'aimais le dessin, magnifique et sauvage, qui ornait les bras de Greta. Et, au-delà de sa nature – terrifiante – de moissonneur, Hi'ran se révélait un être lumineux et plein de compassion. J'éprouvais une grande fierté à le servir. Je redressai les épaules. Mon seigneur appartenait à l'obscurité ; à présent, moi aussi. Je sentis s'alléger le poids qui m'accablait depuis plusieurs mois.

Mes sœurs agenouillées près de moi, Camille à gauche et Menolly

à droite, me prirent la main en silence. Nous ne pouvions pas savoir ce que l'avenir nous réservait. Chacune affrontait de nouveaux défis, de nouvelles épreuves. Mais nous étions ensemble.

— Nous irons jusqu'au bout de ce voyage toutes les trois, m'assura Camille avec un sourire. Ma descente dans les royaumes des faucheurs passe par la magie et le dévouement ; la tienne, par ton devoir envers un seigneur élémentaire. Menolly, elle, s'y rend en chair et en os. Aucune de nous n'est immunisée contre le pouvoir de l'ombre, et je pense que nous devons nous y habituer. Nous cheminons dans l'obscurité, pas dans la lumière.

Mon regard passa de mes bras à mes sœurs. Je me sentais beaucoup moins seule.

— C'est vrai. Nous sommes passées de l'autre côté à cause de l'Ombre Ailée. J'espère juste que nous retrouverons rapidement Stacia. Cela m'inquiète de savoir qu'elle rôde, là, dehors.

La broyeuse d'os nous échappait depuis trop longtemps. Chaque piste se terminait en cul-de-sac. De toute évidence, il y avait des fuites ; un informateur dans nos rangs. Mais qui ? Nous ne parvenions pas à le découvrir. Stacia semblait toujours garder un pas d'avance sur nous.

— Je crains que son prochain mouvement nous prenne au dépourvu ; que nous n'ayons pas le temps de réagir, ajoutai-je.

— Mais on n'y changera rien ce soir, décréta Menolly. Demain est un autre jour. (Elle se leva en m'entraînant avec elle.) Tu devrais aller te reposer. Toi aussi, Camille. Vous avez eu une longue journée.

— Quel est le programme pour demain ? demanda Iris en ouvrant la marche vers la cuisine.

Nous avions pris l'habitude de nous réunir autour d'un dernier thé avant de nous coucher. Cela nous permettait de nous quitter sur une note agréable, et de souffler un peu.

Camille attrapa le bloc-notes. Elle portait toujours sa tenue de prêtresse, qui ne laissait pas grand-chose à l'imagination sous la lumière crue des lampes. Roz en profita d'ailleurs pour se rincer généreusement l'œil. Mais à l'instant où Flam entra dans la pièce, il reporta son attention sur la préparation du thé. Il devenait le marmiton non officiel de la *Talon-Haltija*, et révélait un talent inattendu pour la cuisine.

Menolly, les yeux brillants – c'était bien la seule – flotta jusqu'au plafond, son coin préféré, tandis que les garçons s'installaient sur les bancs et les chaises que nous parvenions à caser autour de l'immense table de chêne.

En comprenant que nous ne tiendrions plus autour de l'ancienne, Flam nous en avait acheté une nouvelle. Gigantesque, elle laissait à peine la place de se faufiler pour atteindre les plans de travail et les

placards. La cuisine, pourtant grande, paraissait désormais minuscule. Les garçons parlaient d'ailleurs de se lancer dans des travaux d'agrandissement.

À notre grande surprise, ils maniaient plutôt bien le marteau. Depuis un mois, ils s'occupaient régulièrement de tous les travaux de la maison, comme de poser du double vitrage.

Camille parcourut le carnet du regard.

— Tout le monde a bien accompli ses tâches du jour ? Hum, remarquez, il n'y avait pas grand-chose, en dehors du mariage.

— Et si on se contentait de prendre un bon thé et d'en rester là ? suggéra Trillian en lançant un regard suggestif à ma sœur.

Ce soir, elle serait entièrement sienne, et nous le savions tous. Il y avait veillé.

Depuis son retour de la guerre, le Svartan ne cessait de nous surprendre. Il se montrait beaucoup plus serviable et, malgré son éternelle arrogance, nettement moins agressif. Complètement conquis par ces thés nocturnes, il développait une sérieuse addiction au Earl Grey, qu'il prenait toujours avec du miel et du citron dans une tasse en porcelaine à la cendre d'os – un aspect de sa personnalité que personne, à l'extérieur de cette cuisine, n'aurait pu deviner.

Camille secoua la tête.

— Non. L'emploi du temps d'abord. Il devient essentiel de suivre scrupuleusement tous nos projets. Bon, passons pour cette journée. Demain, qu'est-ce qu'on a ?

— Je veux commencer à enquêter sur la disparition de la sœur de Luke, annonçai-je. Un petit coup de main ne serait pas de refus. Ça avance, à la boutique ?

Ma sœur fronça les sourcils, et une ombre légère voila ses magnifiques yeux mauves.

— Les travaux sont presque terminés. Nous pourrons rouvrir dans trois semaines. Mais je ne sais pas trop où j'en suis. J'ai peur de repenser à la façon dont Henry est mort chaque fois que j'y mettrai les pieds.

— Cela passera, lui assura Iris en lui tapotant l'épaule. Et tu sais bien qu'il voudrait que tu utilises l'argent pour agrandir la librairie. Ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

Henry lui avait légué une somme considérable, et totalement inattendue.

— Ouais... Je pensais que tout irait bien quand je l'ai engagé. Regarde le résultat... (Elle s'interrompt et soupira.) Bref. Au moins, cette fois, c'est une experte en arts martiaux qui tiendra la boutique. Cela me manque de ne plus pouvoir m'en occuper moi-même. Mais avec la menace de l'Ombre Ailée...

Cette fois encore, elle se tut sans terminer sa phrase.

— Giselle est une pro, lui assura Vanzir en se laissant aller contre le dossier de sa chaise. Tu ne regretteras pas de l'avoir engagée. Je te le promets.

Je me tournai vers lui. Il me lança un clin d'œil rapide. De temps en temps, quand il baissait sa garde, on distinguait une touche d'humanité dans son cœur de démon. Il avait trouvé Giselle sans qu'on le lui demande pour remplacer Camille au *Croissant Indigo*. Carter, notre principal contact avec les forces démoniaques terriennes, soutenait également ce choix. Membre du réseau de résistance démonique, Giselle vivait sur Terre depuis plus de trente ans. Elle ne cachait pas son hostilité envers l'Ombre Ailée, détestait les serpents et tout ce qui s'y rapportait – y compris Stacia.

— Je ne manquerai pas de te le rappeler, en cas de pépin, marmonna Camille. Mes clients s'attendent à parler à quelqu'un qui connaît les livres.

Je m'éclaircis la voix.

— Bon, abrégeons. (Je piquai deux Oréos dans l'assiette posée sur la table et les lançai dans ma bouche pendant qu'Iris et Roz distribuaient les tasses de thé.) Alors, tu auras le temps de m'aider à chercher Ambre, demain ?

Camille hocha la tête.

— Oui. Mais je crois que les garçons sont pris.

Flam se pencha au-dessus d'elle pour attraper des biscuits.

— Morio m'accompagne à la dreyerie pour m'aider dans mon petit ménage automnal, et je compte prendre des nouvelles de Georgio.

— Et toi ? demandai-je à Trillian.

— Désolé. Iris m'a demandé de réparer deux ou trois choses dans la maison avant que l'hiver arrive.

Je soupirai et me tournai vers Roz.

— Je parie que tu es également occupé ?

Il hocha la tête.

— Vanzir et moi allons creuser une nouvelle piste sur la broyeuse d'os. C'est probablement une fausse alerte, pour changer, mais nous devons quand même vérifier. On ne peut pas se permettre de laisser passer bêtement un indice.

— Je me demande comment un démon de sa stature arrive à passer inaperçu dans cette ville. Question purement rhétorique, bien sûr, soupira Camille.

Alors qu'elle notait tous les projets évoqués, un bruit venu du salon vint briser le silence.

— Tiens, on dirait que Nerissa revient à elle...

Menolly avait quitté la pièce avant que je finisse ma phrase.

— Bon, eh bien, je crois qu'on a fait le tour. Menolly dormira et

Shamas sera au travail. Et toi, Iris ? demanda Camille en posant son stylo.

L'esprit de maison haussa les épaules.

— Oh, la journée typique : m'occuper de Maggie, du ménage, puis finir la récolte d'herbes saisonnières avec l'aide de Bruce.

— Ouais, je crois que ce sera toi et moi, conclus-je.

À cet instant, le téléphone sonna. Étant la plus proche de l'appareil, je décrochai.

— Allô ?

C'était Chase.

— Delilah ? On a un problème.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Quand il appelait aussi tard dans la nuit pour un « problème », cela relevait généralement plus de la plaie que du petit bobo.

— C'est le bordel sur les quais près du *Halcyon*. On nous a signalé une bagarre. J'ai besoin d'un maximum de bras. Aussi vite que possible, termina-t-il en raccrochant brusquement.

Je me tournai vers mes compagnons en grognant.

— Personne ne va se coucher. C'était Chase. Il y a du grabuge chez Exo Reed. Iris, Bruce et toi restez là avec Maggie et Nerissa. Les autres, allez vous changer ; on décolle dès que possible.

Je lançai un regard à l'horloge et grimaçai. Indépendamment de notre niveau d'épuisement, nous devions nous tenir prêts à répondre aux appels nocturnes sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'espérais juste que nous n'allions pas tomber nez à nez avec Stacia et l'affronter dans un combat à mort. Bien sûr, nous tenions tous à la retrouver ; mais je trouvais le moment mal choisi pour me battre contre elle. J'étais sale, épuisée, et je puais la mouffette.

Chapitre 4

— Merde, merde et merde ! grommelai-je en enfilant un jean déchiré et un vieux sweater. Je vais devoir sortir alors que j'empeste. Tout ce qui possède une demi-narine va me sentir à trois kilomètres !

Je secouai la tête et me regardai dans le miroir. Et là, je retins mon souffle. Avec ce jean noir et ce pull vert olive, mes nouveaux cheveux polychromes et hérissés soulignaient encore plus la couleur de mes yeux. L'espace d'un instant, je ne me reconnus même pas.

— Waouh !

Je me tournai devant la glace, d'un côté puis de l'autre. Je donnais l'impression d'avoir des couilles ! Et j'aimais bien ce look « Je ne chiale pas, moi, je botte des culs ! »

— Magnez-vous ! cria Menolly depuis le bas de l'escalier.

Arrachée à ma rêverie, j'attrapai Lysanthra, ma dague, et la glissai dans l'étui qui s'attachait à ma botte. Ma lame et moi entretenions une relation extraordinaire, et je n'envisageais plus d'aller combattre sans elle.

Je dévalai l'escalier et atteignis le premier étage à temps pour voir Camille et ses hommes sortir de la chambre. Nouvelle surprise du jour, au rayon vêtements : ma sœur ne portait pas de jupe, mais un jogging en velours noir à pattes d'éph. Une ceinture en argent lui tombait sur les hanches, et ses bottines apportaient la touche finale à sa tenue sixties. On aurait dit Catwoman, ou Emma Peel avec un décolleté plus avantageux. Les mecs portaient des jeans et des hauts qui leur laisseraient leur liberté de mouvements pendant le combat. Accompagnée de tout ce beau monde, je descendis les marches restantes.

Menolly avait troqué sa robe contre un pantalon, un pull à col roulé et une veste en jean. Vanzir restait fidèle à son look rocker chic et Roz finissait d'enfiler son armurerie portative. Je sortis sans un mot, suivie de mes compagnons. Iris verrouilla la porte derrière nous.

Camille et ses hommes montèrent dans la Lexus, Roz prit place auprès de Menolly dans sa Jag, et Vanzir grimpa avec moi dans ma Jeep. Camille démarra la première. Je rejoignis la route et pris la direction des quais et du *Halcyon*.

Cet hôtel, réservé aux créatures surnaturelles de tout poil, appartenait à Exo Reed, un lycanthrope influent de la meute des Loco Lobos, péquenot psychédélique avec un net penchant pour les affaires et membre établi de la communauté surnaturelle et plus globalement

de la ville.

Lors de notre dernière visite, nous avions complètement défoncé une suite, et la moitié de l'hôtel, en essayant de planter un pieu dans le cœur de Dredge, l'ignoble sire de ma sœur, qui s'était infiltré au *Halcyon*. Depuis, Exo avait radicalisé le processus de sélection et engagé un devin pour repérer les fouteurs de merde. Sa clientèle se composait désormais presque exclusivement de créatures surnaturelles désireuses de séjourner dans un environnement hyper sécurisé.

Les rues de Belles-Faires défilaient en silence. Il restait encore pas mal de terrains vierges dans les environs, et certains Fae commençaient à les acheter, histoire de les mettre à l'abri. La plupart des habitants du coin l'ignoraient, mais cette invasion discrète revenait à l'ordre du jour de la plupart des réunions du Conseil de la communauté surnaturelle. Nous réfléchissions également à la meilleure manière de faciliter nos relations avec les HSP.

Je lançai un coup d'œil à Vanzir qui regardait par la fenêtre.

— Ça va ? Tu es bien silencieux, ce soir.

D'habitude, il n'hésitait pas à donner son avis sur tout, de la musique à la politique.

— Ouais, ça va, répondit-il en haussant les épaules.

— Ça n'en a pas l'air.

Il émit un petit reniflement méprisant.

— C'est toi qui dis ça ? (Il poussa un soupir exaspéré.) Écoute, je suis désolé d'avoir été lourd tout à l'heure, à la fête. Je sais que tu traverses une période difficile, et pour ce que ça vaut, je trouve que tu gères vachement bien tout ce bordel avec Johnson.

Je faillis sortir de la route. Quoi ? Un compliment de la part de l'esclave ? Incroyable ! Mais je ne voulais pas en rajouter. Il semblait sincère, et discuter avec Vanzir sans passer par la case sarcasmes était aussi rare que de surprendre le père Noël au régime.

— Merci, dis-je, en me demandant ce que je pourrais ajouter. Ça n'a pas été simple. En vérité, c'est houleux depuis le début entre nous.

— Ce n'est pas un mec pour toi.

Je l'observai du coin de l'œil.

— Pourquoi ?

— Ça ne change rien qu'il ait pris le nectar de vie. Ce n'est pas ton genre. Il finira par t'en vouloir tôt ou tard. Je ne dis pas qu'il ne t'aime pas, ajouta-t-il en levant une main. Mais je doute de la viabilité d'une relation avec quelqu'un d'extérieur à ton monde. Je crois que tu es allée chercher ton âme sœur trop loin. Tu n'es pas assez humaine pour que cela marche avec un HSP, même en rallongeant sa durée de vie.

— Parce que tu crois que Flam va regretter d'avoir épousé Camille ? demandai-je, intéressée. C'est un dragon. Ils sont aussi

différents des Fae que nous des HSP.

— Probablement pas, convint-il en fronçant les sourcils. Leurs âmes sont liées. Ça fait une sacrée différence. Mais tu sais aussi bien que moi que les humains au sang pur ne peuvent pas s'attacher à ce point aux êtres d'un autre monde. Cela ne fonctionne qu'entre eux. Tes sœurs et toi avez acquis cette capacité par le sang de votre père.

Je serrai les lèvres. Cette idée me rongait depuis le début de mon histoire avec Chase. Je l'aimais de bien des façons. Mais coucher avec Zach avait libéré mon besoin profond d'être avec quelqu'un qui comprenne ma nature de prédatrice.

J'étais plus qu'une femme qui revêtait un costume de chat de temps en temps ; un peu Fae, un peu humaine, un peu félin, et cent pour cent fiancée de la mort, je restais la même sous toutes mes formes – chat, panthère et bipède.

Nous étions arrivés. Je me garai devant *Le Halcyon* et sortis de la voiture en silence. Vanzir me suivit sans insister. Camille et ses hommes nous rejoignirent devant la porte d'entrée, suivis de Roz et Menolly.

Camille me tapa sur le bras. Elle semblait crevée.

— Chaton, je suis une loque. Je n'arriverai pas à penser clairement. Est-ce que ça t'ennuie de prendre les choses en main, ce soir ?

Je souris.

— Tu n'es pas une loque ; mais t'inquiète, je gère. Pas de souci.

Je me frayai un chemin jusqu'à l'avant du groupe et entrai dans l'hôtel.

Chase et un groupe d'officiers du FH-CSI attendaient dans le hall. Je m'arrêtai et attendis qu'il nous remarque. Des bruits de chute retentissants nous parvenaient depuis l'escalier et l'étage. Merde, cela ressemblait à une patrouille anti-émeute en pleine action !

Chase lança un coup d'œil par-dessus son épaule, nous aperçut, et nous fit signe d'approcher. Au moment où j'entrai dans la lumière, il cilla.

— Tes cheveux... (Il s'interrompit en me voyant enlever ma veste.) Tes bras... (Il secoua la tête.) On aura tout le temps de parler de ça plus tard. Grâce au ciel, vous êtes là. Ça va mal. On a des blessés.

Je regardai mes sœurs, qui redressèrent les épaules. Un combat s'annonçait ; c'était le moment de retrouver de l'énergie. Morio donna une barre chocolatée à Camille et m'en tendit une autre. Reconnaissante pour ce coup de pouce extérieur, j'engloutis la confiserie.

— Qu'est-ce qu'on a ? demanda Trillian en caressant son épée courte.

— Majoritairement des gobelins qui ravagent l'hôtel, répondit Chase en fronçant les sourcils.

Il se tourna vers Exo, qui se tenait non loin.

— Il y a une demi-heure, une bande de gobelins a débarqué à l'accueil comme en terrain conquis, expliqua le propriétaire. J'ai chargé la sécurité de garder un œil sur eux. Heureusement. Une fois complètement ivres, ces brutes ont essayé d'embarquer un ou deux loups beta... et même pas des femelles !

— Quoi ? Ils ont voulu partir avec des mâles beta ?

Bizarre ! Les gobelins s'attaquaient généralement aux femmes, qu'ils vendaient au marché aux esclaves d'Outremonde.

— Ouais. Allez comprendre. Mes videurs les en ont empêchés ; du coup ces nabots ont décidé de tout démolir. Une partie s'est dirigée vers l'étage. L'autre se trouve là-bas, dans le salon. Depuis tout à l'heure, ils balancent les tables, détruisent tout ce qu'ils peuvent, et descendent ma réserve d'alcool. La sécurité de l'hôtel n'arrive pas à les contrôler. J'ai déjà un homme à terre ; mort, je crois.

— Merde, murmurai-je.

— Il y a pire, ajouta Chase avec une expression qui me glaça. Exo dit que deux Tregarts les accompagnent.

Il ferma brièvement les yeux, mais j'avais eu le temps d'y lire de l'inquiétude. Un de ces démons à l'apparence humaine avait tout de même failli le tuer en le frappant à plusieurs reprises avec une lame de sang, une arme modifiée par magie pour empêcher la coagulation. Au final, c'était à cause d'eux que nous lui avions administré le nectar de vie.

Et soudain, je compris : Chase avait peur. Ce qui signifiait qu'il représenterait une gêne pendant le combat. Je lui tapai sur l'épaule.

— Tu veux bien coordonner les troupes ? Prends tes officiers les moins expérimentés et commence à faire évacuer les lieux facilement accessibles.

— Ça, c'est des conneries, rétorqua-t-il d'un ton sec. Tu cherches juste à m'occuper. (Il se tut et inclina la tête.) J'imagine que je vous handicape, reprit-il d'une voix radoucie. Je m'en occupe. Mais Delilah, que je sois bousillé ou non ne change rien à l'affaire : remballe ta condescendance et ne me traite plus jamais comme un enfant.

Il me foudroya du regard. Je me mordis la lèvre et un de mes crocs s'enfonça dans la chair. Merde. Mais ce n'était pas le moment de discuter. Je pivotai vers les autres.

— On se sépare. Camille, Morio et Flam, avec moi. On prend le salon. Trillian, Roz et Vanzir, avec Menolly à l'étage.

Je ne voulais pas séparer Camille et Morio, de plus en plus liés l'un à l'autre et à leur magie ; ensemble, ils devenaient redoutables.

Sur un hochement de tête, le groupe de Menolly se dirigea vers

l'escalier. Je me tournai vers la double porte qui menait au salon rénové en espérant que la scène ne vire pas au cauchemar psychédélique comme la dernière fois.

— Prêts ? Avec le boucan qu'ils font, je doute qu'ils nous aient entendus.

— Prête, répondit ma sœur.

Je la regardai et sentis un manteau d'énergie descendre sur elle. Mais il ne s'agissait pas de la magie de la corne – Camille l'avait complètement vidée lors de son dernier voyage en Outremonde, et il faudrait deux cycles de lune noire complets pour la recharger.

Morio lui posa les mains sur les épaules pour l'aider à se stabiliser, puis il repoussa son sac vers l'arrière et hocha la tête. Il emportait son familier – un crâne – avec lui partout où il allait. Sans cela, il ne pouvait plus se transformer en humain une fois changé en renard. Flam fit craquer ses doigts et me lança un petit sourire.

— On y va. Et souvenez-vous : pas de pitié, pas de compassion. Les gobelins n'en auront pas.

Je tirai Lysanthra de son fourreau, regardai mes compagnons, et poussai la porte.

Je comptai une vingtaine de silhouettes sombres qu'éclairaient, à peine, de vagues reliquats d'appliques et de lustres. Des gobelins. Bourrés, de surcroît. *Super*. Nous nous apprêtions à affronter des créatures déjà pénibles à jeun, que l'effet désinhibant de l'alcool rendait plus déchaînées et arrogantes encore : *génial*.

Le chaos absolu régnait dans la salle : tables et chaises renversées, morceaux de verre sur le sol, murs défoncés, et une puanteur... ! À en juger par l'odeur d'urine qui me prit à la gorge, les monstres avaient probablement tenté d'éteindre un début d'incendie de la manière la plus nauséabonde qui soit. Point positif : je ne sentais presque plus mon propre relent de mouffette.

Les cris s'interrompirent ; les têtes pivotèrent vers nous. Je retins mon souffle en attendant de sentir monter en moi l'impulsion décisive. Le temps, au début de chaque combat, semblait se figer brièvement avant que tout se déchaîne. Et j'avais l'impression de ne jamais être prête quand cela se produisait.

Cette fois, pourtant, j'étudiai l'ennemi avec une confiance tranquille. Mêlée de peur, certes. Mais quand même. Lysanthra bourdonnait dans ma main et je la sentis frissonner. Elle avait hâte que cela commence. Elle aimait se battre, et quand sa pointe s'enfonçait dans les chairs de l'ennemi et qu'elle goûtait son sang, elle se mettait à chanter. Sa musique me redonnait de l'énergie.

Quelqu'un – peut-être l'un de nous – bougea légèrement, la scène, suspendue, s'anima de nouveau et la bataille commença.

Je m'élançai vers le plus gros gobelin que je pouvais trouver.

C'était notre politique : commencer par les plus forts. En général, cela incitait les faibles à se soumettre ou à fuir.

Le monstre, de ma taille, pesait au moins vingt kilos de plus que moi. Je ressentis une poussée d'adrénaline. Les gobelins étaient moches comme des poux, et le cuir qui leur tenait lieu de peau les protégeait aussi bien qu'une armure. Les cheveux de mon adversaire, coiffés en dreadlocks, pendouillaient autour de son visage. Il me regarda approcher en haussant un sourcil, et une expression de joie malsaine passa sur ses traits.

Camille hurla – ce devait être une sorte de cri de guerre – et prit les mains de Morio. De toute évidence, ils s'apprêtaient à lancer un sort. De quel genre, je l'ignorais ; mais cela ne passait pas inaperçu. Flam s'élança en grondant plus fort qu'un tremblement de terre. Ses ongles se transformèrent en longues griffes acérées tandis que ses cheveux s'abattaient comme des fouets sur la face d'une créature dans un *clac !* retentissant. Il lui laissa une profonde entaille sur le torse et recula avant que l'autre ait pu le toucher.

Mon ennemi et moi nous tournions autour. Il baissa sa garde d'une fraction de centimètre, juste assez pour me permettre d'attaquer. Je m'élançai, et Lysanthra se mit à chanter dans ma main. Je le frappai à la poitrine et reculai en brandissant ma lame ensanglantée.

Le gobelin leva les mains et les croisa au-dessus de sa tête. Je cherchai son arme du regard et compris, un poil trop tard, qu'il s'apprêtait à lancer un sort. *Et merde, un mage !* Je ne pouvais pas contrer ce genre d'attaque.

Il braqua les paumes dans ma direction. Je m'écartai d'un bond au moment où il me lançait un jet de flammes, qui passa à quelques centimètres de moi et me roussit les poils. Profitant de sa position, j'abattis ma lame en travers de ses avant-bras. Le monstre hurla et tituba vers l'arrière. Je repérai une ouverture dans son pourpoint de cuir et fondant sur lui, je lui plongeai derechef Lysanthra dans la poitrine.

Il tomba à la renverse ; comme je m'agrippais à mon arme, il m'entraîna avec lui. Je me retrouvai assise à califourchon sur son ventre, ce qui me permit de voir l'étincelle de vie qui animait encore ses prunelles. Alors, je récupérai gravement ma dague et lui tranchai la gorge. Certaine à présent qu'il était mort, je me relevai d'un bond pour évaluer la situation.

Camille et Morio envoyaient une sorte de filet tissé d'ombre, noir, épais, semblant suinter le poison, sur un groupe de cinq gobelins pétrifiés. Intriguée, je me demandai ce que ma sœur et son mari fabriquaient, mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur la question. Flam avait déjà abattu deux autres monstres, et il s'attaquait

au suivant.

Je me tournai vers le prochain assaillant et tapai ma dague contre ma cuisse.

— Allez, bonhomme. Finissons-en.

Il répondit en calouk, mais je ne pris pas la peine d'essayer de traduire. Je poussai un cri strident et me ruai sur lui. Le monstre pivota pour m'accueillir et para mon attaque à l'aide de son épée courte. Nos lames fendirent l'air en chantant. Je parvenais à contrer ses coups, mais il prenait peu à peu le dessus.

Soudain, un bruit attira mon attention. Je me tournai à temps pour voir un gobelin, qui se cachait jusqu'alors derrière une table renversée, se diriger vers moi en brandissant sa lame dentelée. Je lançai Lysanthra dans sa direction et plongeai de côté. Le monstre tituba, ma dague fichée dans le ventre.

Je pivotai et lui balançai un coup de pied massif au creux des reins. Il s'effondra la tête la première, enfonçant un peu plus mon arme dans ses chairs.

Dans une odeur de sang, épaisse, malsaine, je retournais la créature d'un coup de botte pour récupérer ma dague. Sans attendre, je reportai mon attention sur mon autre adversaire ; pile à temps : sa lame descendait vers moi en sifflant. Je m'accroupis dans l'intention de m'écarter d'une roulade et perçus un étrange tintement métallique. L'espace d'un instant, je distinguai une sorte... d'ombre, dont les yeux lumineux m'observaient. Une arme invisible avait vraisemblablement paré la lame de mon ennemi, qui grogna et s'écroula, son sang giclant d'une blessure au niveau du cœur.

Stupéfaite, je me relevai et sentis une bise glacée sur ma peau. Elle portait l'odeur des cimetières et des feux de joie. *Hi'ran* ? Son énergie s'enroulait, réconfortante, autour de moi, mais... Mais en fait... Il ne s'agissait pas de lui. Je pivotai vers l'espèce de nuage sombre qui se dissipait.

— Hé, là ! Mais... qui êtes-vous ?

L'ombre avait disparu.

— Qu'est-ce que tu dis, Chaton ?

La voix de ma sœur vint percer mes pensées. En essuyant ma lame sur la tunique du gobelin, je m'aperçus que le silence flottait dans la pièce. Camille, Flam, Morio et moi nous tenions au milieu des cadavres. Une lourde odeur de sang et de mort imprégnait l'air. Un frisson me parcourut ; je vacillai. Panthère s'éveillait. Elle brûlait de se joindre à la bataille, de suivre l'espèce d'ombre qui avait tué le dernier gobelin, mais il ne restait plus personne à combattre. Je refoulai ce désir en murmurant des paroles apaisantes au grand félin enfermé à l'intérieur de moi.

Alors que mes compagnons me rejoignaient, je trouvai Flam, vêtu

de blanc et de bleu clair, aussi impeccable que d'habitude. Un coup d'œil à Camille et Morio m'apprit que mes vêtements poisseux ne valaient pas mieux que les leurs.

— On est beaux, hein ? À part toi, dragon. Un jour, il faudra que tu nous confies ton secret. Tu fais partie de la famille, à présent.

Celui-ci se contenta de sourire. Morio passa le bras autour de la taille de Camille.

— Eh bien, au moins, on a réglé ce problème.

Ma sœur hocha la tête et me regarda.

— À qui parlais-tu, à l'instant ?

Je haussai les épaules en donnant un coup de pied au gobelin.

— Je... Je ne sais pas. (Pour une raison que je ne m'expliquai pas, je ne tenais pas à m'étendre sur le sujet.) Allons voir si les autres ont besoin d'aide.

Flam fronça les sourcils.

— Nous devrions encourager Exo Reed à se débarrasser des corps. De façon permanente, j'entends. Il semblerait que Seattle attire particulièrement les morts-vivants ces derniers temps. Je ne tiens pas à laisser une bande de gobelins-zombies, ou pire encore, errer dans les rues.

— Oui, autant éviter qu'un petit rigolo s'amuse à les réanimer, renchérit Morio en échangeant un regard avec Camille. Bien sûr, nous ne saurions absolument pas comment procéder.

Ma sœur étouffa un éclat de rire qui me parut légèrement hystérique.

Exo et Chase nous attendaient à l'accueil. L'inspecteur m'adressa un petit sourire pincé.

— Fini ! annonçai-je. Exo, vous feriez bien de brûler ces corps. Ne prenez pas le risque de les voir se relever. Réduisez-les en cendres.

Le lycanthrope hocha la tête avec une mine sérieuse derrière ses lunettes à la Elton John.

— Je vais appeler mon cousin. Il possède un grand terrain. Parfait pour un bon gros barbecue. (Il lança un coup d'œil aux doubles portes.) J'imagine qu'il serait vain d'espérer que la pièce soit encore en un seul morceau ?

Je comptais. Il essayait juste de faire son boulot ; les gobelins n'étaient pas prévus au programme. Cependant, mes pensées ne cessaient de revenir à l'ombre étrange qui venait de me sauver la vie. Si ce n'était pas Hi'ran, alors de qui s'agissait-il ?

— Euh... Oui. Je suis désolée.

— Je m'en doutais, soupira-t-il.

Un bruit dans l'escalier annonça le retour des autres. Leurs vêtements – et la bouche de Menolly – étaient barbouillés de liquide visqueux. Ma sœur s'était sans doute offert un petit en-cas. Ou un

dîner. Je remarquai alors qu'elle traînait quelqu'un derrière elle : un Tregart, ficelé comme un saucisson.

— Tu en as capturé un ? s'écria Camille en courant à sa rencontre. Tu crois qu'ils savent quelque chose qui pourrait nous servir ?

Menolly sourit de toutes ses dents – un spectacle assez terrifiant.

— Je compte bien le découvrir !

Je me tournai vers Chase qui m'observait avec un mélange de... perplexité et de colère.

— Bon, ben, on peut y aller. Tu rentres à la maison avec moi ? ajoutai-je sans pouvoir m'en empêcher. Cela fait si longtemps...

Il se mâchouilla la lèvre. Elle était toute gercée. Au bout d'un moment, il haussa les épaules.

— J'imagine qu'on devrait discuter.

Waouh, vive l'enthousiasme ! Blessée, je me forçai à sourire et regardai mes compagnons traîner le prisonnier vers la voiture de Menolly.

— Tu montes avec moi ? demandai-je en me retournant vers Chase.

— Non, répondit-il brusquement. Je prends ma voiture. Juste au cas où... eh bien, tu sais, si on m'appelle, si je dois partir, tout ça.

— OK, très bien.

Sur un nouveau rictus, je m'avançai pour l'embrasser. Il tourna la tête. Mes lèvres glissèrent sur sa joue. Je me dirigeai vers ma Jeep.

Menolly, Roz et Vanzir s'apprêtaient à emmener le démon au *Voyageur*.

— Il va bien gentiment nous raconter tout ce qu'il sait, assura ma sœur. Rentrez directement et ne nous attendez pas.

Je contemplai ses yeux, à présent couleur gris glacé, et hochai la tête en voyant rouler les muscles de ses mâchoires. Je savais qu'aucun son ne filtrerait de la pièce forte. La magie ne pouvait ni entrer, ni sortir, et aucun monstre ou démon ne serait en mesure de s'y téléporter. Cette salle secrète constituait, dans l'essence, notre bunker de fin du monde. Une fois à l'intérieur avec Menolly et Vanzir, le Tregart serait contraint de livrer ses secrets.

Arrivée à la maison avant Chase, je me précipitai dans ma chambre, balançai ma pile de linge sale dans l'armoire, m'assurai que ma litière ne dégageait pas d'odeurs inconvenantes, puis j'ôtai mes vêtements souillés et les jetai dans un coin. Le sang, plus mon parfum « fleur de mouffette », leur assurait un aller simple pour la poubelle.

Après un rapide passage sous la douche, je décidai de sacrifier une nuisette vert forêt, rehaussée de dentelle au niveau du buste, de chez Victoria's Secret. Ma poitrine, pourtant moins fournie que celle de Camille, la remplissait joliment.

Je m'approchai de la fenêtre, le regard perdu dans la nuit

orageuse. Une fois seuls, au lit, les choses prendraient peut-être un tour différent... J'espérais que Chase s'ouvrirait, qu'il se libérerait d'une partie des soucis qui le rongeaient ; qu'il viendrait à moi, ou me laisserait aller vers lui.

Je m'adossai à la tête de lit en remontant la couverture jusqu'à mon menton. Un froid glacé régnait dans la pièce, mais cela ne me déplaisait pas. Malgré le bordel constant – je souffrais de flémingite aiguë et l'avouais sans honte – ma chambre avait son charme. Les murs disparaissaient sous les posters Hello Kitty ; les jouets pour chats, sur le sol, rivalisaient avec les piles de magazines. Je possédais un bureau et un ordi, où je passais le plus clair de mon temps à surfer sur le Net. Je m'étais également offert une télé, mais je préférais regarder mes émissions en bas, parce que j'arrivais généralement à convaincre Camille ou Menolly de se joindre à moi.

Mes cheveux me faisaient une drôle d'impression. Je secouai la tête. Je me sentais plus légère, plus anguleuse. Je me demandais ce que Chase en penserait, une fois qu'il aurait eu le temps de me regarder. De la coupe, et de mes tatouages...

Bizarrement, je ne m'inquiétais pas plus que cela. S'il ne les aimait pas, ce ne serait pas la fin du monde. Mes cheveux repousseraient et, à terme, redeviendraient aussi longs que dans ma jeunesse. À moins que je décide de les garder comme cela. Quant aux tatouages, aux symboles de ma vocation, ils étaient déjà en moi bien avant d'apparaître.

Au bout d'un moment, j'entendis une voiture s'engager dans l'allée. Je retins mon souffle et regardai par la fenêtre. Chase sortit du véhicule et, les mains dans les poches, observa la maison d'un air pensif.

Après cinq bonnes minutes, il se dirigea vers le porche. Je reculai. Iris préparait de la soupe pour le lendemain. Elle pourrait lui ouvrir.

Alors que j'attendais que la sonnette retentisse, je passai en revue les divers scénarios possibles. Chase monterait, et tout se passerait merveilleusement bien. La tension disparaîtrait, il me prendrait dans ses bras et nous ferions l'amour.

À moins qu'il soit trop nerveux ; qu'il me repousse. Qu'il ne me trouve pas séduisante, à cause de mes cheveux et... *Oh, merde, l'odeur !* Elle me collait toujours à la peau. J'avais fini par m'y habituer, mais je m'aperçus avec horreur que j'attendais mon petit ami en puant l'œuf pourri ! *Merde, merde, merde, que faire ?*

À cet instant, on frappa légèrement à la porte, et le visage de mon détective apparut dans l'entrebâillement. Oubliant tout le reste – les cheveux, l'odeur, la tension de ce dernier mois – je me jetai dans ses bras en pleurant.

Chapitre 5

— Delilah ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi est-ce que tu pleures ?... Hum. Et c'est quoi, cette odeur ?

Chase déposa un chaste baiser sur mon nez et s'écarta pour me regarder dans les yeux. Nous avons la même taille, ce qui rendait les discussions à cœur ouvert beaucoup plus agréables. *Ouais, enfin...* La dernière remontait tout de même à plus d'un mois.

Je le regardai. Par quoi commencer ? Comment lui demander « Putain, mais c'était quoi, ton problème, pendant tout ce temps ? » sans paraître accusatrice ? Je reculai. Il s'assit avec précaution au bord du lit.

— J'ai voulu jouer avec une mouffette sous ma forme de chat, et elle m'a aspergée. D'où la nouvelle coupe. Iris a essayé de me laver avec du jus de tomate pour me débarrasser de l'odeur. Ça a donné un résultat « teinture foirée » du plus bel effet. Ensuite, elle a tenté une formule à base d'eau oxygénée, mais ça a encore empiré les choses. Alors je lui ai demandé de me faire un look punk. J'enlèverai les taches de couleur à mesure que mes cheveux repousseront. Tu me trouves moche ?

Il rit. C'était la première fois depuis bien longtemps.

— Oh, Delilah, voyons ! Non, pas du tout. Ça te change, mais c'est très joli. Je dirais même que ça a du peps. (Il se tut.) Et pour tes bras ?

— Ce sont les tatouages des fiancées de la mort. Ma formation a commencé ce soir. Ils devraient changer et s'assombrir à mesure de ma progression.

— Alors j'avais vu juste, murmura-t-il.

— À quel propos ?

Il secoua la tête.

— Peu importe. Laisse tomber pour l'instant. Ils sont très beaux. Vraiment. Tu penches de plus en plus du côté paternel, pas vrai ? (Il ne me laissa pas le temps de répondre.) Je suis désolé pour le coup de la mouffette. Mais ce... parfum... ce n'est pas définitif, rassure-moi ?

— Luke, du *Voyageur*, m'a parlé d'un désodorisant qui devrait régler le problème. Cela ne me rendra pas mes cheveux, mais bon. (Je lui souris lentement. Je l'avais fait rire ; à présent la tension disparaîtrait peut-être ?) En attendant... est-ce que je pue trop pour que tu me touches ?

Il fronça les sourcils.

— Non... Non. Enfin, à vrai dire, je ne tiens pas tellement à ce

que mon costard s'imprègne de cette odeur. Il m'a coûté trop cher. (Il se tut à nouveau.) Oh, et puis merde. Je suis désolé, Delilah. Tu as le droit de savoir pourquoi je me suis montré aussi distant.

Je sentis ma gorge se serrer. *S'il m'a encore menti...*

— Est-ce qu'Erika est revenue ? murmurai-je.

Il leva lentement les yeux vers moi et secoua la tête.

— Non. Et je n'ai couché avec personne. Je n'abuserais pas une seconde fois de ta confiance. Mais il faut qu'on parle. On a promis d'être toujours honnêtes l'un envers l'autre.

L'expression de son regard me donna envie de pleurer. Je pouvais lire en lui comme dans un livre ouvert : il avait l'air seul, perdu, nerveux... et autre chose, que je ne parvenais pas à définir. Je sentais en tout cas que je n'allais pas aimer ce qu'il s'appêtait à dire.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il secoua la tête en tripotant le bas de sa veste.

— Tu sais que j'essaie de comprendre tout ce qui m'arrive en ce moment. Ce que tes sœurs et toi ignorez, c'est que le nectar de vie a déclenché des phénomènes en moi. Je... sens des choses, avec beaucoup d'intensité. Je ne sais pas comment gérer ça. J'ai l'impression qu'une porte s'est ouverte et que je suis entré dans un autre monde. Sharah pense que la potion a servi de catalyseur à des capacités parapsychiques dormantes et que je commence à développer une sorte de... pouvoir. Elle croit que je pourrais devenir un voyant très puissant.

Waouh ! Je ne m'attendais pas à ça ! J'éprouvai bien une pointe d'amertume en pensant qu'il s'était confié à Sharah plutôt qu'à moi, mais je me contrôlai. Au moins, il en avait parlé à quelqu'un au lieu de garder ça pour lui. Je m'assis sur le lit et lui pris la main.

— Je ne sais pas quoi dire. Camille se doutait que ça arriverait. Avec le temps, elle a commencé à sentir en toi comme... une étincelle de magie. D'où penses-tu que cela puisse venir ? De tes parents, peut-être, ou de tes grands-parents ?

— Je me suis posé la question, admit-il en hochant la tête. Je n'en ai aucune idée. Pas de ma mère, en tout cas, je te le garantis. Et elle a bien veillé à ce que je ne connaisse pas le reste de ma famille. (Il marqua une courte pause.) Est-ce que tu comprends que je suis... c'est tellement...

— Chut, chut. Je comprends. Vraiment. Mais si tu me laissais faire, je pourrais éventuellement t'aider à te libérer de toute cette tension...

J'entrepris de déboutonner sa chemise. Il m'attrapa la main et l'écarta.

— Delilah, il y a autre chose. Je voulais attendre avant de t'en parler. Prendre le temps de m'isoler pour étudier mes sentiments. Mais

je crois que je devrais simplement te le dire.

Je me figeai, intriguée. « Autre chose ». OK, donc il supportait péniblement la transition ; que cachait-il de plus derrière ces lacs de chocolat fondu qui passaient pour des yeux ?

— Qu'y a-t-il, Chase ? Est-ce que tu as... est-ce que tu es... gay ?

Je ne voyais pas d'autre raison qui explique son besoin de mettre de la distance entre nous.

— Gay ? (Il cilla.) Non, ma chérie, non ! Pas du tout, crois-moi. C'est... c'est juste que... Enfin, le truc c'est...

— Bon, allez, crache le morceau !

Je préférerais savoir que de rester dans cette incertitude.

Il poussa un profond soupir.

— J'ai beaucoup réfléchi, ce dernier mois, et... j'ai besoin de temps. Pour apprendre à connaître celui que je suis devenu, puisque je risque de passer beaucoup plus de quarante ou cinquante ans en ma compagnie. J'ai besoin de temps, et d'espace pour m'habituer à... à ma nouvelle vie.

Je n'aimais pas le sens que prenait cette conversation. Je m'efforçai d'afficher un air neutre.

— Tu veux rompre... Tu es sûr qu'il n'y a personne d'autre ?

Il sourit tristement et me caressa le menton.

— Je ne t'ai pas trompée. Je ne t'ai pas menti. Il n'y a que toi. Je crois juste, honnêtement, que je ne peux pas gérer une relation amoureuse en plus de tout le reste en ce moment. Pour l'instant, je préfère rester seul.

Badaboum ! Je m'écroulai comme Tokyo sur le passage de Godzilla.

Je baissai la tête. Si j'arrivais à garder les yeux au sol, tout irait bien. Tout irait bien.

— Quand tu dis « pour l'instant »...

— Je veux dire « pour l'instant ». Le temps que je m'habitue à tout ça. Peut-être que je serai guéri demain matin ; peut-être que ça prendra vingt ans, quarante. Je ne sais pas. Tout est si confus... Je t'aime. Je veux que tu le saches. Mais il y a tellement...

Il se tut. Je levai la main.

— Non. Ne dis rien. N'essaie pas de t'expliquer. Pas tout de suite. Laisse-moi digérer.

Timide soudain, j'allai fouiller dans mon armoire à la recherche de mon peignoir en éponge préféré et l'enfilai sur ma nuisette. Tant pis pour l'odeur. Quand je me tournai vers Chase, je vis de la frayeur dans son regard, dans toute son expression. Je l'entendis me supplier silencieusement de le comprendre.

— Delilah, je t'en prie, ne m'en veux pas ! Ne te détourne pas de moi !

Il se laissa tomber en arrière sur le lit, les yeux rivés au plafond, et l'air si malheureux que j'eus envie de me jeter dans ses bras pour le réconforter. Seulement, il ne voulait pas de moi. Enfin, peut-être que si. Mais il avait besoin de prendre ses distances par rapport à l'aspect émotionnel de notre relation, et ne se le pardonnait pas.

— Tu sais... si tu penses que ça t'aiderait de coucher avec d'autres femmes... je t'y autorise.

Il avait consenti à ce que nous entretenions une relation ouverte. Cela pourrait peut-être relancer notre couple ?

Il se rassit, lentement, le rouge aux joues.

— Tu ne comprends donc pas ? Il ne s'agit pas de ça ! Je te dis que je serai incapable de penser aux sentiments de quelqu'un d'autre tant que je n'aurai pas compris les miens !

Oh, ne le dis pas... ne dis pas que tu veux qu'on se sépare ! Je t'en prie, laisse-moi croire que notre histoire peut durer un jour de plus ! Pourtant... Je ne sais pas si je suis prête à t'attendre. Je t'aime. Mais suis-je vraiment amoureuse de toi ? Je le croyais... Et si je me trompais ?

Il tourna vers moi un visage lugubre et m'ouvrit les bras. Je me laissai aller contre lui, déposai une série de baisers sur son nez, ses yeux, ses lèvres. Il m'étreignit, glissa la langue entre mes lèvres et m'embrassa, longuement, gravement.

Je lui caressai le torse ; il me laissa déboutonner sa chemise, retira un à un ses vêtements, et je le contemplai. Il était mon premier amour. Mais je devais accepter de grandir, de passer à autre chose, de découvrir ce que l'avenir me réservait. D'ailleurs... si nous étions toujours ensemble au moment où le seigneur de l'automne me demanderait de porter son enfant, comment le prendrait-il ? Lui, ou n'importe quel homme étranger à mon monde ?

Il repoussa ma robe de chambre. Je la laissai glisser jusqu'au sol. L'odeur de mouffette me semblait plus discrète. Je m'y habituais, sans doute. En tout cas, Chase n'y fit aucune allusion. J'enlevai ma nuisette et me tins nue devant lui, dans la lumière tamisée de la bougie. Il caressa mes seins, mon ventre. Je frissonnai à son contact. Mon pouls s'accéléra.

Son corps gardait les traces de l'affrontement contre les Tregarts. De longues entailles brutales, encore rouges. Je m'agenouillai près de lui et les embrassai doucement, une à une, en les baignant de larmes.

— Si tu avais pris le nectar de vie avant d'être blessé..., commençai-je sans pouvoir me retenir. Si nous avions accompli le rituel... Cela aurait-il changé quoi que ce soit ?

Il s'agenouilla près de moi et me prit dans ses bras.

— Delilah. Je t'aime. Je t'aime ! Mais tant de choses se sont produites... Tout ce que je croyais, tout ce que je pensais savoir, se trouve remis en question. J'ai mille ans pour réfléchir à mes erreurs.

Et même avec le rituel adéquat, je crois que nous aurions fini par nous retrouver ensemble dans cette chambre, face au même problème.

Je m'assis sur ses genoux. Je le sentais, dur, contre moi. Il avait envie de moi, mais son visage trahissait ses émotions contradictoires, et je sentais son conflit à sa façon de me toucher.

— Chase. Tu ne m'as jamais dit ce qui s'est passé quand Karvanak te retenait prisonnier. Cela influence peut-être la situation ?

Je m'étais bien gardée d'aborder la question jusque-là. Mais, en le regardant dans les yeux, j'avais compris qu'il était temps de fouler cette terre sacrée.

— Il m'a torturé, répondit-il lentement. Il savait comment éviter de laisser des traces. Si on m'examinait, on ne verrait absolument rien. Et je ne dirai jamais à personne ce qui s'est réellement passé. À personne. Pas même à toi. Mais il n'a pas réussi à me briser. Et tu sais pourquoi ?

— Non ?

— Parce que je reprenais courage chaque fois que je pensais à toi et à tes sœurs. Je me disais : « Si elles sont assez fortes, assez braves pour aller affronter des monstres tels que lui – ou pires ! – je peux moi aussi surmonter cette épreuve. » Mais ce besoin de temps, d'espace, vient de plus loin. Il n'est pas seulement lié à Karvanak, ou au nectar de vie. Ou au fait que je devienne fou à l'idée que tu puisses être blessée, capturée ou tuée. Cette marque que tu portes sur le front... (Il caressa doucement le tatouage, puis ceux de mes bras.) Elle signifie que tu appartiens à quelqu'un qui passera toujours en premier. Je ne peux même pas espérer me comparer à lui, ou lui tenir tête. À présent que mes dons de voyance se développent, je commence à le sentir. Il est là, près de toi ; il imprègne ton aura. Je ne peux pas rivaliser avec ça. Tu appartiens aux dieux, Delilah. Tu n'as jamais été à moi. Je t'ai juste empruntée un moment.

Écrasée par la douceur, par la brutalité de son honnêteté, j'éclatai en sanglots.

— Je ne veux pas que ça s'arrête. Mais je l'entends dans ta voix. Tu me quittes.

— Je te quitte avant que tu sois obligée de le faire, Delilah. C'est plus simple comme ça.

Alors il m'embrassa, jusqu'à ce que j'arrête de pleurer et que j'oublie la douleur ; jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter la tension et me glisse sur lui à califourchon. On fit l'amour avec impatience, avec désespoir. Mais alors même que sa chair chaude me remplissait, que j'essayais de capturer, de retenir chaque sensation, je le sentais déjà s'éloigner.

Je le chevauchai, avec amour d'abord, puis colère, parce que notre histoire s'achevait, en concentrant ma tristesse et mes larmes

dans l'acte sexuel. J'avais le cœur brisé. Pourtant, je savais depuis toujours que cela se produirait. Furieuse contre le sentiment d'inéluctabilité qui caractérisait ma vie, je jouis en même temps que lui, en pleurant au lieu de rire. Je jouis en sanglotant, en répétant son nom, tandis qu'il s'agrippait à ma taille en grognant.

Après cela, il n'y avait plus grand-chose à dire. Je le regardai, muette, sans savoir quoi faire. Il régla le problème pour moi.

— Je dois retourner au QG. Il faut que je dorme un peu. J'aimerais rester, mais..., commença-t-il, doux et maladroit à la fois.

— Non, l'interrompis-je. (J'avais envie de prendre une douche, de me laver du souvenir de cette nuit.) Ne dis rien.

Il se frotta la tête et se pinça l'arête du nez.

— Je suis désolé. Je suis désolé. Est-ce que tu me détestes ?

Je secouai la tête et haussai les épaules.

— Comment pourrais-je te détester ? Tu n'as pas merdé, cette fois, Johnson. Tu m'as expliqué ce dont tu avais besoin. Tu as été honnête. Je n'aime pas ce qui est en train de se passer, mais je ne peux pas... Je ne peux pas te haïr. Tu es Chase.

Je m'enroulai dans une serviette pendant qu'il se rhabillait.

— Delilah. Les choses prendront peut-être un tour qu'on ignore... plus tard, quand j'aurai remis de l'ordre dans ma tête... (Il se tut.) Je ne sais pas qui j'essaie de convaincre. Je ne vais pas te demander de m'attendre. Ce serait mal. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve.

Je haussai les épaules avec résignation.

— Tu as raison. J'appartiens au seigneur de l'automne. Un jour, il me convoquera pour me faire un enfant. En attendant que tu puisses supporter cette idée, il n'y a aucune chance que ça marche entre nous. Mais si tu t'en sens capable...

Il se mordit la lèvre et soupira.

— Non, je ne pourrai pas. Je le sais. Je suis désolé, c'est au-dessus de mes forces. J'aurais toujours l'impression d'être un pis-aller.

J'inclinai la tête.

— Et tu aurais tort. Mais peu importe. Ce serait injuste de t'imposer cette situation. Hé bien. Ça doit vouloir dire que c'est fini.

Il renifla.

— D'habitude, ce sont les femmes qui disent ce genre de choses, commença-t-il d'une voix hésitante, mais... j'aimerais qu'on reste amis. Tu sais, Delilah, je serai heureux pour toi lorsque tu retrouveras quelqu'un...

Son ton était si plaintif et son visage exprimait tant d'espoir que je ne pus m'empêcher de sourire malgré les larmes.

— Essaie un peu de m'empêcher d'être ton amie, Johnson ! Je t'aime, et mes sœurs aussi tiennent à toi, à leur façon. Tu fais partie de

la famille. Vraiment. Bien sûr que nous sommes amis. Et peut-être... peut-être que nous deviendrons encore plus proches qu'avant, sans le poids d'une relation amoureuse.

Un sentiment intense et soudain monta en moi et courut directement de mon cœur à mes lèvres.

— Chase, veux-tu devenir mon frère de sang ? Je veux savoir que nous serons toujours là l'un pour l'autre. Cela ne t'attacherait pas à moi comme une relation amoureuse ; il s'agit uniquement d'un pacte d'amitié. Comme ça tu sauras toi aussi que je serai toujours là si ça ne va pas.

Il pencha la tête de côté en rougissant.

— Tu le penses vraiment ? Tu ne dis pas ça pour que je me sente mieux ?

Je hochai la tête. Oui, je le pensais. De toutes les fibres de mon être.

— Je ne m'engagerais jamais de la sorte par pitié ou par culpabilité.

J'extirpai ma dague de mon tas de linge sale et la lavai soigneusement. Puis je me traçai une courte entaille au creux de la main, répétai le geste dans celle de Chase et, balançant la lame sur le lit, plaquai ma paume contre la sienne en serrant fermement.

— Chase Johnson, je t'offre ma loyauté, mon amitié et mon amour. Je veillerai toujours sur toi, dans la mesure où cela n'interfère pas avec mes autres engagements.

Il frissonna.

— Delilah D'Artigo, tu seras ma sœur, mon amie de sang et je serai toujours là pour toi. Je t'offre ma loyauté, mon amitié et... mon amour.

Une larme roula sur sa joue. Je me penchai et l'embrassai doucement. Le sel me picota la langue.

— Je ferais mieux d'y aller, soupira-t-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Il est presque 2 heures et je dois me lever à 7.

— Est-ce que tu veux dormir là ? Tu gagnerais au moins une heure de sommeil.

Je ne voulais pas qu'il s'en aille. C'était fini, d'accord, mais je n'avais pas envie de le voir quitter cette chambre.

Il se figea.

— Ce ne serait pas... bizarre ?

— Non. Reste. Une dernière nuit. Tu peux prendre le lit. Je pue toujours ; je dormirai dans une de mes panières. Ça se remplace plus facilement qu'un matelas.

Une fois de plus, il déboutonna sa chemise et retira son pantalon.

— Merci, Delilah... Merci.

Je me glissai dans la salle de bains, repris une douche rapide, me

séchai et me changeai en chat. Quand je revins dans la chambre, Chase, assoupi, respirait doucement. Il avait placé une panière de mon côté du matelas. Le cœur brisé, je miaulai doucement. Puis, sautant sur le lit, j'entrai prudemment dans mon petit nid moelleux, tournai trois fois sur moi-même, et m'endormis.

Quand je me réveillai le lendemain matin, Chase était déjà parti. Je me retransformai et trouvai un petit mot de lui. Il disait simplement « À plus tard... sœurlette. », mais me fit l'effet d'un coup de poing au ventre. Je me laissai glisser jusqu'au sol en pleurant doucement.

Quelques instants plus tard, on frappa légèrement à la porte. Camille passa la tête dans la pièce.

— Chaton, il faut se réveiller... Delilah ? Ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ? (Elle vint s'agenouiller près de moi.) Tu vas bien ? C'est à cause de tes cheveux ? Un gobelin t'a blessée, hier ? Est-ce que tu as mal ?

— Non, non. Rien de tout ça.

Je me laissai aller contre elle, mais reculai en me souvenant que je risquais d'infecter sa belle robe.

— Chase est venu cette nuit. On a beaucoup parlé, et... C'est fini. On a rompu.

— Quoi ? Mais, comment... ? (Visiblement choquée, elle m'aida à me remettre debout et à enfiler ma robe de chambre avant de m'entraîner vers l'escalier.) Tu as besoin de manger. Viens, tu me raconteras ça à table. Les garçons sont sortis. Il n'y aura qu'Iris et moi.

Une odeur de pancakes, de sirop d'érable, d'œufs et de bacon flottait dans la cuisine. Camille prit deux assiettes et m'en tendit une, que je remplis pendant qu'Iris finissait de préparer le café.

— Tu as une tête de déterrée, fillette, commenta la *Talon-Haltija*.

— Ouais ? Ben, ce n'est pas mieux à l'intérieur. Assieds-toi. Je dois vous parler.

Je leur racontai alors ma nuit avec Chase – en intégralité.

Dans le silence qui suivit, un rayon de soleil, transperçant soudain les nuages, vint s'étirer sur la table et baigner la cuisine d'une douce lumière dorée. Je fermai les yeux en savourant cet instant de quiétude éphémère ; mais très vite, le ciel se referma.

— Waouh ! Alors... Donc... Waouh ! répéta Camille en posant sa fourchette. Le nectar de vie fait de sacrés ravages. Je suis désolée pour Chase.

— C'est compréhensible, ma chérie, ajouta Iris avec un doux sourire. Imagine que tu penses vivre encore trente ou quarante ans, que tu sois grièvement blessée, et que le produit qui te sauve la vie te mette brutalement face à un autre millier d'années d'existence. Il est tout à fait normal que cela ait des répercussions sur l'esprit, surtout s'il n'a pas été correctement préparé.

Je baissai la tête.

— Alors pourquoi est-ce que je me sens aussi minable ?

— Non, ne dis pas ça ! objecta Camille en me prenant la main. Toutes les relations ne fonctionnent pas nécessairement. Delilah, tu es une fille formidable. Chase a juste besoin de temps pour s'habituer à sa nouvelle vie.

Je la regardai. Sa remarque, même pleine de bon sens, ne rendait pas les choses plus douces, ou plus faciles à entendre.

— Ouais. Tu as probablement raison. Et j'imagine que je ne l'aide pas beaucoup en lui imposant nos problèmes.

— Je pense que Chase doit se simplifier l'existence pour le moment, ajouta l'esprit de maison. Regardons les choses en face : tu ne seras jamais la gentille petite femme qui l'attend le soir à la maison avec ses pantoufles et un bon dîner. Tu n'es pas une jolie poupée dont le rôle est de flatter son ego. Rien que ça, c'est probablement trop difficile à accepter pour lui en ce moment.

— Merci, Iris... (Je me tus.) Ça va aller, ajoutai-je au bout d'un moment. J'ai mal, mais quand j'y réfléchis de cette façon, tout devient beaucoup plus clair. (Je relevai les yeux, l'estomac noué.) Eh bien, on dirait que mon carnet de bal est à nouveau ouvert.

À cet instant, la porte s'ouvrit sur Roz et Vanzir. Ils semblaient épuisés, mais la profusion de nourriture disposée sur la table leur donna un regain d'énergie manifeste.

— Lavez-vous les mains ! ordonna spontanément Iris.

Ils s'exécutèrent sans un mot. Roz posa deux assiettes sur la table pendant que Vanzir piochait des couverts dans le tiroir ; puis ils s'installèrent près de nous.

— Étiez-vous, par le plus grand des hasards, encore debout quand Menolly est rentrée hier soir ? s'enquit l'incube.

Camille secoua la tête.

— Non, je crois que tout le monde dormait. Alors, et ce Tregart ?

— Il vaut mieux ne pas savoir, éluda Vanzir en hochant la tête. Le bougre s'est bien défendu, mais nous avons peut-être réussi à obtenir des informations utiles.

— Du genre ? demandai-je en leur tendant le plat d'œufs brouillés et de bacon.

Roz empala quatre tranches de bacon sur sa fourchette et poussa une partie des œufs dans son assiette avant de tendre le reste à Vanzir. Il restait encore une bonne dose de pancakes. Une fois leurs assiettes bien garnies, les démons jumeaux se laissèrent aller contre le dossier de leur chaise en nous observant.

— La broyeuse d'os est super bien planquée, commença Vanzir. Au point que je me demande même comment nous allons la trouver. Mais des rumeurs circulent au sujet d'un camp d'entraînement pour ses recrues – et celles de Trytian, je parie.

Il mordit dans un pancake, qu'il mangeait sans sirop, et mâchouilla d'un air songeur.

— Où est-il censé se trouver ? m'enquis-je.

Certes, j'avais peu de chances d'obtenir une réponse ; mais je devais poser la question.

Roz avala sa bouchée d'œufs et secoua la tête.

— Tu plaisantes ou tu prends Stacia pour une imbécile ? Le Tregart ne possédait pas cette information, et du coup nous non plus. Il ne faisait pas partie de son armée : il a réussi à se faufiler par les portes démoniaques quand elle est venue sur Terre. Son pote et lui ont quitté les Royaumes Souterrains sans laisser d'adresse. Je suppose qu'on devrait commencer par chercher ce camp.

— Hum, est-ce vraiment une bonne idée ? objectai-je.

Camille repoussa son assiette vide et posa les coudes sur la table.

— Euh, Chaton... explique-toi ?

Je fronçai les sourcils.

— Eh bien... si on se met à chercher le camp maintenant, cela nous laissera encore moins de temps pour trouver le sixième sceau. Vous savez aussi bien que moi que la broyeuse d'os se planque. Et supposons qu'on trouve son camp. Il va nous falloir de l'aide avant de pouvoir attaquer une zone d'entraînement remplie de démons. Le but de Stacia, pour l'instant, c'est de se débarrasser de l'Ombre Ailée. Du coup, elle ne s'occupe pas trop de nous. Ne devrait-on pas en profiter pour nous mettre tranquillement à la recherche de la pierre ? La lamie la cherche aussi, bien sûr ; mais je vous fiche mon billet qu'en ce moment, elle concentre tous ses efforts dans la création d'une armée qui lui permettra de renverser son boss.

Camille fronça les sourcils, puis elle hocha la tête. Roz et Vanzir me regardèrent comme si une deuxième tête m'était poussée.

— Ne soyez pas aussi surpris ! grommelai-je. J'ai un cerveau, vous savez !

Roz se mit à rire et se laissa aller contre sa chaise.

— Bien vu, miss Kitty. J'ajouterai en outre que tu n'empestes plus autant, ce matin.

— Ne nous égarons pas, bonhomme. Ne nous égarons pas. (Je grimaçai.) Luke doit me passer son déo aujourd'hui. Mais sérieusement, que pensez-vous de commencer par le sceau ?

Camille se mordilla la lèvre.

— C'est tentant. Le seul problème, c'est qu'il faudra le remettre à la reine Asteria, et qu'avec cette histoire de chevaliers de Keraastar, j'ai un peu peur de ce qui pourrait se passer.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique, à ton avis ?

Camille était la seule à qui la reine elfe se soit ouverte de ses projets, et je ne comprenais pas bien le plan.

— Comme je vous l'ai expliqué, elle a réuni Vénus, l'enfant de la lune, Tam Lin et Benjamin et elle leur a rendu les sceaux. Ils forment la base de ce qu'elle appelle les chevaliers de Keraastar, une sorte de groupe de guerriers mages destinés à combattre l'Ombre Ailée, d'après ce que j'ai compris. J'ignore ce qui l'a amenée à cette décision, mais ce devait être important. Je crains presque de le découvrir.

— Oui, je comprends, dis-je en regrettant d'avoir posé la question.

L'idée me paraissait complètement folle. Mais bon, on ne dit pas à une reine elfe qu'elle est dingue.

— En vérité, toute cette histoire me terrifie, reprit ma sœur en secouant la tête. Mais revenons à nos moutons. Roz, Vanzir, pourriez-vous effectuer des recherches sur l'emplacement potentiel du sceau ? (Elle s'interrompt et observa les démons jumeaux.) Au fait, qu'est-il arrivé au Tregart ?

— Il est mort, répondit Vanzir en la regardant dans les yeux.

Elle hocha la tête. Je ne dis rien. Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Nous savions tous que c'était la seule issue possible. Je repoussai ma chaise.

— Bon, ça m'a l'air bien, tout ça. OK. Roz, Vanzir, vous partirez en exploration dès que vous aurez fini de manger. Soyez prudents. Personne ne doit savoir ce que vous cherchez. Camille, allons nous habiller. J'aimerais passer au bar pour me débarrasser de cette odeur. Tant qu'on y sera, il faudra penser à demander à Luke s'il possède une photo de Rice, le mari d'Ambre. Ensuite, direction l'hôtel pour voir si on découvre quelque chose.

Tout le monde se leva. Alors que je saluais Iris et que je sortais de la cuisine, je sentis clairement que ma vie venait de changer. J'eus l'impression d'être descendue d'un grand huit pour remonter dans un autre.

Chapitre 6

Nous avions appelé Luke pour lui demander de nous retrouver de bonne heure au bar. Quand j'arrivai, il me tendit un flacon à l'étiquette artisanale.

— Va te déshabiller à l'arrière et vaporise-toi de la tête aux pieds, cheveux compris, ordonna-t-il en me chassant d'un geste de la main. L'odeur devrait en grande partie se dissiper.

Une fois dans le bureau de Menolly, je me dévêtis et m'aspergeai généreusement de produit. Je sentis immédiatement la différence – la puanteur s'estompait. Au bout d'un moment, je décidai de tenter le coup sur mes habits. Miracle ! Cela fonctionna ! Et beaucoup plus vite que j'aurais pu l'espérer. J'avais toujours mon super look de punkette, mais au moins je n'empestais plus. Je finissais de me rhabiller quand mon regard tomba sur une enveloppe couleur crème ornée d'une dague écarlate, posée sur le bureau. On y avait inscrit le prénom de ma sœur en grandes lettres obliques.

Je jetai un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte pour m'assurer que Camille était occupée avec Luke, puis je me glissai dans le fauteuil de ma sœur. L'enveloppe était déjà ouverte. Je n'aurais qu'à sortir la lettre et voir de quoi il retournait. Ma conscience me taraudait un peu, mais je me dis qu'après tout, Menolly ferait exactement la même chose si elle s'inquiétait pour moi. Et cette dague dessinée sur l'enveloppe ne me disait rien qui vaille.

Une carte tomba de l'enveloppe – du genre de celles qu'on envoie pour des réceptions super classe. Je l'attrapai par le bord et l'ouvris d'un geste sec. Le carton disait simplement :

« À l'intention de Mademoiselle Menolly D'Artigo,

Je sollicite le plaisir de votre compagnie à l'occasion du bal des vampires du solstice d'hiver qui se tiendra au club *Clockwork* le 17 décembre au soir. Ma limousine viendra vous chercher chez vous à 23 heures précises. Inutile de répondre. Vous vous conformerez à n'en point douter à cette requête.

Roman »

Quoi quoi quoi quoi ? C'était qui, ce Roman ? J'étais sûre d'avoir déjà entendu ce nom, mais je n'arrivais pas à le resituer. Je remis la carte dans l'enveloppe et la posai comme je l'avais trouvée. Le plus curieux, dans tout cela, c'était que Menolly ne nous avait rien dit.

— Delilah ? appela Luke derrière la porte. Tout va bien ?

Je fermai hâtivement ma braguette et glissai mon pull dans mon

jean, puis j'ouvris la porte, la bouteille à la main.

— Ouais ! J'ai aussi vaporisé mes fringues. Tant pis si ça ternit la couleur. Ce sera toujours mieux que laisser cette fichue odeur s'incruster dans les fibres. Tu devrais commercialiser ce truc, tu sais ! C'est un produit miracle. Hé, au fait, est-ce que Camille t'a demandé une photo de Rice ?

Il me raccompagna jusqu'à la salle en fronçant les sourcils.

— Non, pourquoi ? Elle aurait dû ?

— Qui aurait dû faire quoi ? s'enquit Camille.

— La photo, tu te souviens... ? Celle du mari d'Ambre... Je croyais que tu devais demander à Luke d'en apporter une quand tu l'as appelé ce matin !

— Meerde ! J'ai oublié !

— Ce n'est pas grave, intervint le loup-garou. Il se trouve que j'en ai une sur moi. Je vous la prête volontiers. (Il sortit une photo de son portefeuille et me la tendit.) Là. C'est ma sœur et Rice. Un sac à merde de première, celui-là.

— Oui, tu nous l'as dit, murmurai-je en étudiant leurs visages. OK, direction l'hôtel. (Alors que Camille et moi nous dirigions vers la porte, je me tournai vers le loup-garou.) Dis voir, Luke... Aurais-tu vu des vampires... euh, un peu bizarres... traîner au bar, ces derniers temps ? Ou d'autres citoyens dont la présence aurait pu te paraître incongrue ? Genre, très riches ?

Il fronça les sourcils en s'appuyant au comptoir, et je vis ses muscles rouler sous sa chemise. *Hum ! Costaud !*

— Eh bien... oui. Quelqu'un est venu l'autre soir. Il m'a semblé qu'il s'agissait d'un vampire, mais je n'étais pas totalement sûr de moi. Il a laissé un mot pour ta sœur. C'est à lui que tu penses ?

Je haussai les épaules. Autant éviter que ça le travaille au point d'aller en parler à Menolly.

— Bah, non, probablement pas. Mais merci quand même !

Camille me tapota le bras avec un regard interrogateur, mais je secouai la tête et sortis en resserrant ma veste pour me protéger des rafales. Une fois assises dans la voiture, et nos ceintures bouclées, ma sœur se tourna vers moi.

— Alors ? C'était quoi, ça ?

— J'ai trouvé une lettre sur le bureau de Menolly. Un dénommé Roman l'invite – ou lui ordonne à mots couverts de l'accompagner – à un bal des vampires au club *Clockwork*. Beau papier – du parchemin – jolie calligraphie... Si c'est un gars en limousine qui la lui a remise, il est probablement friqué.

Camille réfléchit. Je pouvais presque voir les rouages tourner sous son crâne. Soudain, elle claqua des doigts.

— Roman ! Mais oui ! Ce vampire très ancien qu'elle est allée voir

quand nous enquêtons sur la disparition de Sabelle ! Si je me souviens bien, elle a dit qu'il était encore plus vieux que Dredge. Ce qui signifie... qu'il possède un grand pouvoir. Que peut-il bien vouloir à Menolly ? Je veux dire, j'adore ma sœur, mais ce Roman est... je ne sais pas... l'équivalent d'une rock star parmi les vampires !

— Aucune idée. En tout cas je n'aime pas ça et je veux savoir ce qui se trame. Nous ne pouvons plus nous permettre de nous faire des cachotteries.

Je démarrai et sortis du parking sous une puissante averse, pour me diriger vers l'hôtel à travers les rues luisantes de pluie.

Ambre était descendue au *Jefferson*, un hôtel moyen de gamme proposant des chambres relativement peu chères avec dîner inclus. La clientèle se composait principalement de familles en vacances, d'indésirables en visite largués là par leurs proches, et de commerciaux qui ne faisaient pas assez de chiffre pour s'offrir le *Hyatt*.

D'après Luke, sa sœur avait payé pour plusieurs nuits. Alors que nous nous dirigions vers l'accueil, Camille libéra son glamour puis se pencha par-dessus le comptoir.

— Oui ? En quoi puis-je vous aider ?

Le réceptionniste se tourna vers nous et cilla. Deux fois. Camille lui adressa un sourire chaleureux.

— Nous aimerions obtenir quelques renseignements ; personne ne saurait mieux nous éclairer que vous, susurra-t-elle avec un clin d'œil.

L'homme s'empourpra. Oh, oui. Celui qui parviendrait à mettre le sex-appeal de ma sœur en bouteille deviendrait le maître du monde. Ce concentré de sensualité et le désodorisant de Luke deviendraient les meilleures inventions depuis le pain tranché.

— Que voulez-vous savoir ? demanda le réceptionniste en se penchant par-dessus le comptoir pour la regarder dans les yeux.

Il fut accueilli par une puissante vague de phéromones. Il écarquilla les yeux – je vis ses pupilles s'assombrir et se dilater – respira à pleins poumons, puis retint son souffle, paupières closes.

— Nous avons quelques questions au sujet d'Ambre Johansen, commença Camille. Elle est arrivée hier. Vous voyez de qui je veux parler ? Elle est enceinte de sept mois.

Je lui tendis la photo d'Ambre et de son mari.

— Avez-vous vu cet homme ? demandai-je.

Le réceptionniste observa la photo un moment avant de hocher la tête.

— Oui, c'est elle. Je la reconnais. Mais lui, je ne me souviens pas l'avoir vu.

— Pourriez-vous nous donner un passe et le numéro de sa chambre ? Nous aimerions nous assurer qu'elle va bien. Bien sûr, nous savons que vous garderez notre petit secret, sourit Camille, en se

passant la langue sur les lèvres.

Le réceptionniste faillit se faire un croche-patte tout seul dans sa hâte de coder une nouvelle carte pour la chambre, et il nous la tendit avec un gros soupir.

— Chambre 422. Mais rapportez-la-moi quand vous aurez fini, s'il vous plaît.

Il regarda ma sœur avec espoir. Elle déposa un baiser langoureux sur le bout de ses doigts et le lui envoya. Le réceptionniste en frémit de joie. Je me détournai. Certains hommes étaient tellement faciles...

Suivie de ma sœur, je rejoignis discrètement l'ascenseur qui nous déposa au quatrième étage. La chambre 422 se trouvait juste à l'angle. J'écoutai à la porte. Rien. Au bout d'un moment, je reculai en hochant la tête. Camille passa la carte dans la serrure, qui produisit un léger déclic, puis elle ouvrit la porte et se décala. J'entrai vivement en plaquant la main sur l'interrupteur.

La lumière envahit la chambre vide. Après avoir jeté un coup d'œil dans la salle de bains, Camille se détendit et ferma la porte.

— Il n'y a personne.

— Non, mais quelqu'un est venu.

J'ouvris les tiroirs de la commode. Quelques hauts, une ou deux jupes de grossesse, des sous-vêtements... Oui, de toute évidence, Ambre avait passé un moment dans la pièce.

— Regarde dans l'armoire si sa valise est là.

Camille fit coulisser la fine porte branlante.

— Ouais. Il y a une valise et deux paires de chaussures. Plus un manteau.

Je fronçai les sourcils. Une femme tout juste arrivée d'Arizona n'envisagerait même pas de sortir sans manteau en cette saison à Seattle. Encore moins si elle était enceinte.

— Est-ce que tu vois son sac à main ? demandai-je.

— Là. Derrière le lit, près du mur. C'est bizarre. Aucune nana ne balancerait ses affaires à cet endroit.

Elle me tendit le sac, que j'entrepris de fouiller.

— Papiers d'identité, permis de conduire, médicaments... elle suit un traitement. C'est sans doute en rapport avec sa grossesse. Laisse-moi jeter un coup d'œil... Son portefeuille est vide, mais ses cartes de crédit sont là. (Je regardai ma sœur, assise sur le lit.) Ça ne sent pas bon du tout.

Elle demeura silencieuse. Au bout d'un moment, elle se tourna vers moi, la tête penchée de côté.

— Je capte une drôle d'énergie dans cette chambre, chaton. Comme un picotement magique. Je ne sais pas trop ce que c'est.

Je ne pouvais pas sentir les énergies comme elle, mais mes tripes me disaient la même chose.

— D'où est-ce que ça vient ?

Camille ferma les yeux et tendit les bras.

— Du... minibar ? C'est curieux.

Elle s'agenouilla devant le meuble et l'ouvrit. Dans un « plop ! » retentissant, un nuage se répandit dans la pièce.

— Putain, c'est quoi ? s'écria ma sœur en reculant d'un bond. (Elle se mit à tousser si violemment que je craignis de la voir cracher ses poumons.) J'ai... ma tête... ça tourne...

Dans un dernier effort pour tenter de se retenir à la commode, elle s'effondra comme une masse.

— Camille ! criai-je en m'élançant vers elle.

À l'instant où je la rejoignis, mes yeux s'emplirent de larmes. Je n'arrivais plus à me concentrer. *Magie*, songeai-je brièvement. Probablement l'espèce de vapeur sortie du minibar.

Je titubai jusqu'au lit et respirai à pleins poumons en secouant la tête. Dès que je parvins à nouveau à penser clairement, j'ouvris la fenêtre pour aérer la pièce et sortis mon portable. Tout en regardant ma sœur qui gisait, comateuse, sur le sol, je composai rapidement le numéro du FH-CSI et l'extension du poste de Sharah. Elle décrocha au bout de deux sonneries – ce devait être une petite journée. Je lui racontai ce qui s'était passé, lui donnai l'adresse de l'hôtel, et raccrochai.

— Respire, Camille, respire...

Je voyais sa poitrine se soulever légèrement. Au moins, elle vivait toujours. Ce qui l'avait frappée semblait se dissiper dans les courants d'air froids, mais je n'osais pas m'approcher d'elle, de peur de m'écrouler aussi.

Dix minutes plus tard, on frappa un coup léger à la porte. C'était Sharah. Elle avait dû se dépêcher pour arriver si vite.

— C'est Camille, expliquai-je en la désignant. Elle a ouvert le minibar, ça a fait « pouf ! » et elle est tombée. J'ai voulu la secourir, mais elle avait déjà tourné de l'œil et je me suis trouvée tellement désorientée que je n'ai pas pu rester près d'elle !

Sharah hocha la tête, enfila un masque à oxygène et se dirigea vers ma sœur, qu'elle traîna jusqu'au lit. Je l'aidai à hisser Camille sur le matelas et l'observai avec inquiétude tandis qu'elle vérifiait son état.

— Elle a l'air d'aller, annonça-t-elle. Si elle ne se réveille pas avant que j'aie terminé ici, il faudra l'emmener à l'hôpital. (Elle s'approcha prudemment du minibar et en étudia l'intérieur.) Oui, il s'agit bien d'un piège magique, prévu pour se déclencher à l'ouverture de la porte. (Elle toucha délicatement le mécanisme de sa main gantée.) Je ne sais pas à quoi il sert. C'est dur à dire. J'en saurai peut-être plus quand je l'aurai disséqué.

Pendant qu'elle détachait le piège, je fouillai le reste de la chambre, sans rien trouver de nouveau. Puis je réfléchis aux raisons de notre présence dans cette chambre.

— Je me pose une question..., commençai-je. Les loups-garous ne sont pas très friands de magie. Comment Rice aurait-il pu manipuler ce piège ?

Sharah hocha lentement la tête.

— Tu as raison. Ils la détestent plus que n'importe quels garous et la fuient comme la peste. Aucun lycanthrope normalement constitué n'utiliserait d'objet magique – sauf, peut-être, sous la contrainte. Je ferais bien de rentrer au QG pour étudier ce piège. Et Camille n'est toujours pas revenue à elle. Ça m'inquiète. (Elle sortit son portable et s'entretint un moment avec quelqu'un.) Shamas arrive avec un brancard, annonça-t-elle.

Pour la première fois depuis que ma sœur était tombée dans les vapes, je commençais à m'inquiéter vraiment.

— Elle va revenir à elle, pas vrai ?

— Je suis sûre que tout ira bien. Nous devons juste découvrir à quoi nous avons à faire.

— Putain.

Je me laissai tomber sur le lit près de Camille et lui pris la main. Elle était froide. Pas d'une froideur morbide ; mais bon, froide. Sans un mot, je tirai un ébredon de l'armoire et l'en couvris. Quand je relevai les yeux, je m'aperçus que Sharah m'observait.

— Chase m'a appris que vous aviez rompu la nuit dernière. Est-ce que ça va ? (Elle rougit.) Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais il était tellement silencieux ce matin que je me suis inquiétée.

Je soufflai entre mes dents. Pourquoi avait-elle le droit de veiller sur lui et pas moi ?

— Ouais, ça va. Au poil. J'imagine que c'est l'un des nombreux avantages de la vie sur le front. Tout peut basculer en un instant. Éviter une catastrophe ne signifie pas qu'on a gagné la bataille. Lui sauver la vie et le perdre... ne pas lui sauver la vie et le perdre... Je l'aurai eu dans l'os de toute façon.

Sharah grimaça.

— Je suis désolée. Vraiment, vraiment désolée. Il t'aime, je le sais. Mais n'oublie pas que les bouleversements qu'il a subis sont très difficiles à supporter pour les mortels...

— Il n'est plus si mortel que cela, et il a pris grand soin de me le rappeler ! Écoute, Sharah, j'apprécie que tu essaies de me remonter le moral, mais c'est bien la dernière chose dont j'aie besoin. Je peux accepter que Chase ne se sente pas capable de gérer une relation amoureuse en ce moment ; par contre, j'espère qu'il comprendra qu'il

n'est pas le seul que la situation affecte. On lui a sauvé la vie. Il allait passer par cette transformation de toute façon. Et d'un seul coup, il n'a plus qu'une hâte, s'éloigner de moi ?

Elle me posa doucement la main sur l'épaule.

— Encore une chose, et je me tais. Il n'y a pas que toi qu'il essaie de fuir. Il tente d'échapper à ses propres pensées. Souviens-toi, quand tu étais petite et que tu avais l'impression de ne pas trouver ta place...

Je me levai d'un bond.

— Laisse mon enfance en dehors de ça !

Être la nièce de la reine Asteria ne lui donnait pas le droit de s'immiscer dans ma vie et mon chagrin ! Mais je me figeai en voyant son expression stupéfaite. J'étais en train de décharger ma colère sur elle, alors que je souffrais à cause de toute une série d'événements.

— Pardon, Sharah. Je suis désolée. Je suis une vraie loque aujourd'hui. Putain, et qu'est-ce qu'il fout, Shamas ?

L'elfe cilla et s'éclaircit la voix.

— Il ne devrait plus tarder. Euh... Est-ce que je peux te demander ce qui est arrivé à tes cheveux ? J'aime beaucoup.

Elle était sincère. Je le vis. Elle essayait également de me calmer, ce qui m'irrita davantage. Mais je décidai de me montrer grand seigneur, pour une fois. Cela ne m'arrivait pas souvent. Je me forçai à sourire.

— C'est une mouffette qui m'a fait ce cadeau. Indirectement.

— Eh bien, c'est choquant mais je trouve que ça te va bien.

Shamas choisit ce moment pour taper à la porte. Le réceptionniste se tenait derrière lui. Pendant que Sharah et mon cousin mettaient ma sœur sur le brancard, je pris l'homme à part pour lui assurer qu'il n'aurait pas de problème. Il m'offrit une nuit gratuite, au cas où je reviendrais. Je sentis qu'il espérait faire partie de ce séjour, et déclinai poliment.

Je suivis mes compagnons jusqu'au parking et les regardai charger Camille dans l'ambulance. En voyant les portes se fermer sur elle, je craignis soudain que son état soit plus grave que prévu. Une bulle de larme coincée dans la gorge, je montai dans ma Jeep et démarrai. Si la saison de Samhain commençait de cette façon, cela ne me donnait pas très envie d'en voir davantage.

Bien sûr, Chase fut la première personne que je croisai dans les couloirs du FH-CSI. Normal, avec ma chance. Il resta près de moi et me passa le bras autour des épaules pendant que Sharah poussait ma sœur vers une salle d'examen. J'éprouvais une envie quasiment douloureuse de me laisser aller contre lui, mais je me forçai à rester droite. Terminé. Je ne me reposerais plus sur lui, frère de sang ou pas. Il était grand temps que j'apprenne à tenir debout toute seule.

— Ne t'en fais pas, elle va s'en sortir, murmura-t-il.

— Ouais ? Ben, je ne sais pas ce que tu offres comme garanties, mais j'espère franchement que tu as raison.

Je lui racontai ce qui s'était passé.

— Alors Ambre a disparu depuis...

— Près de vingt-quatre heures, maintenant. Luke est comme un lion en cage et la situation ne semble pas spécialement prometteuse. (Je croisai les bras, les yeux rivés sur les portes battantes qui se refermaient sur Camille.) Si ce piège se trouvait là, il y en avait probablement d'autres. Ambre a peut-être connu le même sort que Camille.

Chase prit des notes sur un carnet.

— Quand une créature surnaturelle disparaît, la procédure standard est d'attendre quarante-huit heures avant d'entamer les recherches. Mais je vais demander à Shamas de s'y mettre aujourd'hui.

Je lui souris malgré la fatigue et la peine.

— Merci. C'est la meilleure nouvelle que j'aie entendue depuis longtemps.

Je pris une profonde inspiration et observai les portes de la chambre de Camille, en attendant que quelqu'un sorte pour nous annoncer... ce qu'il aurait à annoncer.

— Allez, viens. Je t'offre un verre de lait, proposa Chase en m'indiquant la cafétéria.

Je serrai les lèvres et secouai la tête.

— Non. Je veux rester là...

— Ça risque de prendre un moment, tu sais. Allez, viens. N'oublie pas, nous sommes... amis ?

Cela me fit mal. Profondément. Même si je savais qu'il n'avait pas l'intention de me blesser, qu'il essayait, à sa façon maladroite, de me reconforter. Je le suivis donc vers la cafétéria. Il glissa un dollar dans le distributeur et me tendit une briquette de lait. La pièce suivante se transforma en paquet de Curly fromage.

On s'assit à une table. La pièce était confortable. Chase s'assurait que ses employés se sentent comme chez eux. Un lit d'appoint, dans un coin de la salle, permettait aux officiers de se reposer un peu, au cas où ils seraient amenés à faire des heures sup'.

Chase ouvrit le réfrigérateur et en sortit un sac en papier qu'il vida sur la table. Il contenait son déjeuner : un sandwich aux spaghettis bolognaise, une part de pudding et une pomme. Il mordit dans son casse-croûte pendant que je grignotais mes Curly fromage. Il avait raison. Mon estomac grondait. Je ne m'étais pas aperçue que je mourais de faim.

— Tu crois vraiment qu'elle va s'en sortir ? parvins-je à demander au bout d'un moment.

— Tu sais bien que Sharah fait parfois des miracles. Tout ira bien.

J'en suis sûr, me soutint-il, d'un ton qui démentait l'assurance de ses propos. (Il sortit son carnet.) J'aimerais m'assurer que j'ai bien tous les détails avant d'envoyer Shamas à la recherche de... Ambre, c'est ça ? Ambre Johansen ?

Je hochai la tête et lui racontai tout ce que je savais. Quand je me tus, il regarda ses notes et hocha la tête.

— Je vais tout de suite poser ça sur son bureau et faire une photocopie de la photo. Je reviens.

Sharah entra dans la pièce alors qu'il se levait.

— Delilah, tu peux venir. Camille va s'en sortir. Ne t'inquiète pas, elle est juste encore un peu dans les vapes.

— Je te retrouve là-bas, dit Chase en m'effleurant le bras.

J'emboîtai le pas de l'elfe.

— Elle est réveillée, expliqua-t-elle. Le sortilège a chamboulé ses sens magiques ; elle a reçu une sacrée décharge. Mais ça devrait aller.

— As-tu une idée de ce que c'était ? La tête me tournait rien qu'en m'approchant d'elle.

Camille, soutenue par des oreillers, était assise dans son lit et semblait en effet complètement à l'ouest. Elle respirait vite et frissonnait malgré la couverture. Ses pupilles, étroites et sombres, ressemblaient à celles d'un chat terrifié.

Chase nous rejoignit à ce moment et me rendit la photo.

— Merde, lâcha-t-il en apercevant ma sœur. (Il nous poussa pour arriver jusqu'à elle.) Je ne t'avais jamais vue dans un état pareil, et ce n'est pourtant pas la première fois qu'on te retrouve cabossée !

Sharah s'assit sur un tabouret et ouvrit le dossier de Camille.

— C'est parce qu'elle est extrêmement désorientée. Elle vient à peine d'arriver à ouvrir les yeux. En comprenant d'où venait le problème, nous lui avons donné un médicament qui contrecarre les effets de la magie. Apparemment, elle est restée consciente pendant tout ce temps. Camille, essaie de parler, s'il te plaît.

— J... J... Qu'est... qu'est-ce qui m'... qui s'est pa... passé ?

Elle claquait des dents comme si elle mourait de froid. Je fronçai les sourcils en espérant qu'il n'y ait rien de permanent à son état.

— Oui, qu'est-ce qui s'est passé ? renchéris-je. J'ai failli tomber dans les pommes quand j'ai voulu l'aider !

— Un de nos techniciens a compris le but du piège. Tu vois les ecstas et la drogue des violeurs ? Eh bien, c'est pareil, sauf que nous avons affaire à une substance magique, qui vise tout spécialement les lycanthropes. Bien sûr, les autres garous y réagissent aussi, et c'est pour cela que tu as eu le vertige en t'approchant des résidus.

— Si j'étais un loup-garou..., songeai-je à voix haute.

Sharah hocha lentement la tête.

— ... une simple bouffée t'aurait mis KO. Et Camille a réagi de

cette façon parce que sa magie est incompatible avec les effets de la drogue. Mais qu'un vrai lycanthrope comme votre amie Ambre respire cette merde une ou deux fois, et il deviendrait complètement soumis et malléable.

— Hé ben ! m'exclamai-je, sourcils froncés. Et qui a créé ce sort ? Est-ce qu'un loup-garou pourrait faire une chose pareille ? À moins que la vraie question soit : est-ce qu'un loup-garou accepterait de faire une chose pareille !

Sharah pinça les lèvres et pria Chase de refermer la porte. Puis elle reprit ses notes.

— S'il existe un lycanthrope capable de créer ce sort, il s'agit d'un dangereux sociopathe. Les ingrédients composant le gaz qui s'est échappé relèvent de la magie noire. Je ne veux pas dire « noire » comme dans la magie de la mort de Camille. Je parle de sorcellerie.

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que tu essaies de nous dire ? demandai-je, en sentant dans mon ventre que je ne souhaitais pas vraiment entendre la réponse.

— Que la personne qui a créé ce produit est un sadique. Je ne vois pas d'autre explication. J'ai demandé à Mallen d'analyser cette substance. Il a été aussi choqué que moi.

Camille parvint à se redresser.

— Qu'est-ce que... ça contient ?

Elle semblait se remettre. Un peu.

Sharah, déjà pâle, blêmit un peu plus.

— Mes amis, ce n'est pas bon du tout. Le problème ne vient pas tant des herbes qui composent ce produit que des autres ingrédients, qui eux sont plutôt sordides. Nous avons trouvé des traces de valériane, de marijuana, de camomille et d'alcool de grain. Certaines sont déjà dangereuses toutes seules, mais il s'agit de composantes somme toute basiques pour un gaz dont le but est de contrôler ceux qui le respirent. Toutefois, nous avons relevé également des fragments de glandes odoriférantes déshydratées, ainsi que des extraits d'hypophyse réduite en poudre. À en juger par la quantité et l'odeur, elles appartenaient toutes deux à un mâle alpha de la race des lycanthropes. Mallen a déjà vu ce genre de choses. Je vais le chercher. Il va tout vous expliquer.

Je la regardai sortir et me tournai vers Chase, qui secoua la tête.

— Je ne comprends pas plus que toi, s'excusa-t-il.

Pâle et tremblante, Camille passa lentement les jambes par-dessus le bord du lit en s'accrochant au rail.

— Je sais... ce qu'implique la fabrication... de cette saloperie. J'en ai entendu... parler. C'est interdit dans la plupart... des coteries et des cercles de sorcières.

— Mais si cette merde circule à Seattle, on aurait dû en entendre

parler, tu ne crois pas ?

— Je n'en suis pas certaine. Mais...

Elle s'interrompt en voyant Sharah revenir avec Mallen.

— Vas-y, dit le médecin avec un hochement de tête.

Mallen nous adressa un rapide sourire.

— Nous avons affaire à une substance appelée « lycaine », plus communément connue sous le nom de « poil de loup ». Comme Sharah vous l'a expliqué, il s'agit d'un mélange de plantes, de glande odoriférante déshydratée et de poudre d'hypophyse de loup-garou alpha.

— Prélévées sur des cadavres, naturellement ? soulignai-je, en commençant à percevoir le problème sous-jacent.

— Naturellement. Toutefois, avant de les tuer et de les disséquer, il faut les pousser à la fureur afin d'augmenter leur taux d'adrénaline et de testostérone.

Mallen semblait à peine assez vieux pour se raser – rien d'étonnant pour un elfe probablement bien plus âgé que nous – mais son ton et sa présence commandaient l'attention.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Chase, l'air confus.

— Dans la plupart des cas, ça implique d'emprisonner des loups-garous mâles, de les pousser dans leurs retranchements de sorte à les amener en position de combat ou de fuite, puis de les assassiner. J'imagine que la torture fait également partie du processus, expliqua Mallen d'un air légèrement dégoûté.

Sachant que les elfes contrôlaient généralement très bien leurs émotions, cette seule grimace en disait long sur son écœurement.

Camille émit un grognement menaçant.

— Les putains de sales pervers ! Mais comment peuvent-ils capturer autant d'alphas sans que personne ne s'en aperçoive ?

À en juger par les hochements de tête de Chase et de Sharah, nous nous posions tous la question.

— C'est là que l'histoire devient encore plus sordide, reprit Mallen. Certains enchanteurs – généralement responsables de cette abomination – ont découvert le moyen de forcer un mâle beta à se transformer momentanément en dominant. Personne ne remarque le loup solitaire ou l'avorton qui disparaît du jour au lendemain. Cela se produit constamment. Les individus cantonnés au bas de l'échelle sociale préfèrent souvent tenter leur chance tout seuls, plutôt que de rester les boucs émissaires de la meute – celle-ci étant hiérarchisée au point de frôler l'organisation bureaucratique et, en général, hautement patriarcale. Il suffit d'attraper un de ces mâles beta, de le gaver de stéroïdes, et boum, vous obtenez un dominant forcé.

Je me mordillai la lèvre, songeuse.

— Cette lycaine, combien de temps se conserve-t-elle ? Supporte-

t-elle le transport ?

L'elfe secoua la tête.

— Non. Il faut l'utiliser tout de suite pour conserver l'énergie des glandes.

— Donc, on ne pourrait pas l'apporter, disons, d'Arizona, et être sûr qu'elle fonctionne toujours ?

Si Rice s'était abaissé à utiliser de la lycaine, sachant ce qui la composait, il l'avait probablement apportée dans ses bagages.

— Non. Si vous voulez mon avis, ce truc est de fabrication locale et récente. J'imagine qu'une carcasse de loup-garou traîne au fond d'un fossé. Si vous parvenez à la retrouver, vous trouverez très certainement des traces de dissection.

Camille grimaça.

— Les gens sont très doués pour se débarrasser des corps quand... ça les arrange. De toute évidence, ce n'est pas la première fois que l'enchanteur en question se... livre à ce genre d'exercice. Ce sont des potions difficiles à réaliser, qui demandent des années... d'entraînement. La personne que nous recherchons est spécialement douée. Un nécromancien ne prendrait pas la peine de... fabriquer ce genre de merde. Mais un sorcier alléché par la perspective d'un beau paquet de pognon...

— Alors il faut regarder du côté des boutiques de magie, déclarai-je. On devrait essayer de passer en revue celles de la ville en cherchant quelqu'un qui corresponde au profil.

— Ouais. On peut laisser de côté les boutiques néopaganistes tenues par des HSP. Ils ne possèdent pas le savoir-faire ou le... talent nécessaire – à part, peut-être, les magiciennes italiennes. Mais les enchanteurs sont une autre affaire. On ne peut pas non plus... éliminer la possibilité qu'il s'agisse d'un ressortissant d'Outremonde ou des Royaumes Souterrains.

— Et Ambre, dans tout ça ? (Je me tournai vers Mallen.) Quel serait l'effet de cette lycaine sur un loup-garou femelle ? Enceinte, de surcroît ?

— Cela la rendrait très docile. Chez les femelles et les mâles non dominants, le produit exacerbe le réflexe d'obéissance inné à l'autorité.

Je lançai un coup d'œil à ma sœur.

— Donc, il se peut qu'Ambre ait obéi passivement à son kidnappeur. Son mari s'en est peut-être servi pour éviter une scène.

Camille tenta prudemment de se lever et retomba sur le lit.

— Merde. Quelle plaie ! Nous devons essayer de savoir si Rice se trouve... toujours en Arizona. Bien sûr, il pourrait avoir un complice en ville, mais je crois que nous devons avant tout le... localiser. Nous savons qu'il est violent et qu'il veut probablement récupérer sa femme,

mais je me demande si un loup-garou prendrait le risque d'offenser le chef de meute en utilisant un... produit qui représente une telle abomination aux yeux de son espèce.

— Je suis d'accord, ça ne tient pas debout. (Je soupirai.) Tu te sens prête à rentrer à la maison ? Je voudrais prendre l'avis de Menolly, et voir si les garçons ont trouvé une piste au sujet du sixième sceau.

Camille hocha la tête et se tourna vers Sharah.

— Est-ce que j'ai le droit de partir ?

Le médecin l'examina rapidement et hocha la tête.

— Tout semble en ordre. Appelle-moi en cas de rechute. Je te prescris beaucoup d'eau et d'air frais pour purger ton système des résidus de lycaine, et une bonne nuit de sommeil. Interdiction d'aller crapahuter où que ce soit !

Chase me promet de rester en contact, et je me dirigeai vers ma Jeep en poussant ma sœur dans un fauteuil roulant. Sharah avait refusé de la laisser marcher. Tandis que je l'aidais à s'installer sur le siège, Camille grimaça et se frotta les tempes.

— Tu as mal à la tête ? demandai-je en lui massant doucement la nuque.

Elle prit une profonde inspiration et la relâcha lentement.

— Ouais. C'est un effet secondaire. Sharah m'a prévenue que je risquais d'avoir encore des vertiges et qu'il fallait que je dorme.

— Ne t'inquiète pas, on veillera à ce que tu te reposes. (Je montai dans la voiture et bouclai ma ceinture, sourcils froncés.) Cette histoire sent vraiment mauvais. Si seulement on pouvait tout envoyer en l'air, rentrer en Outremonde et acheter une petite ferme où j'élèverais des poules et des lapins... ! Tu pourrais adorer la Mère Lune tout ton soûl et Menolly... euh, s'occuperait comme elle voudrait.

— Est-ce vraiment ce que tu souhaites ? Serais-tu prête à renier ton engagement envers le seigneur de l'automne si l'occasion se présentait ? Je suis devenue prêtresse. Je vais devoir suivre une formation concoctée par Morgane, et prêter serment à la cour d'Aeval – ce pourquoi Père va probablement m'éjecter de la famille à coups de pied. Pourtant... je n'échangerais pas la maison et cette vie contre une adorable petite chaumière et un jardin fleuri. Ce serait agréable, bien sûr ; mais je pense que je ne reviendrais pas en arrière, même si je le pouvais. À part, bien sûr, pour l'Ombre Ailée. Je préférerais éviter d'avoir à les combattre, ses petits copains et lui.

Je sortis du parking en réfléchissant à ce qu'elle venait de dire.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas te répondre tout de suite. Laisse-moi un peu de temps pour étudier la question. En attendant, qu'est-ce qu'on fait ?

Camille fronça les sourcils.

— On rentre pour réfléchir tranquillement à tout cela. L'un de nous devrait rendre visite à Carter ce soir pour lui parler de Stacia et du camp d'entraînement, et lui demander conseil sur la marche à suivre. Il s'y connaît en démons, et j'ai confiance en lui. (Elle s'interrompt.) D'ailleurs, non ; autant passer chez lui tout de suite.

— Tu es barge ou quoi ? Tu as vu ton état ? Sarah te tuerait si elle l'apprenait ! En plus, tu envisages vraiment d'y aller sans Vanzir ? Tu n'as pas l'impression que cela pourrait être un tout petit peu dangereux ?

En vérité, j'étais intriguée. Carter me fascinait.

— Ne t'inquiète pas pour moi, ça ira. Je ne ferai rien d'épuisant et on rentrera directement après. (Elle marqua une nouvelle pause.) Et toi, comment te sens-tu ? Je veux dire, après avoir revu Chase ?

Je mis mon clignotant et tournai à gauche pour prendre l'autoroute qui menait chez Carter. Il vivait relativement près des locaux du FH-CSI ; si ça roulait bien, le trajet ne prendrait qu'une dizaine de minutes.

— Je m'efforce de rester calme, répondis-je. Je n'ai pas d'autre choix. Il m'en voudrait si j'essayais de m'accrocher ; nous finirions par nous disputer, nos relations s'en ressentiraient, et nous ne pouvons pas nous le permettre. Je ne tiens pas à connaître une deuxième fois la tension de l'époque Erika.

Erika... la sale fouteuse de merde. Ou plutôt... la tentatrice à qui Chase n'avait pas su, ou voulu, résister. J'avais pardonné et décidé de donner une autre chance à notre couple, mais... une petite voix dans ma tête me chuchotait que cela avait à tout jamais ébranlé ma confiance en lui.

Le problème n'était pas qu'il ait couché avec elle, mais qu'il me l'ait caché. Qu'il m'ait menti. Je commençais à me demander si les relations monogames me convenaient tant que ça ; ce n'était assurément pas le cas de Camille, ni de Menolly. Je ressemblais peut-être plus à mon père que je ne voulais l'admettre.

Camille soupira.

— Je vais te dire une dernière chose, puis je ne m'en mêlerai plus. Menolly ne se fera sans doute pas prier pour en rajouter une couche quand elle saura ce qui s'est passé.

Je grimaçai. Mais bon, c'étaient mes sœurs. Chacune se mêlait constamment de la vie des autres.

— Je t'écoute.

— Honnêtement, je crois que ça ne pouvait pas durer entre vous. Vous avez vraiment essayé, et votre couple a tenu pendant un bout de temps, mais... Je pense qu'il tombera réellement amoureux le jour où il rencontrera une femme disposée à rester sagement à la maison et à lui donner des enfants. Chase est un gentil garçon et un sacré bon flic.

Mais il ne peut pas t'apporter ce dont tu as besoin. Il ne peut pas satisfaire toutes les facettes de ta personnalité. Et contrairement à mes trois hommes, je crois qu'il n'est pas vraiment prêt à te partager. Pas sur le long terme.

Elle se tut. Comme je ne disais rien, elle reprit la parole.

— Tu es un garou à deux visages. Et une fiancée de la mort, pour l'amour des dieux ! Je sais combien tu aimerais qu'il entre dans ton monde. Mais il ne t'égalerait jamais, chaton – même avec le nectar de vie, même s'il se découvre des pouvoirs, sauf peut-être s'ils sont vraiment impressionnants. Il valait mieux que ça arrive maintenant plutôt que dans vingt ans ; avant que tu aies des enfants avec lui.

Je gardai les yeux rivés sur l'asphalte qui défilait sous les roues de ma Jeep. Chaque centimètre, chaque fraction de route parcourue constituait un pas de plus vers l'acceptation. Camille avait raison. Et je savais tout cela depuis le début. D'où mes sentiments conflictuels vis-à-vis de Zachary et de l'attirance sexuelle que j'éprouvais pour lui.

— Que penses-tu de Zach ? demandai-je calmement.

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui. (Je hochai la tête.) Envoie.

— Ce n'est pas non plus le compagnon qu'il te faut. Il a trop peur pour ça. Il est terrifié. Il ne veut pas se tenir sur la ligne de front, et ce serait injuste de le lui imposer. La dernière fois...

Elle s'interrompt. Je sentis les larmes me monter aux yeux.

— Tu peux le dire : la dernière fois que nous l'avons entraîné dans un combat, il a failli mourir. Depuis, il est en chaise roulante. Comment on appelle ça déjà ? « Dommages collatéraux » ? ajoutai-je, amère. Tu sais qu'il ne veut même plus me parler ? Il ne répond pas au téléphone et les infirmiers m'empêchent de monter dans sa chambre.

— C'est son choix, chaton. Respecte-le. (Elle se laissa aller contre l'appui-tête.) Je comprends que tu te sentes responsable de ce qui lui arrive. Comme nous tous. Et je sais que tu le trouves attirant. Mais sois honnête. Tu n'es pas amoureuse de lui. Ça saute aux yeux. Si tu l'aimais, tu aurais quitté Chase.

— Oui... mais nous l'avons exposé à des risques !

— Delilah ; il est venu parce qu'il le voulait. Il a été blessé en décidant de sauver Chase. C'est un héros, malheureusement victime d'un tragique accident dont tu n'es pas responsable, et tu ne le remercieras pas en te sacrifiant. Tu ne peux pas te forcer à l'aimer, ou à passer le reste de ta vie avec lui, sous prétexte qu'il est paralysé ! Ce ne serait pas juste, ni pour toi, ni pour lui. Et tu sais très bien qu'il ne voudrait pas d'une relation fondée sur la culpabilité.

Je cillai farouchement pour repousser les larmes qui me brûlaient les yeux. Je n'avais jamais exprimé tout haut ce que je ressentais, mais Camille avait mis dans le mille. Je me sentais responsable de son

accident ; coupable d'aimer coucher avec lui sans en être amoureuse ; et merdique parce qu'il espérait que je le choisisse, et que j'étais désormais libre de le faire, mais que je n'en avais pas envie.

— Depuis quand es-tu aussi futée ? marmonnai-je en prenant la sortie qui menait chez Carter.

— J'ai trois maris, chaton. Je ne suis pas une pro de l'ordinateur, ma magie part souvent en vrille et je ne sais pas botter les fesses comme Menolly. Mais crois-moi : je connais les hommes, et je te connais, toi.

Elle partit d'un grand éclat de rire, guttural, mélodieux et profond, et je sentis ma tension fondre comme du beurre sur un épi de maïs. J'inspirai longuement en m'efforçant de chasser la culpabilité et la peine.

— Alors... tu ne me trouverais pas horrible si je ne me tournais pas vers Zach à présent que Chase et moi sommes seulement... amis ?

Je lui lançai un rapide coup d'œil avant de reporter mon attention sur la route. Camille souriait.

— Réfléchis. Aimerais-tu qu'un mec se mette avec toi, sachant que tu es son deuxième choix ? À terme, tu finirais par le haïr.

— Ça se tient. J'ai longtemps pensé que Chase m'avait choisie après avoir enfin compris qu'il ne goûterait jamais ton minou.

— Quoi ? Je rêve ! (Elle éclata de rire.) Je n'arrive pas à croire que tu aies dit ça, mademoiselle la prude !

Je ris avec elle.

— Hé, c'est la vérité ! m'écriai-je en tournant dans la rue de Carter. Bon, allons bavarder un coup avec l'expert ès démons. Ensuite, direction la maison.

À cet instant, je sentis que tout irait bien. J'étais à nouveau célibataire ; pas seule. J'avais mes sœurs, et mes amis.

Chapitre 7

Carter, démon d'origine indéterminée, vivait dans un quartier peu recommandable de la ville. Toutefois, il avait eu recours à une puissante sorcière pour ériger une barrière de protection permanente autour de chez lui, trottoir et places de parking inclus. Je me garai donc sans inquiétude juste devant l'escalier étroit qui menait à son appartement, et j'aidai ma sœur à descendre de crainte qu'elle trébuche.

À ma grande surprise, notre hôte vint nous ouvrir en personne. Ce rôle revenait habituellement à Kim, sa fille adoptive d'origine chinoise, mi-humaine, mi-démon. Sa mère, un succube, l'ayant abandonnée peu après sa naissance, Carter l'avait acquise au marché des esclaves et élevée comme son propre enfant. Kim était muette. Personne ne savait pourquoi. Elle adorait Carter et s'occupait des travaux ménagers dans leur appartement en sous-sol d'un immeuble en briques de neuf étages.

— Où est Kim ? Est-ce qu'elle va bien ? demandai-je à notre hôte en regardant autour de moi.

Carter parut surpris de nous voir, mais il ne dit rien. Sa tignasse rousse – entretenue avec soin mais savamment décoiffée pour l'effet – cachait de longues cornes qui s'enroulaient vers l'arrière comme celles d'un impala. Il portait un appareil orthopédique au genou et marchait avec une canne, mais il n'en demeurait pas moins suave et élégant.

— Elle est allée faire des courses, expliqua-t-il en nous invitant à entrer.

Il nous pria de nous asseoir, s'excusa, et se dirigea vers la cuisine.

Carter était un excellent hôte. Son salon était meublé à l'ancienne, avec des fauteuils et des canapés confortablement rembourrés et de solides tables d'ébénisterie. Un assemblage complexe d'ordinateurs occupait quasiment la moitié de l'énorme bureau, poussé dans un coin de la pièce, où Carter effectuait ses recherches.

Camille s'assit. Je l'imitai en promenant prudemment mon regard dans la pièce. C'était la première fois que nous venions sans Vanzir, et de toute évidence, ma sœur s'en trouvait aussi intimidée que moi. Nous ne savions rien des pouvoirs de notre hôte et je ne tenais pas à les découvrir de la mauvaise manière. Il était de notre côté, certes. Mais avec les démons, on ne pouvait jurer de rien.

Il revint rapidement en poussant devant lui une table roulante à deux étages. Une théière fumante et un plateau de petits fours se

côtoyaient sur celui du dessus. À l'étage inférieur, je découvris un panier contenant deux chatons pelotonnés l'un contre l'autre, qui se léchaient mutuellement. Ils avaient le poil long, blanc et soyeux, l'un parsemé de taches couleur crème et l'autre de touches noires, et ils semblaient particulièrement solides pour leur âge.

— Vous avez des chats ! m'exclamai-je.

Inexplicablement, cela me surprenait. Camille les chercha du regard. Je lui désignai le plateau.

Le démon hocha la tête.

— Oui. Ce sont des chats des Cyclades. Ils aiment beaucoup les gens. Vous pouvez les caresser, si vous voulez. La blanche et crème, s'appelle Roxy. La noire et blanche, Lara.

— Oh, Delilah ! Regarde comme elles sont mignonnes ! s'écria ma sœur.

Je la dévisageai.

— Euh... Il vaut peut-être mieux que j'évite de trop m'en approcher. Mais vas-y, toi. Fais-toi plaisir.

Même avec des chatons, il y avait toujours un risque que le félin en moi se rebiffe. Je souris. J'aurais bien voulu les caresser. Mais je préférais jouer la prudence. Ma sœur souleva Roxy et enfouit le nez dans sa fourrure.

— Oh, comme j'aimerais que nous en ayons aussi ! soupira-t-elle en se tournant vers moi.

Je me sentis un peu coupable.

— Bon, donne m'en un. On verra bien comment ça se passe. Mais tiens-toi prête à intervenir.

Elle plaça l'autre chaton entre mes mains en se tenant prudemment au-dessus de moi. Je me mordis la lèvre.

Lara avait une fourrure incroyablement douce et un petit museau adorable. Je sentis mes défenses se dresser, mais son charme l'emporta sur ma méfiance. Je m'apprêtais à la remettre dans son panier quand elle poussa un miaulement retentissant. Surprise, je la posai sur le canapé et, avant de comprendre ce qui arrivait, je me changeai en chat et sautai près d'elle. Ce cri signifiait « Je veux ma maman ! », et il n'y avait pas de maman en vue.

Je saisis la petite par la peau du cou et descendis du canapé pour me faufiler sous la table basse. Puis, en la retenant doucement d'une patte, j'entrepris de la nettoyer.

— Sois sage, soufflai-je. Tu as besoin d'une bonne toilette et tu ne l'as pas faite correctement.

Lara ne répondit pas. Elle me regarda avec de si grands yeux que je ne pensai plus qu'à une chose : la protéger. Elle se mit à ronronner. Je léchai plus fort. Lorsque Camille se pencha pour me regarder, je grondai. Je savais bien que ma sœur ne voulait aucun mal au bébé.

Mais il était absolument hors de question qu'on me l'enlève.

— Delilah ? Delilah, ma chérie, il faut te transformer ! S'il te plaît, ne nous force pas à te tirer de là par la peau du cou ! (L'autre chaton gesticulait entre ses mains.) Regarde, Roxy a besoin de sa sœur. Allez, Delilah. Maintenant, sors !

Son ton autoritaire me fit de l'effet malgré moi. Je ne voulais pas l'écouter ; pourtant, je me sentais obligée d'obéir. Je résistai un moment, puis je finis par sortir de ma cachette. Le chaton me suivit en me tapant joyeusement sur la queue. Je ne le rabrouai même pas.

Tandis que Carter déposait les petites au milieu d'un terrain de jeux, Camille me hissa sur le canapé et agita l'index dans ma direction. Je lui donnai un petit coup de patte. Elle rit et me caressa gentiment. Je me sentis suffisamment détendue pour reprendre mon apparence humaine et sautai sur le sol.

Cette fois, je me changeai lentement pour éviter les douleurs musculaires, brèves mais intenses, que provoquait une transformation trop rapide : elles pouvaient se révéler plus violentes que les crampes causées par une méchante accumulation d'acide lactique. Je restai à genoux sur le sol en attendant que le risque de spasmes soit passé puis, relevant les yeux, je découvris les visages souriants de Carter et de ma sœur penchés sur moi.

Je m'éclaircis la voix. Notre hôte rit doucement.

— Merci d'avoir ensoleillé mon après-midi. On ne doit pas s'ennuyer, chez vous. Mes chatons vont bien ; j'espère que vous aussi, Delilah ?

Je hochai la tête en essayant de comprendre ce qui s'était passé. D'habitude, je ne supportais pas les autres chats. J'avais toujours envie de les attaquer.

— J'imagine que leur âge fait toute la différence.

Les yeux de Camille s'éclairèrent.

— Alors nous pourrions peut-être en avoir un ou deux ? Tu serais leur mère adoptive, et...

Je secouai lentement la tête en regrettant de devoir briser ses illusions.

— Il vaudrait mieux prendre le temps d'y réfléchir. On ne sait pas comment Maggie réagirait. Si ça se trouve, elle essaierait de les manger.

Ma sœur croisa les bras d'un air blessé.

— Non, pas notre petite Maggie. Elle t'adore sous ta forme de chat ; si on la laissait faire, elle passerait ses journées à jouer avec toi !

— On pourrait essayer de trouver une solution. Les garder dans ta chambre jusqu'à ce qu'ils soient assez grands, peut-être ? On en reparlera plus tard. (Pour une fois, j'eus l'impression d'être la grande sœur. Je lui tapotai le bras.) Je sais combien tu aimes les chats. Je te

promets de me transformer plus souvent jusqu'à ce qu'on ait bien réfléchi à la question.

— Désolée, soupira Camille en se tournant vers Carter. C'est un débat récurrent chez nous. (Elle lui parla des Tregarts et des gobelins.) D'après la rumeur, Stacia serait en train de monter un camp d'entraînement pour démons, termina-t-elle. En avez-vous entendu parler ?

— Vaguement. Je ne peux rien confirmer pour l'instant. Je vais mettre quelqu'un sur l'enquête, et je vous préviendrai à la minute où nous en saurons plus. Au moins, vous avez découvert que la broyeuse d'os était arrivée sur Terre par une porte démoniaque. Pensez-vous que le Tregart ait pu mentir, ou dissimuler des informations ?

— Non, soupira Camille. Je ne doute pas une seconde que Menolly, Roz et Vanzir l'aient... convaincu de dire tout ce qu'il savait. À eux trois, ils disposent de techniques assez... élaborées.

Elle se tut, et me regarda. Aucune de nous ne voulait prononcer le mot « torture », qui nous trottait pourtant dans la tête – surtout depuis cette discussion avec Sharah et Mallen au sujet de la lycaine.

Une lumière dansa dans les yeux de Carter. Il nous sourit avec douceur.

— Il faut parfois faire des choses fort regrettables en temps de guerre. J'ai vu cela plus souvent que je ne veux m'en souvenir. (Il marqua une pause.) Je ne vous ai jamais expliqué pourquoi j'avais quitté les Royaumes Souterrains, n'est-ce pas ?

Il pencha la tête et ses cornes brillèrent dans la douce lumière.

— Non, dis-je, tandis que Camille secouait la tête. Nous avons toujours pensé qu'il ne nous revenait pas de poser la question. Mais nous aimerions beaucoup le savoir, si vous avez envie d'en parler.

Carter se laissa aller contre son siège et pressa les mains l'une contre l'autre en nous regardant d'un air sérieux.

— Je suis l'un des treize enfants nés de l'union d'une démonsse et d'Hypérion, titan grec qui veille sur le soleil et les étoiles. Nous avons vécu un temps avec notre père, puis notre mère nous a appelés auprès d'elle sur les terres d'Hadès, dans les Royaumes Souterrains. Elle espérait tirer avantage de notre héritage paternel ; elle n'y a gagné qu'une mort rapide et douloureuse.

Je le dévisageai, muette. Carter était le fils d'un titan et il avait douze frères et sœurs ? Les titans précédaient les divinités grecques. Responsables de leur montée en puissance, ils les avaient souvent combattues au fil des siècles. Nous nous trouvions quasiment en présence d'un dieu. Ne sachant pas si je devais m'incliner ou tomber à genoux, je choisis de rester immobile.

— Après la mort de ma mère, poursuivit Carter, je suis retourné chez mon père avec toute ma fratrie. Il nous a enseigné l'art de

l'observation : regarder, entendre, et faire preuve de patience. Puis il nous a chargés de nous rendre dans le royaume des mortels afin de consigner les interactions entre démons et humains. Quelques rares dieux, considérant comme les titans qu'il s'agissait d'une digne entreprise, ont confié à Mercure et Athéna le soin de nous guider. Nous avons constitué un réseau et formé d'autres personnes à être nos yeux et nos oreilles dans différentes parties du monde. C'est à nous, et à nous seuls, qu'elles adressent leurs rapports.

— Ces gens... sont-ils nombreux ? S'agit-il uniquement de démons ?

— Notre réseau est bien plus développé que vous ne pourriez l'imaginer, expliqua-t-il en secouant la tête. Il compte des demi-démons comme moi, des Fae, et d'autres espèces qui dépasseraient votre entendement. Nous veillons à garder l'anonymat, à moins qu'il nous paraisse nécessaire de nous révéler. Je crois qu'il est temps que vous sachiez qui nous sommes. Vous menez une guerre qui pourrait aisément tourner une page dans l'histoire de l'humanité, et elle implique directement les démons. La société Demonica Vacana s'intéresse de très près à ce qui pourrait se passer sur Terre au cours de ce conflit.

Carter dévoilait enfin ses cartes. Je ne savais pas quoi dire. Mais cela expliquait bien des choses, et je me sentais mieux à l'idée d'échanger nos informations avec lui.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda ma sœur.

Notre hôte haussa les épaules.

— J'aimerais que vous me considériez comme un ami. Que vous me racontiez votre histoire. Je voudrais que vous me teniez informé de ce qui se passe, afin de le mettre par écrit pour l'avenir. Au final, vous savez, je ne suis qu'un historien. Certes, je n'ai jamais promis de ne pas intervenir ; mais ma fonction première est de recueillir des informations et de les mettre à l'abri dans les Archives de Vacana, dissimulées dans les catacombes Demonica qui se trouvent sur une île inhabitée des Cyclades.

— Les Cyclades ? répétai-je.

Je mourais d'envie d'aller jeter un coup d'œil à ces archives !

— C'est un grand archipel grec de la mer Égée, expliqua-t-il.

— Pourquoi nous aidez-vous ? demandai-je soudain.

Si son travail consistait simplement à consigner des faits, à observer des événements, il n'avait aucune raison de prendre à cœur le sort des protagonistes. Ou de l'objet étudié, quel qu'il soit.

Il nous adressa un autre sourire plein de douceur et se pencha en avant.

— Ma chère enfant, je me sens beaucoup plus impliqué que vous pourriez le croire. Comme les enfants de mon père, les anciens Grecs,

j'aime tout ce qui est beau et sage. J'ai consacré ma vie à l'ordre, en m'efforçant de comprendre le présent et de conserver des traces du passé pour que le futur puisse apprendre. Mais surtout, je veux protéger ce monde, tout imparfait qu'il soit, de l'ingérence du peuple de ma mère pour que ma fille, mon enfant, y vive heureuse encore longtemps.

Son visage s'éclaira. Je souris. Je lisais la sincérité dans ses yeux.

— Comment devrions-nous gérer ce problème de camp d'entraînement ?

— Je partage votre point de vue, Delilah. Ne vous mettez pas à sa recherche. Pas pour le moment. À moins que vous ne souhaitiez attirer l'attention des démons. Vous voulez mon avis ? Attachez-vous à localiser le prochain sceau. (Il lança un coup d'œil à sa montre.) Je suis navré d'écourter ainsi cette conversation, mais j'attends un nouveau client dans une vingtaine de minutes. Je dois me préparer.

Camille se leva. Je l'imitai, et notre hôte nous raccompagna jusqu'à la porte.

Une fois installée derrière le volant de ma Jeep, je regardai longuement ma sœur sans rien dire. Nous étions aussi bouleversées l'une que l'autre.

— Bon, commençais-je enfin, brisant la glace. Alors Carter est plus ancien que les dieux.

— Pas nécessairement. C'est leur cousin, en quelque sorte. Est-ce que tu imagines la somme de connaissances qu'il possède ?

— Tu m'étonnes ! Je donnerais n'importe quoi pour les rentrer dans mon ordinateur ! Tu sais, j'y pense. Nous devrions également conserver ce genre d'informations pour l'avenir.

Je pourrais consacrer le reste de ma vie à organiser et classer ces données ! Mais je pressentais que Carter ne m'emmènerait pas avec lui dans les catacombes à sa prochaine visite.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Camille.

— On rentre, déclarai-je fermement. J'ai cédé sur cette visite, à présent tu dois te reposer. En plus, nous voulions recenser les boutiques de magie de la ville, et ce sera nettement plus simple avec Internet et le téléphone. Tu souhaitais également vérifier si Rice était toujours en Arizona.

— C'est vrai. Je vais demander à Luke de nous retrouver à la maison. Menolly comprendra. (Elle tira son portable de son sac et appuya sur la touche d'appel rapide.) Allô, Chrysandra ? Est-ce que Luke est là ?... Tu peux me le passer ?

Je démarrai et me dirigeai vers l'autoroute pendant que Camille s'entretenait avec le lycanthrope. Puis elle appela Iris pour lui dire que nous arrivions et pour la prier de préparer le déjeuner. Mais je ne pensais ni à manger ni à la route. Mon esprit s'attardait encore sur cet

appartement en sous-sol, et sur la bombe que Carter venait de nous lâcher dessus. J'aurais des millions de questions à lui poser. Mais cela devrait attendre.

Chapitre 8

En m'engageant dans l'allée, je remarquai immédiatement un véhicule inconnu garé devant chez nous. Une Volvo à quatre portes... Elle me semblait vaguement familière. J'aidai ma sœur à descendre de voiture et à gravir les marches du perron : malgré mon assistance, elle devait prendre appui sur la rampe. Alors que j'atteignais le sommet des marches, une violente dispute me parvint de l'intérieur de la maison.

— C'est quoi ce bordel ? marmonnai-je en ouvrant la porte.

Cela venait du salon. Iris courut à notre rencontre. Je lui poussai Camille dans les bras.

— Installe-la confortablement quelque part, s'il te plaît, et ne la laisse pas quitter son siège, sauf pour aller aux toilettes. Qu'est-ce qui se passe ? Qui est-ce qui hurle comme ça ?

Talon-Haltija semblait troublée.

— Je m'apprêtais justement à intervenir. C'est Nerissa... et...

Elle se tut et garda les yeux fixés sur le mur, juste à côté de ma tête.

— Tu fuis mon regard... Très bien. Qui est-ce ? Tu devrais me le dire avant que je le découvre moi-même. Un homme averti en vaut deux.

Je n'étais pas du tout d'humeur à jouer à qui crierait, gémirait ou argumenterait le plus fort.

— C'est Andy Gambit, avoua-t-elle en cillant.

— Gambit ?... Gambit ! Cette espèce de sale fouine est chez nous ?

Camille fit mine d'entrer de force dans le salon. Je lui barrai la route.

— Je m'en occupe, décrétai-je. Toi, tu vas gentiment t'asseoir dans la cuisine. Iris, s'il te plaît, fais-lui du thé, et attache-la s'il le faut. Je prends la situation en mains.

Sur ce, j'entrai dans la pièce. Andy Gambit me tournait le dos. Je restai un instant figée à contempler ce roi des journalistes véreux, maître de la calomnie, de la diffamation, de l'insinuation sordide et de la corruption, cette petite merde insignifiante qui compensait son manque de personnalité par des assauts de grande envergure contre tous les représentants de la communauté surnaturelle.

Nous étions devenus ses nouvelles cibles, après les Noirs, les Hispaniques et les Asiatiques. Il soutenait Taggart Jones, un facho qui

s'opposait à Nerissa pour le siège au conseil. Jones voulait reprendre aux Fae et à la communauté surnaturelle tous les droits qu'ils avaient acquis et, selon ses propres termes : « Remettre ces monstres de foire à leur place. Dans un placard. »

Et si Gambit se disputait avec Nerissa, cela ne pouvait signifier qu'une chose...

— Espèce de pute ! Perverse ! fulminait-il, inconscient de ma présence. Je savais bien que je finirais par te prendre en défaut ! Alors en plus de faire partie de ces foutus garous, tu es une gouine et une nécrophile ? Une baiseuse de cadavres ? Tu es la pute à sang de cette ignoble D'Artigo, c'est ça ? Autant l'admettre tout de suite... !

Je le saisis par l'épaule et le fis pivoter avec force. Il recula en bafouillant. Je le toisai de toute ma hauteur, puis me baissai pour le regarder dans les yeux.

— Comment osez-vous venir chez nous insulter notre invitée ? Vous cherchez les emmerdes ou quoi ? J'espère que oui, parce que vous venez de les trouver, bonhomme ! Vous avez dix secondes pour dégager de là avant que je me serve de votre tête comme d'un bélier pour défoncer la porte ! Foutez-moi le camp tout de suite, sinon j'appelle les flics et je vous poursuis pour violation de domicile !

Je fus forcée d'admettre qu'il avait plus de cran que je le supposais : avant que j'aie eu le temps de comprendre, il m'avait craché au visage.

— Salope ! Monstre ! Des abominations, tous autant que vous êtes ! Vous rendez les hommes complètement dingues puis vous vous servez d'eux pour prendre le contrôle de notre société ! Mais je vais vous montrer, moi, qui dirige ! Ce sont les humains ! Les vrais, ceux qui sont nés sur Terre !

Bingo ! Je lançai un coup d'œil à sa braguette. Il était aussi raide qu'un piquet de tente. Gambit nous désirait, et cela le terrifiait. Je m'essuyai le visage et constatai que Nerissa s'était positionnée derrière lui. Ses yeux brillaient d'une lueur féroce. Elle avait envie de se transformer, et moi aussi. Si cela se produisait, nous finirions toutes les deux par plonger les crocs dans la gorge de ce fumier.

Entre deux maux..., songeai-je. Je lâchai Gambit comme un vieux Kleenex et lui balançai un coup de poing dans le nez. Il s'écroula. Incapable de me retenir, je lui collai en prime un joli petit coup de pied au bas-ventre.

— Delilah..., gémit la puma-garou, qui semblait à deux doigts de craquer.

— Passe-moi le téléphone, ordonnai-je. Et va chercher Iris.

Elle s'exécuta. Je composai le numéro de Chase. Il devait être assis à son bureau, parce qu'il répondit à la première sonnerie.

— Johnson ?

— Chase, j'ai un problème. Effondré dans mon salon.

— Oh, oh ! (Sa voix trembla un peu.) J'ai l'impression que je ne vais pas aimer ce que tu t'apprêtes à me dire...

— C'est bien probable. Je viens d'assommer Andy Gambit. Je veux demander une injonction d'éloignement contre lui... enfin, un truc pour l'empêcher de revenir chez nous... Attends deux secondes.

La *Talon-Haltija* venait d'entrer dans la pièce. Le journaliste gémissait de douleur sur le sol.

— Iris, demandai-je en couvrant le combiné de la main. Quelqu'un a-t-il invité Gambit à entrer ? Toi, ou Nerissa ?

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Tu es folle ? Autant me demander si j'ouvrais à Stacia ! La porte n'était pas verrouillée. Il est entré sans rien demander quelques minutes avant que vous arriviez. J'étais d'ailleurs sur le point de le mettre dehors.

— Merci. Tu veux bien t'assurer qu'il ne bouge pas de là ? J'ai la police au téléphone. Chase ? repris-je. Je veux aussi porter plainte contre lui pour... euh, violation de domicile ? Enfin, pour être entré chez nous sans demander la permission, quoi, peu importe le nom officiel. Il a débarqué sans y être invité, et il a agressé Nerissa.

— Je vous envoie un homme. Mais tu sais, n'est-ce pas, que Gambit peut également porter plainte contre toi ? A-t-il proféré des menaces qui te permettent de dire que tu craignais pour ta sécurité ?

Je compris, au ton de sa voix, qu'il savait très bien que je n'avais pas eu peur. *Mais peut-être que...*

— Ouais, eh bien, il m'a traitée de salope et de monstre. Il m'a dit qu'il allait me montrer qui dirige cette société ; que c'étaient les vrais humains, nés sur Terre. Je considère ça comme une menace. (Je me passai la langue sur les lèvres.) Il avait une de ces gaules ! Ça ne passait vraiment pas inaperçu !

— Magnifique, commenta Chase avec une petite toux étranglée. Quel digne représentant de la gent masculine... Voilà qui me rend fier d'être un vrai mec et tout le toutim. Bon. OK. On va veiller à ce qu'il comprenne qu'il ne gagnerait rien à te poursuivre en justice. Répète-moi tout, sans rien oublier.

Alors que je finissais de lui raconter tout ce qui s'était passé depuis notre arrivée, la sonnette retentit. Nerissa alla ouvrir et revint en compagnie de l'officier Yugi, l'empathe suédois. Iris tenait Gambit en respect au bout de sa baguette d'aqualine. Le journaliste, toujours vautré sur le sol, observait d'un œil méfiant le cristal vrombissant que la *Talon-Haltija* agita sous son nez.

— Chase, il faut que j'y aille. Yugi est arrivé.

Je raccrochai et expliquai une fois de plus la situation. Nerissa compléta l'histoire en précisant que Gambit lui avait pincé les fesses.

Elle voulait porter plainte pour agression. J'ajoutai ma propre plainte pour violation de domicile. Je répétais également à Yugi que je m'étais sentie agressée dans ma propre demeure par cette espèce de pervers, et que c'était pour cela que je l'avais frappé. L'empathe menotta le reporter et l'entraîna sans ménagement. Gambit réclama un avocat, puis se mura dans le silence.

Je refermai la porte derrière eux et m'appuyai contre le mur en secouant la tête.

— Ce mec a de sérieux problèmes !

— Et un de ces quatre, on le retrouvera dans un fossé, gronda la puma-garou. Crois-moi, à force de répandre des calomnies sur les créatures surnaturelles, il finira par en énerver une qui passera à l'acte. Et je n'irai pas pleurer sur sa tombe. (Elle s'assit sur le canapé en gémissant.) Je vois déjà la prochaine édition du *Seattle Tattler*. Je vais être traînée dans la boue. « Puma-garou, lesbienne et nécrophile : portrait de la représentante des monstres de foire », annonça-t-elle d'une grosse voix.

Je ne pus m'empêcher de pouffer

— Ah ! Il aimerait surtout te regarder faire du catch, dans la boue ! Tu as vu la trique qu'il avait ? Alors qu'il était en colère ? C'était terrifiant.

Nerissa frissonna.

— Oui, j'ai remarqué. Ça m'a retourné l'estomac. Pourquoi ces pervers n'arrivent-ils pas à se mettre dans le crâne que nous ne sommes pas intéressées ? Que ça ne nous excite pas du tout de les voir baver devant nous et se gargariser de leurs blagues salaces complètement nulles et périmées ? Nous ne sommes pas des objets de masturbation, comme ils aimeraient le croire ! Je n'ai pas du tout envie de connaître les fantasmes de Gambit, mais je te parie dix contre un que nous jouons toutes les deux dans son petit film porno personnel. Ce crevard me donne la chair de poule. Crois-moi, c'est un violeur en puissance. Et honnêtement, je n'ai aucune envie qu'un type comme lui pense à moi, de quelque façon que ce soit.

— Moi non plus, renchéris-je d'une voix douce. À l'idée que ce genre de mec puisse fantasmer sur moi, ou pire, me toucher, j'ai envie de vomir une boule de poils.

— Ouais. C'est vrai ! (Elle dénoua sa queue-de-cheval et secoua sa magnifique chevelure blonde. D'un ton plus fauve que la mienne, elle ressemblait à la crinière d'un lion.) Au fait, qu'est-il arrivé à Camille ? J'espère qu'elle va bien. Elle semblait un peu pâle...

— Elle a été victime d'une forme de magie écoeurante. Je t'en parlerai pendant le déjeuner ; je préférerais attendre Luke.

— OK. Ça me laissera le temps de prendre une douche. Menolly et moi allons passer deux longues et luxueuses nuitées ensemble, sourit-

elle, les yeux brillants. J'espère que ça ne t'ennuie pas que je loge chez vous ? La maison est déjà bien pleine...

— Aucun problème. Nous apprécions ta présence et nous sommes heureux de t'avoir parmi nous. (Je lui pris la main d'un air joueur et désignai sa bague.) Je l'ai remarquée hier, et j'ai forcé Menolly à cracher le morceau. Vous êtes trop mignonnes !

La puma-garou caressa l'anneau passé à son doigt en souriant avec douceur.

— Je peux te le dire, puisque nous portons ouvertement ces bagues à présent. La semaine dernière, nous nous sommes dit... les mots... pour la première fois.

Je cillai.

— Vraiment ?

— Vraiment. (Elle hocha la tête.) Nous ne savons pas où tout cela nous mènera. Nous jouons encore avec des hommes, chacune de notre côté. Je veux dire, avec des hommes décents, pas des paparazzis pervers et glauques comme celui que nous connaissons et détestons toutes les deux. Mais nos cœurs s'appartiennent. Menolly est une femme extraordinaire. Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de quelqu'un. Elle me connaît entièrement. À l'intérieur comme à l'extérieur, termina-t-elle avec, sur le visage, une expression qui confirmait chaque mot.

— Écoute... Je pense que tu devrais me laisser lui parler de Gambit. Elle l'apprendra tôt ou tard, mais si c'est toi qui le lui dis, elle va péter un câble et balayer ce blaireau de la surface de la Terre pour lui faire payer ce qu'il t'a dit. Je sais combien nous aimerions que ça se produise ; mais ce ne serait pas une bonne chose.

— C'est sûr, soupira-t-elle, l'air mélancolique. Mais on peut toujours rêver, pas vrai ?

Elle éclata de rire et se dirigea vers la salle de bains. Je ne l'accompagnai pas : elle avait déjà séjourné chez nous assez souvent pour savoir où se trouvaient les serviettes. En regardant cette déesse amazone s'éloigner dans le couloir, je me pris à souhaiter que son couple fonctionne mieux que le mien.

Un coup frappé à la porte me tira de mes pensées. Iris alla ouvrir. C'était Luke.

— Alors ? Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda-t-il en regardant rapidement par-dessus mon épaule.

Je secouai la tête.

— Nous avons obtenu des informations qui soulèvent encore plus de questions. Iris, peux-tu aider Camille à nous rejoindre ?

J'invitai le loup-garou à me suivre dans le salon. Il s'installa dans un fauteuil et croisa les jambes en pianotant sur l'accoudoir. *Il est nerveux*, songeai-je. Sous sa rigueur de façade – queue-de-cheval

impeccable, efforts visibles pour conserver son calme – je perçus l'étincelle d'inquiétude qui dansait dans ses yeux.

Camille entra dans la pièce et se dirigea à petits pas vers le canapé. Elle semblait épuisée. La *Talon-Haltija* lui apporta une couverture et disparut en nous promettant des biscuits et du thé.

Luke observa ma sœur et huma l'air.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? questionna-t-il. Je sens comme une odeur...

Il s'interrompit et gronda.

— De lycaine, complétai-je de ma voix la plus douce.

Le lycanthrope releva vivement la tête. La peur lui déformait les traits.

— Non... Non ! Merde, mais où est-ce que vous avez été exposées à de la lycaine ? Et je croyais que cette saloperie affectait uniquement les garous... ! À moins que je me trompe depuis le début sur la véritable nature de Camille ? (Il se mordit la lèvre, et soupira.) Ce n'est pas... Ce n'est pas en rapport avec Ambre, n'est-ce pas ?

— Quand nous sommes allées examiner sa chambre, nous avons découvert un piège. En fait, il a explosé au visage de Camille. Verdict : lycaine. Apparemment, cette merde interagit méchamment avec le type d'énergie magique que Camille possède. Ça l'a carrément paralysée. J'ai dû appeler les urgences.

— Et Ambre ?

Il retenait son souffle. Je secouai lentement la tête.

— Nous avons retrouvé ses vêtements, ses clés, son sac... Mais aucune trace d'elle. Une étrange signature magique flottait dans la pièce. Nous n'avons pas la moindre idée de ce qui se passe. (Je marquai une courte pause.) Est-ce que tu crois Rice capable d'utiliser de la lycaine pour récupérer sa femme ?

Le loup-garou grimaça.

— J'aimerais pouvoir dire oui, parce que ce type est un tordu de première. Mais quand même... de la lycaine... (Il secoua la tête.) Je n'arrive pas à imaginer qu'un lycanthrope se serve de ce truc contre un de ses semblables ; à part un psychopathe. Et encore. Rice a beau être un enfoiré de sadique... (Il s'essuya les paumes sur les genoux et leva enfin les yeux vers moi.) Je ne sais pas. Mais j'aurais tendance à penser que non.

— Y a-t-il un moyen de savoir si Rice se trouve toujours en Arizona en ce moment ? Si oui, il n'a pas pu utiliser la drogue. Bien sûr, cela n'élimine pas la possibilité qu'il ait embauché quelqu'un pour faire le sale boulot à sa place.

Luke fronça les sourcils.

— Je n'ai plus de contacts là-bas. De toute la tribu, Ambre était encore la seule qui acceptait de me parler. À part... (Il se leva et se

dirigea vers la fenêtre.) J'avais un copain autrefois ; expatrié de la meute, lui aussi. Il est resté dans le désert. Je ne l'ai pas appelé depuis des siècles. Mais je peux essayer de le recontacter et de lui poser la question.

Il sortit son portable et fit défiler la liste de ses contacts. En le regardant, je m'aperçus qu'il était, comme nous, un marche-au-vent, un nomade sans racines. Lui, exclu de son clan ; nous, vivant entre deux mondes. Je constatai qu'un nombre surprenant de gens n'avaient pour seules attaches que la famille d'amis qu'ils se recréaient.

— Hé, pendant que tu cherches son numéro, dis-moi, qu'est-ce que tu fais pour Thanksgiving ? Nous prévoyons un énorme repas. Si tu as envie de te joindre à nous, ce serait vraiment avec plaisir. L'invitation s'étend aussi à ta sœur, bien sûr... quand nous l'aurons retrouvée.

Je n'allais tout de même pas ruiner l'effet de ma proposition en insinuant que je craignais qu'elle soit déjà morte...

— C'est une excellente idée, commenta Camille en changeant de position sur le canapé. (Je ne lui avais pas vu un air aussi fatigué depuis bien longtemps.) Quelle saloperie, cette lycaine ! Ça rend tout brumeux. Je n'arrive plus à ressentir le lien avec mes maris.

Luke nous regarda par-dessus l'écran de son téléphone et parut s'attendrir.

— Merci. J'apprécie beaucoup votre offre. En fait, Menolly m'en avait déjà parlé, mais je me voyais mal débarquer au beau milieu d'une réunion familiale. (Il se tut.) Voilà. J'ai retrouvé le numéro de Jason. Laissez-moi lui passer un coup de fil. On ne s'est pas parlé depuis plus d'un an.

Tandis qu'il s'isolait de l'autre côté de la pièce, je me tournai vers Iris.

— Crois-tu qu'il serait possible de déjeuner ? Nerissa ne devrait plus tarder à sortir de la douche.

— C'est sur le feu. J'ai mis le repas en route quand vous avez appelé. (Elle se mordit la lèvre et s'assit près de ma sœur.) Camille, je vais devoir m'absenter quelque temps cet hiver, et je me demandais si... si tu voulais bien m'accompagner avec Flam et Roz... Je veux dire, si tu penses pouvoir t'éloigner un moment de Seattle.

Ma sœur cligna des yeux et respira profondément.

— Est-ce que ça concerne... ?

Elle n'en dit pas plus et regarda la *Talon-Haltija*. De toute évidence, elle savait quelque chose que j'ignorais.

— Oui. Je crois que nous avons trouvé un moyen, mais c'est dangereux. J'aurais besoin d'aide.

— Hé là, deux secondes ! intervins-je. De quoi vous parlez ? Qu'est-ce qui se passe ?

L'esprit de maison échangea un regard avec ma sœur, qui hocha la tête.

— Nous devons bien leur en parler tôt ou tard, Iris. Surtout si les garçons et moi t'accompagnons dans les royaumes du Nord.

— Les royaumes du Nord ? Vous partez en expédition, ou quoi ? Mais pour quoi faire ?

La mine de l'esprit de maison m'apprit qu'elle n'anticipait pas ce voyage avec bonheur et allégresse. Cela ressemblait plutôt à de l'appréhension. Voire à de la terreur pure.

— Je vous raconterai tout, à Menolly et toi, dès que les garçons seront rentrés, promit-elle. Je suppose qu'il est temps d'ouvrir mon cercle de confidentes à d'autres que Camille... Et ne t'avise pas de lui reprocher son silence. Je lui ai demandé de garder ça pour elle parce que ça n'affecte en rien la guerre contre l'Ombre Ailée. Et parce que j'avais besoin de temps pour me préparer à ce que je dois accomplir.

Je mourais d'envie de savoir de quoi il retournait mais, repoussant ma curiosité à un niveau tolérable, je m'abstins gracieusement de la harceler.

— OK, pas de problème, lui assurai-je en la serrant rapidement dans mes bras. Si c'est ce dont tu as besoin, j'attendrai.

— Tu mens, mais c'est gentil. Je sais bien que tu ronges ton frein. Toutefois, cela pourra attendre. Pour l'heure, laisse-moi servir le déjeuner. J'entends Nerissa dans le couloir. Tu veux bien t'assurer qu'elle trouve le sèche-cheveux, s'il te plaît ?

Sans me laisser le temps de dire un mot, elle s'éloigna vers la cuisine. Je me tournai vers ma sœur, qui secoua la tête.

— N'essaie même pas. C'est à elle de t'en parler. En tout cas, attends-toi à faire un sacré tour de grand huit ! Tu te souviens du sort qu'elle a lancé, chez Stacia ? Celui qui a retourné les Tregarts comme des gants ?

Je sentis mon estomac se soulever, mais je hochai la tête.

— Oui. Je ne m'en souviens que trop bien.

— Eh bien, c'est en rapport avec sa magie... et son passé.

Luke nous rejoignit à cet instant.

— J'ai parlé à Jason. Il est encore vivant, c'est une bonne nouvelle. Les loups solitaires évoluent difficilement à l'écart de la meute. Bref. Il pense pouvoir nous obtenir des informations. Il a provoqué son excommunication en choisissant de partir ; ce n'est pas un paria comme moi.

— À table ! appela Iris depuis la cuisine.

Je fis un détour par la salle de bains des invités pour voir si Nerissa avait besoin d'aide. Je la trouvai déjà douchée, et le sèche-cheveux à la main.

— Tu es prête ? Le déjeuner est servi.

En entrant dans la cuisine, l'horloge murale m'apprit qu'il était 15 heures. Un peu tard pour déjeuner, mais beaucoup trop tôt pour dîner.

La *Talon-Haltija* nous avait préparé une soupe de tomates maison, des sandwichs au fromage grillé, une salade de fruits et une montagne étourdissante de cookies.

— Wouhou ! Des biscuits ! m'écriai-je en battant des mains.

— Toi et tes cookies, renifla Camille.

— Ce n'est pas ma faute. J'adore le sucré !

C'était tellement vrai que je mangeai mon sandwich et ma soupe, délicieux l'un comme l'autre, sans jamais quitter des yeux le gros lot : le dessert ! *Ouais !*

Peu après, la porte s'ouvrit sur les démons jumeaux. Ils avaient laissé leurs bottes crottées et leurs manteaux sur le perron, et ils semblaient frigorifiés. Roz se laissa tomber sur une chaise en tendant la main vers un biscuit, mais Iris l'arrêta d'une petite tape sèche.

— Le déjeuner d'abord, le gronda-t-elle. Allez vous laver les mains, tous les deux. Je m'occupe de remplir vos assiettes.

Roz et Vanzir s'exécutèrent d'un air contrit pendant que l'esprit de maison s'affairait sur le plan de travail. Elle leur servit deux sandwichs et deux bols de soupe.

L'incube mordit dans son casse-croûte et soupira d'aise en se laissant aller contre le dossier de sa chaise.

— Avant que vous demandiez, glissa-t-il entre deux bouchées, nous n'avons rien trouvé. *Nada*. Que dalle. Pas le moindre indice sur l'emplacement des quatre sceaux restants.

— Merde. Bon, eh bien, vous aurez essayé. (Je saisis mon bol et, ignorant Iris qui me faisait « non » de la tête, le vidai d'une traite.) Hum ! C'était trop bon. J'en voudrais bien un autre ; ainsi qu'un sandwich.

Et, histoire de patienter, je pris un biscuit dans le plat.

— Toi aussi ? demanda la *Talon-Haltija* à Camille.

— Oui, s'il te plaît. Je voudrais bien t'aider, mais je suis une vraie loque, s'excusa-t-elle en me regardant.

Voyant que je ne réagissais pas, elle fronça les sourcils. Il me fallut encore une bonne seconde avant de comprendre. Je me levai d'un bond.

— Attends, Iris. Laisse-moi faire. Assieds-toi et mange.

Je pris les commandes de la gazinière pendant que l'esprit de maison se hissait avec reconnaissance sur son haut tabouret.

— Qui en veut ? appelai-je en levant la louche.

À cet instant, on entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

— Qui veut quoi ? Et qu'est-ce qui sent si bon ? (Flam passa la tête dans la cuisine. Ses yeux d'un bleu glacial s'éclairèrent.) On

mange ?

— Oui, dis-je. Il reste des litres de soupe, et je vais faire griller d'autres sandwichs.

Le dragon entra, suivi de Trillian et Morio. Ils suspendirent leurs affaires au portemanteau et s'apprêtaient à prendre place à table quand ils aperçurent Camille. Leur bonne humeur disparut aussitôt.

— Camille... Merde, qu'est-ce que tu as ? demanda Morio.

En un instant, ils convergèrent tous les trois autour d'elle comme des abeilles sur une fleur.

— Ça va, leur assura-t-elle. Installez-vous. Nous avons beaucoup de choses à vous dire.

— Quelqu'un devra également briefer Menolly quand elle se réveillera, commentai-je en retournant un sandwich.

Confrontée de si près à l'odeur du fromage grillé et du pain chaud beurré, je m'aperçus que j'étais affamée. Notre métabolisme, plus actif que celui de la plupart des HSP, nous imposait de manger très souvent. En particulier sur Terre ; les aliments d'Outremonde, plus nourrissants, nous repaissaient mieux.

J'écoutai Camille raconter toute l'histoire, y compris l'entrevue avec Carter et ses étonnantes révélations au sujet de ses origines, en intervenant de temps en temps pour ajouter un détail. Alors que je tendais la main vers le pain pour confectionner de nouveaux sandwichs, Trillian se leva de table et vint me prendre les tranches et le couteau des mains, puis il entreprit de les beurrer et de me les tendre une par une. Je lui adressai un sourire timide.

Ouais. Il était toujours aussi arrogant et sûr de lui, mais quelque chose avait changé. Il se montrait beaucoup plus gentil avec nous depuis son retour. Le reste du monde ne passait plus au second plan lorsque Camille se trouvait dans la pièce. Était-ce parce que nous étions devenus une famille ? Ou à cause d'un événement survenu pendant la guerre ? Je l'ignorais, et je ne comptais pas poser la question. Quoi qu'il en soit, ce changement était très appréciable. Même Menolly se montrait déjà plus sympa avec lui.

Lorsque ma sœur se tut, Morio soupira.

— J'ai entendu parler de la lycaine. Nous devons impérativement arrêter celui qui la fabrique. Aucun individu correct n'accepterait de se salir ainsi. Merde, il faut au moins être aussi pourri qu'un Meré pour s'abaisser à ça ! (Il se tourna vers Luke.) Sais-tu s'il y a eu des disparitions inexplicables de loups-garous ces derniers temps ?

Le barman fronça les sourcils.

— En toute franchise, non. La plupart des lycanthropes m'évitent ; ils savent que je suis un paria et ne tiennent pas à se mettre mon ancien alpha à dos.

— Une de mes amies appartient à la meute de la péninsule

Olympique, intervint Nerissa. Les autres loups les acceptent mal parce que leur société fonctionne sur un modèle matrilineaire. Je vais l'appeler et lui demander si elle peut nous recevoir après le déjeuner. Elle pourra peut-être nous aider.

Je lançai un coup d'œil à l'horloge.

— Menolly ne se réveillera pas avant plusieurs heures. Luke, est-ce que tu voudrais nous accompagner chez la copine de Nerissa, si elle est dispo ?

Il haussa les épaules.

— Oui, à condition que ma présence ne la gêne pas. Je porte mon excommunication dans mon aura. La plupart des lycanthropes le sentent quand ils se tiennent suffisamment près de moi.

— Je l'ignorais, dis-je en me demandant à quoi ressemblait cette signature énergétique. (Je m'apprêtais à demander à Camille de regarder, mais je compris, à sa tête, qu'elle ne pourrait pas faire grand-chose de plus qu'une sieste pour l'instant.) Un homme puissant et viril aurait-il l'amabilité de porter ma sœur jusqu'à son lit ? Et pas de rigolade, hein ! Elle a besoin de se reposer. La lycaine l'a complètement retournée.

Ignorant les protestations de Camille, Flam la souleva prudemment dans ses bras.

— Je vais rester avec elle pour m'assurer que tout va bien, déclara-t-il. Pourriez-vous m'apporter un plateau quand ce sera prêt ?

— Je m'en occupe, lança Trillian tandis que le dragon s'éloignait vers l'escalier. Pendant que tu veilleras sur notre femme, le renard et moi en profiterons pour mener notre projet à bien.

— Quel projet ? m'enquis-je, vaguement inquiète.

— Nous avons des trucs à faire au studio, répondit-il simplement.

— Katrina est libre cet après-midi, annonça Nerissa en raccrochant. Nous devrions finir de manger et nous mettre en route. Sa tribu vit sur la péninsule, mais elle habite en ville. Luke, elle dit que tu es le bienvenu.

Je terminai de confectionner les sandwichs en me demandant où tout cela nous mènerait. L'enquête sur Ambre n'avait pas avancé d'un poil. Nous ne savions pas où elle se trouvait, ni même si elle était encore en vie. Frustrée, je préparai le plateau pour Flam, que le Svartan emporta. En mordant dans mon deuxième sandwich, je songai malgré moi que l'univers jouait à nous mettre des bâtons dans les roues. Et cela commençait à me fatiguer sérieusement.

Chapitre 9

Cela me parut très étrange de partir avec Luke et Nerissa ; je gérais habituellement ce genre d'affaires avec mes sœurs. Iris nous salua depuis le pas de la porte. Je levai la main en réponse et me sentis soudain terriblement seule.

Le ciel obscur menaçait de déverser une pluie torrentielle ; un petit vent glacé soufflait. Mon regard s'arrêta sur une bande de corbeaux perchés sur le grand chêne, derrière la maison. Était-ce Morgane, venue nous espionner ? Je secouai la tête – je commençais vraiment à devenir parano – et inspirai lentement. Une odeur de fumée, d'air rendu mordant par les gouttelettes de pluie scintillantes s'infiltra dans mes poumons, portant les lourds parfums du cèdre et du sapin, de la mousse et de la moisissure. L'automne était la saison de mon maître. Il régnait sur ces mois de l'année. J'éprouvais une nouvelle fois l'envie de l'invoquer, de parler avec lui. Sa présence devenait étrangement apaisante. Je me sentais plus calme quand je pensais à lui.

Je saisis un mouvement du coin de l'œil et me retournai brusquement. Il n'y avait personne. Pourtant, je sentis presque aussitôt le contact d'une main sur mon coude. *Hi'ran* ? Je reconnus sa chaleur, tout en sentant confusément qu'il ne s'agissait pas de lui. Je secouai la tête. Bizarrement, je me sentais déjà moins seule. Déverrouillant ma Jeep, je fis signe à mes compagnons de s'installer.

Nerissa prit la place du passager. Elle portait un jean, un haut à manches longues et des talons qui l'amenaient à ma taille. J'observai en souriant les fines ondulations des cheveux tombant en pluie dorée dans son dos. Elle était vraiment superbe. Je comprenais pourquoi Menolly avait flashé sur elle. Luke monta à l'arrière. Son visage n'était plus qu'un masque d'inquiétude. Il se tenait penché en avant, les coudes sur les genoux.

— Est-ce que tu voudrais bien t'asseoir au fond de ton siège et boucler ta ceinture, s'il te plaît ? Je ne veux pas être responsable de ta mort si nous avons un accident, les dieux nous en préservent.

Le loup-garou cilla, et s'exécuta sans poser de question. Tandis que je manœuvrais pour sortir de l'allée, son malaise m'apparut de plus en plus évident.

— Ça va, Luke ? S'il y a un souci, tu sais, tu peux nous en parler. Il haussa les épaules.

— Non. Enfin... Si. Malgré le mépris que j'éprouve pour Rice,

j'espère vraiment qu'il n'a rien à voir dans cette affaire. Un loup capable d'utiliser de la lycaine sur un autre membre de la tribu mériterait d'être fusillé sur le champ. Je ne veux pas imaginer que mon beau-frère ait le cran de faire cela, et encore moins contre ma sœur. Il semblerait que Sharah ne vous ait pas tout dit. Elle ne le sait peut-être pas – c'est le genre d'information que nous dissimulons soigneusement – mais une trop grande exposition à la lycaine peut conduire à l'asservissement total. Elle peut transformer un garou haut placé dans la hiérarchie de la meute en esclave geignard et soumis. Pour toujours, termina-t-il d'une voix pleine de fiel.

— Hum, ce n'est pas bon, grimaçai-je. Je l'ignorais, et je pense que Sharah n'est pas au courant non plus. Mais je crois comprendre que tu préférerais que nous gardions ça pour nous ?

Luke s'éclaircit la voix.

— Oui, s'il vous plaît. Est-ce que tu imagines ce qui se passerait si le grand public l'apprenait ? Comment les groupes haineux – ou n'importe qui en conflit avec un loup-garou – utiliseraient ces connaissances ?

Effectivement, je comprenais son point de vue. Si les Anges de la Liberté mettaient la main sur cette information, ils ne se contenteraient plus de cracher leurs discours haineux : ils passeraient à l'acte. D'autant qu'ils n'auraient aucun problème à financer la production de lycaine, ou à l'utiliser. Je les sentais prêts à tout pour se débarrasser de l'objet de leur dégoût et de leurs craintes.

— Mais dis-moi, Nerissa ? commençai-je en m'engageant sur Greenwood Avenue. Comment se fait-il que ton amie Katrina vive à Seattle alors que son clan se trouve sur la péninsule ?

— C'est parce qu'elle travaille en ville. Et parce que la meute peut plus facilement garder une patte dans les activités du Conseil de la communauté surnaturelle avec un membre pour la représenter.

Je me dirigeai vers le nord, traversai la zone du Bitter Lake, puis tournai à droite sur Westminster Way, et à gauche sur Dayton. À l'intersection de Dayton et de Carlyle Hall Road, je pris légèrement à gauche et longeai le Shoreline Community College. Grâce aux bois encore denses, la ville, à cet endroit, prenait des teintes verdoyantes. Après tout, on ne qualifiait pas Seattle de « Cité émeraude » par seul amour des livres de L. Frank Baum. Finalement, Carlyle se fondit dans la troisième avenue, et peu après cela, dans la 175^e rue, où je tournai à gauche.

— Elle habite loin, commenta Luke.

— Près du détroit, sur la 16^e.

Je tournai rapidement sur la 10^e, puis suivis la route qui sinuait à travers d'autres banlieues boisées, jusqu'à atteindre la 167^e : la dernière rue avant Puget Sound. Nous étions presque arrivés. Je

ralentis en entrant dans le cul-de-sac et me garai devant une demeure sans prétention, récemment construite à l'extrémité de la route.

Modeste ou pas, la maison n'était probablement pas donnée. Les propriétés du bord de mer comme celle-ci – le terme englobant tout ce qui bénéficiait d'une vue, même éloignée, sur l'eau – valaient très cher.

Je descendis de voiture. Le vent, balayant le détroit, faisait mousser les vagues et charriait le lourd parfum de l'iode et les cris des mouettes. Cela me rendit nerveuse. Comme la plupart des chats-garous, je n'aimais pas l'eau. Même s'il n'y avait pas le moindre risque que nous tombions dedans, la seule image de cette vaste étendue argentée me déstabilisait. Je n'avais jamais compris ce que les gens lui trouvaient de si apaisant. Pour moi, ce n'était qu'une énorme et terrifiante baaignoire.

Mais Luke, le nez au vent, prit une profonde inspiration et ferma les yeux en écoutant le vent siffler autour de lui.

— J'aime ce temps, confessa-t-il. Et j'adore cet endroit. Je ne retournerai jamais en Arizona, même si la meute me le demandait.

— Allons-y, suggéra Nerissa. Katrina nous attend. Delilah, je ne sais pas si Luke t'a briefée, mais voilà le point essentiel à retenir : on ne regarde jamais un loup-garou dans les yeux. C'est une forme de défi. Katrina n'est pas une dominante, mais cela pourrait quand même l'énervier. Quand tu la rencontreras, souris, hoche la tête, mais ne la dévisage surtout pas.

— Bien vu, commenta Luke. Je contrôle plutôt bien ce réflexe moi-même, mais la plupart des garous ne maîtrisent pas encore leur animal profond.

— Heureusement que tu me l'as dit. C'est exactement l'inverse dans le monde des félins-garous.

Je remontai la pelouse en pente qui courait jusqu'au seuil, puis j'attendis que Nerissa appuie sur la sonnette. Une légère odeur de peinture s'accrochait encore aux murs fraîchement peints, et se mêlait aux riches arômes de la terre retournée – Katrina devait donc posséder un jardin – et de la fumée de feu de bois. Un coup d'œil au toit confirma la présence d'une cheminée, qui crachait de petits nuages blancs.

La porte s'ouvrit sur une femme plutôt intimidante : cheveux noirs relevés en chignon, tailleur jupe et lunettes aux fines montures de métal. Sans bien savoir à quoi je m'attendais, ce n'était pas à cela. Impeccable, petite et menue – elle ne mesurait sans doute pas plus d'un mètre soixante-cinq – la mâchoire carrée et volontaire, on aurait pu, en d'autres temps, lui trouver une beauté légèrement masculine. Ses yeux, en revanche, étaient vraiment saisissants. Sombres, d'un brun brillant, ils ressemblaient à du chocolat fondu cerclé de topaze.

En apercevant Nerissa, un sourire illumina son visage, et la sévérité guindée laissa place à la beauté chaleureuse.

— Nessa ! s'écria-t-elle. Cela faisait si longtemps ! Ce sont tes amis ? (Elle nous observa, Luke et moi.) Je vois que vous êtes des métamorphes. Mais vous, ajouta-t-elle en me désignant, vous n'êtes pas un garou ordinaire.

À cet instant, le tonnerre gronda et les nuages se fendirent, déversant de grosses gouttes sur nous. Nerissa poussa un cri et se couvrit la tête. Katrina se décala pour nous laisser entrer.

— Bon sang, où sont mes bonnes manières ? Entrez, entrez !

Elle nous poussa vers la cheminée, qui se trouvait dans un coin du salon. Je m'étranglai de surprise à la vue d'une immense baie vitrée, offrant une superbe vision panoramique de Puget Sound. On avait élagué ce qu'il fallait de végétation pour offrir une vue directe sur l'immense corps aquatique. La vue, saisissante, aurait fait une photo magnifique.

— Comme c'est beau ! murmurai-je en me laissant tomber sur un siège placé contre la vitre.

La couche de verre, les rochers, et de multiples ravines entre la mer et moi, me permettaient d'apprécier pleinement le spectacle.

— Vous avez une très belle maison, ajoutai-je en regardant autour de moi.

Un parquet de bois dur, chaleureux et brillant, soulignait la teinte crème des murs, ornés de baguettes et d'étagères incorporées qui reflétaient la couleur et le grain du plancher. Les meubles, sombres et lourds, tout de cuir et de bois, s'harmonisaient avec les briques de la cheminée. Le tout ressemblait à un pavillon de chasse haut de gamme, en plus tranquilisant.

La pièce me faisait confusément penser à Yule ; elle sentait le solstice. Je compris pourquoi en découvrant un large bol contenant un pot-pourri bleu aux parfums d'épicéa, parsemé de bâtons de cannelle, de clous de girofle, et de ce qui ressemblait fort à des gousses de vanille séchées, posé sur une petite table d'angle jouxtant un fauteuil imposant.

Notre hôtesse s'assit dans un rocking-chair en bois recouvert d'un jeté en patchwork, que je la soupçonnai d'avoir confectionné elle-même.

— Merci, dit-elle simplement.

— Katrina, je te présente Luke, annonça Nerissa. C'est le loup qui...

Elle s'interrompit, écarlate, et se tourna vers lui.

— Ce que Nerissa essaie de dire sans m'offenser, c'est que je suis le paria. On m'a excommunié et chassé de mon clan sous peine de mort il y a plusieurs années. (Il repoussa ses cheveux vers l'arrière,

révélant une oreille entaillée. Je m'étranglai.) Je porte la marque des indignes.

Si Katrina fut surprise, elle n'en laissa rien voir. Au contraire, elle lui tendit la main.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, Luke. Soyez le bienvenu chez moi.

J'eus l'impression qu'un rituel muet venait de se tenir entre eux, ce que confirma l'expression soulagée de notre ami barman.

— Et voici Delilah, poursuivit Nerissa. C'est l'une des sœurs de Menolly.

Je réprimais un sourire en percevant une note de fierté dans sa voix à l'évocation de ma petite sœur. Nerissa en pinçait vraiment pour elle !

Katrina m'observa un moment.

— Elle est jolie, c'est certain. Mais pas aussi flamboyante que tu me l'avais décrite.

— Oh... Ce doit être Camille, l'aînée, expliqua Nerissa en rougissant furieusement. (Elle me lança un regard gêné.) Ne crois pas que je parle de vous à tout le monde. Uniquement à mes amis... (Elle s'interrompt.) Euh... attends... dit comme ça, ce n'est pas terrible non plus...

Je m'éclaircis la voix.

— Ne t'en fais pas, tant que tu ne nous présentes pas comme des candidats potentiels au *Jerry Springer Show*, tout va bien. (Je me tournai vers Katrina.) Je suis mi-humaine, mi-Fae, chat-garou à deux visages, et fiancée de la mort. Ce n'est donc pas étonnant que vous ayez senti d'autres énergies en moi.

Je me laissai aller contre la baie vitrée. Mes compagnons se mirent à leur aise, et l'on n'entendit plus que le bruit de la pluie sur la vitre et le toit. Au bout d'un moment, Nerissa soupira.

— Nous avons des questions difficiles à te poser, Katrina, commença-t-elle. Mais crois-moi, nous ne te solliciterions pas si ce n'était pas important.

— Ça paraît sérieux...

— Oui, confirmai-je. Des vies dépendent de l'information que nous recherchons. Nous ne savons pas si vous pourrez nous aider à progresser, mais nous devons essayer toutes les pistes possibles.

— Très bien. J'espère vous être utile. Demandez-moi ce que vous voudrez.

Elle se redressa, les épaules en arrière, les mains sur les genoux, et me regarda dans le blanc des yeux.

— Avez-vous déjà entendu parler de lycaine ?

Katrina réagit instantanément. Elle cilla et se recroquevilla légèrement dans son siège.

— Oui, frémit-elle. C'est une drogue ignoble.

Je soupirai.

— Sauriez-vous si quelqu'un en fabrique dans la région ? Nous avons déclenché un piège contenant ce produit en fouillant une chambre d'hôtel ; ma sœur Camille, une sorcière, a été assommée sur le coup. J'ai eu la chance de me tenir hors de la zone de déflagration. Nous supposons qu'il y en avait au moins un autre, et qu'il a servi à kidnapper une garou enceinte de sept mois. La sœur de Luke. Elle s'appelle Ambre.

— Oh, mon Dieu ! lâcha Katrina.

Elle émit un petit cri, que Luke reprit. Je me demandai ce qu'il signifiait, mais je n'eus pas le temps de poser la question.

— Je n'arrive pas à croire qu'on ait pu se servir de cette ignominie contre une femelle en gestation ! gronda notre hôtesse. Est-ce une alpha ?

Luke secoua la tête.

— Non. Et je ne peux pas m'empêcher de soupçonner mon beau-frère. Elle l'a quitté pour s'installer en ville. Au début, je pensais qu'il l'avait suivie depuis l'Arizona pour la forcer à revenir avec lui. Mais... tout de même, il s'agit de lycaine... et même si Rice est un sale con, je doute qu'il soit capable d'un tour aussi pervers.

— Appartiennent-ils au clan dont vous avez été excommunié ? demanda Katrina sans détour.

Luke haussa les sourcils.

— Avez-vous déjà entendu parler de la meute de la zone rouge ?

Apparemment, c'était le cas.

— Que la grande Mère vous protège ! Vous avez réussi à les quitter vivant ? Et vous dites que votre sœur est mariée à l'un d'eux ? (Luke hocha la tête. Katrina se mordit la lèvre.) Dans ce cas, je suis désolée. Les zone rouge haïssent ma tribu et nous attaquent régulièrement. Nous avons de la chance qu'ils vivent en Arizona !

— Mais pourquoi vous détestent-ils ? demandai-je.

J'avais encore tant à apprendre sur la politique des garous terriens ! La troupe de pumas de Rainier, dont Zachary et Nerissa faisaient partie, ne m'aimait pas beaucoup. À cause de mon héritage Fae, ils ne me considéraient pas comme un véritable garou et, d'une certaine manière, ils n'avaient pas complètement tort. Mais leur indignation vertueuse me restait sur le cœur plus que tout le reste.

Luke glissa ses mains entre ses genoux.

— Chose assez rare chez les lycanthropes, la meute de la péninsule Olympique est matrilineaire par nature, m'expliqua-t-il. Elle est dirigée par un conseil de femmes, ce qui va à l'encontre d'une longue tradition. Certains considèrent même ce fonctionnement comme une hérésie. Tout spécialement les clans patriarcaux tels que

celui de la zone rouge. (Il lança un rapide coup d'œil à Katrina.) Ce qui ne signifie en aucun cas que j'adhère à cet état d'esprit. Après tout, on m'a chassé à coups de pied parce que je ne parvenais pas à accepter l'autorité et l'injustice de l'alpha.

Notre hôtesse hocha la tête.

— Vous n'êtes plus un zone rouge. Chez moi, c'est un compliment. Enfin, revenons à votre sœur. Les mâles de votre ancienne tribu sont aussi entêtés que violents, mais vous avez raison. Je ne suis pas certaine qu'ils aillent jusqu'à utiliser de la lycaine.

— Si les loups de la zone rouge sont les pires de tous, mais qu'eux-mêmes ne s'abaisseraient pas à cela, alors ce n'est peut-être pas un lycanthrope qui a kidnappé Ambre, suggéra Nerissa. Mais qui, dans ce cas ? Et pourquoi ? (Elle se leva.) Est-ce que cela vous ennueie si je fais du thé ?

— Oh, je suis désolée, rougit Katrina. J'aurais dû vous le proposer. Fais comme chez toi, Ness. Je pense que tes amis ont d'autres questions à me poser.

Je souris et me laissai aller contre la baie vitrée. J'aimais bien Katrina. Elle semblait vive d'esprit et équilibrée

— Bien vu. D'ailleurs, les voici : auriez-vous entendu parler de disparitions inexplicables parmi les lycanthropes ces derniers mois ? Tout particulièrement des mâles ? Et savez-vous si les loups ont des ennemis dans la région – à part les groupes racistes, bien sûr ?

Soudain, les paroles d'Exo Reed me revinrent en mémoire : les gobelins et les Tregarts avaient essayé de kidnapper un couple de loups-garous beta. Jouaient-ils un rôle dans la fabrication de la drogue ? Il était trop tard pour le découvrir, mais je notai dans un coin de ma tête d'en parler aux autres en rentrant.

Katrina s'approcha de la fenêtre. Les hautes cimes des sapins ployaient sauvagement dans le vent. La Terre Mère nous concoctait une sacrée tempête.

— Vous savez quoi, maintenant que j'y pense, il se peut qu'un ou deux mâles aient effectivement disparu. J'assiste aux réunions du Conseil de la communauté surnaturelle. Il y a six mois, j'y ai rencontré d'autres loups-garous. Nous avons commencé à nous fréquenter, à sortir ensemble de temps en temps, vous savez, pour boire un verre ou jouer au billard...

— Vous jouez au billard ? s'écria Luke, dont les yeux s'éclairèrent. Elle haussa les épaules et lui sourit par-dessus son épaule.

— Je ressemble peut-être à la gentille bibliothécaire du coin, mais c'est uniquement pour le travail. Je conduis une Harley, et je me débrouille bien mieux à une table de billard que vous ne l'imaginez.

— On dirait un défi...

— Et peut-être qu'un jour, vous me prendrez au mot, rétorqua-t-

elle avec un petit sourire en coin.

Je pouvais sentir Luke depuis l'endroit où je me trouvais. Il était intéressé. Carrément, même. Et Katrina aussi, à en juger par le long regard qu'elle lui lança. Cool ! Nerissa et moi pouvions désormais ouvrir une agence matrimoniale ! Mais cela n'avancait pas notre enquête sur la disparition d'Ambre.

— Bref, reprit la louve. Nous nous voyons assez régulièrement. Mais trois d'entre eux ne sont pas venus au dernier rendez-vous : Doug Smith, Paulo Franco et Saz Star Walker. Attendez, je vais vous donner leurs numéros de téléphone.

Pendant qu'elle consultait son agenda, Nerissa revint avec un plateau sur lequel j'aperçus une théière, des mugs et un paquet d'Oreos.

— Ah ! Maintenant, on va s'entendre ! m'écriai-je.

Je m'empressai de prendre trois biscuits et de mordre dans le premier. La douceur de la crème se mêla, contre mon palais, aux miettes croustillantes et chocolatées. *Je pourrais vivre de biscuits...*, songeai-je. Si seulement Iris me laissait tranquille.

— Voilà, annonça Katrina en me tendant un morceau de papier. Je voulais les appeler la semaine dernière pour m'assurer que tout allait bien, mais je n'ai pas eu le temps. Nous n'avons pas pour habitude de prendre régulièrement des nouvelles les uns dans autres ; nous sommes juste amis.

— Merci. (Je pliai le papier et le glissai dans ma poche.) Alors, est-ce que vous savez si les loups-garous ont des ennemis dans le coin ? Peut-être un mage, ou un sorcier... enfin, quelqu'un de ce genre ?

Katrina secoua la tête.

— Je suis désolée, je l'ignore. Je me concentre principalement sur les besoins et les inquiétudes de ma meute. Le reste du monde nous critique déjà suffisamment comme ça, et je peux vous assurer qu'il n'y a pas beaucoup de garous dans cette ville qui se soucient de nous.

On discuta encore un moment en grignotant des biscuits, puis je remerciai notre hôtesse et me levai pour partir. Luke, Nerissa et moi atteignions ma Jeep quand le loup-garou s'arrêta.

— Je reviens. J'ai oublié quelque chose, annonça-t-il en retournant au pas de course vers la maison.

Je montai en voiture et fermai la portière pour me protéger de la pluie.

— Dix contre un qu'il est allé l'inviter à sortir, dis-je avec un grand sourire.

— Dix contre un qu'elle dira oui, rétorqua Nerissa.

Luke nous rejoignit un instant plus tard et boucla sa ceinture. Je lui lançai un regard par-dessus mon épaule.

— Alors ? Elle a accepté de sortir avec toi ?

Ses joues s'empourprèrent lentement d'une façon tout à fait adorable. Il baissa la tête.

— C'était si évident que ça ?

— Sans blague ! pouffa la puma-garou. Alors, raconte ! Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Luke émit un bruit qui ressemblait étrangement à un gloussement étouffé, puis il hocha la tête.

— Elle a accepté. Je n'arrive pas à le croire ! Mon Dieu, ça fait des années que je n'ai pas eu de rendez-vous ! J'ai une de ces trouilles !

— Et tu as bien raison, commenta Nerissa alors que je démarrais. Cette fille est un grand huit grandeur nature. Saute dans le wagon, mon gars, et accroche-toi à la barre !

Je m'arrêtai au QG de la brigade Fées-Humains du CSI afin d'appeler les amis de Katrina. Bien sûr, j'aurais pu utiliser mon portable, mais je voulais informer Chase de la possible disparition d'autres lycanthropes. Toutefois, je ne le vis nulle part.

— Yugi, y aurait-il une salle disponible avec un téléphone ? demandai-je.

Il me désigna l'une des salles de conférence. Je m'installai et tirai le morceau de papier de ma poche.

— Ça te dit, un coca, ou un truc à grignoter ? proposa Nerissa en ouvrant son sac à main. J'ai vu des distributeurs dans le couloir et je sais que tu ne peux pas rester très longtemps sans avaler de sucre.

Je sortis mon netbook, un achat récent dont j'étais très contente, et l'allumai avant de passer mon premier coup de fil.

— Méchante fille que tu es ! répondis-je alors qu'elle agitait un billet d'un dollar sous mon nez en souriant. Non, en fait, je pense que j'ai déjà mangé suffisamment de biscuits. (Je ne voulais pas l'admettre, mais j'avais tellement de glucose dans le sang que je n'appréciais plus trop la sensation.) Mais je veux bien un peu d'eau pétillante, si tu en trouves.

Elle hocha la tête et sortit. Luke s'installa dans un coin avec son téléphone portable. Je l'entendis parler à voix basse et je compris qu'il prenait des nouvelles du bar. Quand il raccrocha, je lui lançai un regard interrogateur. Il haussa les épaules.

— Chrysandra dit qu'ils prévoient une grosse nuit, mais qu'ils gèrent pour l'instant. J'ai encore un peu de temps avant d'y aller.

— Bien. Je vais juste essayer d'appeler ce Paulo.

Je composai son numéro et attendis. Après trois sonneries, une femme décrocha.

— Bonjour, commençai-je. Je m'appelle Delilah D'Artigo. Je cherche à joindre Paulo Franco. Serait-il possible de lui parler ?

— Et qui êtes-vous, d'abord ? aboya-t-elle en réponse. Est-ce que

vous avez une liaison avec mon Paulo ? Je vais vous dire une bonne chose : j'attends son enfant, alors bas les pattes !

Sur ce, elle éclata en sanglots.

— Attendez ! Non... Il ne s'agit pas du tout de ça ! Je vous assure que je n'ai jamais rencontré Paulo. J'ai juste besoin de lui poser quelques questions..., bafouillai-je, en faisant de mon mieux pour l'empêcher de raccrocher... et de croire le pire.

Quelques hoquets et un bruit de déglutition plus tard, elle reprit la parole.

— Vous êtes sûre ? Vous êtes bien sûre que vous ne tournez pas autour de mon Paulo ?

— Je vous le promets. J'appelle au sujet d'un loup-garou disparu. Je me demandais simplement si Paulo avait entendu des rumeurs à ce sujet.

Je décidai qu'il valait mieux jouer la sécurité plutôt que de lui demander pourquoi son Paulo n'était pas venu au rendez-vous avec Katrina et le reste de la bande. S'il y avait même une toute petite chance que l'amie de Nerissa ait fricoté avec lui, je préférais éviter de l'impliquer dans l'histoire. Mais mon interlocutrice m'épargna cette peine.

— Eh bien, vous pouvez ajouter un autre loup-garou à votre liste : Paulo n'est pas rentré depuis près de trois semaines. Je ne sais pas où il se trouve. C'est quelqu'un de très nerveux ; quand je lui ai annoncé que j'attendais un enfant, ça l'a rendu encore plus agité. Mais nous allons nous marier. Il a promis qu'il prendrait soin de moi, termina-t-elle d'une voix monocorde.

Mon interlocutrice était à présent effondrée.

— Comment vous appelez-vous ? J'aimerais venir vous parler. Je pourrais essayer de vous aider à le retrouver. Je suis détective privé.

Bingo. La proposition finit de la convaincre.

— Vraiment ? Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je peux me débrouiller...

J'eus soudain la vision d'un appartement pouilleux et d'une lycanthrope enceinte jusqu'aux dents, que menaçait le loup – métaphorique – à sa porte.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Comme je vous l'ai dit, j'enquête sur un autre garou. J'essaierai de trouver des réponses pour vous, mais je ne vous promets rien.

— Merci, souffla-t-elle. Je m'appelle Mary. Mary Mae Vegas. Je suis la fiancée de Paulo.

Voilà que d'un seul coup, je me retrouvais avec deux loups-garous disparus. Je pris rendez-vous avec Mary Mae pour le lendemain et notai son adresse. Puis tout en sirotant l'eau que Nerissa m'avait apportée, j'appelai Doug Smith et Saz Star Walker. Chou blanc sur

toute la ligne. Aucun ne répondit. Je demandai à Yugi de me trouver leur adresse à partir de leur numéro de téléphone.

— Bien sûr, Delilah. Si je peux t'aider... Donne-moi dix minutes.

Je flânai dans les couloirs en attendant. Mes pas me menèrent jusqu'au bureau de Chase. Je m'arrêtai devant la porte, la main sur une moulure de bois, et regardai à travers les persiennes relevées. D'habitude, je serais entrée pour lui laisser un mot. Mais cela me semblait déplacé à présent. Je n'étais plus sa petite amie. Nous étions... juste amis. Les yeux rivés sur ce bureau vitré, j'eus envie de pleurer.

— Ça va ?

Je sentis les mains de Nerissa sur mes épaules.

— Non. Pas vraiment. Chase et moi nous sommes séparés. Le nectar de vie a eu un effet dingue sur lui. Il a besoin de se trouver et, apparemment, je l'en empêche.

Une pointe d'amertume teintait ma voix malgré moi. Je ne voulais pas me laisser aller à ce sentiment. Surtout pas.

— Je comprends qu'il doive rester seul pour ça. Mais c'est douloureux.

— Oui. Oui, j'imagine. Je ne peux pas vraiment dire que je sais ce qu'on ressent. En général, c'est moi qui m'en vais la première. Sauf avec Vénus, termina-t-elle d'un ton un peu nostalgique.

— Est-ce que tu l'aimais ?

Vénus, l'enfant de la lune – un être sauvage, de bien des manières – était le chaman de la troupe de pumas de Rainier. Il se trouvait à présent sous la protection de la reine Asteria, qui comptait faire de lui l'un de ses chevaliers de Keraastar. D'après ce que j'avais pu comprendre, la troupe souffrait beaucoup de son absence.

— Ce n'est pas difficile d'aimer Vénus. En tomber amoureuse, par contre... Non. Il avait... il a beaucoup de pouvoir. Et le pouvoir séduit ; il crée une accoutumance. (Elle lâcha un petit rire.) Mais je suis beaucoup plus heureuse, à présent. Menolly et moi allons bien ensemble. Les hommes... c'est juste pour s'amuser un moment.

Je lui tapotai la main.

— Je suis heureuse que ma sœur t'ait trouvée. Elle a besoin de toi. Plus qu'elle ne l'avouera jamais.

Moi aussi, je rêvais d'un compagnon qui m'aime et me soutienne. Et, même si cela me peinait, je savais désormais que ce n'était pas Chase. Je l'aimerais toujours ; mais à présent que nous avons rompu, je comprenais que notre histoire n'avait aucun avenir. Quelqu'un, quelque part, attendait le bon moment pour entrer dans ma vie ; inexplicablement, l'idée me terrifiait. Malgré toute l'affection que je portais au détective, je commençais à regarder la vérité en face. Je n'avais jamais été amoureuse de lui. J'étais simplement éprise de

l'idée d'être amoureuse.

— Nerissa, il faut que je te pose une question.

— Quoi ?

Elle poussa un léger soupir et s'adossa à la porte vitrée, un pied contre le mur.

— La troupe me juge-t-elle responsable de l'état de Zach ?... Et lui... est-ce qu'il m'en veut ?

Il fallait que je sache.

Elle émit un petit sifflement.

— J'attendais cette question depuis longtemps. Je me demandais quand tu finirais par craquer. (Elle se tourna vers moi et, les mains sur mes épaules, me secoua doucement.) Écoute-moi. Ce qui est arrivé à Zachary est uniquement la faute de ce foutu Karvanak. Tu ne dois pas t'en vouloir. Je ne t'estime pas fautive. Zach non plus. Il... il veut juste rester un peu seul, le temps de guérir et de se familiariser avec sa nouvelle vie.

Les pensées se bousculaient sous mon crâne. Je fronçai les sourcils. Chase avait besoin de temps pour se préparer à vivre un millier d'années de plus que prévu, et Zach pour s'habituer à un corps qui ne fonctionnait plus aussi bien qu'avant. Et pendant ce temps, Camille et moi devions nous adapter, faire face aux transitions ; elle avec la reine Fae de l'ombre et la Mère Lune, et moi avec Greta et le seigneur de l'automne. Un tourbillon de changements, un vortex, menaçait de nous engloutir tous. Seulement, il n'allait pas nous emmener jusqu'à Oz. Il nous poussait vers la gueule béante des Royaumes Souterrains, où l'Ombre Ailée attendait de dévorer nos âmes, et celles du monde entier.

Je m'étranglai, prise de vertiges si intenses que je titubai. Nerissa me retint.

— Delilah, ça va ?

Je m'aperçus que j'avais oublié de respirer et j'avalai une longue goulée d'air. Au bout d'un moment, je sentis mes épaules se détendre. Je secouai la tête.

— Ouais... Ce n'est rien. Mon cerveau travaillait si vite que j'ai cru que la pièce tournait. Ça va aller, ne t'inquiète pas. Vraiment.

J'étais sincère. Tout irait bien. Je ne pouvais pas suivre le chemin de Chase ou de Zachary pour eux, ni prendre sur moi le fardeau de Camille – pas plus qu'elle ne pouvait assumer le mien. Mais j'étais à même d'affronter ma vie et mon destin. Subitement, j'eus l'impression qu'on m'avait ôté un énorme poids des épaules. Je pris conscience de la culpabilité que j'entretenais jusqu'à présent à propos de choses que je ne pouvais pas contrôler, et je respirai mieux.

— Tu es sûre ? s'inquiéta Nerissa en regardant autour d'elle. On peut aller s'asseoir un moment, si tu veux.

Je secouai la tête et soupirai longuement.

— Non, vraiment. Je me sens déjà mieux. (Je vis Yugi se diriger vers nous.) Mais dis, tu n'as pas répondu à ma question. Est-ce que la troupe de pumas me juge responsable ?

Elle détourna les yeux.

— Non. Ils en veulent à Zach.

L'empathe nous rejoignit à cet instant. Il s'éclaircit la voix et me tendit un morceau de papier.

— Voilà, Delilah. Ce sont les informations que tu m'as demandées. (Il lança un rapide coup d'œil à la porte du bureau de Chase et se dandina légèrement d'un air gêné.) Ce n'est peut-être pas à moi de te dire ça, mais... tu lui manques. Je le sais. J'ignore ce qui s'est passé, mais ça lui pèse.

Je lui tapotai l'épaule.

— Yugi, je n'ai pas éjecté Chase de ma vie. C'est lui qui a rompu avec moi. Mais nous sommes toujours amis.

Il hocha la tête et parut soulagé.

— D'accord. Eh bien, je devrais sans doute retourner à l'accueil. Tu as besoin d'autre chose ?

— Non, répondis-je en secouant la tête. Je crois qu'on a tout ce qu'il nous faut pour l'instant. (Je me tournai vers Nerissa.) Viens. Allons chercher Luke. Sa camionnette est garée chez nous. Il doit la récupérer pour aller travailler. Et puis, j'aimerais que Menolly vienne explorer ces nouvelles pistes avec moi.

En sortant du bâtiment, je regardai le ciel. Il pleuvait toujours. Les gouttes argentées battaient le macadam et menaçaient d'inonder le parking. Je ne savais pas ce que j'éprouvais ; un mélange de tristesse, de soulagement, de nostalgie, d'espoir et de solitude.

Mais, dans les profondeurs de mon être, je reconnus un sentiment qui ressemblait à de la hâte. Malgré tout ce que nous affrontions, je sentais que des choses différentes et nouvelles attendaient le bon moment pour apparaître à l'horizon. Et c'était plutôt excitant.

Chapitre 10

Le soleil venait de se coucher quand Luke monta dans sa voiture et nous quitta. Menolly était probablement levée. Je comptais lui demander de m'accompagner chez Doug et Saz : j'éprouvais une étrange réticence à l'idée d'y aller seule, et je ne voulais pas risquer d'entraîner Nerissa dans une situation dangereuse. En entrant dans l'allée, j'avais été soulagée de voir la Subaru de Morio garée devant la maison. Avec un peu de chance, tout le monde serait déjà rentré.

Je m'élançai vers le perron en esquivant les flaques, la tête enfoncée entre les épaules pour me protéger de la pluie incessante qui fendait violemment les cieux obscurs. Une fois au sec, je poussai un soupir de soulagement que Nerissa imita derrière moi. Elle était féline, elle aussi. Nous n'aimions pas beaucoup l'eau, ni l'une ni l'autre.

J'enlevai ma veste et la secouai avant d'ouvrir la porte. Sitôt entrées, une odeur riche et robuste nous assaillit. Du ragoût de bœuf aux oignons. Nous ne cuisinions jamais à l'ail, par respect pour Menolly, mais Iris utilisait généreusement toutes les autres plantes à bulbe qu'elle pouvait trouver.

Un autre effluve se mêlait à celui de la viande – du pain de maïs. Mon estomac gronda. Malgré toutes les saletés que j'avais grignotées pendant la journée, je m'aperçus que j'étais affamée. L'esprit de maison débarrassait la table quand j'entrai dans la cuisine, mais un énorme faitout attendait sur le feu, et il restait plusieurs tranches de pain.

Menolly, qui flottait près du plafond, descendit jusqu'à Nerissa et s'arrêta à quelques centimètres du sol pour la regarder dans les yeux. La puma-garou lui glissa les bras autour de la taille et leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser passionné. Nerissa glissa la main dans les cheveux de Menolly et, serrant une poignée de tresses, lui tira doucement la tête en arrière pour l'embrasser plus profondément, en posant son autre main en coupe sur ses fesses. Au bout d'un moment, alors que nous étions tous hypnotisés par la scène, elles se séparèrent, les yeux brillants. Les crocs de ma sœur étaient légèrement descendus.

Waouh. C'était chaud ! Je me passai la langue sur les lèvres en me demandant s'il était normal d'être aussi excitée par le spectacle de ma petite sœur embrassant sa chérie. En fait, j'envisageai un peu plus sérieusement de regarder du côté des copines pumas de Nerissa. Je n'étais pas hostile à l'idée d'aimer une femme. L'opportunité ne s'était simplement jamais présentée.

Menolly claqua des doigts devant mon visage.

— Hé, ho ? Chaton, c'est l'heure de manger !

— Hein, quoi ? Oh. Oui. (Je m'installai à table. Rozurial fit signe à Iris de rester assise avant de me tendre un bol et une tranche de pain.) Nous avons des trucs déments à vous annoncer !

Menolly se laissa aller contre sa chaise et posa les pieds sur les cuisses de Vanzir. Le chasseur de rêves haussa un sourcil avec un petit sourire supérieur mais ne dit rien, et laissa les bottes à talons hauts où elles se trouvaient.

— Camille nous a déjà raconté ce qui s'était passé ce matin, expliqua ma cadette. De la lycaine. Quelle belle saloperie. Comment va Luke ?

— Très bien, souris-je. En fait, il a décroché un rendez-vous avec Katrina – la copine de Nerissa du clan de la péninsule Olympique. On dirait qu'il lui a tapé dans l'œil.

Je leur racontai notre après-midi.

— Est-ce que quelqu'un envisage d'aller voir la fiancée de Paulo ? s'enquit Menolly.

— J'ai rendez-vous avec elle demain. Ce soir, j'aimerais aller rendre visite à Smith et Star Walker. Et je ne veux pas y aller toute seule. Tu m'accompagnes ?

— Ah non, ça fait chier ! Je devais passer la nuit avec Nerissa !

Menolly ne boudait pas souvent ; mais là, elle me faisait la totale, avec lèvres en avant, et tout.

— Ça va, sourit la puma-garou en l'embrassant sur la joue. J'ai besoin de me reposer un peu de toute façon si nous allons danser plus tard. Va aider Delilah. J'en profiterai pour faire un petit somme. (Elle serra Iris dans ses bras et prit quelques tranches de pain.) Si cela ne vous ennuie pas, je les mangerai en me mettant en pyjama. Delilah, est-ce que je peux coucher dans ta salle de jeux ?

Quand Nerissa séjournait chez nous, je lui prêtais la pièce où j'entassais tous les jouets pour chat et autres accessoires indispensables au bien-être de mon animal (pas si) intérieur (que cela). Étant donné que cela se produisait de plus en plus souvent, nous y avons installé un canapé-lit pour qu'elle puisse se reposer ou passer la nuit avec Menolly. Ma sœur n'était pas encore suffisamment sûre d'elle pour emmener son amante dans son antre, et personne ne le lui reprochait. Il y avait toujours un risque, avec les vampires. Le prédateur en eux pouvait à tout instant reprendre le contrôle, et si celui de Menolly se réveillait pendant le sexe, nous pourrions au moins intervenir et protéger Nerissa.

— Oui, bien sûr. Vas-y, répondis-je en désignant vaguement l'escalier de la main.

Je lançai un coup d'œil à Camille, toujours effondrée dans le

rocking-chair. Elle semblait déjà un peu mieux, mais la lycaine l'avait salement ébranlée.

— Comment tu te sens ?

— J'ai l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. (Elle hocha la tête.) Nous devons impérativement découvrir qui fabrique cette drogue et l'arrêter. Ce produit est dangereux, et pas seulement pour les lycanthropes. Avec une charge un poil plus forte, je serais probablement encore paralysée.

Flam, assis près de ma sœur, gronda et me regarda dans les yeux.

— Je peux t'aider, si tu veux. C'est une chose de s'adonner à la magie noire, et une autre de fabriquer de la lycaine. Si tu découvres l'identité de celui qui a blessé Camille en posant ce piège, je me ferai une joie de l'éradiquer de la surface de la Terre.

— Je n'en doute pas. À votre avis, qui saurait nous renseigner sur les boutiques de magie de la ville ? demandai-je en jouant avec un morceau de pain.

— Wilbur, décréta Morio en relevant lentement la tête. Sans l'ombre d'un doute. Quelqu'un voudrait-il avoir l'obligeance d'aller le chercher ? Et de s'assurer qu'il laisse Martin chez lui ?

Je grognai. Je ne portais pas vraiment Wilbur, notre voisin, dans mon cœur. Ses activités de nécromancien l'emmenaient sur des chemins gris très foncé, pour ne pas dire obscurs ; mais il nous avait prêté main-forte à plus d'une occasion. Nous étions parvenus à former avec lui une trêve maladroite après que Menolly avait brisé le cou de Martin et failli lui arracher la tête.

Martin, sa goule, remarquablement bien conservée malgré un décès survenu plusieurs années auparavant, portait un costard et ressemblait un peu à un comptable d'outre-tombe. Wilbur et lui entretenaient une relation de maître à serviteur doublée d'une forme de copinage qui me mettait légèrement mal à l'aise. Toutefois, je ne voulais pas poser de questions qui risquaient de m'en apprendre plus que nécessaire.

Menolly grommela.

— Bon, bon, j'y vais. De toute façon c'est toujours moi qui m'y colle, parce que vous savez qu'il a envie de se taper un vampire et qu'il s'excite tout seul chaque fois qu'on fait appel à lui. (Elle se leva en s'étirant.) Mais je vous préviens, s'il me la joue mains baladeuses, je lui fous une droite qui l'enverra directement chez Hel. À tout de suite. Je reviens avec la cavalerie, lança-t-elle en sortant.

Je finis mon repas et débarrassai la table. J'étais en train de faire la vaisselle quand on frappa à la porte d'entrée. Morio alla ouvrir et revint en compagnie de Trenyth, le conseiller de la reine Asteria. L'elfe, ayant fait tout le chemin à pied depuis le portail de Grand-mère Coyote, était trempé comme une soupe. Il entra sans sourire.

Je compris à l'instant qu'il y avait un problème.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en lui désignant une chaise. Est-ce à propos de notre père ?

Trenyth nous observa tour à tour.

— Bien, vous êtes toutes là. Non, attendez. Où se trouve votre sœur, Menolly ?

— Elle va revenir. Est-ce que c'est au sujet de Père ? insista Camille, plus pâle encore qu'un instant auparavant.

L'elfe soupira.

— Il n'est pas blessé, si c'est ce que vous craignez. Mais, oui. Le message que j'apporte... vient de lui.

Il semblait triste. *Putain, qu'est-ce qui se passe ?* Trenyth évoluait à la périphérie de nos vies depuis que nous avions liquidé Luc le Terrible et la première escouade de Degath envoyés par l'Ombre Ailée. Nous entretenions désormais une relation amicale quoique professionnelle avec le vieil elfe, bras droit de la reine. Je me demandais parfois ce qu'Asteria deviendrait sans lui.

Il s'installa à table. Iris lui servit une tasse de thé et des cookies, qu'il grignota poliment. J'eus toutefois l'impression qu'il ne les trouvait pas du tout à son goût.

— Comment va sa majesté ? demandai-je pour rompre le silence.

— Bien, bien. Elle...

Il s'interrompit et poussa un profond soupir.

— Quoi ? insistai-je.

Camille se redressa sur son siège en l'étudiant avec intensité. J'échangeai un regard avec elle. Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Non, rien, soupira encore Trenyth. Disons juste que les plans ne se déroulent pas tous comme prévu. Je ne peux pas vous en dire plus.

Il prit une gorgée de thé et, silencieux, observa le liquide fumant.

Dix minutes plus tard, la porte de la cuisine s'ouvrit sur Menolly et Wilbur. Grand et solidement charpenté, habillé comme un bûcheron, il ressemblait à un membre des ZZ Top avec sa barbe de trois mètres, ses cheveux emmêlés retenus en queue-de-cheval, et ses lunettes de soleil en pleine nuit. Toutefois, une sorte de pétilllement autour de lui indiquait également la présence de la magie – et d'une bonne dose de testostérone.

— Puisque Menolly est de retour, j'aimerais vous parler à toutes les trois. En privé, précisa Trenyth. Cela ne prendra que quelques minutes. Ensuite, je m'en irai. (Il désigna la porte à tous les autres, y compris Flam et Iris.) S'il vous plaît, accordez-nous un peu d'intimité.

Face à cette présence imposante, nos compagnons s'exécutèrent automatiquement sans un mot.

J'attendis. De toute évidence, le contenu de son message était

extrêmement important, sans quoi il nous l'aurait remis devant les autres. Enfin, après un long silence pesant, il se pinça l'arête du nez en grimaçant.

— Je déteste cela, soupira-t-il. (Il leva vers nous un visage affligé.) J'ai appris à vous connaître et à vous respecter, ces dernières années. Je vous apprécie beaucoup, toutes les trois. C'est sincère ; je tiens à ce que vous le sachiez. Hélas, cela rend les choses encore plus difficiles.

Oh, oh ! Une annonce débutant par « je déteste cela » n'augurait rien de bon.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je d'une voix calme.

Trenyth inspira profondément et poussa un long soupir. Puis il tira un parchemin roulé de sa poche et nous montra le sceau. Merde, c'était celui de la reine Tanaquar ! Mais pourquoi l'ambassadeur elfe venait-il nous remettre un pli officiel de la reine des Fae ?

Le vieil elfe brisa le sceau et se racla la gorge.

— Son altesse Asteria, souveraine d'Elqavene, confie par la présente à son fidèle conseiller Trenyth Vesalya le soin de porter sur Terre un édit officiel de la reine Tanaquar, amie et alliée du trône elfique.

Le silence régnait dans la pièce. Nous attendions qu'il poursuive.

— Ce royal décret de sa majesté la reine Tanaquar s'adresse à Camille Sepharial te Maria, également connue sous le nom de Camille D'Artigo, fille de l'ambassadeur Sephreh ob Tanu ; elle devra naturellement se conformer aux termes d'icelui.

Il s'interrompit.

Je me redressai. Ainsi, l'ordonnance visait uniquement Camille... Cela ne me soulageait pas du tout ; au contraire. Nous fonctionnions bien mieux en équipe. Ensemble, rien ne pouvait nous arrêter. Du moins, nous étions méchamment intimidantes.

Ma sœur, livide, l'air profondément vulnérable, se força à se pencher en avant.

— Continuez, Trenyth, s'il vous plaît. Finissons-en au plus vite.

Le vieil elfe fit alors une chose sans précédent. Il porta la main de ma sœur à ses lèvres et l'embrassa doucement.

— Très bien, gente dame.

Camille retira lentement sa main. Trenyth lissa le parchemin.

— Camille te Maria, nous connaissons votre intention de vous allier à la cour d'Aeval, reine de l'ombre. Sachez que si vous poursuivez dans cette voie, vous serez mise au ban de la société d'Y'Elestial et considérée comme une paria jusqu'à ce que vous reveniez sur votre changement d'allégeance. Vous conserverez votre position au sein de l'OIA, mais votre tâche consistera uniquement à retrouver les sceaux spirituels.

» Pendant la durée de ce ban, vous ne pourrez plus approcher de la ville d'Y'Elestial ou de la demeure de Sephreh ob Tanu. Vous ferez vos rapports à Menolly et Delilah D'Artigo. Elles effectueront la liaison avec le quartier général de l'OIA, dont vous suivrez les ordres à la lettre. Il vous sera interdit d'entrer personnellement en contact avec les membres de la Cour et la Couronne, y compris Sephreh ob Tanu ; eux-mêmes ne vous aborderont plus que par le biais d'un émissaire. Pour vous punir d'avoir foulé au pied vos obligations et vos allégeances, sachez qu'à compter de ce jour, vous n'existez plus aux yeux de la Cour.

Trenyth posa le parchemin et regarda ma sœur.

— J'ai un autre message, ma chère enfant. Je suis, cette fois encore, profondément navré. Votre père m'a chargé de vous remettre ceci, termina-t-il en lui tendant une enveloppe.

Camille la prit d'une main tremblante. Il lui fallut un moment avant de se résoudre à l'ouvrir. Elle en tira une page unique, qu'elle lut.

— Oh !

Elle laissa tomber la lettre et posa la main sur sa bouche. Elle essayait d'être forte, de s'empêcher de pleurer ; mais ses yeux s'emplirent de larmes, et débordèrent.

Je ramassai le papier et le lus à voix haute :

— Camille,

» Je suis navré de devoir en arriver là, mais mon devoir passe, et passera toujours en premier. Je croyais que tu appréhendais tes obligations de la même manière ; apparemment, je me trompais.

» Si tu te ranges du côté d'Aeval, tu ne seras plus ma fille. Je te renierai officiellement. Choisis avec sagesse. Ton avenir au sein de la famille dépend de tes prochaines décisions. Tu manques déjà suffisamment à ton devoir de loyauté envers la Cour et la Couronne en envisageant un tel changement d'alliance.

» Porte-toi bien. Je t'aimerai toujours, mais je ne peux pas être ton père si tu t'entêtes dans cette direction.

Je roulai la lettre en boule et m'agenouillai près de Camille, qui se jeta dans mes bras en sanglotant.

— Sales enfoirés ! Minables ! fulmina Menolly en tapant du poing sur la table. Je savais bien qu'on ne pouvait pas se fier à sa pseudo-tolérance, à celui-là ! Alors comme ça, tu es assez bien pour chercher les sceaux spirituels, mais indigne de mettre les pieds en ville ? Qu'elle aille se faire foutre, cette pute, avec sa Cour tout entière ! Elle ne vaut manifestement pas mieux que Lethesnar ! On aurait dû s'en douter. Mais que Père te traite comme ça, après tout ce que tu as fait pour notre famille, pour lui... ! Putain ! C'est moi qui le renie !

Trenyth nous observa longuement, puis il se leva et me sépara de

ma sœur avec beaucoup de douceur. Il la força à se tourner vers lui et lui tint gentiment le menton alors qu'elle fuyait son regard.

— Regardez-moi, Camille. Regardez-moi dans les yeux. Sachez que la reine Asteria ne porte pas de tels jugements sur vous. Vous êtes très respectée à Elqavene ; vous serez toujours la bienvenue dans notre ville, et dans les appartements de la reine. Mais également... chez moi.

— Merci, répondit Camille d'une voix si faible que je l'entendis à peine.

— Je vous considère toutes les trois comme mes filles adoptives, ajouta le vieil elfe. Étant littéralement marié à mon devoir, je n'ai ni épouse ni enfants. Mais je vous ai vues affronter des dangers qui feraient frémir de grands hommes. Je vous ai vues surmonter la peur et l'inquiétude pour remplir votre devoir du mieux que vous le pouviez. J'admire votre courage. Alors, si vous avez besoin de séjourner en Outremonde, sachez que mes chambres d'amis vous seront toujours ouvertes. Recevez ma gratitude, et mon hospitalité, en remerciement de vos efforts pour sauver ces deux mondes.

À cet instant, le voile de sagesse de ses yeux anciens se fendit, révélant un mélange de compassion, d'inquiétude et d'amour. Je ne doutai pas un instant de sa sincérité. Menolly non plus, apparemment.

— Vous êtes un mec bien, Trenyth.

Elle donna néanmoins un coup de pied dans le buffet, mais je vis qu'elle n'avait pas vraiment le cœur à cela. En temps normal, elle aurait laissé un trou béant.

— On devrait les envoyer chier et tout laisser tomber ! Je savais que Père ne tiendrait pas longtemps dans son nouveau rôle bienveillant et débordant d'indulgence ! Et s'il a menti en prétendant tolérer Trillian, il ment également lorsqu'il dit m'accepter aujourd'hui. Désavouer l'une d'entre nous, c'est nous renier toutes les trois !

Camille essuya rapidement ses larmes du revers de la main. Elle tremblait toujours, et je savais qu'elle avait le cœur brisé. Mais elle se redressa et rejeta les épaules en arrière.

— Trenyth, accepteriez-vous de transmettre un message de ma part à l'ambassadeur Sephreh ob Tanu et à la reine d'Y'Elestial ?

Le vieil elfe hocha la tête.

— Bien sûr. Souhaitez-vous l'écrire ?

— Non, vous pourrez le leur dire en face. J'ai toute confiance en votre mémoire. Répondez à la reine Tanaquar que je remplirai mon devoir comme on me l'a demandé et que je ferai mes rapports à mes sœurs, mais que sa majesté n'a pas besoin de me payer si je suis pour elle une si grande déception. Je combattrai gratuitement les démons s'il le faut. Rien ne m'importe autant que remporter cette guerre.

— Et à votre père ?

Je retins mon souffle. Menolly avait les yeux rivés sur Camille.

— Dites-lui... dites à l'ambassadeur que Camille D'Artigo est désolée qu'il ait perdu une fille. Que l'appel de la Mère Lune reste plus fort que son approbation. Et que... (Sa voix se brisa, mais elle se reprit rapidement.) Et que son devoir va d'abord et avant tout à sa déesse. Je lui souhaite une longue et heureuse vie. Apparemment, je ne serai pas là pour la partager.

Sur ce, elle pivota et disparut dans le couloir. J'échangeai un regard avec Menolly.

— J'imagine que c'est tout, conclus-je après un long silence. Dites à notre père que Menolly et moi sommes écœurées et furieuses, et qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il évite de nous contacter, sauf pour affaires officielles, pendant un bon moment. Je lui transmettrais volontiers ce message moi-même par le miroir des murmures, mais je suis trop en colère et je risque de me transformer en lui parlant.

— Moi, ajouta Menolly, je n'ai rien à lui dire. À part que je n'ai pas besoin de lui et que je ne veux pas de lui dans ma vie. Mais Trenyth, sachez bien que nous ne sommes pas fâchées contre vous. On vous a assigné une mission de merde, ce soir.

L'elfe baissa la tête. Il était écarlate.

— J'aurais préféré que l'on confie à un autre cette pénible tâche. Je redoutais cette entrevue. Pourtant, il valait mieux que je m'en charge, plutôt qu'un imbécile officieux. (Il resserra ses robes autour de lui.) Je m'en vais à présent. Je vous en prie, prenez soin d'elle. J'imagine à peine ce qu'elle peut ressentir en ce moment.

— Ne vous inquiétez pas. Nous veillerons sur elle.

Je le raccompagnai jusqu'à la porte de derrière et le regardai s'enfoncer dans la nuit. *Ouais*, songeai-je, *l'automne s'annonce vraiment charmant*.

Pendant que Menolly allait rejoindre Camille, je rappelai les autres dans la cuisine en les priant de ne pas poser de question.

— Je vous raconterai tout plus tard. Autant éviter de réveiller le lion qui dort pour l'instant.

Et laisser ma sœur lécher seule ses blessures, ajoutai-je mentalement.

Lorsque Camille entra dans la pièce un instant plus tard, tout le monde comprit qu'elle avait pleuré. Toutefois, Menolly lança à la ronde un regard qui disait clairement « Bas les pattes ! », et nul n'osa prendre le risque de la contrarier. Flam la toisa d'un œil mauvais. Trillian et Morio parurent inquiets. Mais Camille leur adressa un petit hochement de tête, et personne ne dit rien.

Roz s'empressa de détourner d'elle l'attention générale.

— Yo, Wilbur ! Tu veux manger un truc ?

Le nécromancien se racla la gorge et se laissa tomber sur une chaise.

— Je veux bien du café, si vous en avez. Noir, s'il vous plaît. Et une petite douceur pour l'accompagner ? ajouta-t-il en regardant Menolly.

Elle poussa un sifflement perçant.

— Bas les pattes, mon grand ! prévint-elle. Je croyais pourtant te l'avoir dit en venant.

— Ce sacré bout de bonne femme m'en a collé une belle, s'esclaffa-t-il en se frottant la joue. Très bien, très bien, j'abandonne. Mais on dirait que vous avez des biscuits. Je ne dirais pas non.

Je lui tendis le plateau en songeant que mes sœurs et moi deviendrions sa boîte à biscuits personnelle si ça ne tenait qu'à lui. Mais ça ne nous intéressait pas. Wilbur était trop grossier pour nous. Il mordit dans un biscuit tandis que Roz lui servait une tasse de thé.

Notre voisin regarda Camille, fronça les sourcils, et huma l'air.

— Tu sens la lycaine, déclara-t-il. Tes sens sont probablement sens dessus dessous ; pas vrai, fillette ?

Je regardai Menolly en me demandant si elle lui avait parlé de la drogue, mais elle secoua la tête.

— Tu arrives à le sentir ? m'étonnai-je. Que sais-tu d'autre sur ce truc ?

Il avala sa bouchée avant de répondre.

— Tout. J'ai appris ça dans la jungle, avec les Opérations spéciales.

Nous avions récemment découvert que son séjour dans l'armée incluait un passage dans une espèce de force spéciale tellement secrète qu'elle n'avait même pas de nom. Nous savions juste qu'elle relevait du corps des Marines.

— Il y a beaucoup de loups-garous, dans la forêt tropicale ?

Il disait avoir été stationné en Amérique du Sud, sans jamais préciser où.

— Ouais. À côté des métamorphes qu'on croise là-bas, tu ressembles à un gentil gros minet. Les Guerriers jaguars. Rapides, efficaces, incroyablement dangereux. Mais moins que les Traqueurs, des loups-garous gris mexicains, habiles chasseurs, qui ne montrent aucune pitié envers les intrus. Ajoute à ça les métamorphes coyotes, originaires d'Amérique du Nord, arrivés à l'époque où je me trouvais là-bas. Ceux-là sont encore plus imprévisibles que les autres : aussi prompts à t'aider qu'à te trancher la gorge. Ils ont pris pas mal de territoires aux Traqueurs, grâce à la lycaine.

— Les coyotes-garous touchent à la lycaine ? Mais, ils n'ont pas l'impression de trahir leurs cousins ?

Je ne connaissais que deux représentants de cette espèce, dont Marion, l'amie de Siobhan et propriétaire du café *La Féerie urbaine*. Mais elle se rangeait du côté des gentils. Quelques semaines

auparavant, elle avait aidé Camille et Siobhan à échapper à un maniaque obsédé par la phoque-garou. Je ne la croyais pas un instant capable d'éliminer qui que ce soit.

— Attends. Est-ce que ces coyotes sont des garous ? demanda Roz.

— Techniquement, ouais. Mais ils préfèrent le terme de « métamorphe ». Ils sont un peu différents des autres. On dit qu'ils descendent du grand Coyote en personne.

— Hmm. Un peu comme Kyoka le chaman se trouvait au sommet de l'arbre généalogique des araignées-garous. Cela dit, dans leur cas, l'évolution n'était pas tout à fait normale. (Je m'éclaircis la voix.) On trouve des coyotes en Arizona, n'est-ce pas ?

— Comme dans tous les États, à ce que je sache, répondit Wilbur en fronçant les sourcils. Bon, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Elvira (il désigna Menolly) m'a dit que ça concernait les boutiques de magie ?

Menolly cracha entre ses dents ; Wilbur leva le majeur dans sa direction. La tablée entière se figea. Je tournai très lentement les yeux vers ma petite sœur. Elle défilait le nécromancien du regard. *Aïe !* Ça sentait le roussi ! Brusquement, à la stupéfaction générale – y compris Wilbur dont le front luisait de sueur – elle éclata de rire, et je me détendis.

— Sais-tu si des sorciers ont ouvert une boutique dans les environs ? demanda Camille en se penchant en avant. (Elle semblait complètement retournée ; mais, comme toujours avec elle, le devoir passait avant tout.) Des gens capables de fabriquer de la lycaine ? C'est une question de vie ou de mort. S'il te plaît, si tu as la moindre information, tu dois nous le dire.

Il la regarda lentement de haut en bas, sans la lorgner, pour une fois.

— Je connais les effets de cette saloperie, commença-t-il d'une voix bourrue, où perçait toutefois une douceur inattendue. On m'en a balancé une sacrée décharge dans la poire, une fois. Je suis resté dans le coaltar pendant plusieurs jours. Bien sûr, je ne possédais pas d'antidote, mais bon... On dirait que tu as réussi à surmonter les effets. OK, poupée. File-moi un papier et un crayon. Je vais te dire ce que je sais.

Je poussai un bloc et un stylo vers lui. Il nota un nom et une adresse, et me renvoya le carnet.

— Ce gars s'est installé en ville il y a quelques mois. J'ai entendu dire qu'il ouvrait une boutique, alors je suis allé voir ce qu'il proposait. Je cherchais un composant assez rare pour un sort. Mais j'ai failli tourner de l'œil en passant la porte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? questionnai-je en me disant que sous

ses dehors bourrus, Wilbur n'était pas un mauvais bougre.

— L'énergie, à l'intérieur, était si dense que je n'arrivais presque plus à respirer. Soyez prudentes. Le mec s'appelle Van, et sa partenaire Jaycee. D'après moi, ce sont tous les deux des enchanteurs. Je ne sais pas quelle tradition ils suivent, mais je peux vous dire qu'ils sont dangereux et chaotiques. Je suis ressorti de là aussi vite que je pouvais et je n'y ai plus jamais remis les pieds. J'imagine que la boutique est toujours ouverte.

Merde ! Si Wilbur avait peur d'y retourner, ces deux-là devaient être particulièrement à craindre. Le nécromancien ne s'effrayait pas facilement, et il maîtrisait son art. Il fallait sans doute une sacrée dose de mauvaise énergie pour l'impressionner. Je lançai un coup d'œil au calepin.

— *Au bazar magique de Madame Pompée*, lus-je. Waouh ! Le vieux nom de série B !

Des images de loups-garous et de bohémiennes typiques des productions des années 1960 me traversèrent l'esprit.

— Crois-moi, ça n'a rien d'un film. Ces gens sont réels, et si quelqu'un produit de la lycaine dans le coin, je parie que c'est eux. Il y a mauvais et mauvais. Ces deux-là évoluent du côté ultra sombre de la force. (Il croisa les bras et se laissa aller contre sa chaise en secouant la tête.) Je me demande si...

— À quoi tu penses ? l'interrogea Camille. (Elle grimaça en changeant de position.) Je pourrais avoir une autre tasse de thé, s'il vous plaît ?

Trillian s'exécuta avec empressement tandis que Wilbur se caressait la barbe.

— Un jour, pendant une mission dans la jungle, j'ai rencontré un vieux chaman de la tribu des Guerriers jaguars. Il s'était éloigné de son village au cours d'une vision et s'en trouvait à plus de seize kilomètres. Quand je lui ai demandé pourquoi il se cachait, il m'a expliqué qu'il avait involontairement franchi les limites du territoire koyanni – celui des coyotes métamorphes qui fabriquaient la lycaine. Ce vieux bonhomme aurait pu nous terrasser d'un battement de cil, et il était mort de trouille.

— Et ?

— Eh bien, je me demande si Van et Jaycee sont en relation avec des coyotes métamorphes. Je ne connais pas suffisamment cette espèce pour affirmer qu'ils ressemblent tous à ceux que j'ai connus pendant mon service, mais...

— Mais c'est une chose à vérifier, complétai-je pour lui.

Camille s'éclaircit la voix.

— Nous savons que les coyotes-garous ne sont pas tous mauvais. D'ailleurs, si nous découvrons un lien entre les métamorphes et la

boutique de magie, nous demanderons à la coyote que nous connaissons de nous en dire plus sur les clans des environs.

— Il va falloir faire preuve de délicatesse sur ce coup, intervint Menolly. Ce n'est donc pas un travail pour moi. Je suis trop brusque. Camille, Delilah et toi pourriez peut-être aller au café demain pour vérifier tout ça. Tu t'en sens capable ?

— Ouais. Ça va aller. (Elle bailla. Je la sentis prête à s'effondrer de fatigue, physique et nerveuse.) Je devrais déjà être en meilleure forme. En attendant, je n'ai qu'une envie, c'est de dormir. Mais si vous rencontrez le moindre problème cette nuit chez ces deux loups-garous, prévenez-moi et je vous rejoins...

— Tu n'iras nulle part ce soir ! l'interrompt Iris. Flam, conduis-la dans sa chambre !

Le dragon jeta la couverture de ma sœur sur son épaule, puis souleva sa femme dans ses bras et se dirigea vers l'escalier. Trillian le suivit avec un plateau à thé. Morio leur emboîta le pas, mais il se tourna vers moi en atteignant la porte.

— En cas de pépin, appelle-nous. Nous viendrons tous les trois. Mais ta sœur a besoin d'une bonne nuit de sommeil si tu veux qu'elle aille mieux demain. La lycaine l'a profondément bouleversée. Plus que tu le crois.

— Il n'y a pas que ça, intervint Menolly en fronçant les sourcils. Iris, accompagne-les. Demande à Camille ce que Trenyth voulait nous dire. Mais je vous préviens, allez-y mollo avec elle, sinon je vous jure que je vous tranche la gorge !

— Crois-tu que la drogue ait pu causer des dommages permanents ? demandai-je au *Yokai*. D'après Sharah, l'organisme de Camille devrait parvenir à l'évacuer avant demain.

— Sharah est un excellent médecin, mais elle ne travaille pas avec la magie. Pas comme ta sœur et moi, répondit-il, l'air grave. Je crains que les sorts de Camille soient un peu plus hasardeux dans les jours à venir. J'espère qu'elle ne gardera pas de séquelles. Mais seul le temps nous le dira.

Il sortit sans attendre et disparut dans l'escalier.

— J'espère qu'il se trompe et que Camille aura dégagé cette saloperie de son système pour de bon demain matin, soupira Menolly. Par contre, elle ne digérera pas aussi facilement le message de notre cher papa. (Elle flotta jusqu'au sol avec une mine sinistre.) Cette lycaine et les saloperies du même genre nuisent à la communauté surnaturelle tout entière, et pas seulement aux cibles prévues. Bon, tu es prête ? Allons rendre visite à tes loups-garous. Je n'ai pas envie de gâcher ma nuit dans une quête inutile. Nerissa et moi avons si peu d'occasions de passer du temps ensemble que nous voulons profiter de chaque minute.

Je pris mon manteau et lançai un coup d'œil vers l'escalier.

— Je crois qu'on devrait laisser le triumvirat avec Camille. Elle a besoin de soutien, ils ne seront pas trop de trois. Vanzir, Roz ? L'un de vous veut-il nous accompagner ?

Le chasseur de rêves se leva d'un bond.

— Je viens. Roz, tu raccompagnes Wilbur ?

Il enfila une veste en jean épais et nous emboîta le pas. J'insistai pour qu'on prenne ma voiture. J'étais trop grande pour me sentir vraiment à l'aise dans la Jag de Menolly. En outre, les voitures de sport me faisaient penser à des joujoux, amusants, certes, mais bien moins efficaces que ma Jeep.

Ma sœur prit la place du mort. Vanzir s'installa à l'arrière et, tout en m'engageant sous l'orage, je me demandai combien de fois nous nous étions déjà fauflés ainsi dans la nuit, sous la pluie ; combien de fois nous avons couru vers le danger. À force de compter sur notre chance, un de ces quatre, elle finirait par nous lâcher.

Nous déplorions déjà de nombreuses pertes. Mais tant de choses risquaient encore de s'écrouler sous nos pieds... Chaque pas était un point d'interrogation. Chaque mouvement, un domino. Nous pouvions uniquement nous efforcer de prendre les meilleures décisions possibles au fur et à mesure, en espérant que le château de carte ne s'effondre pas sur nous.

Chapitre 11

Menolly ronchonna contre mon choix de véhicule jusqu'à ce que je lui enjoigne de la fermer, ce qui amusa beaucoup Vanzir. Je me dirigeai vers la demeure de Doug Smith, sur Queen Anne Hill, l'une des plus hautes collines de Seattle. Je n'aurais jamais pensé qu'un loup-garou choisisse d'élire domicile dans un coin aussi classieux ; les préjugés ont souvent la vie dure

Pendant que je m'efforçai de voir à travers la pluie battante qui imposait des heures sup' à mes essuie-glaces, ma sœur relata les propos de Trenyth au chasseur de rêves. Celui-ci demeura silencieux un bon moment, puis il s'éclaircit la voix.

— Je sais que vous aimez votre père, mais je trouve son attitude complètement naze. S'il se tape la reine comme vous le pensez, je vous parie que c'est elle qui l'a convaincu d'agir de la sorte. (Il se pencha entre nos sièges.) Je ne partage pas grand-chose avec Camille, mais c'est quelqu'un de bien. Elle s'efforce de faire ce qu'il faut. En fait, il se peut que son mariage avec Trillian soit à l'origine de toute cette situation : papounet boude et grommelle contre son nouveau gendre, la reine lui offre une belle occasion de tout envoyer bouler : paf, il ne marche pas, il court.

Cela se tenait. D'ailleurs, l'idée m'avait traversé l'esprit une heure auparavant.

— On pourrait demander conseil à Grand-mère Coyote, suggérai-je.

Menolly siffla entre ses dents.

— Camille a déjà une dette envers elle pour leur dernière consultation, tu te souviens ? La vieille a dit que le sacrifice avait déjà commencé. C'est peut-être cela, la cause de tout ce merdier.

— Non, je ne pense pas. Je crois, pour être honnête, qu'elle évoquait le décès d'Henry. Mais je ne le dirai jamais à Camille. Elle risquerait de se sentir coupable.

Je donnai un coup de volant pour éviter un chien fou qui traversait la route, et comme aucun véhicule n'arrivait en face, je passai en pleins phares en attendant d'atteindre la ville.

— Elle s'estime déjà responsable, souligna Vanzir. Je crois qu'elle ne se pardonnera jamais la mort du vieux bonhomme. Mais, les poulettes, vous négligez un point essentiel. La question n'est pas de savoir comment tout cela a commencé, mais comment vous allez gérer le problème. Comptez-vous soutenir votre sœur, ou la laisser se faire

piétiner sans rien dire ? (Il frappa du plat de la main dans le siège de Menolly.) Avez-vous seulement pris la peine de dire à votre père ce que vous ressentiez ?

Je lançai un rapide coup d'œil à ma sœur. Elle paraissait perplexe. Pourtant, il en fallait beaucoup pour la faire hésiter.

— Nous lui avons envoyé un message par l'intermédiaire de Trenyth..., commença-t-elle.

— Un message ? Voyez-vous ça ! Et qu'est-ce que vous lui avez dit, « Oh, là là, papa ! Ce n'est pas très gentil de parler comme ça à ma sœur ! » ? Vous êtes vraiment complexes, les filles. Comment pouvez-vous être à la fois sublimes, dangereuses, et aussi dégonflées ? Ah !

Il se laissa retomber contre son siège en croisant les bras. Je le regardai dans le rétroviseur. Il haussa un sourcil de l'air de me dire : « Et toc ! »

— Il a raison, soupirai-je après une minute de silence.

— Oui, mais je n'avais pas l'intention de l'admettre avant un bon moment. Tu permets que j'essaie de conserver une bribe de dignité ? termina Menolly avec un soupir purement théâtral.

Ça doit être cool, des fois, de ne pas être obligé de respirer ; en particulier dans les parfumeries ou le rayon lessive du supermarché, songeai-je, avant de secouer la tête pour ramener mes pensées au problème actuel.

— Alors ça veut dire qu'on prend Père entre quatre yeux à travers le miroir des murmures ? demandai-je d'une voix douce.

Menolly hocha la tête en sifflotant.

— On dirait bien.

À l'arrière, Vanzir rit doucement.

Je fus prise d'un très mauvais pressentiment en me garant devant chez Doug. Le lycanthrope vivait dans une espèce de monstruosité d'un étage, à la façade criblée de minuscules fenêtres. Je ne vis aucune lumière à l'intérieur et, malgré la saison, les herbes folles envahissaient le jardin. Une lampe, fixée au-dessus de la porte, éclairait l'escalier du porche, ou plutôt la plaque de béton qui tenait lieu d'entrée.

Je descendis de voiture et gravis les marches de pierre brisées menant à la cour. La boîte à lettre était légèrement de guingois. Quand je l'ouvris, une masse de courrier s'en échappa. Je ramassai la pile en fronçant les sourcils, lus le nom du destinataire sur une des enveloppes – Doug Smith ; nous étions donc au bon endroit – et remis le tout à l'intérieur.

Le carré de mauvaises herbes démesurées qui passait pour un jardin disparaissait quasiment sous un tapis de feuilles mortes jaunes, brunes et cuivrées. La végétation s'insinuait entre les morceaux de roche brisée qui constituaient le chemin. Des pieds de fougère et des

arbres sempervirents de petite taille, nichés sous les fenêtres, encerclaient la maison.

La villa était vieille, abîmée par les intempéries : la peinture pelait sur les côtés par plaques aussi grosses que le poing. Les fenêtres s'ouvraient vers l'intérieur. On y avait cloué des moustiquaires plutôt que de les mettre correctement en place. La porte se situait au sommet d'un second escalier aux marches étroites, quatorze, d'après mon rapide calcul, fermé sur les côtés par des rampes de fer, que j'évitais soigneusement de toucher. Je n'avais vraiment pas besoin de me brûler, en plus de tout le reste.

Après une seconde d'hésitation, j'appuyai sur la sonnette, qui carillonna dans les profondeurs de la demeure. Au bout d'un moment, n'obtenant pas de réponse, je sonnai à nouveau, tambourinai sur la porte. *Nada.*

J'échangeai un regard avec ma sœur avant de sortir mes crochets. Très peu de gens savaient que j'en possédais, mais ces objets pouvaient se révéler extrêmement pratiques. Depuis qu'une harpie m'avait enfermée dans une pièce pendant qu'on assassinait un gérant de boutique, je m'étais promis de ne plus jamais me retrouver coincée de la sorte. En tout cas, pas à cause d'une serrure aussi simple. Je me mis au travail et perçus bientôt un clic étouffé. Lentement, je tournai la poignée et ouvris la porte.

Sans un bruit, je la poussai davantage et me glissai à l'intérieur, tous les sens aux aguets. Le froid régnait dans la maison. Elle semblait déserte. Je fis signe à Menolly et Vanzir de me suivre. Ma sœur ferma la porte derrière elle.

Je pénétraï dans un couloir carrelé au sol aussi usé que les murs. Cet endroit avait sérieusement besoin d'un coup de frais. L'index sur les lèvres, j'avançai à pas de loup jusqu'au salon enténébré. Un coup d'œil m'apprit qu'il était vide.

Le chasseur de rêves me tapota le bras.

— Peut-être qu'il dort ? suggéra-t-il dans un murmure quasiment inaudible.

Je secouai la tête.

— J'en doute. Menolly, tu veux bien monter à l'étage pour vérifier ? Tu es plus silencieuse que Vanzir et moi réunis.

Elle me dépassa comme une ombre. Je me surpris à espérer qu'elle trouverait Doug Smith dans sa chambre. Dans le meilleur des cas, il se réveillerait et flipperait en nous trouvant chez lui. Je préférerais affronter cela que penser aux autres possibilités.

— Vanzir, va vérifier le salon le plus discrètement possible. Je passe par là, terminai-je en lui montrant une arche.

Elle donnait sur un mélange de cuisine et de salle à manger. Les murs semblaient en stuc et, de toute évidence, personne n'avait songé

à refaire la déco depuis la fin des années 1960 ou le début des années 1970.

J'entrai et promenai mon regard dans ce qui se trouvait, effectivement, être une cuisine. Personne là non plus. À la lumière diffuse d'un projecteur situé à l'arrière de la maison, je distinguai dans l'évier une pile d'assiettes sales incrustées de nourriture séchée, et des mouches tournoyant au-dessus.

Curieuse, j'ouvris le frigidaire. Plusieurs Tupperware sans couvercle confirmèrent mes soupçons : une colonie de moisissure vivace recouvrait tous les restes. Un melon se liquéfiait un peu plus bas sur une clayette. Je refermai la porte. Menolly ne trouverait personne à l'étage. Doug Smith n'était pas là, et il n'avait pas remis les pieds chez lui depuis un bon moment.

Vanzir passa la tête sous la voûte d'entrée.

— Rien, annonça-t-il. Menolly va vérifier la cave. Je crois reconnaître des traces de lutte, mais c'est difficile à dire sans allumer la lumière.

— Attendons qu'elle remonte. Je doute qu'elle trouve quoi que ce soit en bas.

Je repérai un rouleau de Sopalin et arrachai une feuille pour m'essuyer les mains. Je me sentais sale depuis que j'avais ouvert le frigo.

Ma sœur revint à ce moment.

— Il n'y a personne, déclara-t-elle.

— Merci.

J'allumai la lumière. La cuisine se trouvait dans un état déplorable ; pire encore que ce que j'imaginai. Poêles, assiettes et casseroles s'entassaient dans l'évier et sur l'égouttoir. Une tomate pourrie et un morceau de viande nauséabond, posés sur une planche à découper, attendaient sur le plan de travail. Tout donnait l'impression qu'on avait été interrompu pendant la préparation d'un repas.

— Tu veux bien aller chercher l'interrupteur du salon ? demandai-je à Vanzir.

Quand je pénétrai à mon tour dans la pièce faiblement éclairée par une lampe unique, je vis d'abord un canapé fatigué disposé en face d'une télé et d'une bibliothèque blindée de livres : monacal, mais ordonné. Toutefois, lorsque mon regard se posa sur le bureau poussé dans un coin du salon, je compris ce que le chasseur de rêves voulait dire un peu plus tôt. On avait arraché un tiroir et vidé son contenu sur le tapis. Des feuilles s'éparpillaient tout autour sur le sol. Une lampe renversée gisait au milieu des éclats d'ampoule.

Je m'agenouillai et découvris des mouchetures brunes sur le tapis beige.

— Menolly, regarde ça, tu veux ? C'est de l'encre ou...

Elle s'agenouilla près de moi et huma profondément les taches. Je vis frémir ses narines.

— C'est du sang, confirma-t-elle.

— Merde. (Je suivis les traces du regard et en trouvai d'autres un peu plus loin.) OK, je crois qu'on devrait appeler Chase.

— Il va nous demander ce qu'on fout là, objecta Vanzir. Que ça vous plaise ou non, nous sommes en flagrant délit de violation de domicile. Mais... on peut toujours dire qu'on s'inquiétait ; qu'on venait voir comment ce mec allait à la demande d'une amie. Ce qui est vrai, au final. Si la copine de Nerissa se fait du mouron pour lui...

— Peu importe que nous soyons entrés par effraction. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Je me demande s'il y a des traces de lycaine dans le coin. Je ne sens rien. En tout cas, ce bazar ne date pas d'hier.

Je me relevai et sortis mon portable. Le QG du FH-CSI occupait la quatrième position dans ma liste de numérotation rapide, après Camille, Menolly et la maison.

Chase répondit.

— Johnson. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Delilah. On a un problème. Un autre loup-garou a disparu ; peut-être deux de plus. Celui-là s'est visiblement défendu. Il y a des traces de sang sur le tapis.

Je lui donnai l'adresse et raccrochai.

— Vanzir, tu voudrais bien aller chercher le courrier ? On trouvera peut-être un indice.

Le chasseur de rêves s'exécuta. Menolly secoua la tête.

— Résultat des courses : sur les trois amis de Katrina, deux se sont effectivement volatilisés. Tu veux parier qu'on ne trouvera pas Saz Star Walker chez lui non plus ?

J'allai m'asseoir sur les marches en attendant l'arrivée de Chase et de ses hommes. Bientôt, une voiture se gara devant la maison et l'inspecteur en sortit. Il fronça les sourcils en remarquant la porte ouverte et la lumière à l'intérieur. Je levai une main.

— Épargne-nous les leçons de morale. On m'a demandé de venir voir s'il allait bien parce qu'il ne donnait plus de nouvelles. Avec cette saloperie de lycaine dans l'air, nous ne voulions rien laisser au hasard. On dirait qu'il a disparu depuis un bon moment. (Je désignai la pile de courrier.) Nous venons de sortir tout ça de la boîte à lettre dans l'espoir de découvrir une piste. Doug Smith n'est pas le seul qui manque à l'appel. Franco Paulo, un autre loup-garou, n'a pas remis les pieds chez lui depuis un max de temps. Sa fiancée est folle d'inquiétude. Nous devons également essayer de rendre visite à un certain Saz Star Walker.

Chase et son équipe se déployèrent dans la maison pour chercher des indices, relevant des empreintes, étiquetant des objets pour les

glisser dans des sacs transparents. Le détective me tendit une paire de gants en latex.

— Là, maintenant tu peux nous aider. Regarde dans son bureau si tu trouves un carnet d'adresses, ou les coordonnées d'un parent. Il ne s'agit peut-être que d'un simple cambriolage.

J'inclinai légèrement la tête en le regardant.

— Un cambriolage ? Avec ces traces de sang ?

Il haussa les épaules.

Tandis que je fouillais dans la vie privée du loup-garou, je me pris à penser à l'existence qu'il menait ; une maison relativement vide, une seule chaise dans la cuisine, aucune photo aux murs, rien qui indique la présence de parents ou d'amis. C'était plutôt triste, en vérité.

Je me figeai en découvrant un carnet à la couverture en tissu. *Tiens, tiens ! Qu'est-ce que nous avons là ?* Je le feuilletai rapidement. Il s'agissait d'un répertoire. Je m'assis sur le sol et l'ouvris à la lettre S, où devrait logiquement figurer le nom de ses parents, ou de ses frères et sœurs. Mais je ne trouvai aucun Smith. En revanche, le nom de Saz Star Walker me sauta immédiatement aux yeux. Je montrai la page à Chase et passai à la lettre F. Paulo Franco était bien là. Ainsi que Katrina. Le carnet contenait deux ou trois autres noms, notamment celui du club *Loco Lobos*, où se retrouvaient les membres de la tribu du même nom – celle d'Exo Reed. Doug appartenait-il également à ce clan ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

J'appelai le club. Malgré l'heure tardive, quelqu'un décrocha à la première sonnerie.

— Club *Loco Lobos*, Jimmy Trent à l'appareil. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Je m'éclaircis la voix.

— Bonsoir, j'aimerais savoir si Doug Smith est chez vous. Pourriez-vous regarder, s'il vous plaît ?

— Je pourrais, mais je vous garantis qu'il n'est pas là. Je ne l'ai pas vu depuis deux semaines.

Jimmy semblait distrait, et la musique, derrière lui, braillait si fort que je me demandai comment il pouvait m'entendre.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? Je m'appelle Delilah D'Artigo. Je fais partie du Conseil de la communauté surnaturelle. Nous avons besoin de le contacter.

Avec un peu de chance, cela lui délierait la langue.

Je ne m'étais pas trompée.

— D'Artigo ? La, Delilah D'Artigo ?

— Elle-même.

— Doug est passé... ouais, il y a deux semaines environ. Je ne l'ai pas revu depuis ; pas plus que ses potes, d'ailleurs.

Ses potes ?

— Paulo Franco et Saz Star Walker ? demandai-je, sourcils froncés.

— Ouais, comment vous le savez ? Hé, j'espère que les flics ne les ont pas embarqués pour trouble de l'ordre public ? s'inquiéta-t-il.

Je soupirai.

— Pas que je sache. Merci.

Je raccrochai en songeant malgré moi qu'une nuit en cellule de dégrisement aurait sans doute été préférable à leur sort actuel... À moins, bien sûr, que les trois lycanthropes, décidant de tout plaquer, se soient lancés dans un voyage en voiture à travers le pays sans rien dire à personne après avoir versé quelques gouttes de sang sur le tapis de Doug.

Chase me tapota le genou. Je regardai ses doigts en pensant à tous les endroits, toujours si prompts à l'accueillir, qu'ils avaient exploré...

Et merde, arrête ça !

— Quoi ? demandai-je.

— Ce courrier date de plusieurs semaines. Celle-ci, annonça-t-il en levant une enveloppe, est la plus ancienne. À en juger par le cachet de la poste et la ville d'origine, je dirais qu'elle attend dans la boîte depuis... à peu près trois semaines aujourd'hui. (Il passa les autres enveloppes en revue.) Il s'agit principalement de factures et de pubs. Pas de lettres personnelles. Tiens, un numéro de *Penthouse*.

— Trois semaines... ça coïncide avec ce que Katrina nous a dit. Demain, j'irai parler à la fiancée de Paulo. Pour l'instant, est-ce qu'on va jeter un coup d'œil chez Saz ?

Le détective entreprit de ramasser son matériel.

— Ouais. Je vais dire à mes hommes de finir là et de se tenir prêts à nous rejoindre au cas où Star Walker aurait également disparu.

Je sortis. Il m'emboîta le pas. Vanzir et Menolly suivirent.

— Ça va ? me demanda Chase à voix basse.

— Oh, ouais, nickel. J'ai perdu mon petit ami, des loups-garous disparaissent à tout bout de champ, et mon père vient de renier ma sœur. Tout cela en vingt-quatre heures. Je suis au top, Chase. Au top.

— Comment ça, renier ? Qui ? Pas Camille, quand même ?

— Si, si. Et comme si ça ne suffisait pas, elle n'a plus le droit d'entrer dans Y'Elestial. Mais bon, ça va, pas besoin de t'inquiéter. C'est notre problème, pas le tien.

Je perçus la note revêche dans ma voix, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je me sentais hargneuse.

Chase s'immobilisa et me prit par les épaules, ignorant Vanzir et ma sœur qui nous dépassaient avec tact.

— Écoute, Delilah. C'est difficile pour moi aussi. (Il baissa la tête.) Ne crois pas que je le vis bien. Mais je dois arriver à comprendre ce

qui se passe en moi et dans ma vie, et je n'y arriverai jamais si je m'inquiète constamment pour une petite amie, une amoureuse, ou toute autre relation de ce genre. Imagine que je découvre que je n'aime pas ce que je deviens. Ou que le nectar de vie me foute carrément en l'air. Je n'ai pas eu l'occasion de passer par le rituel adéquat, et j'en bave sérieusement. Oui, je suis heureux et très reconnaissant d'être toujours en vie. Mais ce truc m'a retourné le cerveau. Bon sang, tu crois que je me suis réveillé un beau matin en me disant : « Allez, youpi, allons ruiner la vie de Delilah ! » ?

Je retins ma respiration et frissonnai. Certes, la nuit se rafraîchissait, mais j'avais surtout l'impression qu'il venait de me gifler avec une couverture mouillée.

— Non, répondis-je d'une voix douce. Non, ce n'est pas ce que je crois. Tu as raison. Je suis juste... Tout est si bizarre en ce moment ; je ne sais plus quoi penser. Nos fondations s'effondrent sous nos pieds les unes après les autres.

— Je suis toujours là pour toi. En tant qu'ami, que frère... qu'individu qui tient à toi. Mais je n'ose pas t'aimer. Je risquerais de te faire à nouveau du mal, de te faire souffrir encore plus. Et je ne le veux pas, termina-t-il en m'attirant contre lui.

— Merci, marmonnai-je, le visage enfoui dans son épaule. Tout est tellement embrouillé dans ma tête en ce moment... Et les enjeux sont si importants...

Il me tint un moment dans ses bras en me tapotant le dos, et je me calmai peu à peu. Au bout d'un moment, je me dégageai avec douceur et le regardai dans les yeux.

Je vis des étincelles briller au fond de ses pupilles, un éclat que je ne connaissais pas. C'était de la magie. Ténue encore, vacillante, qui attendait de se libérer. Et ce jour-là...

— Tu as raison, répétais-je en inspirant profondément. Tu dois te concentrer sur les changements que tu subis en ce moment. Je ne suis pas faible. Tu me manques, c'est tout. Je ne compte pas te supplier de revenir, et je ne vais pas mourir sous prétexte qu'on ne sort plus ensemble. Je suis une grande fille, tu sais. Je sais m'adapter.

Je le quittai sur un sourire et rejoignis ma Jeep, où Menolly et Vanzir m'attendaient. Mais Chase me rattrapa avant que j'ouvre la portière.

— Delilah. Tu sais qu'il n'y a personne d'autre, n'est-ce pas ? Je ne cherche pas d'autre petite minette, m'assura-t-il avec un bon sourire.

Je ris.

— Ah, voilà la frimousse que j'aime ! On se retrouve chez Star Walker. Et on respecte les limitations de vitesse, c'est compris ?

— Oui, m'sieur l'agent !

Je montai en voiture, bouclai ma ceinture et me mis en route sans un mot. L'humour de Chase avait, étrangement, réussi à percer ma morosité. J'étais au bord des larmes, mais je souriais.

Saz vivait dans les bas-fonds de la ville ; un coin peuplé de junkies et de prostituées, tout en ruelles obscures et malfamées. L'adresse que je tenais de Yugi correspondait à un immeuble de quatre appartements. Si la maison de Doug avait connu des jours meilleurs, cela se comptait carrément en siècles pour ce trou à rat. Deux petits coups d'épaule et une méchante bourrasque, et l'abri-garage s'écroulerait certainement sur lui-même. Je me garai prudemment plus loin. Apparemment, les autres locataires prenaient les mêmes précautions. Toutes les places étaient vides, malgré la lumière qui brillait dans deux appartements.

Chase évita lui aussi de se garer en dessous. Il descendit de voiture et m'appela d'un geste. Je courus vers lui.

— Nous avons vérifié les plaques des voitures garées devant chez Doug. L'une d'elle lui appartient. Les clés se trouvaient sur le bureau. Pas de portefeuille, mais il le gardait probablement sur lui. Tout porte à croire que ton ami a été enlevé – commentaire strictement non-officiel, bien sûr.

Aïe ! Je ne voulais pas penser au kidnappeur... ni à ses motivations. Mais le nom « lycaine » résonna dans mon esprit. Et l'ingrédient principal de cette drogue...

Je chassai ces images importunes en secouant la tête tandis que Chase s'engageait dans l'allée. Vanzir et Menolly me rejoignirent. L'inspecteur nous indiqua de rester en arrière – après tout, c'est lui qui portait l'insigne – et tapa à la porte. Aucune réponse. Il sonna. Toujours rien. Au bout d'un moment, il ordonna à l'un de ses hommes de défoncer la porte, puis il entra en tenant un revolver spécial à la main – le genre d'arme qui se chargeait avec des balles d'argent, la seule qui fonctionne, et même un peu trop bien, sur les loups-garous.

Quelques minutes plus tard, une lumière s'alluma à l'intérieur et Yugi nous permit d'entrer. Je m'exécutai, suivie de mes compagnons, et me plantai dans l'entrée d'un petit appartement miteux sans rien de remarquable, excepté le fait qu'on s'y était visiblement battu.

Le sol disparaissait sous les livres, les chaises renversées, et les débris de ce qui devait ressembler à une table d'angle. Des taches de sang séché s'étiraient sur le mur et maculaient le sol. La pièce était complètement dévastée. Brusquement, une odeur flotta jusqu'à moi. Je cillai et tournai les talons à toute vitesse.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Chase en passant la tête à l'extérieur.

— Tu ne sens pas ? grimaçai-je, prise d'un violent mal de crâne. Ça pue la lycaine. Elle a probablement servi à kidnapper Saz. Et ça

remonte à moins de deux semaines. Le relent n'a pas eu le temps de se dissiper.

Les yeux rivés sur la porte de l'appartement, je sentis un début de nausée m'envahir. Quelqu'un sélectionnait les loups-garous beta des environs à des fins manifestement criminelles. Sans me laisser le temps de dire « ouf », le stress de cette journée s'abattit sur moi comme un rouleau compresseur. Je me tournai et vomis par-dessus la rambarde.

Chapitre 12

L'équipe du FH-CSI passa littéralement l'appartement au peigne fin. J'attendis à l'écart, en les regardant étudier chaque poil de moquette à la loupe, révéler les empreintes digitales, prélever des échantillons de sang, et appliquer toute sorte de procédures. Je savais qu'ils travaillaient sur une méthode permettant de traquer les signatures magiques, mais qu'elle n'était pas encore totalement au point.

J'étais adossée à un mur, à côté de ma sœur. Vanzir venait de sortir pour chercher des indices. Deux officiers faisaient du porte à porte pour interroger les autres locataires.

— Qu'est-ce qui se passe, selon toi ? me demanda Menolly.

Je secouai la tête.

— Je pense que quelqu'un a besoin de gonfler des mâles beta aux stéroïdes pour fabriquer de la lycaine. J'ai un très mauvais pressentiment. Je crains que nous ne retrouvions jamais Saz, ni Doug, ni Paulo. En tout cas, pas en vie et en un seul morceau.

— Delilah ? appela Chase en approchant, un morceau de papier à la main. Mes hommes ont trouvé les coordonnées de la sœur de Saz. Tu voudrais bien venir lui parler avec moi ? Il serait sûrement préférable qu'une femme m'accompagne, et tu obtiendrais tes informations sans attendre les résultats de notre enquête.

Je hochai la tête.

— OK, mais on vient tous. Menolly et Vanzir pourront nous attendre dehors.

Je ne voulais pas me retrouver seule avec lui dans sa voiture à ce moment-là.

— Voilà l'adresse. Allons-y. Mes hommes vont finir.

La sœur de Saz habitait dans un quartier légèrement plus fréquentable. Quand je me garai devant chez elle, à 21 heures passées, toutes les lumières brillaient encore. Je descendis de voiture et rejoignis l'inspecteur sur le trottoir en songeant qu'il s'agissait probablement de la partie la plus délicate de son travail.

— Tu es prête ? (Il resserra sa cravate, prit un bonbon à la menthe et m'en proposa un.) Quand tu viens annoncer une mauvaise nouvelle, assure-toi d'avoir une bonne haleine. C'est déjà assez difficile d'être associé au contenu de ton message. L'hygiène buccale compte énormément.

Je posai le rectangle transparent sur ma langue et grimaçai.

C'était vraiment fort ! Mais le goût ne me déplaisait pas. J'en réclamai un autre. Chase grogna et me donna le paquet.

Je gravis les marches de la maisonnette et attendis sur le palier que Chase sonne à la porte. Elle s'ouvrit un moment plus tard sur une femme en pantalon de survêtement qui portait un bébé sur la hanche. De l'intérieur nous parvinrent des piailllements d'enfants. Je ne parvins pas à décider s'ils s'amusaient comme des petits fous ou s'ils étaient furax.

— Bonsoir madame, je suis l'inspecteur Johnson, annonça Chase en brandissant son insigne. Êtes-vous Madge Renault ?

Elle hocha la tête et observa la plaque d'un œil soupçonneux.

— Ouais. C'est pour quoi ?

— Est-ce que Saz Star Walker est bien votre frère ?

L'irritation laissa immédiatement place à la crainte. La femme ouvrit la bouche en un O de surprise. Elle recula en nous invitant à entrer.

— Est-ce qu'il... est-ce que Saz a des ennuis, monsieur l'inspecteur ?

Je pénétrai dans un salon minuscule encombré de jouets. Un gros chien vint me renifler les chevilles et, sur un jappement aigu, s'empessa de retourner jouer avec trois enfants négligés mais visiblement heureux, qui semblaient âgés de moins de trois ans. Toutefois, les apparences pouvaient être trompeuses. Les garous vieillissaient plus lentement que les humains – ils grandissaient normalement pendant les quinze ou vingt premières années, puis le processus ralentissait considérablement.

Madge entreprit de débayer une extrémité du sofa. Je me hâtai de l'aider. Elle me sourit avec reconnaissance avant de s'installer dans un rocking-chair voisin, et de porter le bébé à sa poitrine. Il se mit aussitôt à téter.

— Je suis désolée... commença-t-elle. Mon mari travaille de nuit. C'est difficile de garder une maison ordonnée avec cinq enfants...

Elle repoussa une mèche de cheveux et je saisis dans son regard une expression qui m'inquiéta. Elle semblait au bord de la crise de nerfs. Je notai dans un coin de ma tête de lui envoyer quelqu'un du Conseil de la communauté surnaturelle pour tenter de la soulager un peu. Nous évoquions depuis quelque temps l'idée d'instaurer un système de garderie pour les garous des environs ; il était grand temps de mettre ce projet à exécution.

— Madame Renault, je dois vous poser quelques questions à propos de votre frère.

L'appréhension se peignit à nouveau sur les traits de la femme.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il va bien ? Il ne fait pas de grabuge, je le sais ; c'est un bon garçon.

Chase secoua la tête.

— À ce que j'en sais, il n'a pas de problème avec la loi, madame. L'ennui, c'est qu'il semble avoir disparu et que nous avons trouvé des traces de lutte à son domicile. Nous essayons de savoir quand il a parlé à quelqu'un pour la dernière fois, et s'il a dit des choses qui pourraient nous aider à le retrouver.

Madge blêmit et chassa d'un geste la petite fille qui la tirait par la manche.

— Disparu ? Non, c'est impossible ! Je l'ai vu... (Elle se pencha vers son sac. L'enfant le lui apporta. Madge en tira un agenda qu'elle consulta.) Oh, mon Dieu, ça fait déjà une semaine ! Le temps me file entre les doigts en ce moment. (Elle releva la tête.) Qu'est-ce qui se passe, à votre avis ?

Je m'empêchai de grimacer. Je ne souhaitais pas m'engager dans des spéculations toutes plus horribles les unes que les autres. Manifestement, Chase partageait ce point de vue.

— Nous ne sommes pas sûrs, éluda-t-il. Lui connaissez-vous des ennemis ? Quelqu'un qui lui en veuille, pour une raison ou une autre ?

Elle secoua lentement la tête.

— Je ne crois pas. Oh, il se dispute parfois avec des gens, comme tous les loups-garous passionnés de son âge. Nos parents sauraient peut-être mieux répondre à cette question, mais ils sont en vacances dans un autre État en ce moment. Je préférerais éviter qu'ils s'inquiètent alors que ce n'est peut-être rien.

— Connaîtriez-vous le groupe sanguin de votre frère ?

Les garous avaient un sang différent de celui des humains, mais nous savions effectuer les épreuves de compatibilité croisée et classifier les différents types.

— Oui, répondit-elle d'une voix douce. Il est U-7, comme moi. J'ai eu besoin d'une transfusion à la naissance de mes triplés. Saz était le seul donneur compatible de mon entourage. (Les larmes brillèrent dans ses yeux.) S'il vous plaît, retrouvez-le. C'est un brave gamin. Il n'a jamais eu un statut très élevé dans la meute, mais il a travaillé dur pour obtenir ce qu'il possède aujourd'hui. Je l'aime.

Chase hocha la tête.

— Nous nous y efforcerons, assura-t-il. Sauriez-vous nous dire quels endroits il fréquente ?

— Le club *Loco Lobo*, répondit-elle sans hésiter. C'est un endroit réservé aux membres de la tribu. Et, voyons... le bowling, aussi. Il joue très bien. Mais je n'ai pas le temps de vérifier tous les endroits où il traîne.

— Merci. Nous vous recontacterons dès que nous en saurons plus. En attendant, s'il vous venait l'idée de vous rendre chez lui... (Il baissa la voix.) Je ne vous mentirai pas. Il y a des traces de sang, et l'endroit

est littéralement sens dessus dessous.

Madge vacilla légèrement.

— Vous... vous croyez qu'il est en vie ?

Chase me lança un regard en biais. Je m'éclaircis la voix.

— Nous l'ignorons. Mais nous l'espérons, madame Renault. S'il est vivant, nous mettrons tout en œuvre pour le retrouver et le ramener chez lui.

Chase se leva pour partir. En laissant cette femme aux joues baignées de larmes derrière moi, je ne pus m'empêcher de penser que nous venions de rajouter un poids supplémentaire sur ses épaules.

— Comment arrives-tu à aller voir ces gens et à leur dire que leur vie est sur le point de s'effondrer ? l'interrogeai-je. Comment parviens-tu à gérer ça ?

Il demeura silencieux un moment.

— Je me dis qu'ils recevront au moins un peu de compassion si c'est moi qui m'en charge. Mes collègues préfèrent jouer les insensibles. Pas moi.

Je me tus à mon tour. Perdue dans mes pensées, je remontai dans ma Jeep pendant que Chase retournait au FH-CSI. J'échangeai un regard avec Vanzir et Menolly.

— La vie, ça craint vraiment, parfois, murmurai-je.

— Ouais, je suis au courant, sourit ma sœur. (Ses crocs descendirent légèrement.) C'est ce que je me dis chaque soir et chaque matin, quand le coucher de soleil m'appelle et que la lumière du jour m'invite au sommeil.

— La créature qui vit sous ma peau, ajouta Vanzir en désignant sa nuque, semble également partager ce point de vue.

Je les regardai.

— OK, j'ai compris. Allez, on rentre. Menolly, tu veux que je te dépose au bar ?

Elle secoua la tête.

— Non, j'ai besoin de récupérer ma Jag. Toi, ça va aller ?

Je lui adressai un petit sourire.

— Eh bien, bizarrement, je ne me pose plus la question. Un moissonneur protège mes arrières, et même si je meurs, j'ai un super boulot assuré derrière, alors...

Je démarrai sur un éclat de rire qui frôlait l'hystérie.

J'arrivai à la maison complètement crevée. Je me traînai jusqu'à la cuisine et me laissai pesamment tomber sur une chaise. Menolly me salua, attrapa ses clés de voiture, et partit travailler. Vanzir s'était arrêté à l'établi transformé en studio qu'il partageait avec Shamas et Roz.

Iris me lança un bref coup d'œil et fit chauffer la théière. Sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, elle me planta Maggie dans les

bras et se mit à fourrager dans les placards. Pour une fois, elle ne dit pas un mot sur mes mauvais penchants alimentaires. Elle se contenta de poser un bol de Curly fromage devant moi.

J'enfouis le visage dans la fourrure si douce de notre gargouille tachetée : l'innocence incarnée dans un petit être aussi adorable que destructeur. Nous la considérons comme notre bébé, notre enfant, notre animal de compagnie. Mais elle non plus ne resterait pas éternellement ainsi. Son âme de prédateur finirait par s'affirmer. Enfin, pour l'instant, ce n'était encore qu'un bambin qui jouait en riant avec sa Barbie à tête de Yoda – Yobie, comme elle l'appelait. Elle passa les doigts dans mes cheveux hérissés en poussant de petits cris ravis.

— Deyaya ! Tass'té ! Tass'té !

Ma nouvelle coupe semblait beaucoup lui plaire. Je m'aperçus soudain que certaines de mes couleurs faisaient écho à celles de son pelage.

— Oui, mon bébé, c'est vrai. Delilah est tachetée aussi, à présent !

Je souris et lui soufflai sur le ventre en lui chatouillant le menton. Nous lui avons enfin appris qu'elle ne devait pas mordre. Certes, elle oubliait encore de temps en temps mais cette fois, elle se contenta de pousser un cri perçant et de rire aux éclats. Puis elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire – elle n'avait pas d'amygdales, sans quoi je les aurais certainement aperçues – et ferma lentement les yeux. Je la tendis à Iris.

— Je crois que c'est l'heure du dodo.

— Oui. Sa boisson à la crème l'assomme complètement quand il est tard et qu'elle est déjà fatiguée. (La *Talon-Haltija* disparut dans sa chambre, emportant la petite, et revint quelques minutes plus tard.) Elle dort, annonça-t-elle. Elle a eu une grosse journée : elle m'a aidée à arracher les mauvaises herbes et à faire le ménage. Bien sûr, elle m'a plus gênée qu'assistée, mais qu'importe. Et Trillian et Morio l'ont emmenée en ballade. Ils lui ont mis une laisse, ce qui me paraît un peu inutile pour l'instant, vu qu'elle tient à peine debout, mais ça les rassurait. Les muscles de ses jambes commencent à devenir plus forts. Dans un an ou deux, elle trottinera sans problème.

— Quand penses-tu qu'elle commencera à voler ?

Je lançai un Curly fromage dans ma bouche et le savourai les yeux fermés.

— Oh, pas avant dix ou vingt ans, le temps que ses ailes grandissent suffisamment. Dans les forêts d'Outremonde, les parents mettent les jeunes gargouilles à l'écart pendant les cinquante premières années de leur vie. Bien sûr, ils leur apportent à manger. Mais Maggie va devoir apprendre plus vite qu'eux, tout en conservant un rythme de croissance normal.

L'esprit de maison nous versa du thé et s'assit à côté de moi.

— Elle donne pourtant l'impression de grandir tellement vite..., soupirai-je.

Je me demandai comment nous gérerions l'adolescence de notre petite gargouille. Mais nous avons encore plusieurs années devant nous avant de devoir nous en soucier. Pour l'heure, nous devions simplement veiller à rester en vie.

— Comment te sens-tu, ce soir ? demanda Iris en buvant une gorgée de thé.

Elle en huma la fragrance et m'invita à en faire autant. Je levai ma tasse et laissai son parfum mentholé m'envelopper. Cela soulagea un peu mon mal de crâne naissant, mais mon cœur demeurerait aussi lourd.

— Je vais probablement mieux que Camille. J'ai perdu un petit ami, elle, un père. La maison est drôlement calme, d'ailleurs. Elle est allée se coucher ?

— Oui. Ses hommes ont veillé à ce qu'elle s'endorme avant 22 heures. Ils sont parfois épuisants, mais ils ont bon cœur et ils l'aiment vraiment. Tu as raison, cela dit. Camille vénérât son père. Qu'il lui fasse un coup pareil... C'est une journée à marquer d'une pierre noire pour elle, termina-t-elle en secouant la tête.

— Je suis tellement furieuse contre lui... ! Je ne trouve même pas les mots pour exprimer ma colère. Menolly et moi pensons l'affronter très bientôt.

Je me tus, et me contentai de déguster mes Curly fromage en regardant les petits dessins en neige qu'Iris traçait du bout du doigt sur la table. Des gribouillages magiques... Sans m'en apercevoir, je commençai à dériver. La pièce s'embua autour de moi. Et soudain, je me retrouvai debout au milieu du brouillard.

— Te voilà.

La présence et le timbre de la voix me parurent familiers. Je pivotai, mais ne vis que des ombres changeantes.

— Je... Je ne sais pas. Pourquoi suis-je là ? Qui êtes-vous ?

Intriguée, je regardai autour de moi. Apparemment, je me trouvais dans l'astral.

Une paire d'yeux, aussi brillants que ceux d'un chat, apparut dans la brume. L'énergie, toutefois, n'avait rien de félin. Elle s'apparentait plutôt à celle d'Hi'ran... L'intonation, également, ressemblait à celle de mon maître, avec une sorte de douceur en plus.

— Tu es probablement fatiguée. Tu possèdes une grande force d'émission mentale. Je l'ignorais.

— C'est vous... ? (Le nom « Hi'ran » ne se forma même pas sur ma langue.) Non ; je le sais. Pourtant, votre présence ressemble beaucoup à la sienne. Qui êtes-vous ? Dites-moi.

Une ombre s'avança dans le crépitement des feux de joie et la senteur glacée des vents boréaux ; je perçus les contours mouvants d'une silhouette d'homme, de la même taille que moi, sans parvenir à distinguer ses traits. Mais lorsqu'elle s'arrêta et m'attira contre elle, cela me parut la chose la plus naturelle du monde.

— Oh, comme j'aimerais pouvoir entrer en toi sans attendre... ! murmura l'ombre en enfouissant son visage dans mon cou.

Ivre de passion, je fermai les yeux. J'avais l'impression qu'on m'entraînait sous la surface de la mer et, à cet instant, je ne voulais rien tant que me laisser sombrer entre ses bras dans la douceur du repos et de l'oubli.

La silhouette m'embrassa, laissant sur ma langue un goût de vin de muir. Elle couvrit ma nuque de baisers, mon corps de caresses, en déclenchant mille petites explosions, un cataclysme d'étincelles, une pluie de petites morts dans tout mon être. Lorsque Hi'ran me touchait, je sentais son énergie m'entourer, m'effleurer ; je pris soudain conscience de la tangibilité du contact de cet inconnu. C'étaient de véritables doigts qui me touchaient, des mains palpables qui suivaient les courbes de mon corps.

Dans un frisson soudain, je jouis. L'ombre m'embrassa encore. Je retins mon souffle. Je me sentais rafraîchie et revigorée.

— Je ne sais pas qui vous êtes, murmurai-je. Mais il n'y a qu'une seule autre personne qui me fasse cet effet...

— Bientôt...

J'étudiai la silhouette sombre qui sentait la mousse et les feux de joie.

— Quoi ? Est-ce que ma mort approche ?

Je ne voulais pas connaître la réponse. Mais je devais poser la question.

— Non, ma douce. Non. Il ne s'agit pas de ça. Garde les yeux grands ouverts. Et écoute ton cœur.

— Mais... et le seigneur de l'automne ?

Comme sur un signal, Hi'ran apparut, grand, fort et imposant, et l'ombre s'estompa. Mon maître me prit à l'intérieur de son manteau, et cette fois encore je sentis son énergie, plus que sa main, me toucher.

— Ma promesse... Tu seras mienne, à terme, murmura-t-il. En attendant... je ne suis pas jaloux. Tant que tu n'oublies pas que je suis ton unique maître.

Sur ce, tel le vent, il disparut. Je rouvris les yeux et me retrouvai assise dans la cuisine, face à Iris. Elle souriait.

— C'était encore lui, n'est-ce pas ?

Elle avait senti son énergie. Je le voyais sur son visage.

— Le seigneur de l'automne. Oui. Avec lui, je me sens... magnifique, brillante et puissante. Je le crains, et je le désire comme

je n'ai jamais eu envie de personne. Mais... (Comment pouvais-je lui parler de ce deuxième être, de cette ombre qui me rappelait tellement Hi'ran sans être lui ?... Je décidai de me taire pour le moment.) Je vais beaucoup mieux que tout à l'heure.

Je me sentais toute ragaillardie malgré la fatigue physique – comme si je venais de recevoir le meilleur massage de la Terre. Et, dans une certaine mesure, il s'agissait quasiment de cela. Un orgasme provoqué par un dieu est un présent inestimable. Je terminai mon thé et me levai en ramassant mon bol de Curly fromage.

— Je vais aller finir ceci dans ma chambre, puis je dormirai pendant huit longues heures, annonçai-je. Bonne nuit, chère Iris.

En déposant un baiser sur sa joue, je perçus de l'inquiétude derrière son sourire. Je me souvins alors qu'elle portait également un secret, dont Menolly et moi ne savions toujours rien.

— Et demain, tu me diras peut-être ce qui se passe, et pourquoi tu dois te rendre dans les royaumes du Nord ? suggérai-je.

Elle baissa la tête.

— Je te raconterai tout le moment venu. Pour l'heure, dors bien, ma chérie. Repose-toi.

Je me dirigeai vers ma chambre en m'interrogeant sur ce mystère. Que Camille accompagne la *Talon-Haltija* m'intriguait plus encore. Il fallait un cœur solidement accroché pour entreprendre ce voyage. En fait, c'était une expédition extrêmement intimidante, qui pourrait en outre se révéler dangereuse, compte tenu de ce que nous savions sur le père de Flam, et de ses sentiments pour ma sœur et son mari.

J'enfilai mon pyjama Hello Kitty sans cesser de réfléchir à la question, puis j'allumai la télé et m'offris une heure ou deux d'émissions nocturnes et de grignotages. Moi qui craignais de me sentir seule, dans mon grand lit vide et froid, je me trouvais à l'aise, en sécurité, et heureuse, pour une fois, de rester seule avec mes pensées. C'était une façon apaisante de terminer une journée marquée par le stress.

Chapitre 13

Un rayon de soleil inattendu entraît par ma fenêtre quand je me réveillai le lendemain matin. Tout en clignant des yeux dans la lumière, je m'aperçus que j'avais enterré mon bol de Curly fromage presque vide, un demi-Snickers et une bouteille d'eau avec moi sous la couette toute neuve achetée le mois précédent. Bilan : la bouteille s'étant ouverte pendant la nuit, je me retrouvais couchée dans un truc froid et moite – *super* –, avec une grosse trace de chocolat fondu sur l'oreiller – *génial* – et des Curly fromage écrasés plein les draps. Ce dernier point, cela dit, se remarquait moins que le reste, les traces orangées passant presque pour un rappel de notes avec les touches terre brûlée de l'édredon. *Un sur trois, ce n'est déjà pas si mal.*

Heureusement, grâce au protège-matelas – mes boules de poils restaient une menace constante – seuls les draps avaient vraiment souffert. Je me souvins d'Iris vidant ma litière sur mon lit, et de l'avertissement qui accompagnait le geste et, arrachant le drap, je le fourrai dans le bac à linge sale. L'esprit de maison ne voyait pas d'inconvénient à faire nos lits, mais mes sœurs et elle m'avaient bien enfoncé dans le crâne que je me comportais comme une grosse flemmarde et que j'abusais de sa serviabilité. J'essayais donc de l'aider un peu plus.

J'ouvris la fenêtre et la refermai aussitôt. Malgré le soleil, la température ne dépassait sans doute pas les quatre degrés. Je fourrageai dans mon armoire et en tirai un pantalon en velours marron, un pull vert et une paire de bottes de cow-boy, puis je coiffai mes cheveux en pointes avec un peu de gel et me lavai les dents. En matière d'hygiène bucco-dentaire, je devais bien admettre que la Terre l'emportait haut la main sur Outremonde. Ça tombait bien : étant à moitié humaines, nous n'avions pas d'aussi bonnes dents que le peuple de mon père.

Une fois prête, j'attrapai mon sac et descendis. Une délicieuse odeur d'œufs et de bacon grillé m'accueillit dans l'escalier. Mon estomac gronda. Une journée chargée nous attendait mais, dans un coin de ma tête, une petite voix insistante répétait que pour Ambre, chaque minute pouvait être la dernière.

Je trouvai Iris et Camille assises dans une cuisine vide, à l'exception de Maggie qui jouait dans son parc.

— Waouh ! Où sont-ils tous passés ? (Les places étaient habituellement chères, à la table du petit déjeuner. J'aperçus la pile

d'assiettes propres qui séchait sur le plan de travail.) Ah, ben, on dirait que tout le monde a déjà mangé !

— Flam, Trillian et Morio ont embarqué Roz et Vanzir dans des travaux d'agrandissement du studio, m'expliqua Camille avec un grand sourire. (Elle semblait bien mieux.) Ce ne sont pas les meilleures conditions climatiques pour entamer ce genre de chantier, mais je pense qu'ils pourront avancer rapidement s'il ne pleut pas. Ils veulent ajouter une pièce. Ce ne serait pas de trop. D'autant que j'aime bien avoir mon lit pour moi toute seule de temps en temps, et qu'ils pourraient dormir là-bas. J'adore mes maris, mais ils sont parfois un peu casse-bonbons. (Elle se tapota délicatement le coin des lèvres de sa serviette.) À quelle heure va-t-on voir Mary Mae ?

Iris me tendit un sandwich œufs-bacon. Pleine d'une étrange énergie, je n'en fis qu'une bouchée. La rencontre de la veille, en plus de me réconforter, avait comme rechargé mes batteries.

— On a rendez-vous chez elle à 10 heures.

La sonnerie du téléphone retentit et ma sœur décrocha. Au bout d'un moment, elle me passa le combiné.

— Delilah ? C'est Luke à l'appareil. Je viens d'avoir Jason.

— Et ?

— Rice n'a jamais quitté l'Arizona. Mais ce n'est pas tout. On parle d'un grand chambardement dans le désert.

Merde ! Rice n'avait donc probablement rien à voir avec la disparition de sa femme. Retour à la case départ.

— Quel genre de chambardement ?

— Une série de meurtres au sein d'un clan mineur. On a retrouvé cinq mâles beta privés de leurs glandes odoriférantes et de plusieurs organes. La meute s'est empressée de liquider tous les clans rivaux de la communauté des lycanthropes. Mais attends la suite : ils ont décelé une odeur de magie noire sur l'un des cadavres ; des traces d'énergie de l'illusion.

L'énergie de l'illusion... Divers clans se nourrissaient de cette force : lapins, chacals, hyènes... coyotes.

— Les coyotes ! m'écriai-je. D'après Wilbur, les tribus de coyotes métamorphes qui vivent dans la jungle se servent de la lycaine pour éliminer leurs rivaux et agrandir leur domaine !

— Merde. Des guerres territoriales ? (Il resta silencieux un instant.) Les coyotes – les bons – peuvent rendre d'innombrables services. Mais les mauvais... sont dangereux et sans pitié. Ils donneraient même du fil à retordre à des démons !

— Nous devrions chercher du côté des meutes de coyotes du coin. En même temps, on se demande ce qu'ils pourraient vouloir à Ambre. Je n'ai rien contre ta sœur, Luke, mais c'est une femelle solitaire, enceinte, et qui n'est même pas la louve alpha.

— Je sais bien. À part ça, comment va Camille, aujourd'hui ? Est-ce que les effets de la lycaine se sont dissipés ?

— Oui, elle va mieux. Nous avons rendez-vous avec la fiancée de Paulo, mais je crois qu'on passera d'abord par *La Féerie urbaine* pour consulter Marion. Toi, pendant ce temps-là, essaie de réfléchir à ce qu'une bande de coyotes métamorphes pourrait vouloir à ta sœur.

— La question à dix millions de dollars ! Je n'en ai aucune idée. Tu sais, on ne s'est pas beaucoup parlé depuis mon départ – jusqu'à ce qu'elle m'annonce qu'elle devait venir vivre à Seattle. Je l'ai trouvée légèrement hystérique sur le coup, mais j'ai mis ça sur le compte des hormones. OK, Delilah, je ne te retiens pas plus longtemps.

Sur ce, il raccrocha. Je regardai un instant le téléphone avant de le tendre à Iris.

— Bon. C'est à peu près le même topo qu'avec les araignées-garous : on ne savait pas ce qu'elles voulaient jusqu'à ce qu'on découvre que ce n'était rien de bon.

Je leur parlai des meurtres en Arizona et de la magie de l'illusion.

— Donc, en conclut Camille, une personne fabrique de la lycaine en Arizona, et une autre en ville. Nous devons passer à trois endroits, aujourd'hui : le café de Marion, l'appartement de Franco et le *Bazar magique de Madame Pompée*. Et rien n'indique que nous nous rapprochions d'Ambre. C'est tellement frustrant ! (Elle alla rincer son assiette et la posa sur les autres.) Je n'arrête pas de penser que ses ravisseurs sont peut-être en train de la torturer. Ou qu'elle est déjà morte. Et que nous n'avons aucun moyen de le savoir.

— Et avec la magie ? Tu crois que tu pourrais trouver sa signature ? Voir si elle est toujours en vie ?

Ma sœur fronça les sourcils et réfléchit.

— C'est possible. Mais si on la retient prisonnière, mon sort de localisation ne nous permettra pas de savoir où. À moins qu'il se retourne contre nous et nous transporte au beau milieu de sa cellule.

— Tu sais quoi, je serais quasiment prête à tenter le coup. Mais pas sans renforts. Il suffirait d'une bouffée de lycaine pour nous mettre toutes les deux au tapis.

— Tiens, à propos. Sharah a appelé pour me dire que j'avais développé une hypersensibilité à la lycaine et que je devais faire très attention. Une seule exposition risque de déclencher une réaction allergique, d'une gravité allant de « légère » à « fatale ».

— Super ! Bon, alors, tu crois que tu peux essayer de repérer Ambre ?

— Apporte-moi un saladier en cristal rempli d'eau.

Elle s'assit à table et ferma les yeux en respirant calmement. Nous possédions plusieurs saladiers en argent et en cristal, dont Iris et elle se servaient pour la magie. Je choisis le plus transparent. Sur une

inspiration subite, je courus jusqu'au bureau de ma sœur pour chercher la fiole d'eau tygérienne que nous avions rapportée d'Outremonde. Cela devrait donner un coup de boost à la préparation.

Quand je revins, Camille tenait la photo d'Ambre à la main. Je remplis le saladier au robinet et y ajoutai une tasse d'eau bénite. Elle se répandit sur le liquide comme de l'huile, puis s'y fonda, lui conférant une étonnante limpidité. Je soulevai prudemment le récipient massif dans mes bras et le posai devant ma sœur.

Elle expira lentement, se pencha sur le réceptacle et scruta pensivement les profondeurs de l'eau, cherchant les dieux savaient quoi. Je ne comprenais rien à son art, qui me stupéfiait et me terrifiait.

Quand Camille pratiquait la magie, j'avais l'impression qu'elle appartenait à un autre royaume, et qu'il venait l'emporter et la consumer. Je ne pouvais pas la suivre où elle allait. Elle non plus ne pouvait pas m'accompagner dans mon univers de chat et de panthère. Nous avions chacune notre domaine propre. Celui de Menolly était sa soif de sang. Mais nous demeurions toujours plus forte ensemble que séparément.

Un tourbillon de brume s'éleva de la surface limpide. Ma sœur poussa un petit cri étranglé et recula sur sa chaise.

— Regarde ! murmura-t-elle en désignant le saladier.

Je me penchai et attendis que le brouillard se dissipe. Soudain, une silhouette féminine apparut et je reconnus Ambre. Assise à l'intérieur d'une cage, elle s'accrochait aux barreaux d'un air de supplication. *Hé, mais... ! Attends une seconde !...*

— Qu'est-ce qu'elle porte autour du cou ?

Camille scruta l'image en louchant un peu, et releva brusquement la tête, l'air effaré.

— Non !... ne me dis pas que c'est ce que je crois ?

La chaîne en or de la louve terrifiée se terminait par un pendentif en topaze d'une infinie limpidité et d'un jaune éclatant. La monture semblait ciselée, très fine, et très ancienne. Et malgré la faible luminosité évidente, la pierre brillait de mille feux.

— Il ressemble aux autres, commentai-je.

Je pris une profonde inspiration. S'agissait-il bien de ce que nous pensions ? Si oui, où diable Ambre avait-elle pu dénicher un sceau spirituel ?

— Merde, merde, merde ! s'écria Camille en étudiant frénétiquement l'image. Une cage, une pièce sombre... c'est tout ce que je parviens à discerner. Rien qui nous indique où elle se trouve. (Elle frappa sur la table.) Si elle porte un sceau spirituel, nous devons absolument la retrouver avant qu'on la tue !

— Pourquoi les coyotes métamorphes s'intéresseraient-ils aux

sceaux ? Je ne suis même pas sûre qu'ils sachent ce que c'est !

Camille se leva et attrapa sa veste.

— Iris, nous allons voir Marion. Elle doit être au café.

Je pris mon sac et mon blouson.

— Je te suis. On prend ma...

— Non. Il y a peut-être du soleil, mais il fait froid, et la météo prévoit que les températures chutent encore aujourd'hui. On prend ma Lexus, termina-t-elle en levant les clés.

Sans prendre la peine de discuter, je haussai les épaules et sortis après elle.

La clientèle de *La Féerie urbaine*, située sur East Pike, se composait de membres divers et variés de la communauté surnaturelle, mais principalement de garous. Nous commencions à bien connaître la propriétaire, Marion, une coyote métamorphe, rencontrée lors d'une réunion du Conseil de la communauté surnaturelle. Quelques semaines plus tôt, elle avait aidé Camille et notre amie Siobhan à échapper aux griffes d'un psychopathe qui traquait la Selkie.

Les affaires battaient leur plein quand j'entrai avec ma sœur. Toutes les tables, ou presque, étaient prises. Les murs se couvraient de photographies de paysages locaux, mélange de scènes urbaines et de nature sauvage : le Mont Rainier, le Space Needle, les docks de Seattle, le centre-ville... Des chaises de bois, simples mais solides, capitonnées de cuir vert, entouraient des tables laquées.

Des odeurs de café, de pain frais et de bouillon de poule flottaient dans l'air, si alléchantes que mon estomac gronda ; je sortais pourtant à peine de table. Je m'installai et agitai la main pour attirer l'attention de Marion, qui rendait la monnaie à un client derrière le comptoir. Elle arriva bientôt, un pot à café à la main.

— Prendrez-vous un peu de café ? Avec un petit roulé à la cannelle, peut-être ? Ou des pancakes ?

— Oh, après tout... ! s'écria Camille avec un grand sourire. Donne-moi un de tes méga pancakes, s'il te plaît ! Et un Sprite.

— Ce sera un roulé pour moi. Et quelques minutes de ton temps, si tu peux. Nous pensons que tu pourrais nous aider à répondre à certaines questions.

— Laissez-moi juste envoyer les plats et je reviens.

Elle alla poser notre commande sur l'étagère chauffante qui séparait la cuisine de la salle et, Sprite en main, vint s'asseoir avec nous.

Vêtue d'un jean, d'un tee-shirt et d'un tablier vert arborant le logo du café, Marion avait des cheveux bouclés d'un roux presque acajou, tirés en queue-de-cheval impeccable, et des yeux brillants couleur noisette. Sa maigreur ne devait rien à la malnutrition. Les coyotes métamorphes semblaient tous doués d'une constitution sèche et

nerveuse, et la plupart se révélaient très résistants. Elle croisa les bras en souriant et se laissa aller contre le dossier de sa chaise alors qu'une serveuse arrivait avec la commande.

La jeune femme me tendit un roulé à la cannelle énorme, et à ma sœur le plus gros pancake que j'aie jamais vu, accompagné d'un beau morceau de beurre et d'un pot de miel miniature. Marion nous pria de commencer à manger.

— Que puis-je faire pour vous ?

J'échangeai un regard avec Camille. Elle hocha la tête et entreprit de tartiner son pancake de miel et de beurre fondu.

— La situation est plutôt délicate, Marion, commençai-je en m'éclaircissant la voix. Ne pense surtout pas que nous t'accusons de quoi que soit ; mais un problème vient d'apparaître, et nous avons besoin de ton avis sur la question.

La coyote-garou promena son regard autour d'elle. Tout le monde semblait concentré sur son plat, sa boisson, son livre ou sa conversation.

— OK, que se passe-t-il ?

Je me penchai vers elle.

— Il se peut que nous ayons un souci avec... des coyotes métamorphes qui fabriqueraient de la lycaine. Ou qui en achèteraient.

— Et merde ! gronda-t-elle, en pâlisant autant que le peut quelqu'un de perpétuellement bronzé. Suivez-moi tout de suite dans mon bureau. Apportez vos assiettes.

Mon roulé à la main, je sinuai à sa suite entre les casseroles fumantes et les poêles grésillantes de la cuisine jusqu'au bureau situé dans le fond, où elle se laissa tomber dans son fauteuil en nous invitant à nous asseoir.

— Bon, racontez-moi tout, maintenant que nous sommes en privé.

Je lui parlai des récents événements, en taisant nos soupçons au sujet du pendentif d'Ambre. Elle m'écouta en jouant avec un morceau de bois d'où émergeait l'esquisse d'une figurine taillée. Quand j'arrivai au passage du minibar piégé à la lycaine, elle se pencha vers nous.

— Je vais vous dire une chose dont les gens de mon peuple parlent peu, car les tribus de coyotes ne se mélangent pas aux autres et n'aiment pas que leurs secrets s'ébruient. D'autant que celui-ci concerne une branche honteuse de la famille... des cousins très sombres que nous craignons d'invoquer en parlant d'eux. (Elle sortit d'un tiroir une statuette représentant un coyote masqué qui portait un sac sur l'épaule.) Puisse maître Coyote entendre nos paroles et les garder secrètes, murmura-t-elle, en touchant respectueusement la figurine.

Une petite étincelle courut le long de ma colonne vertébrale. Le plus souvent, je ne percevais pas la magie. Celle-ci, en plus d'être

tangible, présentait une qualité particulièrement rassurante : j'eus un peu l'impression d'entrer dans un bon lit douillet. Au bout d'un moment, je sentis le silence étouffer tous les sons de la pièce.

— Maintenant nous pouvons parler sans craindre les oreilles indiscrètes, annonça Marion. (Elle lança un coup d'œil à l'horloge.) Le sort devrait durer une quinzaine de minutes.

— Je ne savais pas que tu pratiquais la magie, m'étonnai-je. (Puisque les loups-garous se méfiaient viscéralement de cet art, je pensais qu'il en allait de même pour les coyotes.) Je croyais que la plupart des canidés garous la fuyaient comme la peste !

— Les loups, oui. Mais les coyotes métamorphes comptent parmi les plus habiles dans ce domaine. Nous manipulons l'énergie de l'illusion, amie féline. Le grand Coyote est magique par essence, comme tous ceux qui suivent fidèlement sa voie. Mais nous aurons certainement l'occasion d'en reparler plus tard. Ce que je m'apprête à vous dire doit absolument rester secret. Si on vous demande, je ne vous ai rien dit. Compris ? termina-t-elle en croisant ses bras musclés.

— Compris, répondis-je.

— Je vais vous confier une légende de mon peuple, que ma grand-mère m'a racontée en ces termes exacts. Vous serez les premiers non-coyotes à l'entendre. En tout cas, de ma bouche.

— Nous en sommes honorées, et nous ne trahisons pas ta confiance, assura Camille.

Marion hocha la tête.

— Il y a plusieurs milliers d'années, le grand Illusionniste a offert à son peuple le pouvoir de se changer en coyotes. Fidèles à ses enseignements et à son chemin, tous avaient atteint la sagesse ; ce don constituait leur récompense. Nukpana, le chef de la première tribu de métamorphes, toujours si attentif, reçut pour sa part un cadeau très spécial : une pierre, brillante comme le soleil, qu'il passa à son cou, en symbole de l'entente entre le grand Illusionniste et les métamorphes.

Camille s'étrangla, mais elle tint sa langue. La conversation prenait exactement le tour que nous espérions. Ainsi, le grand Illusionniste possédait un sceau spirituel ? Splendide.

— La pierre renforçait la capacité du peuple à danser avec le chaos et à affronter l'imprévu. Mais, comme tous les cadeaux très puissants, il avait deux facettes ; bientôt, Nukpana se mit à vivre pour le chaos, plutôt qu'avec lui (Elle soupira.) Il fit pencher la balance.

Je me passai la langue sur les lèvres.

— Tu veux dire qu'il a joué avec l'équilibre entre l'ordre et le chaos ?

— C'est exact. Nukpana sombra dans la pratique de la magie noire, et l'avidité l'emporta sur le désir de vivre en harmonie avec les autres. Son talent pour la ruse et l'illusion lui servit à obtenir

davantage de pouvoir, pas à améliorer le quotidien de son peuple. Très vite, son fils et d'autres mécontents se dressèrent contre lui. Ils le chassèrent de la tribu et l'envoyèrent dans le désert. Mais certains, attirés par la magie du sorcier, décidèrent de le suivre et de fonder leur propre village pour se lancer dans une étude approfondie des arts sombres du chaos. Ils revinrent à l'état de *Koyaanisqatsi*, de vie sans équilibre. Leurs descendants portent le nom de Koyanni.

— Je n'aime pas beaucoup la direction que ça prend, murmurai-je en avalant une bouchée.

— L'histoire ne se finit pas bien, confirma Marion en secouant la tête. Et s'il s'agit de ce que je pense, votre amie court un grand danger.

» Le grand Illusionniste tenta de détourner les Koyanni de leur chemin. Il souffrait de voir Nukpana corrompre ses enseignements grâce au cadeau qui récompensait autrefois sa droiture. Les années passant, et Nukpana s'enfonçant toujours plus loin sur les chemins obscurs, le grand Coyote chargea Akai, l'un des frères renards, d'aller voler la pierre et de la dissimuler. Nukpana, désormais plus vieux que le permet le cycle naturel, abandonna son peuple et pourchassa le rusé Akai à travers les siècles. Il finit par s'effondrer, vaincu par la poussière du temps, mais les Koyanni continuèrent à chercher la gemme dans l'espoir qu'elle les aide à accomplir ce qu'ils croient être leur destin. Ils sont restés fidèles aux leçons corrompues de Nukpana qui les éloignent de leurs origines, et le grand Illusionniste pleure toujours ses enfants perdus.

— Alors, ces Koyanni... qui ont suivi Nukpana...

— Nous les considérons comme la tribu déchue ; celle qui s'est détournée des enseignements du grand Illusionniste pour s'enfoncer dans les ténèbres. En se disséminant à travers le pays, elle a donné naissance à d'autres tribus de l'ombre ; je sais que certaines vivent dans le coin, et qu'elles sont nombreuses en Arizona. Ils auraient très facilement pu traquer votre amie et la faire prisonnière, mais si c'est le cas, je n'ai pas la moindre idée de leur motivation. (Elle secoua la tête.) Les Koyanni sont vicieux et cruels. Ils mettent leur don au service du mal, et n'ont aucune parole.

— Merci, murmurai-je. Une question : tu dis que certains vivent par là ?

— Oh, oui. (Elle baissa la voix.) Ils sont dangereux, séduisants, et très doués pour la magie. Ils ont recours à l'illusion pour obtenir ce qu'ils veulent, ainsi qu'aux poisons de toute sorte. S'ils ont capturé votre amie, elle est probablement morte dans de terribles souffrances, à l'heure où nous parlons. Sauf s'ils ont une raison de la garder en vie.

Camille s'avança sur sa chaise. L'atmosphère de la pièce parut soudain s'assombrir. Le sort devait se dissiper.

— Sais-tu où les trouver ? demandai-je.

Marion soutint mon regard et frissonna.

— Ils circulent librement dans ces rues. Ils n'aiment pas les endroits sauvages ; ils vivent dans les zones urbaines, ils hantent les banlieues. Je n'ai pas d'adresse précise ; la rumeur évoque une maison de Belles-Faires, mais je ne sais pas laquelle. Je vais essayer d'en découvrir davantage. En tout cas, vous pouvez être sûres qu'ils jouent un rôle dans la fabrication de la lycaine.

Sur l'impression que l'ennemi était quasiment à nos portes, je la remerciai et partis.

— Allons chez Mary Mae, proposa Camille en sortant du parking. Il est presque l'heure.

— OK.

Tandis que la Lexus filait à travers la ville, je me tournai enfin vers ma sœur.

— Résumons : Ambre entre en possession du sceau spirituel de Nukpana. Les Koyanni le sentent – leur chef l'a porté pendant si longtemps qu'il doit conserver un peu de son énergie – et se lancent à sa poursuite.

— Ils la traquent jusqu'à l'hôtel, ou contactent des amis de la région, et l'assomment avec de la lycaine. Mais pourquoi ne pas lui prendre simplement le sceau à l'hôtel, pendant qu'elle était dans les vapes, au lieu de la kidnapper ? (Elle secoua la tête.) Il nous manque une pièce du puzzle.

— Ouais, et ça ne me plaît pas. Regarde, ajoutai-je en désignant une petite maison située au fond d'une bande de pelouse étroite et impeccablement tondue. Ce doit être là.

Camille se gara avec une aisance admirable et je descendis de voiture.

La villa me parut légèrement décrépite, malgré le soin évident que ses propriétaires lui apportaient. Paulo et Mary Mae ne roulaient sans doute pas sur l'or, mais cela ne les empêchait pas de veiller à ce que l'endroit reste aussi accueillant que possible. J'ouvris le portail en maille de chaînes. Un chien aboya – le bruit semblait venir de l'arrière-cour. Je m'engageai dans l'allée. La maison me semblait bien silencieuse ; peut-être un peu trop.

En atteignant ce qui passait pour un porche, je trouvai la porte entrouverte. Je la désignai à ma sœur d'un hochement de tête. Camille recula, et je compris qu'elle invoquait l'énergie de la Mère Lune – juste par précaution. Je n'avais pas pour habitude d'emporter ma dague chaque fois que je sortais, mais je conservais un petit stylet très efficace attaché au poignet. Chase ne ferait qu'une bouchée de moi s'il l'apprenait, la lame étant parfaitement illégale ; mais cela ne nous avait jamais arrêtées jusque-là.

Je fis signe à ma sœur de reculer. Elle se plaqua contre le mur. Levant un pied botté, je l'abattis sur la porte et m'élançai à l'intérieur. Un coup d'œil circulaire m'apprit que le salon était vide, mais Camille me tira par le bras en m'indiquant la cuisine.

— J'ai entendu du bruit, mima-t-elle en silence.

Je me précipitai vers l'arche. Alors que je me baissais pour la franchir, le mot « rouge » me vint confusément à l'esprit.

Le sang recouvrait tout. Il s'étirait sur les murs, formait une flaque épaisse, visqueuse, sur le sol. Et, au milieu de la mare, gisait le corps sans vie d'une femme enceinte. Mary Mae.

L'odeur me donna le vertige. Je sentis Panthère s'agiter.

La porte de derrière était ouverte. Camille contourna le cadavre et s'enfonça dans la cour. Je la suivis à temps pour la voir lancer un éclair d'énergie en direction d'un homme lugubre et décharné qui courait vers la clôture. La décharge l'atteignit. Il se retourna en grondant.

Je dépassai ma sœur en ouvrant mon couteau.

— Arrêtez-vous !

L'inconnu tira un objet de sa poche et le lança vers moi. La chose explosa sur le sol. *Merde ! De la lycaine !*

Les sens complètement retournés, je hurlai à ma sœur de rester en arrière. Ce fut tout ce que je parvins à dire avant que Panthère ne prenne la relève, me laissant témoin de ma transformation. À l'instant où je me retrouvai à quatre pattes, je bondis par-dessus le grillage à la poursuite de l'homme. Je le rattrapai dans l'allée et lui balançai un bon coup de griffes. Le second le mit à terre. Il roula sur le dos et leva vers moi des yeux terrifiés.

Je lui sautai sur la poitrine en grondant. Je savais que je devais le garder en vie, mais l'odeur du sang de la morte imprégnait ses vêtements. Prise d'une terrible colère, d'une fureur presque aveugle à l'idée qu'il avait massacré cette femme et son enfant à naître, qu'il avait failli blesser ma sœur, je refermai les crocs sur sa gorge sans réfléchir.

— Non, non ! s'étrangla-t-il en tentant de se dégager.

Il enroula les bras autour de mon cou. Je serrai plus fort. Il me lâcha. La folie envahit son regard ; je reconnus au fond de ses prunelles la soif de sang qui m'animait. Cet homme était un meurtrier. Je le voyais dans son âme. Et je compris autre chose. Il s'agissait d'un garou. D'un coyote métamorphe.

Sans même savoir ce que je faisais, ou comment je m'y prenais, je me surpris à lire dans ses pensées. Je le sentis poignarder Mary Mae, exulter en lui ôtant la vie. Je perçus son soulagement : elle ne pourrait plus rien dire au sujet de Paulo. Ce fou diabolique l'avait tuée pour qu'elle se taise, en savourant chaque seconde. À présent, il allait

rejoindre sa victime.

Je m'aperçus soudain que Greta se tenait près de moi. Elle me caressa doucement et s'accroupit.

— Non, murmura-t-elle. Il est encore trop tôt pour apprendre cette leçon, Delilah. Recule.

Je l'ignorai. Dans un grondement étranglé, je secouai la tête et lui arrachai la vie. D'un coup de museau, je retournai son corps inerte, mou comme une serpillière, et je me sentis si vivante que j'en fus terrifiée.

Chapitre 14

Camille me trouva occupée à lécher le sang de Mary Mae – et un peu de celui de son bourreau – sur la veste du Koyanni. Elle approcha prudemment, une main tendue devant elle.

— Delilah ? Delilah, écarte-toi, s'il te plaît. Nous devons pouvoir l'identifier. Il faut appeler Chase. Tu dois revenir à présent.

Une fois encore, sa voix, douce mais ferme, commandait l'attention. Je reculai dans un soupir mécontent – j'avais bien envie de maltraiter encore un peu cette pourriture – et me transformai, lentement cette fois. Le sang me maculait le visage et j'en sentais le goût sur ma langue, mais cela faisait désormais partie de ce que j'étais. Je me sentais toujours un peu gênée en pensant à la façon dont Menolly se nourrissait, mais le malaise s'estompait rapidement.

Je m'éclaircis la voix en observant le cadavre.

— Il l'a tuée. Je l'ai senti grâce à mes pouvoirs de fiancée de la mort.

Même si j'éprouvais un peu le besoin de me justifier, je savais pertinemment dans mon cœur que c'était la vérité.

— Son haleine empestait la mort. Il a assassiné Mary Mae, et il a pris son pied.

Camille me regarda un moment sans rien dire. Puis elle hocha la tête.

— Reste là. Je vais attendre Chase auprès de Mary Mae.

— Comment as-tu fait pour éviter la lycaine ? demandai-je alors qu'elle tournait les talons.

— C'est grâce à toi. J'ai réussi à m'écarter avant que les vapeurs m'atteignent. Tu m'as sauvée. Une dose de cette importance aurait pu me mettre KO pour un bon moment. Je vais devoir me montrer très prudente quand nous affronterons les Koyanni. (Elle haussa les épaules.) Ou être prête à assumer les conséquences. Wilbur connaît peut-être un remède, ou une espèce de vaccin.

Elle disparut à l'intérieur de la maison. Au loin, j'entendis les hurlements étouffés des sirènes.

Chase s'accroupit près du cadavre du coyote.

— Qu'est-ce que j'ai besoin de savoir ?

La question parlait d'elle-même. Il ne me demandait pas ce qui s'était passé.

— Nous savons au moins qu'il a agressé Mary Mae. Il a son sang sur les mains, et je suis sûre qu'on retrouvera ses empreintes sur

l'arme du crime – il a dû l'abandonner à l'intérieur. Quand nous l'avons poursuivi, il nous a attaquées avec de la lycaine. Il s'agit d'un coyote métamorphe, Chase. Il n'est pas humain.

— Et il y a un moyen de le prouver ? questionna-t-il en me regardant dans les yeux.

— Demande à Sharah de faire une analyse ADN. Je l'ai poursuivi, il s'en est pris à nous. Je me suis changée en panthère et...

Je me tus en comprenant que je risquais de sérieux ennuis si nous ne parvenions pas à relier le Koyanni au meurtre de Mary Mae. Je l'avais tout de même littéralement fauché.

Yugi nous rejoignit en levant un sac en papier.

— J'ai trouvé l'arme du crime devant la porte de derrière. Elle est pleine d'empreintes ensanglantées. On dirait que ce type avait les mains dans le sang de la victime quand Camille et Delilah l'ont surpris.

— Il voulait sans doute en prélever, pour je ne sais quelle raison, soupirai-je. Chase, ces coyotes-garous n'ont rien à voir avec Marion et son groupe. Ils sont dangereux, cruels et sans remords. Ils se contrefoutent des autres et sont assoiffés de pouvoir.

— Pourquoi l'a-t-il tuée, selon toi ?

— Nous venions nous entretenir avec Mary Mae de la disparition de Paulo. Le coyote a dû le découvrir et décider de l'éliminer avant qu'elle nous parle. Nous croyons savoir ce que son clan veut à Ambre, et pourquoi il l'a kidnappée.

Je lui indiquai de me suivre à l'écart. Il ordonna à ses hommes de nettoyer la scène et me rejoignit. Tout en marchant vers la maison, je lui racontai rapidement l'histoire des Koyanni.

— Alors, pourquoi s'en sont-ils pris à Ambre ?

— Eh bien... Camille a tenté de la localiser. En voyant apparaître son image, nous avons toutes les deux reconnu le bijou qu'elle porte autour du cou. C'est un sceau spirituel, Chase. Probablement celui que le grand Illusionniste a donné, puis repris, au peuple de Nukpana. Je ne sais pas comment Ambre s'est retrouvée en sa possession, mais ils veulent le récupérer.

— Merde ! Tu veux dire qu'une bande de coyotes complètement tarés a mis la main sur un des sceaux ? C'est aussi grave que si les démons eux-mêmes s'en étaient emparés ! (Il s'adossa au grillage en soupirant.) Merde, merde et merde. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Nous, on va jeter un coup d'œil au magasin de magie. Pendant ce temps, vérifie que ce mec a bien tué Mary Mae pour moi. Je sais qu'il est coupable. Mais j'ai besoin de ton genre de preuves.

— Très bien. Mais dis-moi une chose : pourquoi Ambre est-elle toujours en vie s'ils ont ce qu'ils voulaient ?

Je secouai la tête.

— Je n'en sais pas plus que toi. Mais nous ne pouvons pas tenter le diable plus longtemps. Il faut la retrouver avant qu'ils décident qu'ils n'ont plus besoin d'elle. J'imagine, en tout cas, qu'ils ne pourront pas se servir du sceau tant qu'elle le portera. Enfin, j'espère.

Je le quittai devant la porte. Il rejoignit son équipe tandis que je pénétrais dans la maison, en évitant de respirer les restes de lycaine.

Je retrouvai Camille dans le salon. Elle se tenait au bureau de Mary Mae et consultait ses papiers. En me voyant, elle leva le gros livre relié de cuir qu'elle tenait à la main.

— C'est l'agenda de Paulo. Apparemment, il était homme à tout faire et notait ses rendez-vous là-dedans. Il semblait très organisé. Il rayait chaque activité après l'avoir finie.

Elle m'adressa un grand sourire, et attendit. Je fronçai les sourcils.

— Euh... en quoi est-ce que ça nous avance ?

— Il rayait chaque activité après l'avoir finie, répéta-t-elle patiemment. Aussi bien pour ses loisirs que pour ses rendez-vous professionnels. (Elle attendit à nouveau.) Enfin, Delilah ! Nous pouvons remonter jusqu'à son dernier rendez-vous et voir où il devait se rendre ensuite !

Banane ! songeai-je en me frappant le front.

— Pardon. J'ai encore l'esprit tout embrumé par la soif de sang. Oui, ça va beaucoup nous aider. Nous allons pouvoir parler à son dernier contact et suivre sa piste à partir de là. Où est-il allé en dernier ?

— Eh bien... il a rayé un boulot sur Elm Street. Puis... (Elle releva les yeux.) Il devait aller courir à Rodgers Park. Ce n'est pas barré. Hum... (Elle décrocha le téléphone et composa un numéro. J'allais lui demander qui elle appelait quand son correspondant répondit.) Allo, Katrina ? C'est Camille. Sauriez-vous avec qui Paulo allait courir ?... Vraiment ? OK, merci.

Elle raccrocha et composa un autre numéro.

— Bonjour, madame Davis ? La société *Réparations Franco* à l'appareil. Je vous appelle pour m'assurer que Paulo Franco a bien effectué les travaux prévus chez vous... Voyons, ça doit faire... une quinzaine de jours ? Il est venu ? Bien. Êtes-vous satisfaite de sa prestation ?... Parfait ! Encore une dernière chose, madame, si vous voulez bien. La question peut vous paraître curieuse, mais je vous assure que je ne vous la poserais pas si ce n'était pas absolument nécessaire. Paulo vous a-t-il paru étrange ?... Eh bien, parce qu'il a disparu et que nous essayons de retracer son itinéraire à partir de chez vous. Nous savons qu'il est repassé par son domicile, mais nous espérons que vous pourriez nous... Non ? Rien ? D'accord. Merci de m'avoir accordé de votre temps.

— Laisse-moi deviner, souris-je. Il est venu, il a fait son boulot, il ne s'est rien passé d'inhabituel et elle avait très envie de raccrocher ? Voilà pourquoi il faut toujours interroger les gens en personne. Les visages en disent souvent plus que les mots. Mais je pense, en l'occurrence, qu'elle ne t'a pas menti. Ce rendez-vous barré indique que Paulo est rentré chez lui sans encombre après le travail.

— Bon... alors j'imagine qu'on va à Rodgers Park ? Je pourrai peut-être lancer un sort de pistage, là-bas.

Elle récupéra ses affaires et sortit. Je la rejoignis dans la voiture, où j'ouvris mon netbook et lançai Google Earth.

— C'est là. Nous ne sommes pas très loin. Allons-y. Ensuite, nous passerons au magasin de magie. (Je soupirai.) Je n'arrête pas de me demander comment cette bande de malades compte utiliser le sceau spirituel... Et le fait qu'ils n'hésitent pas à tuer pour couvrir leurs traces n'est pas l'indicateur le plus enthousiasmant.

Quand Camille se gara à l'entrée du parc, je commençais à me lasser de suivre des pistes qui se finissaient toutes en culs-de-sac. Nous nous retrouvions face à une vaste étendue verdoyante bordée d'arbres. Comment pouvions-nous espérer une seconde trouver là un indice ? Je secouai la tête et m'apprêtais à prendre mes cliques et mes claques lorsque ma sœur leva la main.

— Attends... Je sens une très légère odeur dans l'air... On dirait...

Elle se mit à courir sans terminer sa phrase. Je la suivis. Au moment où elle prit le sentier qui menait à la lisière des bois, je captai à mon tour l'effluve en question. Un parfum de... fleurs... de miel... Une fragrance agréable dans ce goût. Je ne parvenais pas à l'identifier clairement. En tout cas, il ne s'agissait pas de lycaine.

Camille ralentit en entrant dans un taillis de cèdres, d'érables et de sapins parsemé de chênes. Le parfum fleuri, toujours présent, nous poussait en avant. Sans aller jusqu'à parler d'envoûtement, je ressentais une véritable attraction.

Bientôt, un autre croisement se présenta. Une sente tournait vers la gauche. J'ouvris la marche en désignant le stylet attaché à mon poignet. Camille hocha la tête et se glissa derrière moi.

Le chemin sinuait à travers un petit vallon. Plus loin, entre les arbres, je distinguais une sorte de trouée. Elle semblait trop petite pour un terrain de base-ball, ou autre champ aménagé par l'homme. Je m'approchai et l'étudiai depuis l'orée du bois.

Planté au milieu de la clairière se trouvait un énorme rocher. Et sur ce rocher, je découvris une créature délicate, éthérée, qui dégageait une sourde impression de danger.

Elle était grande, élancée, d'apparence fragile. Un froid rayon de soleil, perçant entre les feuilles, illuminait sa chevelure dorée. Lorsqu'elle leva vers nous ses grands yeux humides, je vis, derrière les

larmes, une sorte de passion glaciale, impitoyable. Elle se contenta toutefois de nous inviter d'un geste à la rejoindre, puis de nous désigner un tronc d'arbre tombé. Je m'assis et attendis.

— Vous n'êtes pas entièrement humaines, constata-t-elle au bout d'un moment. Faites-vous partie de la tribu qui s'en est allée ?

J'échangeai un regard avec ma sœur, assise près de moi. C'était une façon de présenter les choses.

— Oui, nous venons d'Outremonde. Nous sommes les enfants d'une humaine et d'un Sidhe. Et vous êtes... ?

— Une dryade. Née sur Terre. Attachée à ces bois, ou à ce qu'il en reste. (Elle poussa un gros soupir et s'essuya les yeux.) Je viens chaque jour là, et je pleure la perte de ces terres. Je garde ce qui reste de cette parcelle, de ce « parc », comme ils l'appellent. J'observe.

— Nous avons suivi votre fragrance, expliquai-je d'une voix douce. Nous n'avions pas l'intention de troubler votre deuil.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle. Vous avez senti mon parfum de violettes et d'herbe coupée ? Il ne se révèle qu'aux êtres qui me sont liés d'une manière ou d'une autre. Il existe donc une connexion entre nous. Qu'est-ce qui vous amène ?

Elle glissa délicatement une jambe en dessous d'elle et ramena son genou plié contre sa poitrine en se balançant sur le rocher.

J'en savais suffisamment sur ces créatures pour éviter de lui demander son nom. Les dryades, comme les floraèdes, étaient des êtres imprévisibles et dangereux, qui pouvaient également se révéler d'une grande assistance – s'ils en faisaient le choix.

— Nous cherchons des informations sur un lycanthrope disparu. La dernière entrée de son agenda remonte à quinze jours et indique qu'il prévoyait de passer par ces bois. Mais il n'est jamais rentré chez lui, et il n'a pas rayé cette activité. Nous ne sommes donc pas certaines qu'il soit arrivé jusque-là.

— Il venait courir, peut-être avec un ami, ajouta Camille. Nous craignons qu'il ait été enlevé par des coyotes métamorphes, mais nous n'avons aucune certitude.

La dryade plissa dangereusement les yeux.

— Vous fréquentez ces racailles de coyotes-garous ? Dans ce cas, sortez immédiatement de mon jardin !

Elle se leva d'un bond. Une gigantesque liane, hérissée d'épines acérées de dix centimètres de haut, apparut derrière elle à travers le feuillage et se braqua sur nous.

Je me remis précipitamment debout et me glissai devant Camille.

— Non, attendez ! Nous cherchons uniquement des indices ! Nous ne sommes pas alliées aux métamorphes de l'ombre !

La liane s'immobilisa, hésitante. La dryade tapa du pied sur son rocher.

— Un lycanthrope, dites-vous ?

— Oui, confirmai-je en reculant d'un autre pas. (La liane me rendait nerveuse, et rien ne m'assurait que la dryade ne la lâcherait pas sur nous.) Un loup beta... une proie facile pour ceux qui manipulent la lycaine...

La liane recula lentement, et s'arrêta à la lisière du bois. Nous pouvions toujours la voir. La dryade s'accroupit sur son rocher et enroula ses bras autour de ses jambes. Je me demandai brièvement comment sa robe arachnéenne, quasiment transparente, pouvait lui tenir chaud, mais la fraîcheur ne semblait pas l'indisposer, et je ne voulais pas prendre le risque de l'insulter en lui posant la question.

— De la lycaine, répéta-t-elle à voix basse. Oui. J'en ai senti l'odeur, à peu près à l'époque dont vous parlez. Sa puanteur infâme est longtemps restée accrochée à mes arbres. Oh, j'ai bien tenté de traquer les coupables ; j'ignore à quelle vitesse ils progressaient, mais je n'ai pas réussi à retrouver leurs traces. Je me suis arrêtée à l'orée de la forêt.

— Nous pensons que les coyotes ont attaqué notre ami à l'aide de cette drogue. Sa fiancée attendait un enfant. Nous devons la voir aujourd'hui ; mais en arrivant chez elle, nous l'avons trouvée morte. Nous soupçonnons les Koyanni de l'avoir tuée pour l'empêcher de nous parler – de peur, sans doute, qu'elle compromette leurs plans. (J'hésitai, puis décidai de tenter mon va-tout.) Accepteriez-vous de nous aider, en nous montrant l'endroit où vous avez senti l'odeur de lycaine ?

Elle nous dévisagea sans un mot pendant un long moment. Puis elle hocha la tête et sauta du haut du rocher en nous faisant signe de la suivre. Les sous-bois s'ouvrirent devant elle, révélant un chemin caché. Je la suivis sur la sente sinueuse, qui débouchait dans une petite clairière traversée par une route.

— Le lycanthrope venait de là, déclara la dryade en désignant la route. Je l'ai observé parce qu'il semblait étrange – je sentais qu'il n'était pas humain – et parce que je surveille tous ceux qui pénètrent dans ces bois. Au fait, il courait seul.

— Il n'est pas venu avec un ami, alors ?

— Non. Je m'apprêtais à le laisser tranquille quand une bande de coyotes a surgi de cette voie, là-bas (Elle nous indiqua un chemin bétonné.) Depuis ma cachette, je ne voyais pas très bien ce qui se passait ; j'ai entendu un bruit de course, puis un claquement sec suivi d'une odeur de lycaine. Alors je me suis enfuie. Quand je suis revenue un peu plus tard, le loup et les coyotes avaient disparu. Mais un relent de drogue flottait toujours dans la brise.

Je me dirigeai vers la route centrale, en terre battue. Elle semblait peu utilisée, probablement à cause des fortes pluies des deux dernières

semaines. Rien, pas même un orage, ne pouvait dissuader les joggers de Seattle d'aller courir ; mais la plupart d'entre eux privilégiaient la ville ou les allées cimentées en cas d'averse.

En explorant le périmètre de ce sentier de quatre cents mètres, je remarquai un point brillant, dans l'herbe, tout près du chemin bétonné. Je m'agenouillai devant la chose. Ma sœur me rejoignit et ramassa l'objet.

— C'est une montre. Bon marché, ajouta-t-elle. (Elle la retourna.) Regarde, il y a une inscription : *Pour Paulo, l'amour de ma vie*. (Elle blêmit.) C'est à lui !

Elle se releva, posa une main en visière au-dessus de ses yeux et scruta la rangée d'arbres en face. Je l'imitai.

— Donc, les Koyanni lui ont tendu une embuscade à cet endroit... et ensuite ? (Je me tournai vers la dryade.) Qu'y a-t-il derrière ces arbres ?

Elle fronça les sourcils.

— Un parking. Ces maudites machines ont éventré la terre pour l'étouffer sous le béton. Les humains ont grand besoin de réapprendre à marcher !

Je ne dis rien, de peur de la voir se lancer dans un réquisitoire contre les automobiles. Certes, ma Jeep n'était pas le meilleur allié de l'environnement, mais je l'aimais bien, et les voitures faisaient désormais partie intégrante de la société. Toutefois, je regardais de plus en plus sérieusement du côté des nouvelles hybrides, pensées pour fonctionner autrement qu'en polluant le monde.

— Ensuite, ils l'ont traîné jusqu'au parking, termina ma sœur. C'était probablement son dernier voyage. (Elle baissa la tête.) Pauvre Paulo. Pauvre Mary Mae. Et pauvre bébé...

À cet instant, mon téléphone sonna. La dryade sursauta comme sous l'effet d'une décharge. Je m'éloignai pour répondre.

— Ouais ?

— C'est Chase. Il faut absolument que tu voies ce qu'on a trouvé. Mais je te préviens, ce n'est pas joli joli.

Je commençais à en avoir ma claque des visions d'horreur. J'aurais bien voulu qu'on me propose un truc plus agréable, pour changer. Ou carrément marrant, si possible.

— De quoi s'agit-il ?

— Tu veux dire de « qui » ? Peut-être d'un de tes loups-garous. Je dis bien « peut-être », parce que ce qu'il en reste est en piteux état. Ramène-toi dès que possible, termina-t-il en raccrochant.

Je refermai mon portable et rejoignis Camille.

— C'était Chase. On doit y aller. Merci pour votre aide, ajoutai-je à l'intention de la dryade. Nous apprécions beaucoup ce geste. Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit, prévenez-nous. On verra

bien ce qu'on peut faire.

Elle cilla.

— Vraiment ?

Oh, oh ! J'avais oublié que les dryades terriennes voyaient des promesses derrière de simples remerciements. Quand une personne normale rendait service à une autre, plusieurs mois s'écoulaient généralement avant qu'elle lui demande un coup de pouce en retour ; avec un peu de chance, elle pouvait même décider de lui faire une fleur, et lui dire : « C'est bon, laisse tomber. » Mais elle était très sérieuse.

— Oui... À quoi pensez-vous ?

Elle cligna des yeux et m'adressa un sourire rusé.

— Je ne dirais pas non à un nouveau jardin. Je suis fatiguée de voir l'espace se resserrer autour de moi. Trouvez-moi un endroit où les arbres sont encore libres et sauvages, et je déménagerai.

Waouh ! Voilà qui était assez inattendu. Ma première réaction fut de penser : *Euh, il y a marqué « lutin du père Noël », là ?* mais je me tus et me forçai à sourire.

— Nous allons essayer. En revanche, ça pourrait prendre un peu de temps. Craignez-vous les hivers rigoureux ?

Elle me regarda comme si je lui avais demandé si elle encourageait l'utilisation des mines antipersonnel.

— Non... Est-ce que je donne l'impression d'être gênée par le froid ? Vous pouvez m'appeler Jacinthe. Je vous attendrai là. Mais ne tardez pas trop. S'il vous plaît.

Sur ce, elle disparut dans les sous-bois.

Camille m'invita au silence d'un signe de la tête. Je rebroussai chemin en emportant la montre de Paulo. Une fois dans la voiture, je revins sur ma conversation avec Chase.

— Je crois que nous venons de retrouver un de nos garous disparus, terminai-je.

Camille grimaça.

— Magnifique. OK, allons-y. C'est de pire en pire, aujourd'hui.

Je partageais pleinement son avis. Mais, pour être honnête, je doutais de trouver plus terrible que le cadavre de Mary Mae, et j'espérais vraiment ne pas me tromper.

Chapitre 15

Nous fréquentions décidément le FH-CSI avec beaucoup d'assiduité, depuis quelques jours ! Alors que nous nous dirigions vers le bureau de Chase, le détective nous intercepta devant la porte du bâtiment.

— Direction la morgue, annonça-t-il.

Je le suivis jusqu'à l'ascenseur. Le premier sous-sol abritait l'arsenal. Chase y stockait des armes dont le gouvernement de Seattle ignorait totalement l'existence, et n'aurait, de toute façon, pas compris l'utilité : balles d'argent, bombes à l'ail, pistolets modifiés divers et variés. L'ascenseur dépassa cet étage, puis le suivant, où se trouvaient les cellules des criminels outremondains. Je n'étais jamais allée plus bas que le troisième sous-sol, composé de la morgue, du labo et des archives, mais Chase m'avait laissé entendre qu'il en existait un quatrième. Il refusait de me dire à quoi il servait.

Au moment où ma sœur posa de nouveau le pied sur la terre ferme, elle soupira de soulagement. Elle détestait les espaces confinés et prenait l'ascenseur à contrecœur, quand personne ne voulait se taper l'escalier avec elle ou, dans le cas du FH-CSI, quand il fallait des autorisations spéciales pour les emprunter.

Les talons de Camille battaient la cadence sur le sol en béton. Je me surpris à les écouter et à compter les pas qui nous séparaient de notre destination. Je passais plus de temps avec Chase ces derniers temps qu'avant la rupture ; à cet instant cela ne me réjouissait, bizarrement, pas beaucoup.

Le détective s'arrêta devant les doubles portes de la morgue. Menolly l'avait laissée en piteux état, en décembre dernier, après son combat contre une flopée de jeunes vampires, cadeau de son sire, Dredge, venu d'Outremonde pour la détruire. À présent, la scène semblait n'avoir jamais eu lieu.

Je sentis mon estomac se soulever en entrant dans la pièce aseptisée. Même si mon seuil de tolérance était de plus en plus élevé, certaines choses – comme, au hasard, les cadavres – me mettaient toujours mal à l'aise. Je passai devant des étagères remplies de bocaux contenant des organes lisses et caoutchouteux et diverses décoctions chimiques en m'empêchant de lire les étiquettes ; inutile d'aggraver la nausée en mettant un nom sur ces contenus répugnants.

Bientôt, je me retrouvai face à une longue table métallique. Mallen, en tenue complète de chirurgien – blouse, masque, coiffe et

gants – ressemblait à un savant fou. Il tenait à la main une chose molle que je pris pour... *Oh, merde !* Il s'agissait en effet d'un poumon. Je détournai les yeux.

— Alors ? Sait-on mieux à quoi on a affaire ? demanda Chase.

— Oui. C'est bien un loup-garou, répondit l'elfe d'une voix étouffée mais parfaitement audible.

Je m'armai de courage et me tournai vers le corps. Ce qu'il en restait semblait avoir été disséqué. On l'avait ouvert et habilement découpé en fines couches, comme une escalope de poulet. Les pans, à présent rabattus, étaient maintenus par des pinces.

— Dans quel état était-il quand vous l'avez trouvé ? demandai-je.

— Exactement comme ça : ouvert comme une enveloppe. Les glandes odoriférantes, l'hypophyse et les glandes surrénales ont disparu, mais celui qui s'en est pris à ce pauvre type ne voulait pas simplement fabriquer de la lycaine : il a également prélevé les testicules et le cœur, alors qu'ils n'entrent pas dans la composition de la drogue.

L'elfe déroula lentement la peau du visage pour la rabattre sur le crâne. Un large morceau de peau, découpé au sommet de la tête, révélait le cerveau.

— Est-ce que vous le reconnaissez ?

Je sentis mon estomac se soulever derechef.

— Non, mais Katrina le pourrait sûrement, s'il s'agit d'un de ses amis. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Oui, s'il te plaît, répondit Chase. Par contre, préviens-la. On peut s'arranger pour qu'elle ne voie pas le reste du corps, mais elle s'apercevra nécessairement qu'il a été découpé comme une génisse à l'abattoir. (Il secoua la tête.) Je n'arrive pas à concevoir qu'on puisse faire une chose pareille. Prendre l'intérieur d'une personne pour un self-service !

Camille se dirigea vers le téléphone mural pour demander à Nerissa d'appeler Katrina. Les portables ne captaient pas, au sous-sol.

— Ce n'est pas tout, reprit Mallen.

— Que pourrait-il y avoir de plus ? grimaçai-je en me demandant jusqu'où les coyotes métamorphes seraient capables d'aller.

— On note des blessures au niveau des poignets et des chevilles. Il a été ligoté avec un objet dur et très serré qui lui a creusé les chairs – comme des menottes en fer, ou en acier. Les résultats des tests sanguins devraient arriver d'une minute à l'autre. Nous cherchons tout spécialement des traces de stéroïdes.

— Est-ce que vous imaginez... Bourrer un loup beta de stéroïdes jusqu'à ce que la rage le gagne ; l'enfermer dans une cage, menottée, pour amplifier son désir de sortir. La force et la fureur que ça doit générer... C'est terrifiant.

Je me détournai, incapable de regarder plus longtemps le cadavre. Il ne s'agissait pas de dégoût ou de répulsion. Mais de penser aux derniers instants de la vie de ce loup... terrifié, probablement tranché vif pour décupler sa fureur... me donnait envie de traquer le responsable et de le découper en bandelettes. Lentement.

Camille revint à ce moment.

— Nerissa amène Katrina. Elle est forte, mais ce ne sera pas facile pour elle. Tu devrais peut-être prévoir du thé, pour après. Dans l'unité médicale, par exemple ?

— Bonne idée. (Chase appuya sur un bouton de son talkie-walkie et donna des ordres.) Je pense que vous pouvez y aller, à présent. Sauf si vous voulez attendre de voir si votre amie parvient à l'identifier.

Je m'approchai de la table. La main de la victime pendait légèrement dans le vide. J'effleurai du bout des doigts la bande de peau très pâle qui encerclait son poignet et contrastait de façon remarquable avec la teinte plus sombre du reste de son bras.

— Je pense que ce ne sera pas nécessaire, murmurai-je en sortant la montre de ma poche. (Le bracelet correspondait parfaitement aux marques de bronzage.) C'est Paulo Franco. Nous savons où et quand on l'a attaqué, et nous savons pourquoi. Il ne reste plus qu'à découvrir qui est le responsable, et à le retrouver.

Chase me prit la montre, lut l'inscription en pinçant les lèvres, et la déposa dans un plateau, à côté d'une bague en or et de ce qui ressemblait à une boucle d'oreille.

— Ouais, soupira-t-il après un long silence. Je pense que tu as raison.

— Putain ! explosai-je en prenant Camille par le bras. On va tout de suite au magasin de magie leur demander une explication ! Appelle-moi quand tu seras certain de son identité, s'il te plaît, lançai-je à Chase en entraînant ma sœur vers la porte.

Je rejoignis la voiture au pas de course. Camille se contenta de me regarder sans rien dire, et je sus qu'elle ne suggérerait pas d'autre option. Elle me fit simplement signe de prendre place dans le véhicule et sortit du parking sans tarder.

Ma sœur se gara devant le *Bazar magique de Madame Pompée* et se tourna vers moi.

— Bon. Avant de te précipiter à l'intérieur comme une tête brûlée, tu vas m'accorder deux minutes d'attention. Wilbur dit que les propriétaires sont des sorciers ; ça signifie qu'ils sont dangereux et certainement bien plus puissants que moi. Quoi qu'il arrive, ne les accuse pas d'avoir tué Paulo ou de fabriquer de la lycaine. Mieux vaut rester prudents tant qu'on ne sait pas exactement à qui, ou à quoi, on a affaire.

Je regardai obstinément devant moi. Je n'avais pas envie de

l'écouter.

— Ils l'ont pratiquement écorché vif, Camille ! Ils ont tué sa fiancée et leur bébé ! Pour couronner le tout, ils tiennent Ambre, qui possède un sceau spirituel ! Et tu voudrais qu'on entre là-dedans le sourire aux lèvres ?

— Exactement. Chaton, écoute-moi. Je pratique la magie de la mort. Je connais bien ce genre de boutiques. Ne déconne pas. Nous avons nettement plus de chances d'obtenir des informations s'ils ne se doutent pas que nous les soupçonnons. Tu comprends ?

Elle avait raison, mais je refusais de l'admettre. Toutefois, je hochai la tête et lui emboîtai le pas.

La boutique ressemblait à l'un de ces bric-à-brac improbables nichés au fond d'une impasse, un peu sombre, envahi par les toiles d'araignées, où l'on trouve les choses les plus surprenantes dans des paniers poussés sous les tables ou dans les coins, ou débordant des tiroirs entrouverts d'une commode antique. Les murs se couvraient jusqu'au plafond d'étagères chargées de bocaux contenant toutes sortes d'herbes, de liquides et de petits morceaux d'animaux sur lesquels je préférais ne pas trop m'attarder.

Sur les tables disposées au milieu de la pièce, je distinguai des piles d'ossements dont j'espérai qu'ils ne soient pas humains, des baguettes de métal, de cristal ou de bois, ainsi que des jeux de Tarot entourant des paniers remplis de parchemins minuscules qui émettaient une étrange lueur. Derrière le comptoir, s'alignaient de grands pots de verre remplis de poudre scintillante ou noire comme de l'encre. De longs bâtons d'encens roulés à la main et placés près de la caisse dégageaient une fumée aux parfums de musc et de jasmin de nuit.

Camille se mit à flâner dans la boutique, retournant un os par-ci, consultant un sort par-là, tout en écoutant intensément les dieux savaient quoi. Je tentai d'utiliser mes sens pour entendre, moi aussi, mais je ne reçus qu'une impression d'inaction insupportable qui me fit grincer des dents. Après plusieurs tours, ma sœur prit un Tarot et ce qui ressemblait à la cage thoracique d'un petit animal avant de se diriger vers la caisse.

Une HSP d'une beauté remarquable apparut entre les rideaux dissimulant l'arrière-boutique. Les humaines étaient souvent très jolies et séduisantes, mais elle... Elle avait dans les yeux une étincelle de magie, une flamme dangereuse, qui semblait à peine contenue et prête à jaillir. Ses longs cheveux, noirs et raides, lui arrivaient au creux des reins, et ses traits, quoique délicats, semblaient ciselés dans la pierre. Elle portait une longue robe bleu marine qui épousait ses formes avec une obscénité que même les vêtements hypra sexy de ma sœur n'égalaien jamais.

Je la regardai se couler derrière la caisse dans un mélange d'émotions contradictoires. D'un côté, je n'arrivais pas à la quitter des yeux. De l'autre, je comprenais parfaitement que Wilbur ait failli faire dans son froc en se retrouvant face à elle. Moi qui étais complètement aveugle à la magie, je voyais l'aura ténébreuse de cette femme ondoyer comme une ombre et se répandre dans la pièce.

— En quoi puis-je vous aider ? s'enquit-elle d'une voix aussi collante qu'une bande de papier tue-mouches, toute en filaments de cette même énergie noire.

— Je prends ceci, annonça Camille. Et j'aurais une petite question à vous poser. Je suis à la recherche de certains composants, et les boutiques du coin refusent de me les préparer. Fabriquez-vous des potions et des poudres à la demande ?

La femme cilla.

— À l'occasion, si le prix est bon et que ça nous intéresse. Je sens votre énergie, prêtresse de la mort. Pourquoi ne confectionnez-vous pas ces produits vous-même ? questionna-t-elle en penchant légèrement la tête de côté.

— Je ne dispose pas des installations nécessaires chez moi et certains ingrédients sont... disons... dangereux et difficiles à trouver. (Camille libéra brusquement son glamour, prenant la femme par surprise.) Comment puis-je vous appeler ?

— Jaycee, répondit-elle, complètement focalisée sur ma sœur. Que désirez-vous ? Peut-être l'avons-nous en stock. Nous possédons une réserve spéciale pour nos meilleurs clients.

— Il me faudrait de la poudre Lazare, du musc de sentinelle démoniaque et du serpentel, énuméra Camille d'une voix douce, comme si elle faisait ses courses à la supérette du coin.

La flamme dansa dans les yeux de Jaycee.

— Je peux vous fournir les trois, mais je ne les ai pas sur place. Il ne serait pas très sage de conserver ce type de substance au vu et au su de tous. Je pourrai en apporter demain.

Camille fronça les sourcils.

— J'aurais préféré repartir avec, mais tant pis. (Elle paya l'os et le jeu de Tarots.) Alors, à demain. J'ai besoin de trente grammes de chaque.

— Vous savez que cette quantité de serpentel coûte au moins cent cinquante dollars, n'est-ce pas ? demanda Jaycee alors que nous nous dirigions vers la porte.

— Ce ne sera pas un problème, lança ma sœur par-dessus son épaule.

Sitôt sorties, elle me poussa jusqu'à la voiture en jetant au passage ses achats dans une poubelle voisine.

— Je ne supportais plus le contact de ces immondices, expliqua-t-

elle. Ils empestaient l'énergie démoniaque.

Je bouclai ma ceinture. Camille s'installa au volant et se tourna vers moi.

— Nous devons absolument trouver leur adresse personnelle. Wilbur a raison : ce sont eux qui fabriquent la lycaine. J'ai senti l'odeur de certains composants sur la robe de cette femme ; mais je peux t'assurer qu'ils ne les gardent pas au magasin. Et je suis certaine qu'ils notent le nombre de loups-garous qu'on leur apporte et l'identité de leurs fournisseurs quelque part. Fabriquer de la lycaine est une activité monstrueuse, mais c'est encore pire de kidnapper des lycanthropes pour leur voler leurs organes.

— Et Van, alors ?

— J'ai perçu un mouvement dans l'arrière-boutique, et une énergie qui ressemblait beaucoup à celle de Jaycee. Je suis prête à parier que c'était lui. Du coup, ça voudrait dire qu'il n'y a personne chez eux...

— ... ce qui nous laisserait libres d'aller jeter un coup d'œil, terminai-je. Avec un peu de chance, nous retrouverons même Doug et Saz vivants. Si on peut prouver que Jaycee et Van fabriquent cette saloperie, ils n'auront plus qu'à mettre la clé sous la porte. L'idéal, ce serait de mettre également la main sur l'adresse des coyotes métamorphes qui détiennent Ambre.

— Ça s'appelle faire d'une pierre deux coups, poulette, sourit Camille en mettant le contact. Reste à découvrir où ils habitent...

— Ils ont obligatoirement déclaré leur commerce au nom et à l'adresse du gérant. Arrête-toi dans un café, je me connecterai pour vérifier. N'importe qui peut trouver ce genre d'infos sur le Web aujourd'hui.

Camille s'arrêta dans un Starbucks. Pendant qu'elle achetait des cookies et un *latte* géant, j'ouvris mon ordinateur portable et me connectai sur le réseau Wifi. Je gardais, dans mes favoris, une quantité de sites permettant de déterrer toutes sortes d'infos sympas sur les gens. La plupart étaient payants, ou requerraient une inscription, mais certains restaient libres d'accès. Je dénichai l'adresse du responsable et de la trésorière du *Bazar magique de Madame Pompée* en moins de cinq minutes : Van et Jaycee Thomas vivaient à quelques kilomètres de chez nous.

— On se bouge, avant qu'ils décident de rentrer chez eux.

Camille attrapa ses achats pendant que je me dirigeais vers la voiture.

Les Thomas vivaient, comme nous, en retrait de la route principale, sur un terrain d'un hectare. Une telle surface, pour la région de Seattle, en disait long sur leurs moyens. Camille s'arrêta au bord de la route.

— Ils ont peut-être des protections, me rappela-t-elle. Ouvre l'œil et le bon.

Elle soupira et s'engagea au pas dans une allée de graviers bordée de buissons touffus, typiques des environs.

Nerveuse, je regardais autour de moi. Le soleil commençait à disparaître derrière la couverture nuageuse et une odeur de pluie flottait dans l'air. Les longues branches épineuses des myrtilles et des framboisiers sauvages semblaient se tendre vers la Lexus tandis que Camille s'efforçait de suivre les ornières creusées dans le chemin par le passage des voitures. Sur notre droite, un daim passa la tête au milieu des broussailles et nous regarda passer.

Je comptai quatre andouillers à ses bois et vis dans son regard une étrange étincelle, une sorte d'intelligence peu caractéristique de ce genre d'animaux. Les daims n'étaient pas bêtes, loin s'en faut, mais celui-là me parut... rusé, malin. Je notai l'information dans un coin de ma tête. Elle pourrait se révéler utile. Les Thomas n'hésitaient probablement pas à créer des animaux boostés pour s'en servir comme gardiens.

La maison apparut soudain au détour de l'allée. Il s'agissait, comme la nôtre, d'une large demeure Victorienne de deux étages, mais la ressemblance s'arrêtait là. La leur, vétuste et négligée, avait tout de la maison hantée : peinture passée, girouette pliée en deux, vitres fissurées et porche branlant.

— Ils feraient bien d'aller claquer un peu de leur pognon chez Bricorama, commenta ma sœur en coupant le moteur. L'escalier me semble complètement instable ; je propose d'essayer d'entrer par-derrière. Je suis quasiment sûre d'avoir déclenché plusieurs protections en chemin. Ils possèdent peut-être un système d'alarme relié à la boutique. Alors c'est simple, on entre et on ressort le plus vite possible.

Je contournai prudemment la bâtisse en regrettant l'absence de Lysanthra. La police de Seattle réprouvait le port d'arme en public ; je l'emportais quand je savais que nous allions nous battre, pas à la moindre promenade en ville.

L'arrière de la maison ne valait guère mieux que l'avant, mais au moins, l'escalier semblait plus solide. Je le gravis lentement, en testant chaque marche. Lorsque j'atteignis le perron, je fis signe à Camille de me rejoindre et sortis mes crochets.

Tandis que ma sœur montait la garde, je glissai mes instruments dans la serrure et me mis au travail. Très vite, je perçus un « clic » étouffé. *Bingo !* Je poussai délicatement la porte et me faufilai à l'intérieur, Camille sur les talons.

Nous nous trouvions dans une petite lingerie, meublée d'une machine à laver et d'un sèche-linge en fin de course. De toute

évidence, Jaycee et Van avaient investi tout leur argent dans la boutique au détriment de leur propre maison. Une demi-porte menait à la cuisine. Je lançai un coup d'œil par la partie supérieure, ouverte, avant de tourner la poignée.

Je trouvai la pièce impeccablement rangée – au point de me demander si des gens prenaient parfois leurs repas là. Pas de corbeille à fruits sur la table, pas de plats dans l'évier, ni grille-pain, ni machine à café ou autre ustensile ménager. J'ouvris le placard le plus proche en fronçant les sourcils, tandis que Camille jetait un coup d'œil dans le frigo.

— Rien, murmurai-je. Ni assiettes, ni nourriture.

— Là non plus.

— Tu es sûre qu'ils sont humains ? La femme semblait presque trop vive pour une HSP. Mais j'ai attribué ça à ses pouvoirs magiques.

Camille s'adossa au plan de travail.

— Je ne sais pas. Ce ne sont sûrement pas des vampires, s'ils peuvent sortir de jour. Mais c'est vrai, elle m'a paru spécialement alerte. Pourtant, elle a bien réagi à mon glamour...

— Sauf si elle a fait semblant.

Sur cette pensée troublante, je me dirigeai vers le salon. Là encore, tout était propre, rangé, épousseté... mais je ne vis aucun signe d'usage ou d'occupation. Rien, ni photo, ni objet personnel, qui puisse nous en apprendre davantage sur le couple.

— Je n'aime pas ça, murmura Camille. Tout semble... aseptisé. Dépêchons-nous. Si, comme je le crains, nous avons déclenché leur système d'alarme, ils sont probablement déjà en route. En plus, cet endroit me met super mal à l'aise. On dirait un appartement témoin. Cherchons la cave, ou le sous-sol. Il n'y a pas meilleur endroit pour garder un prisonnier.

J'entrepris d'ouvrir toutes les portes. Les deux premières donnaient respectivement sur un petit salon et une salle de bains tout aussi vides que le reste de la maison. Jamais deux sans trois, dit-on, et celle-là fut la bonne : la dernière s'ouvrit sur une volée de marches. J'invitai ma sœur à me suivre. Elle leva la main et sortit son portable.

— J'appelle à la maison pour leur dire où nous sommes. On ne sait jamais.

Je ne voulais pas penser à tout ce que ce « on ne sait jamais » englobait, mais elle avait raison. Je l'entendis prier Iris d'envoyer des renforts si nous ne la recontactons pas dans les vingt minutes. Puis elle rangea son téléphone et s'engagea derrière moi dans l'escalier.

— Ça me rappelle un peu trop le combat contre le Cerbère, murmurai-je en découvrant un balai flambant neuf qui me servirait à tester les marches au fur et à mesure de notre progression.

— Oui, mais cette fois au moins, ça n'empeste pas l'énergie

démoniaque.

— Ouais, enfin, pas encore. Je parie que ces deux-là fricotent avec les démons.

Van et Jaycee étaient tout à fait du genre à invoquer des entités maléfiques de temps en temps pour leur demander une faveur.

— Crois-moi, les monstres ne viennent pas nécessairement des Royaumes Souterrains. Le monde et les royaumes de l'astral sont eux aussi remplis de gens méchants.

Je tapotai les premières marches. Elles semblaient stables, aussi m'y engageai-je. La conversation mourut tandis que nous nous enfoncions dans les entrailles de la demeure. Bizarrement, je ne vis pas la moindre toile d'araignée – élément pourtant indissociable de tout sous-sol digne de ce nom... À moins que les Thomas disposent d'un service d'entretien magique qui rendait tout nickel en un clin d'œil ?

J'avais l'impression de descendre depuis plusieurs heures – ce sous-sol était bien plus profond que le nôtre, ou que celui qui avait servi de prison à Chase – quand je posai enfin le pied sur la terre ferme et me retrouvai face à une porte en bois.

Je tournai la poignée.

— C'est fermé, annonçai-je. Je ne garantis pas d'arriver à crocheter cette serrure.

Camille sortit une lampe de poche de la taille d'un stylo pour m'éclairer pendant que je travaillais. Enfin, le verrou sauta.

À cet instant, un éclair fulgurant m'aveugla. Camille poussa un cri strident. Je hurlai et me jetai de côté sans réfléchir. La porte se consumait, crachant des flammèches dans notre direction. Ma sœur s'écarta vivement de l'escalier qui faisait appel d'air.

Je me plaquai contre le mur. Camille m'imita.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle. C'est un feu magique, et je ne peux pas l'éteindre. Je ne sais même pas combien de temps il va durer...

Alors que les mots quittaient ses lèvres, l'incendie s'éteignit sous nos yeux. Il ne restait quasiment plus de la porte qu'un tas d'échardes calcinées. Mais les marches et les murs n'étaient même pas noircis. Je fronçai les sourcils.

— Putain, qu'est-ce qui s'est passé ?

— On peut programmer les flammes magiques pour qu'elles visent un certain type de cible, m'expliqua ma sœur. À mon avis, celles-ci devaient détruire toutes les créatures vivantes qui se trouveraient sur leur chemin. C'est pourquoi les marches n'ont pas été affectées. La porte a brûlé à cause de l'explosion, pas du sort. (Elle passa prudemment la tête dans la pièce suivante.) On a eu de la chance. Magnons-nous. Je dois rappeler Iris dans dix minutes.

Je me faufilai dans le trou – inutile d’essayer d’ouvrir la porte, à présent : il n’en restait plus que le chambranle – et me retrouvai dans un laboratoire. De toute évidence, c’était là que les Thomas vivaient, et travaillaient, vraiment.

Des paillasses, chargées de béchers, de pots, de tubes à essai, de poudres et de becs Bunsen, et de tout l’attirail nécessaire à la confection de composés chimiques de toute sorte, s’étiraient le long des murs. Une vasque assez grande pour contenir un homme trônait au milieu de la pièce. On avait percé des trous sur toute sa longueur pour y glisser des tubes en caoutchouc ; un liquide rouge, semblable à du sang, tachait la porcelaine. Je grimaçai en comprenant que les tuyaux servaient à aspirer les fluides corporels.

— C’est là qu’ils fabriquent la lycaine, déclarai-je. Je pense que les coyotes métamorphes leur procurent les loups-garous et que ces... que Van et Jaycee les dissèquent dans cette salle. Mais je ne vois ni cage, ni espace de mur nu qui puisse dissimuler une entrée secrète.

Camille braquait sur la vasque des yeux remplis d’horreur.

— J’apprends des sorts ignobles et brutaux ces derniers temps, mais Morio et moi n’avons jamais touché d’être vivant. Ressusciter les morts est une chose, tuer pour obtenir des composants de sorts en est une autre. Il n’y a qu’un seul moyen de savoir si ces tables dissimulent un passage.

Elle saisit la première à deux mains et l’inclina vers elle – les conteneurs de verre glissèrent et se brisèrent sur le sol, les potions se mélangeant aux fluides dans une série de sifflements et de petites explosions – avant de la renverser complètement. Puis elle se saisit d’un morceau de bois et entreprit de taper sur le mur ainsi dégagé.

— Rien, annonça-t-elle en se dirigeant vers le plan de travail suivant.

— À moi l’honneur.

Je retournai la table en un rien de temps dans une explosion de verre, de chuintements et de crépitations, mais ne trouvai aucune trappe.

Brusquement, une intense frustration me saisit ; ivre de colère, j’entrepris de fracasser les becs Bunsen contre les murs, de pulvériser les flacons et les tubes à essai, de balancer les tables à l’autre bout de la pièce. La rage parut gagner Camille, qui m’imita.

— Tiens ! Ça, c’est pour Paulo ! grondai-je.

— Et ça pour Mary Mae et son bébé !

Quand le laboratoire fut entièrement démoli, ma sœur me désigna sa montre.

— Il faut que je rappelle Iris avant qu’elle n’envoie quelqu’un.

— Tiens, tiens, tiens ! répondit une voix derrière moi. Regarde ça, Jaycee. Nous avons de la visite. Je trouve que nous avons beaucoup de

chance qu'elles s'intéressent à ce point à notre travail ; qu'en dis-tu ?

Je me tournai d'un bond. Van et Jaycee, blêmes de rage, se tenaient dans l'encadrement de la porte.

Chapitre 16

— Merde ! m'écriai-je en reculant.

Van, un type blafard d'une profonde banalité, s'avança ; je sentis rouler vers moi une telle vague de puissance qu'il m'apparut soudain nettement moins falot. *Il est fort !* Camille poussa un petit cri étranglé : elle prenait sans doute mieux que moi la véritable mesure de sa puissance.

— Ça craint ? lui demandai-je dans un souffle.

— Oui, répondit-elle en se rapprochant de moi.

Je ne voyais aucun moyen civilisé de nous en sortir. S'excuser d'avoir défoncé leur laboratoire n'aurait probablement aucun effet. J'ouvris la lame passée à mon poignet en regrettant cette fois encore l'absence de Lysanthra. Mais je me battais déjà avant de la recevoir ; je pourrais encore affronter l'ennemi à mains nues s'il le fallait.

Camille prit une profonde inspiration. Je lui lançai un coup d'œil. Elle appelait l'orage qui se préparait au dehors. Elle pouvait invoquer la Mère Lune, mais également la puissance des éclairs. Elle présentait d'ailleurs des affinités certaines avec les formes d'énergie fourchues ; malheureusement, elles aussi l'appréciaient un peu trop.

— Combien, à ton avis ? demanda Van sans nous quitter des yeux.

La femme nous étudia de la tête aux pieds comme un lot de poêles en promotion.

— Il en manque une. Mais je pense que ces deux-là nous rapporteront déjà un joli paquet. Enfin, évitons de jouer avec le feu. Je ne veux pas que la patronne pense qu'on essaie de gonfler les prix. Si elle croit même un instant qu'on tente de l'arnaquer, on est foutus.

— De quoi parlez-vous ? lançai-je dans l'espoir de gagner du temps.

De toute évidence, ils ne comptaient pas nous donner un bonbon et nous renvoyer chez nous.

— Il semblerait qu'un certain général démoniaque, pour lequel nous travaillons, ait placé un joli prix sur vos charmantes têtes, m'expliqua Van. Nous prévoyons ce moment, ou une situation similaire, depuis deux semaines. Notre seul souci était de vous attraper avant les autres recrues.

Une poignée de seconde s'écoula avant que j'assimile pleinement l'information. Je vacillai, brièvement, et me campai plus fermement sur mes jambes.

— Vous travaillez pour la broyeuse d'os !

— C'est un coup monté, soupira Camille. Les coyotes métamorphes, la lycaine... Le but était d'attirer notre attention et de nous conduire jusqu'à eux.

— Pas tout à fait. Nous avons simplement eu beaucoup de chance que ces stupides coyotes viennent nous voir. Ils voulaient à tout prix qu'on leur fabrique de la lycaine. Nous avons vu là une bonne occasion de vous faire sortir de votre trou. Nous savions que ça finirait par attirer votre attention : vous vous mêlez de tout ce qui se passe dans cette ville. Il suffisait d'être patient. En attendant, plus nous capturons de loups-garous, plus nous possédions d'ingrédients et plus nos profits augmentaient. Nous gardons tous les bénéfices des ventes de lycaine, termina Van en haussant les épaules, un mince sourire aux lèvres.

Merde... Mais il restait un point positif. Apparemment, ils ignoraient pourquoi les coyotes métamorphes tenaient tant à se procurer la drogue, et ce qu'ils recherchaient ; donc, ils n'étaient pas au courant pour Ambre et la pierre. Si Stacia savait que nous étions sur la piste du sixième sceau, elle nous pourchasserait elle-même, sans passer par des subalternes.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de nous ?

J'essayai de deviner quel type de magie ils utilisaient. Camille avait probablement déjà sa petite idée sur la question, mais je ne pouvais pas l'interroger ouvertement. En tout cas, la porte piégée nous avait rappelé sans douceur que nous ne jouions pas avec des néophytes.

— Ma foi, ça dépendra de vous. Est-ce que vous préférez nous suivre bien gentiment, ou tenter votre chance ? (Van s'avança avec un sourire méchant et rusé.) Quoi qu'il en soit, je sens qu'on va bien s'amuser ! Pas vrai, Jaycee ?

La femme se glissa entre la porte et lui.

— Oui, mon chéri. Je pense que nous allons passer un délicieux moment, renchérit-elle, une lueur sadique et cruelle dans les yeux.

— Tu es prête ? demanda Camille dans un murmure si bas que je faillis ne pas l'entendre.

J'inclinai imperceptiblement la tête.

— Décale-toi un tout petit peu sur la gauche.

Au moment où je m'exécutai, un éclair transperça le mur. Dans un bruit de déchirure et un cri pathétique, le plancher vola en éclats juste devant Van, que la foudre avait manqué de peu. Le tonnerre fit trembler les fondations et le sol ; l'électricité sifflait si fort que mes oreilles se débouchèrent brusquement.

Ma sœur s'avança. Une étrange obscurité animait son regard.

— Alors, petit garçon, tu as encore envie de jouer ?

Van s'esclaffa.

— Oh, oui ! À moi !... Tiens, attrape la baballe !

Une boule de lumière crépitante jaillit de ses mains et fondit sur ma sœur en déployant des tentacules d'énergie.

Camille l'esquiva d'un pas de côté. Je bondis et passai d'une pirouette par-dessus la tête de Van pour atterrir devant Jaycee. Sans lui laisser le temps de réagir, je lui balançai un coup de paume dans le nez ; j'entendis la douce mélodie du cartilage qui craque. La main pleine de sang, je l'attrapai par les cheveux et sautai en arrière en lui explosant la tête contre le mur. Une touffe me resta dans les mains.

— Salope ! éructa-t-elle, la gorge pleine de liquide.

Néanmoins, elle ne donnait absolument pas l'impression de souffrir. Voilà qui était mauvais signe.

Putain, c'est quoi cette nana ? Aucun humain ne pouvait rester de marbre après un coup pareil ! Mais je ne comptais pas attendre sa réaction. Je lançai le poing vers sa gorge. Ma lame fendit l'air en sifflant.

J'eus soudain l'impression de progresser au milieu de sables mouvants. Ma main n'avancait plus que de quelques millimètres à l'heure. J'aurais aussi bien pu être immobile.

La flamme dansait, féroce, dans les yeux de Jaycee. Elle ricana, et le sang cessa de lui couler du nez. Je constatai avec horreur qu'elle ne présentait aucune trace sur le visage. Pas une égratignure. Rien.

— Tu aimes quand c'est brutal ? susurra-t-elle.

Elle entrouvrit les lèvres, exhalant une sorte de vapeur qui vint s'enrouler autour de mon cou. Je tentai de la dissiper mais elle se solidifia, adoptant une consistance de chair musclée, et me serra si fort que j'en eus le souffle coupé. *Merde ! Un boa constrictor !*

J'enfonçai les ongles dans la créature pour tenter de la déloger. Quelque part, Camille cria et le rire dur de Van lui répondit. J'essayai de me retourner pour voir ce qui se passait mais le serpent resserra sa prise. Des taches noires se mirent à danser devant mes yeux. Je me laissai tomber à genoux, en regardant les ombres noires et grises ondoyer autour de moi. Mais alors que je me sentais dériver, des ailes blanches passèrent par-dessus ma tête et le sol trembla.

Je me retrouvai d'un seul coup allongée sur le flanc, haletante, et je sentis dans mes poumons le goût délicieux de l'air. Des voix résonnaient dans la pièce. On m'attrapa par la main pour m'aider à me relever.

J'eus à peine le temps de reconnaître Vanzir avant qu'il me pousse de côté et recule dans un tourbillon de mouvements. Hébétée, je m'aperçus que Flam, Roz, Morio et lui affrontaient Van et Jaycee. Mais à l'instant où je le compris, le couple s'évapora sous nos yeux, nous laissant seuls dans la pièce.

— Camille ! hurlai-je en titubant, paniquée à l'idée qu'ils aient pu la capturer.

— Je suis là, Chaton, répondit-elle en sortant de derrière la vasque.

Elle boitillait, et le sang coulait de milliers de microcoupures.

— Merde, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Van m'a fait rouler dans les morceaux de verre, grimaça-t-elle.

Elle était hérissée d'éclats tranchants de toute taille, allant de la pointe de punaise à la carte à jouer.

— Putain, c'est horrible !

Flam lança un rapide coup d'œil à sa femme et gronda.

— Veuillez immédiatement à ce qu'elle reçoive des soins ! ordonna-t-il à Trillian et Morio.

— Où vas-tu ? demandai-je, prise d'un affreux pressentiment.

— Ça ne te regarde pas !

Il me jeta un regard glacial et disparut dans la mer ionique.

Et merde ! Il était prêt à tuer.

— Tu as conscience de ce que ça signifie, n'est-ce pas ? demandai-je à ma sœur en m'asseyant sur une marche. Stacia a mis nos têtes à prix. Tous les méchants dignes de ce nom vont essayer d'empocher le pactole.

— Oui, j'ai compris, répondit Camille. (Elle s'appuya prudemment à une table en se mordant les lèvres.) Nos vies sont sur le point de devenir tellement compliquées qu'on regrettera bientôt l'époque où on se contentait d'affronter des escouades de Degath. Mais on s'occupera de ce petit bonus plus tard. La priorité, pour l'instant, c'est de découvrir où se cachent les coyotes métamorphes et de récupérer le sceau avant que Stacia se rende compte de ce qui se passe.

Morio entreprit de retirer les morceaux de verre plantés dans ma sœur. Elle grimaça mais ne dit rien. Le sang coulait sur ses bras et à l'arrière de ses jambes. Je frissonnai en pensant au temps qu'il faudrait pour tout enlever.

— À ce propos, annonça le *Yokai*, Marion a appelé. Elle a parlé à un ami et... Bon enfin, pour faire court, nous avons une adresse.

— Dieux merci ! m'écriai-je. Enfin une bonne nouvelle ! Au fait, quelqu'un pourrait-il me dire où Jaycee et Van ont disparu ? Et... ce qu'ils sont ?

Tout s'était passé si vite... La tête me tournait en y pensant.

— Tu ne les reconnais toujours pas même quand ils sont juste sous ton nez, hein ? soupira Vanzir en secouant la tête.

— Arrête de faire ton vieux mystérieux, ça ne te va pas, rétorquai-je en le foudroyant du regard. Nous n'avons pas le temps de jouer aux devinettes !

— Ce sont des Tregarts. Des démons d'apparence humaine. Ajoute

à cela le fait que ces deux-là sont aussi des enchanteurs, et tu pourras t'estimer heureuse d'être toujours en vie.

— Il m'a bien semblé que leur odeur se rapprochait de celle des démons, confessa Camille. Mais... comment se fait-il que je ne les ai pas identifiés ? (Elle se pencha pour arracher un morceau de verre particulièrement vicieux de sa jambe en étouffant un cri.) Putain, ça tue ! Maintenant je sais ce que c'est de passer dans un mixeur !

— Ils ont probablement masqué leur aura. Des sorciers de ce calibre peuvent facilement dissimuler leur nature démoniaque, expliqua le chasseur de rêves. Il ne faut pas t'en vouloir. Et puis, tu n'y es pas non plus allée de main morte sur les sorts, beauté. Tu as de l'avenir dans la pose de Velux, ajouta-t-il en désignant le trou béant laissé dans le mur par le passage de l'éclair. (Il regarda ma sœur de la tête aux pieds.) Bon, on ferait mieux de t'emmener chez le médecin.

— Hum, ouais. La suggestion me paraît opportune. (Elle entreprit de se diriger en claudiquant vers la porte, puis se figea.) Les morceaux s'enfoncent un peu plus à chaque pas. Je vais crever, dans l'escalier.

— Laisse-moi t'aider, suggéra Roz en lui passant doucement les bras autour de la taille. Je peux t'emmener au FH-CSI en passant par la mer ionique. Vous autres, allez réfléchir à la prochaine étape. Je vous rejoins bientôt.

— Attends, demanda Camille. (Elle tira ses clés de voiture de sa poche et me les lança.) C'est bon. Finissons-en.

L'incube ferma les yeux. Je vis trembler un instant leurs silhouettes, puis ils disparurent. Flam et Roz ne nous emmenaient dans la mer ionique qu'en cas d'absolue nécessité – ce n'était pas la meilleure façon de voyager – mais ce passage par les royaumes glacés de l'astral se révélait parfois bien pratique.

Je m'engageai péniblement dans l'escalier, suivie de Trillian, Vanzir et Morio. Le chaos régnait au rez-de-chaussée. De toute façon, Van et Jaycee n'avaient probablement jamais utilisé autre chose que le labo... et cette vasque... L'image du cadavre de Paulo envahit mon esprit. Je serrai les lèvres. Nous retrouverions ces monstres. Et nous les détruirions. Et tant qu'à faire, nous en profiterions pour liquider les Koyanni au passage.

Une fois dehors, je m'adossai à la Lexus.

— Où va-t-on ? Je préférerais que Menolly nous accompagne quand nous irons attaquer les coyotes. Sa présence est extrêmement utile dans les situations qui imposent de retenir son souffle. Nous avons une adresse, mais sans Flam et elle, nous manquons cruellement de bras. Et je pense que Camille va à nouveau devoir rester couchée quelque temps.

— Je pense qu'elle pourra nous accompagner, sauf si ses blessures s'infectent, déclara Vanzir. Même si elle souffre, tu sais bien qu'elle

refusera de rester à la maison en sachant que nous courons vers le danger. Toi, va voir comment elle se porte. Nous allons chercher un maximum d'infos sur l'adresse que Marion nous a fournie. Passer devant en voiture, jeter un coup d'œil... tout ce qui pourrait nous donner un avantage sur l'ennemi.

Il me congédia d'un geste et se dirigea avec les autres vers la voiture de Morio.

Je le suivis des yeux. À cet instant, si nous avions pu lui enlever le lieu d'âmes logé sous sa peau, j'aurais sérieusement envisagé la chose. Il méritait sa place parmi nous. Mais le rituel de soumission forgeait un lien définitif. Vanzir ne retrouverait plus jamais sa liberté, alors que nous lui faisons de plus en plus confiance. Je lui lançai un dernier regard par-dessus mon épaule et montai en voiture. Direction l'hôpital. Une fois de plus.

Sharah grimaça en me voyant entrer.

— Encore ? Mais qu'est-ce que vous avez, toutes les deux ? Sérieusement, je crois que vous nous aimez un peu trop !

— Comment va-t-elle ? demandai-je en cherchant Chase du regard.

Je ne le vis pas. S'il était là, il devait se trouver dans son bureau.

— Nous retirons les morceaux de verre à la pince. Pendant les vingt premières minutes, nous avons utilisé des bandes de ruban adhésif stérilisé. Cela nous a permis d'enlever la majorité des gros morceaux et une bonne partie des petits. Heureusement que ta sœur s'est rasé les jambes récemment. (Elle se mordit la lèvre.) Delilah, je voudrais te parler. Camille est entre de bonnes mains, et ça risque de durer encore un moment, de toute façon.

Inquiète, je la suivis dans son bureau. Avaient-ils découvert un problème chez ma sœur ?

— Que se passe-t-il ? Elle va s'en tirer, pas vrai ?

— Camille ? Oh, oui. Oui. Ses blessures resteront douloureuses quelque temps, et elle gardera probablement plusieurs cicatrices minuscules, mais ça s'arrête là. Il s'agit d'autre chose. J'ai besoin de te poser une question... personnelle. (Elle soupira et s'assit. Pas derrière son bureau. À côté de moi.) Delilah... Ça ne va probablement pas te plaire, mais je ne peux plus me taire. Je dois savoir.

Sharah s'était toujours montrée amicale envers nous, mais pas au point de se livrer. Je n'avais jamais eu de conversation à cœur ouvert avec elle avant que Chase entre en soins intensifs.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce que Chase a un problème ?

— Ça se discute. Nous ignorons encore à quel point le nectar de vie l'affectera sur le long terme. Mais ce n'est pas ce dont je voudrais te parler. Du moins, pas directement. (Elle marqua une pause.) Chase m'a dit que vous aviez rompu. Il a précisé que ça venait de lui, que tu

n'étais absolument pas responsable.

Elle s'éclaircit la voix, l'air mal à l'aise.

— Euh, ouais... Il a raison sur toute la ligne...

— Je sais qu'il n'est pas prêt à s'engager à nouveau mais... Mais est-ce que tu crois... enfin, lorsqu'il le sera... Est-ce que tu prévois de te remettre avec lui ?

À cet instant, l'expression de son regard me rappela celle que les miroirs me renvoyaient au début de ma relation avec Chase, quand le frisson de la nouveauté avait laissé place à l'affection. Sarah était amoureuse de Chase.

Ah, la vache ! Comment suis-je censée répondre à ça ?

Est-ce que je connaissais seulement la réponse ? Chase et moi n'avions rompu que depuis quelques jours. Étais-je prête à renoncer pour toujours à l'espoir d'être avec lui ? Je sondai mon cœur, et je sus. Mais la réponse n'était pas celle que je croyais.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ? demandai-je en lui effleurant la joue.

Elle rougit – la roseur ne seyait pas vraiment à sa peau d'elfe – et se raidit un peu. Elle redoutait ma réaction.

— Tu peux me le dire, lui assurai-je. Vraiment. J'aime mieux le savoir. Depuis l'affaire Erika, ça m'amuse beaucoup moins de déterrer accidentellement les secrets.

— Je t'en prie, ne pense pas que je suis comme elle ! Je ne me permettrai jamais de m'immiscer dans une histoire si on ne m'y invite pas, termina-t-elle en baissant les yeux.

— Je n'en doute pas, Sarah. Je voulais seulement dire que je préférerais qu'on me dise les choses franchement. Alors ? Es-tu amoureuse ?

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle. Je travaille avec Chase depuis près de deux ans et, au fil du temps, je me suis beaucoup... attachée à lui. Je vois sa bonté, même s'il ne sait pas quoi en faire et qu'il s'y prend comme un manche. Il t'aime profondément, Delilah. Mais je crois... qu'il ne sait pas s'il s'aime lui-même.

Je fermai les yeux, écoutant ma douleur. Bien sûr, ça m'affectait de l'entendre me dire qu'elle l'aimait. Toutefois, je n'éprouvais pas la morsure de la trahison, ou de l'abandon, mais la peine que l'on ressent lorsqu'on comprend qu'il est temps de couper les amarres, et d'accepter que tout soit terminé.

— Il ne sait pas ce que tu éprouves pour lui, n'est-ce pas ?

L'elfe secoua la tête.

— Et je ne lui dirai rien si vous envisagez de vous remettre ensemble. Je n'essaierai jamais de te le prendre. Mais si c'est vraiment fini entre vous, je te promets d'attendre qu'il soit prêt pour lui en parler. Ce ne sera pas avant un bon moment. Peut-être même jamais.

Je lui posai doucement les mains sur les épaules en contemplant

son visage enfantin. D'une beauté diaphane et vaporeuse, l'elfe était à la fois aérienne et pourvue d'un solide sens pratique, courageuse, forte, mais assez douce, aussi, pour rassurer un homme comme Chase.

— Sharah. Chase et moi avons parcouru un bout de route ensemble. Nous avons appris l'un de l'autre, et nous serons toujours amis. Je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle, et lui aussi, probablement ; mais je doute que nous retombions un jour amoureux. Si tu sens le moment venu de lui avouer tes sentiments, ne te retiens pas à cause de moi. Tente ta chance. Tu pourrais bien être la femme qu'il lui faut, parce que je ne suis pas cette personne.

Ses yeux s'éclairèrent. Je crus qu'elle allait se mettre à pleurer. Mais, tout au fond de moi, je sentis que j'avais fait ce qu'il fallait. Je perçus brièvement le murmure du vent boréal, et la voix de Hi'ran chuchotant « N'aie aucune inquiétude, mon amour. Tu ne seras jamais seule. » Puis le silence revint. Je regardai Sharah, et lui souris tristement.

— Ça va me manquer de ne plus l'avoir tout le temps à la maison. Mais il arrive, malgré tout l'amour que l'on porte à quelqu'un, que les relations ne soient pas destinées à durer.

— Je sais, avoua-t-elle en me lançant un coup d'œil en biais. J'ai laissé quelqu'un derrière moi à Elqavene pour cette même raison. Il était... trop rigide ; hostile à l'idée que je vienne travailler sur Terre. Il voulait que je reste à la maison et que je lui donne des enfants. Je l'aimais. Mais je ne pouvais pas accepter ça.

Je me laissai aller contre ma chaise et lui souris. Son expression pensive disparut d'un seul coup et, en le regardant, je vis une femme capable de rendre mon détective heureux. Une femme fiable, stoïque et volontaire, qui ne lui donnerait pas l'impression de devoir constamment courir pour se maintenir à son niveau – ou de se compromettre pour celle qu'il aimait.

— Bon, lâchai-je après un long silence. Si on allait voir comment va ma sœur ?

Ces mots mirent fin à la conversation, et enterrèrent définitivement tout espoir d'avenir avec Chase.

Je m'arrêtai à l'accueil sur le chemin de l'infirmerie.

— Yugi, est-ce que Chase est dans les parages ?

Naturellement, je n'envisageais pas un instant de lui répéter le secret de Sharah. Je voulais juste le briefier sur les événements survenus chez Van et Jaycee. Mais l'empathe hocha négativement la tête.

— On l'a appelé pour signaler une explosion dans une boutique de magie, m'expliqua-t-il.

Un frisson glacé me parcourut.

— Laquelle ?

Yugi consulta ses papiers.

— Le *Bazar magique de Madame Pompée*. Il semblerait que la déflagration ait quasiment tout détruit.

Merde ! C'est du Flam tout craché ! songeai-je. Mais je décidai sagement de me taire. Inutile de me mettre le dragon vengeur à dos.

— Je me demandais si Andy Gambit avait décidé de porter plainte contre moi.

Autant faire d'une pierre deux coups.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Mes hommes ont eu une petite discussion avec lui en sortant de chez toi. Mais, Delilah, attends-toi à ce qu'il vous tire dessus à boulets rouges dans sa feuille de choux.

Je hochai la tête en grimaçant. Il avait raison. Je passerais le prochain numéro au crible dès qu'il arriverait dans notre boîte à lettre. Nous avions souscrit un abonnement à cette merde histoire de garder un œil sur ce que l'autre tordu fabriquait. D'habitude, il s'en prenait spécialement à Camille, mais je savais que je figurerais au menu cette fois.

— Merci, Yugi. Dis à Chase... Dis-lui que je lui passe le bonjour, tu veux bien ?

Il me répondit d'un hochement de tête et je le quittai pour aller prendre des nouvelles de ma sœur. Assise sur la table d'examen, elle paraissait lessivée et donnait l'impression de s'être coupée en essayant de se raser.

— Le baume magique de Roz empêchera peut-être certaines cicatrices de se former, suggérai-je. (Je grimaçai en découvrant une pile de bouts de verre dans un plateau voisin.) La vache, ça craint ! Est-ce qu'ils ont réussi à tout enlever ?

— Nous le pensons, me répondit Mallen. J'ai fini par faire appel à une enchantresse pour déloger les éclats par magie. Camille souffrait trop pour qu'on puisse continuer à utiliser la pince. Nous lui avons donc appliqué une crème spéciale qui devrait en grande partie l'aider à cicatriser sans laisser de traces, mais nous avons dû la recoudre à certains endroits. Interdiction de prendre un bain pendant deux jours et encore plus de tirer sur les croûtes !

Je croisai Sharah en me dirigeant vers la sortie. Elle me sourit et m'adressa un signe de la main. Ses yeux pétillaient. Pour la première fois depuis plusieurs semaines, je me sentis en paix avec moi-même et avec Chase.

Chapitre 17

Je trouvai tout le monde assis dans la cuisine quand je rentrai avec ma sœur. Cette pièce devenait vraiment notre centre de rassemblement et de prise de décisions stratégiques. À part Nerissa, obligée de rentrer chez elle après ses courtes vacances avec Menolly, la bande était au complet. À notre arrivée, ils buvaient du thé en grignotant des biscuits, des chips, et tout ce qu'Iris avait pu dénicher.

Ma sœur alla s'installer entre Trillian et Flam. J'observai le dragon avec un petit sourire. Il se racla la gorge et pencha légèrement la tête de côté.

— Quoi ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— J'ai eu vent de la quasi-démolition d'une certaine boutique de magie... As-tu laissé des preuves derrière toi ?

Il renifla d'un air de mépris.

— J'ai l'air si bête que ça ?

Je n'allais certainement pas répondre à cette question. D'une, il n'avait pas une tête d'imbécile : c'était sans doute le dragon le plus sexy des environs. Et de deux, on ne traite pas un dragon d'idiot, même si on le pense.

— Que se passe-t-il ? demanda Camille en nous regardant l'un après l'autre.

— Ton mari a détruit le magasin de Jaycee et Van. Mon petit doigt me dit que ça ne va pas leur plaire du tout. Stacia avait probablement d'autres raisons de le leur faire ouvrir que de nous attirer à l'intérieur. Ça ressemblait davantage à un pied-à-terre. Mais il n'en reste qu'un vieux tas de cendres et de fragments de marchandises, à présent.

— Mais qu'est-ce que je vais faire de toi ? soupira Camille en se tournant vers son mari. Quand la broyeuse d'os découvrira que nous sommes responsables, je suis sûre qu'elle augmentera illico la récompense et qu'elle nous voudra morts ou vifs.

— À ce propos, intervint Iris. Envisagez-vous d'engager des gardes pour la maison ? C'est parfait quand vous êtes tous là. Mais je reste souvent seule avec Maggie et Menolly qui dort, pendant la journée. Nous devenons des proies faciles. Je vous aiderai de mon mieux à mener cette guerre, mais ça me paraît une sage précaution.

— Je m'en occupe, assura Camille en griffonnant sur son calepin.

Je me couvris les oreilles et posai la tête sur la table. Je ne voulais pas penser au merdier qui nous attendait. On me tapota légèrement le

dos. Je relevai des yeux furieux et découvris Roz qui me souriait gentiment.

— Ras-le-bol ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— Tout nous tombe dessus en même temps. C'est la folie, ces derniers jours ! Le mariage est la seule bonne chose qui nous soit arrivée.

Je regardai ma sœur assise entre deux de ses époux et une idée me vint.

— Flam ! Tu pourrais peut-être résoudre un de nos problèmes ! m'écriai-je, radieuse. Tu veux bien faire plaisir à ta gentille belle-sœur ?

— Comment ? s'enquit-il, l'air inquiet. Tu n'espères pas que je me mette à chasser des animaux sauvages pour vous nourrir, j'espère ? Les humains, et autres créatures de cet acabit, sont peu friands de viande carbonisée, tu sais.

— Le steak que tu m'as servi la première fois que je suis venue chez toi était succulent, mon chéri, lui assura Camille en lui tapotant la main. (Elle se tourna vers moi.) Il ment. Ses prises sont toujours de la première qualité...

— Oh, pour l'amour des dieux, Flam, non ! Je ne te demande pas de sortir la peau de bête et la massue ! Camille et moi avons promis à une dryade de lui trouver une autre maison. Elle cherche un terrain boisé et encore sauvage. On pourrait lui proposer de s'installer sur tes terres, qu'en dis-tu ?

Camille me regarda en hochant la tête.

— Tu as raison. Ce serait parfait !

— Hé là, attendez une minute, vous deux ! Qu'est-ce que vous manigancez encore ? Quel genre de créature prétendez-vous m'imposer, alors que je viens à peine de réussir à me débarrasser de Titania et de cette insupportable Morgane ?

Hum. Il semblait prêt à prendre les armes.

— Il ne s'agit pas d'une reine Fae. Juste d'une dryade qui aspire à vivre dans un cadre plus naturel que celui de Rodgers Park. Tu pourrais la rendre heureuse, tout en nous aidant à tenir notre promesse.

Camille sourit à son mari et lui frotta le bras. Je ricanai doucement.

— Flam, mon amour, je t'en serais extrêmement reconnaissante, susurra-t-elle.

Le dragon émit une sorte de grondement étouffé et regarda longuement la main de ma sœur.

— Serais-tu en train de me soudoyer ? questionna-t-il d'une voix sourde.

J'eus l'impression de voir tourner des brumes marines et des morceaux de banquise dans son regard glacial. Camille l'embrassa longuement sur les lèvres, puis recula en grimaçant.

— Aïe. Saleté de coupures, soupira-t-elle.

— Mon aimée, sache que tu n'auras jamais à te faire souffrir pour obtenir une faveur de moi. (Il lui prit la main et la posa sur son épaule, puis se tourna vers moi.) J'accepte d'exaucer ce souhait, à la condition expresse que la Fae comprenne bien qu'elle se trouve sur mon territoire en tant qu'invitée. Si nous sommes bien d'accord, tu peux l'y emmener quand tu voudras. Au fait, je me suis assuré que... des amis veillent sur la sécurité de Georgio et Estelle. Préviens ta dryade de ne pas s'approcher de la maison.

— Fais-moi confiance, Jacinthe ne ressemble pas du tout à cette tordue de Wisteria.

Wisteria, une floraède – rejeton de la famille des dryades – voulait liquider l'humanité tout entière afin que les plantes reprennent le contrôle du monde ; elle aurait massacré tous ceux qui se dressaient sur son chemin.

Ce souvenir m'amena, une fois de plus, à penser aux démons et aux sceaux spirituels.

— Trillian, Vanzir, Morio, qu'avez-vous découvert à propos de l'adresse que Marion vous a donnée ?

Le *Yokai* me tendit un appareil photo numérique.

— Saurais-tu télécharger le contenu sur ton ordinateur ? Nous avons pensé que ce serait plus simple que de tout vous décrire.

— Encore un ou deux cours et tu deviendras un vrai geek ! pouffai-je.

J'allai chercher mon netbook. Pendant que les autres bavardaient, je branchai un câble USB à l'ordinateur, et l'autre extrémité à l'appareil photo, que j'allumai. Nous avions acquis plusieurs appareils de la même marque pour n'utiliser qu'un seul logiciel ; chacun de nous, y compris Morio, en gardait un dans sa voiture et le dernier restait à la maison. Je tenais à ce que nous sachions tous utiliser les technologies modernes, indépendamment de nos facultés magiques et personnelles : cela me paraissait indispensable pour survivre dans cette société.

Pendant le transfert des photos, je me tournai vers Iris.

— Combien de temps reste-t-il avant la tombée du jour ?

Elle jeta un coup d'œil au tableau punaisé au mur.

— Deux heures. On passe à l'horaire d'hiver dans une semaine. Menolly pourra se lever plus tôt.

— Dans ce cas, on devrait en profiter pour se reposer un peu. J'attends que les photos arrivent sur l'ordi et j'y vais. On les regardera au réveil avec Menolly.

J'ouvris le dossier contenant les photos. Elles étaient super lourdes. Heureusement, j'avais boosté les performances de mon ordinateur, ce qui me permit de les ouvrir et de dézoomer pour les voir côte à côte. Nous avons installé un écran mural, que je branchai sur un autre port USB de ma bécane. Ainsi, nous ne serions pas obligés de nous entasser autour de ma machine.

— OK, tout est prêt, annonçai-je. Interdiction de toucher à mon ordi, compris ? (J'attendis qu'ils aient tous hoché la tête.) Bon, au dodo. On a trois heures devant nous. Réveil à 19 heures, Iris. Et toi, Camille, tâche de te reposer.

À ma grande stupéfaction, tout le monde obéit et me suivit dans l'escalier.

Je regardai autour de moi. Je marchais dans les rues de Seattle. Il était tard ; les étoiles brillaient dans la nuit froide. Un vent glacial hurlait sur la baie. Je resserrai le col de ma veste en cuir en regrettant de ne pas avoir demandé à Menolly de m'accompagner.

Je me dirigeais vers un bâtiment. Pourquoi ? Aucune idée. Je ne me souvenais même pas l'avoir déjà vu. Mais je savais qu'on m'attendait, et que je devais y aller.

— Salut. Tu sais que tu es sortie de ton corps, n'est-ce pas ? demanda une voix familière.

Je me tournai. Greta cheminait près de moi. Elle m'adressa un hochement de tête.

— L'incident de ce matin nous impose d'accélérer ta formation. Tu risques de te retrouver dans l'incapacité de contrôler ton pouvoir si nous attendons davantage. La *panteris phir* t'aide à maîtriser ta transformation en panthère ; elle ne t'empêche pas d'agir sous la colère et de faire appel à tes capacités de fiancée de la mort alors que tu ne connais pas encore le rituel adéquat.

Je progressais, les yeux rivés sur le trottoir. De petites plantes poussaient çà et là dans le bitume fissuré. La nature parvenait toujours à reprendre sa place, à s'imposer patiemment sur les structures humaines. Quand on la détruisait d'un côté, elle regagnait du terrain de l'autre dans une guerre infinie.

— Il a tué cette femme et son enfant, lui rappelai-je. Il méritait de mourir.

Le visage de l'assassin, son expression jubilatoire, hantait toujours mes pensées. Je ne regrettais absolument pas de l'avoir tué. Comme dirait Menolly : « Une impureté de moins dans le pool génétique. »

— Certes. Mais tu dois toujours attendre les ordres – qu'ils viennent de moi, ou de notre maître – avant d'utiliser tes pouvoirs. (Elle me regarda dans les yeux.) À moins que tu aies reçu de notre seigneur l'autorisation de tuer cet homme, et que je ne le sache pas ?

Je gardai les yeux rivés sur le trottoir sans répondre. Je ne

cherchais pas à jouer les obtuses, mais je ne souhaitais pas discuter avec elle de ma relation avec Hi'ran. C'était moi, sa seule émissaire vivante ; à moi qu'il voulait faire un enfant. Je ne voulais pas l'imaginer caressant d'autres femmes, même si je savais n'être qu'une parmi tout un harem.

Apparemment, mes pensées se lisaient sur mon visage.

— Tu ne pourras jamais l'avoir pour toi seule, déclara Greta, et il ne pourra te toucher que lorsque tu seras morte. C'est la réalité, et tu dois l'accepter. C'est un immortel, un faucheur, supérieur aux dieux mêmes.

— Je sais, murmurai-je. Mais je me sens si seule ! Et avec lui, je...

— Crois-moi, m'interrompit-elle. Tu es spéciale à ses yeux. Il t'a choisie. Il ne te laissera pas souffrir de cette solitude. De merveilleuses choses t'attendent, et bien avant que tu entres dans son royaume. Ne prive pas les autres fiancées de leurs petits bonheurs. Nous n'aurons jamais la chance qu'il t'offre.

Je me figeai et me tournai vers elle. Je ne vis dans ses yeux ni ruse ni colère. Juste de la mélancolie.

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ? murmurai-je.

— Oui. Comme nous toutes. Rejoindre les rangs de ses fiancées est l'une des plus belles choses qui me soient arrivées. J'ai vécu une vie horrible. Quand la mort est venue me chercher, je l'ai suivie le cœur tranquille, parce que je savais que j'allais le rejoindre. Toutes les fiancées de la mort te le diront, devenir sa servante est une bénédiction. En fait, tu vas pouvoir leur poser la question toi-même. Il faut que tu comprennes que tu n'agis pas seule.

— Je vais rencontrer les autres ?

Elle hocha la tête avec un petit sourire.

— Oui. Ce soir, tu vas faire la connaissance de tes sœurs.

Dans un tourbillon d'illusions, elle me prit par la main et m'entraîna avec elle, silhouettes entraperçues dans la nuit, ombres courant sous la clarté lunaire, fiancées de la mort à l'affût.

Je pénétrai à la suite de Greta dans un immense hall digne du palais d'un émir, d'un harem des contes des *Mille et Une Nuits*, ou d'un film épique des années 1950 de Cecil B. DeMille. Dans la lumière tamisée, la salle respirait l'opulence et le luxe. Je compris que nous ne nous trouvions plus à Seattle, mais dans quelque lieu difficilement identifiable, pareil à la clairière où j'avais rencontré mon guide. Des colonnes gigantesques, disposées à intervalles réguliers, soutenaient un plafond semblable au dôme d'une cathédrale.

Les murs disparaissaient sous les draperies langoureuses de rideaux scintillants, dans un déploiement paradisiaque de jaunes et de rouges, de roses et d'ivoire soyeux, brodés de fil d'or.

Sur une estrade placée contre un mur, plusieurs dizaines de

coussins épars assortis aux tentures m'invitaient à sombrer dans leur splendeur, à me détendre, à musarder. Ça et là, de petites tables sculptées se couvraient de corbeilles de fruits, de pichets exhalant des parfums d'hydromel et de vins fins, de plateaux de fromages, de bols remplis de miel ou de miches de pain frais.

Je me tournai vers un râtelier d'armes couvrant un mur entier, rempli d'instruments de toute sorte, polis, mais usés, qui étaient là pour servir plus que pour être admirés. D'urnes aussi hautes que moi dépassaient des brins d'herbe géants et des feuilles d'automne. Un bon feu crépitant, brûlant dans un âtre assez grand pour s'y tenir debout, répandait sa douce chaleur.

Malgré ce cadre stupéfiant, je fus plus subjuguée encore par la beauté des femmes qui se trouvaient là. J'en comptai vingt, en incluant ma guide. Blondes, brunes, rousses ; grandes, petites, minces, replètes, des carnations laiteuses côtoyant le plus intense ébène... des humaines, pour la plupart, mais certaines me donnaient l'impression d'être Fae. Toutes différentes et uniques, elles avaient cependant une chose essentielle en commun : elles semblaient toutes heureuses.

Quelques-unes lisaient ; d'autres, en petit groupe, discutaient autour d'une table. Deux escrimeuses, tendues, musclées, s'entraînaient un peu plus loin. Mais lorsque Greta m'entraîna au centre de la pièce, tous les regards convergèrent sur moi. Je ne dis rien. J'étais une invitée chez elles, dans leur demeure. Je devais me plier à leurs us et leurs règles. En un instant, elles s'assemblèrent autour de moi en bavardant avec entrain.

— Oh, Greta, tu nous l'as amenée !

— Je suis heureuse de te voir. Il était temps !

— Tu es Delilah, c'est bien ça ? Delilah, la Fae ?

— Enfin, te voilà !

Les questions et remarques fusaient mais, n'y sentant aucune hostilité, je commençai à me détendre, à m'entretenir avec ces femmes de la tombe, ces femmes devenues, dans l'essence, mes sœurs.

— Oui, je m'appelle Delilah. Je suis originaire d'Outremonde, mais à moitié humaine.

— Tu vis encore, n'est-ce pas ? me demanda une jeune femme particulièrement souple et gracieuse, aux traits japonais, dont la chevelure tombait jusqu'aux chevilles. (Elle pencha la tête et éclata de rire.) Tu as des cheveux très bizarres ! Mais j'aime bien.

— J'ai été attaquée par une moufette, expliquai-je avec un grand sourire. C'est une longue histoire. Oui, je suis toujours en vie.

Elles s'approchèrent encore. Qu'il me parut étrange de penser que ces femmes, d'apparence solide, n'étaient en fait que des esprits ! Mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur cette réflexion. Elles m'entraînèrent jusqu'aux coussins, où elles me firent asseoir et

s'installèrent en cercle autour de moi.

Greta leva la main, et tout le monde se tut. Elle avait manifestement plus de pouvoir que je ne l'avais pensé.

— J'ai fait venir Delilah ce soir pour plusieurs raisons. D'abord, pour qu'elle vous rencontre, qu'elle sache qu'elle n'est pas seule. Nous avons toutes suivi le chemin qu'elle parcourt en ce moment et, quand nous sommes passées dans l'au-delà, notre maître nous a conduites en ce lieu. Cet endroit, Delilah, la demeure des fiancées de la mort, s'appelle Haseofon.

Je répétais le nom pour m'y habituer.

— Puis-je le prononcer à l'extérieur de ces murs ?

— Oui. Inutile de cacher ce genre de secrets sans grande importance à ta famille physique. (Elle sourit.) Présentez-vous, s'il vous plaît. Elle ne retiendra peut-être pas tous nos noms la première fois, mais elle aura l'occasion de vous revoir, puisqu'elle apprendra de chacune de vous au cours de sa formation.

Ainsi, je les saluai une à une. Les prénoms s'enchaînaient si rapidement que la plupart, en effet, rentrèrent par une oreille pour ressortir par l'autre. Mais quelques-uns se fixèrent dans ma mémoire : Eloise, la grande guerrière à la peau sombre, Lissel, une magnifique rousse qui m'adressa une petite révérence, Fiona, une Irlandaise aux cheveux noirs et Mizuki, la Japonaise, qui semblait aussi agile et légère que moi sous ma forme de chat. Je vis sur tous les bras les tatouages que Greta et moi-même portions. Des lianes et des feuilles tourbillonnantes aux couleurs vives, rouge, noir, orange et rouille, symbole de leur allégeance au seigneur de l'automne.

Greta se tourna vers moi.

— Il te reste encore une personne à rencontrer. Ce n'est pas une fiancée de la mort, mais elle fait néanmoins partie de ta famille. Je pense que tu la reconnaîtras.

Naturellement, ma curiosité fut piquée. Je me tournai dans la direction que m'indiquait ma compagne, et j'attendis. De l'ombre d'une urne géante sortit une jeune femme aux cheveux couleur zibeline, d'un brun riche et intense, qui, ce point mis à part, me ressemblait comme deux gouttes d'eau. Elle me sourit et me tendit les mains. Et, brusquement, je compris.

— Arial ? Oh, grande Bastet ! Arial ! m'écriai-je. (Prise de sanglots, je me jetai dans ses bras et m'agrippai à elle de toutes mes forces.) Je n'arrive pas à le croire ! C'est vraiment toi ?

— Oui, c'est moi, murmura-t-elle d'une voix qui ressemblait tant à la mienne ! J'habite là, quand je ne rôde pas dans l'astral pour garder un œil sur toi. Le seigneur de l'automne m'a recueillie après ma mort et j'ai grandi là, par l'esprit sinon par le corps.

— Mais pourquoi n'es-tu pas avec nos ancêtres, dans le royaume

des chutes argentées ? (Je parvins, péniblement, à m'imposer de reculer un peu et lui posai les mains sur les épaules.) Pourquoi n'es-tu pas avec notre mère ?

— Les réponses devront attendre. C'est une longue histoire qui implique également ton propre destin. Pour l'instant, réjouis-toi simplement de nous voir à nouveau réunies. Nous parlerons quand tu viendras nous rendre visite. À l'extérieur de ces murs, je peux uniquement me matérialiser sous ma forme de léopard.

Elle rit, et rejeta sa longue chevelure par-dessus son épaule. Elle lui tombait jusqu'aux reins dans une cascade de boucles semblables à celles de Camille, sans être aussi sombres, ou aussi épaisses. Elle ne portait pas de tatouage sur les bras. En effet. Elle ne faisait pas partie des fiancées de la mort.

Je lui passai le bras autour de la taille – je refusais de la laisser repartir – et me tournai vers Greta.

— Soyez bénie... Je ne pourrai jamais vous remercier assez pour ce précieux cadeau. Je ne sais pas quoi dire.

— Promets-moi simplement de garder la tête froide à l'avenir, et d'attendre mes instructions. C'est une chose de combattre à mort un ennemi, Delilah, mais une autre d'effacer son âme. Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte, mais tu l'as envoyé directement dans l'abîme sans autorisation. Cela pourrait avoir de graves conséquences. Garde-toi d'invoquer tes pouvoirs de fiancée de la mort pour abattre tes adversaires si tu n'en as pas reçu la permission.

Je compris. Elle ne me demandait pas d'arrêter de me battre ; c'était ma façon de procéder qui l'inquiétait.

— Je vois. Et je vous le promets. Puis-je rester un moment seule avec Arial à présent ?

— Tu auras tout le temps pour ça, m'assura Greta en riant. Tu pourras revenir quand tu voudras, même si, pour l'instant, tu n'es là que par l'esprit. Dis au revoir à ta sœur. Une leçon t'attend.

Je m'exécutai à contrecœur. Arial s'élança vers une porte latérale, en se retournant une dernière fois pour me saluer de la main. Je scrutai intensément le visage de Greta.

— Que fait-elle là ? demandai-je. Pourquoi est-elle attachée au seigneur de l'automne ?

— Elle ne l'a jamais vu – à part à sa naissance, quand il nous l'a amenée. C'était un adorable bébé léopard. Elle a grandi parmi nous dans un environnement sûr et aimant. Nous lui avons appris à adopter sa forme de bipède, à parler, à lire, à jouer du clavecin...

— Elle joue du clavecin ?

— Je n'ai jamais compris pourquoi cet instrument l'attirait autant. Elle a une voix magnifique, et elle écrit des poèmes. Elle assume à l'occasion les fonctions de servante, lorsque nous avons besoin d'aide.

Nous l'aimons toutes beaucoup et nous la considérons comme un membre de notre famille. (Elle se tut.) Mais chaque chose en son temps. Tu en découvriras d'avantage plus tard. Pour l'heure...

— ... on passe à la leçon ? complétai-je.

— Oui. Suis-moi.

Je quittai le hall à sa suite par une porte latérale et, au bout d'un long couloir, entrai dans une pièce presque vide, quoique très belle. Un banc pourvu d'un coussin épais trônait en son centre.

— Assieds-toi.

— Qu'allez-vous m'enseigner ? m'enquis-je en prenant place.

Greta eut un petit sourire rusé.

— Oh, mon enfant... Cette leçon ne dépend pas de moi. Quoi que tu fasses, ne te lève pas. C'est la seule règle. Veille à la respecter, sans quoi tu pourrais bien mourir. Je reviendrai dans un moment. D'ici là...

Elle se tut, et me tapota solennellement l'épaule avant de me quitter. J'entendis le cliquetis étouffé d'un verrou.

Je regardai autour de moi en me demandant ce qui allait se passer. La lumière baissa, l'obscurité engloutit la pièce ; il ne resta bientôt plus qu'un léger halo autour du banc. Je respirai profondément, et j'attendis.

Je sursautai en percevant un bruit de petits pas rapides. Me souvenant de l'avertissement de Greta, je me forçai à rester assise. Pourtant, le son me terrifiait. J'avais l'impression qu'on courait dans la pièce. Une ombre ici ; un mouvement là. J'eus même la certitude d'apercevoir une patte articulée dans la pénombre.

Putain. Encore des araignées-garous ? Je me rappelai celles que nous avions affrontées l'année précédente ; de Kyoka et de sa bande de Hobos. Se pouvait-il qu'ils soient là ? Le bruit se rapprocha. J'aurais pu jurer qu'on respirait derrière moi. Tous les poils de mon corps se mirent au garde-à-vous. Je frissonnai. Le râle s'amplifia.

Merde ! Mon instinct me hurlait : *Mais dégage de là, imbécile !* Est-ce que je risquais vraiment de mourir, si je me levais ? S'agissait-il d'un test d'aptitude ? De force ? D'obéissance et de respect des règles ? La gorge nouée, je m'apprêtai à bondir au moment où la chose s'approcherait de trop près.

Reste calme. Ne bouge pas. Ne cours pas. La peur est ta pire ennemie. Elle peut t'anéantir.

J'entendis ces paroles résonner dans ma tête. Ce n'était pas ma voix. Je sentis, une fois de plus, cette étrange présence, celle de Hi'ran sans l'être. Le timbre était plus sucré que celui de mon maître ; apaisant et doux comme du miel.

Je glissai les mains sous mes cuisses en essayant de m'empêcher de pleurer, de me convaincre que je ne voyais pas l'obscurité se resserrer autour de moi. La tache de lumière qui encerclait le banc se

réduisait peu à peu, la faible luminosité s'estompait. Je sentis qu'on m'effleurait l'épaule. Je sursautai et me retournai, ne trouvant que le vide. On me donna une petite tape sur l'autre. Je me décalai vivement sur la droite. Mais il n'y avait rien, absolument rien à voir ou à combattre.

Inspire doucement... puis expire. Ferme les yeux. Sers-toi de tes sens.

La même voix, de nouveau. Profonde et calme, comme un baume, comme la caresse de la soie sur mes nerfs à vif. J'obéis et respirai lentement. Consciente de chaque souffle, et concentrée sur lui, j'essayai de maîtriser l'effroi.

Les mouvements s'accéléchèrent autour de moi. Je remontai les jambes sur le banc et m'assis en tailleur. Je n'avais qu'une envie, me transformer en panthère et traquer l'ennemi qui me guettait dans l'ombre. Je perçus, dans un mélange de terreur et d'excitation, le bruit de milliers d'insectes grouillant sur le plancher.

Écoute-moi. Tu dois dépasser la peur et les réactions viscérales. Enjambe mentalement tes craintes, n'aie pas peur de t'enfoncer dans les ténèbres. Suis ma voix. Suis le rythme de mes mots, le sentier de mes pensées.

La voix devint un fil, que je remontai. Lorsqu'elle se tut, l'énergie qui l'imprégnait demeura et, subitement, sa signature se révéla à moi. J'avais si souvent entendu Camille décrire ce phénomène sans comprendre de quoi elle parlait... À présent, je voyais. La voix laissait une traînée de givre et d'étincelles. Je me hâtai de la suivre par l'esprit, tout en maintenant mon corps parfaitement immobile, et en m'empêchant de me transformer.

À présent, imagine une lumière éclatante qui vient du plus profond de toi. Vois comme elle balaie la brume, les murs de poussière et les toiles d'araignées.

Je me concentrai sur la création de cette radiance, sur l'image mentale d'un interrupteur caché en moi. Au début, il ne se passa rien. J'essayai plus fort, la poussai à se répandre hors de mon estomac. Des souvenirs de Chase, de ma solitude actuelle, m'envahirent aussitôt. J'eus l'impression de m'enfoncer dans des sables mouvants.

Laisse-le s'éloigner. Laisse-le être ce qu'il est devenu. Affronte la perte, traverse-la, et laisse-la derrière toi. Qu'est-ce qui te rattache à cette douleur ?

Les pensées se précipitèrent dans mon esprit, mais une voix, limpide et claire, venue des tréfonds de mon être, murmura : « J'ai peur de ne compter pour personne. » À l'instant où je l'entendis, je reconnus la petite fille perdue sans sa maman, l'enfant qui, depuis toujours, se sentait plus à l'aise avec les animaux qu'avec les gens, qui avait le sentiment de faire partie du décor.

Je ne suis plus cette personne, songeai-je. Je l'ai laissée derrière moi

depuis longtemps, mais j'ai continué à porter son fardeau.

Des scènes d'enfance, les moqueries, le sentiment d'infériorité, défilèrent devant moi en me criant au visage : « Marche-au-vent ! Marche-au-vent ! » Mes camarades de classe, en cercle autour de moi, essayant de me pousser à me transformer en chat... Les regards méprisants de nos proches...

Cette petite fille effrayée est devenue une femme courageuse, forte et compétente.

La voix de velours, profonde, glissa sur moi, et je compris qu'elle disait vrai.

Je souris et repoussai les souvenirs comme des toiles d'araignées. Ils ne voulaient plus rien dire, à présent. J'avais vaincu ma timidité enfantine.

Dès que cette peur s'effaça, des images obsédantes d'araignées-garous, de Karvanak, de démons, s'insinuèrent dans mon esprit. Mais je me savais capable de me défendre ; d'affronter et de vaincre ces créatures, aussi terrifiantes soient-elles – ou de les entraîner avec moi dans la tombe. Oui ; je pouvais me protéger toute seule. Je n'avais besoin de personne pour se battre à ma place. Cette fois, je chassai fermement les visions de mon cœur sans que la voix ait besoin de m'y inviter.

Soudain, le silence revint dans la pièce. Les bruits s'étaient tus. Un rayon lumineux transperça les ténèbres, vint remplir mon cœur dans ses moindres recoins, et repousser le vide aussi noir que de l'encre.

Ouvre les yeux. Tu as appris à affronter ta peur et à t'en sortir indemne. Tu as trouvé ta lumière intérieure, Delilah ; la partie de toi capable de percer les ténèbres. C'est un impératif pour toutes les fiancées de la mort, car elles œuvrent dans l'ombre : les énergies doivent s'équilibrer. La tâche était plus difficile pour toi, qui es toujours vivante ; mais tu as réussi. Sois fière de toi, et sache que tu ne perdras plus jamais cette flamme.

J'ouvris lentement les yeux. La lumière était revenue, et il n'y avait rien à voir, hormis une pièce vide traversée par une clarté vibrante et moi, assise au centre sur un banc. Je soupirai, et mon regard se posa sur mes bras. J'étouffai un cri de surprise. Le noir de mes tatouages était devenu plus vif, et des touches cuivre et rouille brillaient à l'intérieur des feuilles. La marque s'affirmait, et je compris alors qu'elle s'assombrirait un peu plus après chaque leçon. Fière et heureuse d'avoir passé le test, d'avoir affronté et remporté ce défi, je relevai la tête et distinguai une ombre dans un coin.

— Delilah ?

Je te connais, songeai-je. Je t'ai déjà senti près de moi.

— Tu n'es pas le seigneur de l'automne, mais son énergie t'imprègne. Tu es venu à moi plusieurs fois. Laisse-moi te voir.

Mon pouls s'accéléra ; mon cœur bondit dans ma poitrine. J'avais besoin de savoir enfin qui il était. De le rencontrer. Il me semblait à la fois étrange et familier.

Alors, il apparut. Ses lèvres – voilà ce que je remarquai en premier. Il m'adressait le plus délicat des sourires. Je le sentais, pourtant, au bord de l'hilarité, ce qui rendait son expression sereine encore plus intrigante. Je reculai en le regardant dans les yeux.

Hi'ran ?

Non. Pourtant, l'esprit de l'automne imprégnait son énergie et son aura. Je pouvais quasiment sentir sur ma langue un goût de pomme au caramel, de rôti et de soupe de citrouille.

— Je te connais..., murmurai-je.

Il était plus grand que moi – à peine ; de quelques centimètres. Sa taille en V et ses épaules larges suggéraient une bonne musculature, et ses traits, alliés à la couleur caramel foncé de sa peau, un possible métissage entre Africain et Japonais – à supposer, bien sûr, qu'il soit humain, ce que je ne parvenais pas à définir. En tout cas, il ne s'agissait pas d'un HSP : son énergie rayonnait comme un phare sur la côte.

Ses yeux d'encre, luisants comme l'obsidienne, semblaient mouchetés d'étoiles. Quelques cicatrices anguleuses couraient sur sa joue et son front ; au lieu de l'enlaidir, elles ajoutaient encore à sa beauté. Ses cheveux, coiffés en queue-de-cheval, présentaient un assortiment riche et lumineux de mèches couleur d'ambre, de miel et de blé.

— Tu es magnifique, murmurai-je sans me soucier de savoir s'il m'entendait.

Je n'avais jamais vu créature plus somptueuse – cicatrices comprises.

Il rit, et ôta la veste en cuir marron qui lui arrivait à mi-mollet. Il portait un pantalon cargo, des bottes de motard, un pull à col roulé noir, et, autour du cou, un cordon terminé par un morceau de quartz fumé. Mais je sentais confusément qu'il y avait autre chose... Et soudain, je compris.

Des flocons de givre tombaient de ses talons. Comme de ceux de Hi'ran. Et lorsque mes yeux rencontrèrent de nouveau les siens, je sentis flotter jusqu'à moi une odeur de feux de joie, de fumée, mêlée à celle, plus piquante, des premières gelées blanches automnales.

Sans réfléchir une seconde de plus, je m'avançai vers lui, les paroles du seigneur de l'automne résonnant dans ma tête :

Garde les yeux et l'esprit grands ouverts. Souviens-toi de la courbe de mes lèvres, de l'odeur du vieux cuir et des carnivals d'automne, du givre de mon souffle. Entends la chanson que ta marque murmure quand je suis près de toi...

— Tu es... Se pourrait-il que... ?

Mais je n'en dis pas plus. La marque, sur mon front, s'était mise à chanter, à jouer de mon être comme d'un instrument, une corde après l'autre. L'homme me tendit les mains. Submergée par le torrent de flammes qui courait entre nous, je m'approchai encore. Il écarta les bras.

— Comment... ? balbutiai-je. Qui... ?

— Chut... Laisse les choses suivre leur cours, Delilah. C'est mon maître également. Et nous sommes tous les deux ses élus.

Il m'attira contre lui. J'enroulai les bras autour de son cou, et cela me parut la chose la plus naturelle du monde.

Je plongeai mon regard dans le sien et vis l'éternité, les siècles que cet homme – quelle que soit sa nature – avait connus et traversés. J'eus envie de me blottir contre lui, de m'abriter entre ses bras des orages qui balayaient ma vie.

Il passa ses bras autour de ma taille et me serra contre son torse. Ses lèvres cherchèrent les miennes.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je dans un bref éclair de lucidité.

Il me caressa la cuisse et me regarda droit dans les yeux.

— Shade, murmura-t-il. Appelle-moi juste Shade.

Alors, ses lèvres se posèrent sur les miennes et le reste du monde s'évanouit.

Chapitre 18

J'ignore combien de temps je restai là, à l'embrasser, à me blottir contre lui en écoutant son cœur battre aussi fort que le mien. Mais, après ce qui me parut une éternité, il glissa les mains sous mon tee-shirt et caressa ma peau. Je reconnus son toucher. Il m'avait déjà embrassée, sous sa forme d'ombre, et j'en voulais plus. Je sus à cet instant, au plus profond de mon cœur, qu'il pourrait me donner ce que je n'obtiendrais jamais de Hi'ran. Ce que je ne trouvais pas avec Chase. Ou avec Zachary. Son énergie m'enveloppait et m'appelait comme les sons entêtants d'une valse distante ; comme une pluie d'orage s'abattant sur mes sens.

Je l'entraînai vers le banc et soulevai frénétiquement son pull. Les fines cicatrices du temps zébraient son torse fort et musclé. Il retira son haut et posa sur moi ses yeux lumineux.

— Es-tu sûre de le vouloir ?

— Oui. J'ai envie de toi. Tout de suite. Je te connais... Je te connais...

Ces pensées tournaient et tournaient dans ma tête, et je n'arrivais pas à m'empêcher de les répéter en boucle alors que je m'efforçais de me débarrasser de mes vêtements. Shade m'aida en m'enlevant mon haut pendant que je bataillais avec mon jean. J'avais soif de lui. Besoin de lui. Besoin d'être touchée, aimée, d'être prise et comblée, avec une force que je n'avais jamais ressentie auparavant.

Sans un mot, Shade ôta ses bottes et son pantalon. Sa peau dorée rappelait les caramels mous, le café à la vanille. Je promenai les mains sur ses hanches et, sans aucune pudeur, les refermai sur ses fesses. Ses muscles étaient si fermes ! Et il était prêt, tellement prêt pour moi ! J'eus envie de le goûter ; je regardai son sexe avec avidité, mais mes crocs me rappelèrent mes expériences ratées. Mon héritage me dotait de petites dents non rétractables, et juste assez pointues pour blesser, en cas de faux mouvement.

Mais il parut ressentir mon désir.

— Ne t'inquiète pas. Si tu le souhaites aussi, ça me plairait beaucoup. Tu ne peux pas me faire mal, pas aussi facilement qu'à un humain. Crois-moi.

— Tu en es sûr ?

Il hocha la tête. Je m'agenouillai devant lui et remontai son érection d'une langue prudente avant de titiller la tête. Un croc se prit dans un repli de peau, mais Shade ne cilla même pas. Je m'enhardis,

et le léchai dans un long mouvement circulaire, en terminant par le sommet du gland. Je ne pouvais pas le prendre tout entier dans ma bouche, au risque de l'entailler sur toute la longueur ; alors je le suçotai en savourant son contact et son goût légèrement salé.

Il gémit et m'invita à me relever. Je m'exécutai en me frottant contre lui et, tout en le caressant de mes seins, je sentis son sexe vibrer contre mon ventre.

Shade m'allongea sur le banc et referma ses lèvres autour d'un téton, qu'il entreprit de sucer en faisant courir sa main le long de mes abdominaux et jusqu'à mon pubis. Puis il m'embrassa passionnément, et glissa les doigts dans mon vagin. Sa langue se prit à un de mes crocs, mais il se contenta de se dégager et de continuer à explorer ma bouche, alors même qu'il m'amenait à un orgasme aussi violent qu'imprévu. Prise dans un tourbillon, je poussai un cri aigu et saccadé tandis qu'il se plaçait entre mes cuisses et me pénétrait lentement.

Il était dur et large. Je sentis chaque millimètre de sa peau s'enfoncer en moi. Il entama un délicieux mouvement et cala son rythme sur le mien. La friction me rendait folle. Je le regardai dans les yeux, et toute forme de pensée s'évanouit, me laissant tourner sans aucun contrôle et tomber de la falaise dans une félicité que je n'avais encore jamais ressentie. Mon chat et ma panthère tourbillonnaient avec moi et, pour la première fois, toutes mes facettes, tous mes moi répondirent pendant que Shade m'arrachait à moi-même pour me gonfler de joie étincelante et me libérer des doutes que j'entretenais encore sur ma féminité.

Quelque temps plus tard – je ne saurais pas dire combien – il s'écarta de moi à regret.

— Tu dois rentrer chez toi, à présent, chuchota-t-il en m'embrassant la nuque. Je n'ai pas envie que tu t'en ailles, mais tu ne peux pas rester trop longtemps à Haseofon quand tu es incarnée. Ma nature me permet d'aller et venir à ma guise ; mais il faut que tu retournes au lit.

Il me regarda en penchant la tête d'une façon très particulière qui me donna envie de rire.

— Je croyais être là en esprit ?

— Non, ma douce. Tu as, en quelque sorte, réintégré ton corps en entrant dans cette pièce. Tu te trouves dans un état d'ubiquité – à deux endroits à la fois. C'est une chose difficile à maintenir, et le lien commence à faiblir.

— Mais... Est-ce que je te reverrai ?

Je ne supportais pas l'idée de devoir partir alors que je venais à peine de le trouver. Une partie de mon âme s'était détachée pour fusionner avec la sienne pendant que nous faisions l'amour. Et mon cœur accueillait pareillement une partie du sien.

— Je te le promets, mon aimée. Je viendrai très bientôt te voir dans ton monde. Ouvre l'œil.

Il m'aida à me rhabiller, en s'interrompant plusieurs fois pour m'embrasser. Encore toute étourdie par ce torrent d'émotions et de désir, je le regardai dans les yeux. Il était tellement différent de Chase et de Zachary... Il me rendit mon regard sans faillir, calmement, avec une profonde tranquillité. Je ne vis aucun regret. Aucune hésitation. À cet instant, je compris.

— C'est toi... C'est à travers toi qu'il...

— Chut... Va, à présent, murmura-t-il en posant un doigt sur mes lèvres.

J'enfouis le visage dans son cou et respirai son parfum de pomme et de citrouille, de rhum épicé et de feu de bois.

Nos racines s'enfonçaient profondément dans le même noyau. Au-delà de nos natures de garou et de... eh bien, de ce que Shade était, le même maître, le même seigneur élémentaire nous liait. Nos chemins vibraient de la même énergie ; le feu nous attirait l'un et l'autre, autant que la riche odeur de la terre retournée.

— Je suis prête... à prendre ce risque, murmurai-je. Viens vite me retrouver.

— Je te le promets. En attendant, ajouta-t-il en me glissant une boîte entre les mains, prends ceci en souvenir de moi.

La pièce se mit soudain à tourner. Je cillai et m'efforçai de garder les yeux ouverts, mais Shade disparut sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche. Alors que je soulevais le couvercle de la boîte, Greta se matérialisa près de moi et m'aida à m'asseoir sur le banc. Puis elle souffla un baiser entre mes lèvres, et tout s'estompa peu à peu. Je me débattis. Je ne voulais pas partir. Mais très vite, je lâchai prise et renonçai à imposer ma volonté. Tout entière, je me livrai à elle, à Shade, à Hi'ran et à ma destinée.

— Delilah ? Delilah, réveille-toi.

Iris me secouait. J'ouvris les yeux et les refermai aussitôt, aveuglée par la lumière du lustre.

— Il est déjà 19 heures ? marmonnai-je.

Je me frottai les paupières et m'efforçai de m'arracher au sommeil.

— 19 h 30. Je vous ai laissé dormir un peu plus longtemps, Camille et toi. Vous en aviez bien besoin : tu n'as même pas réagi quand j'ai essayé de te réveiller la première fois. Allez, debout. Habille-toi.

Je sortis péniblement de mon lit en me demandant ce qui, dans ce rêve, relevait de la véritable expérience, et ce qui n'était qu'assouvissement fantasmé de mes désirs et souhaits. J'enfilai un soutien-gorge, un jean et une chemise pendant que la *Talon-Haltija*

secouait ma couette.

— Delilah ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle alors que je finissais de m'habiller.

Je me tournai. Elle tenait la boîte de Shade. *Bon, ben ce n'était pas un rêve.*

— Honnêtement, je l'ignore. Ouvre-la.

Elle souleva le couvercle et s'étrangla.

— Regarde ! souffla-t-elle d'une voix rauque.

Je rentrai mon pull dans mon jean et glissai une ceinture dans les passants en revenant vers le lit. La boîte contenait une bague en or, sertie d'une pierre taillée : un quartz fumé. Je sortis délicatement l'objet aux ciselures complexes et le posai dans ma paume.

Je sus à cet instant, de toutes les fibres de mon corps, que si je la passais à mon doigt, Shade deviendrait partie intégrante de ma vie. La façon dont Camille décrivait sa rencontre avec Trillian me revint en mémoire et, pour la première fois, je compris le lien qui les unissait. Plus jamais je ne pourrais le remettre en question.

Je relevai la tête. Iris m'observait bizarrement.

— Qu'est-ce qui se passe ? D'où te vient ce bijou ?

— Pourquoi ? C'est juste une bague, non ?

L'esprit de maison secoua lentement la tête.

— Non. Tu ne sens pas l'énergie qu'elle dégage ? Moi, si. Et je la reconnais.

J'observai la pierre à la lumière. Elle étincelait. C'était une bague d'engagement, de lien, un symbole d'assentiment et de soumission à mon sort. Elle me promettait le pouvoir, à condition que j'embrasse mon destin. Si je la mettais, je ne pourrais plus revenir en arrière. Je ne me posai qu'une question : quand – avant ou après l'avoir glissée à mon doigt – prendre l'avis d'Iris ? Hésiter ne reviendrait-il pas à résister une fois de plus à l'inévitable ?

Il faut parfois savoir accepter sa vie, songeai-je. Se laisser porter par les courants, prendre des risques, sauter dans le vide. Sous ma forme de chat, j'étais un esprit libre. Je passais mes journées à jouer, à sautiller sans m'inquiéter de l'avenir. Et en tant que panthère, j'avais naturellement, d'un bond, sans crainte.

À quel moment avais-je perdu cette intrépidité dans ma vie de femme – mi-Fae ou pas ? Quand avais-je laissé la peur entrer dans mon cœur ? Avais-je seulement vécu un jour sans doute et sans crainte ? Pourquoi hésitais-je autant sous ma forme de bipède, alors que j'agissais comme bon me semblait en tant que petit, ou grand, félin ? Quand avais-je commencé à donner plus de poids à l'avis des autres qu'à ma propre intuition ?...

Dans cette pièce, avec Shade, j'avais appris à dépasser mes ténèbres personnelles et vécu une passion que je croyais de l'ordre du

rêve. Étais-je prête, à présent, à prendre des risques ? À devenir la femme que je savais pouvoir être ?

Tout imprégnée de ces réflexions, je relevai les yeux vers Iris et, lentement, je passai la bague à mon annulaire droit. Il ne se passa rien – ni tintements de cloches ni chants de harpes. Mais j'avais signé le pacte. J'avais saisi l'opportunité, sauté dans le vide, et rien ne serait plus jamais comme avant.

L'esprit de maison s'assit au bord du lit.

— Oh, ma chérie ; qu'as-tu fait ? J'ai perçu les changements dans ton aura aussi clairement que lorsque tu te transformes. J'espère que tu sais où tu vas.

Je ris.

— Oui, j'en suis parfaitement consciente. Mais puisque j'ai suivi mon instinct, dis-moi, à présent : à quel genre de créature appartient cette bague ?

— Rejoins-nous en bas dès que tu auras fini de t'habiller. Le dîner est prêt et tout le monde t'attend. (Elle s'arrêta sur le pas de la porte et me lança un coup d'œil par-dessus son épaule.) Ma chérie, je ne sais pas où, ni comment, tu l'as rencontré, mais tu viens d'accepter la bague d'un demi-dragon de l'ombre. D'un dragon noir. Je ne doute pas de le voir pointer son nez très bientôt pour réclamer ce qui lui appartient désormais. Et au cas où tu en douterais encore, je parle de toi.

Dragon de l'ombre. Le nom tourbillonnait en moi, laissant sur son passage comme une traînée de flammes. *Oui. Ça colle.* Cela correspondait à l'énergie de Shade, à son nom, au fait qu'il servait Hi'ran. Mais s'il n'était qu'à moitié dragon, de quoi se composait le reste de son héritage ?... Je repoussai résolument mes doutes.

La possibilité que les dragons de l'ombre et les dragons blancs ou argentés soient incapables de coexister au sein d'un même groupe me traversa également l'esprit, mais je décidai cette fois encore que nous trouverions une solution. Il le faudrait. Si Shade se révélait à moitié aussi attentif et utile que Flam, nous pourrions compter sur un allié supplémentaire.

Je jetai ma chemise de nuit dans le bac à linge sale, enfilai mes bottes, et descendis les marches deux par deux. Quand j'entrai dans la cuisine, je trouvai effectivement tout le monde attablé, y compris notre cousin Shamas en uniforme.

— Désolée d'avoir été si longue, commençai-je.

Camille me devisageait.

— La vache ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu as fabriqué pendant ces trois dernières heures ? Delilah, ton aura est totalement différente ! Elle... elle rayonne !

— Et l'autre dragon, où est-il ? demanda Flam en se levant pour

regarder autour de lui. Je le sens !

Je n'avais d'autre choix que de partager dès à présent mon petit secret avec eux. Je lançai un coup d'œil à Iris, mais elle haussa les épaules et sans un son, me mima : « Je ne leur ai rien dit ! ». À croire que mon aura jouait vraiment les kaléidoscopes. Je respirai profondément et levai la main.

— OK, j'ai des choses à vous dire. Je pensais attendre un moment plus opportun, mais je crois comprendre que vous sentez tous ce qui s'est passé. C'est compliqué ; beaucoup de choses sont arrivées pendant que je me trouvais dans l'astral. J'ai fait un voyage pendant mon sommeil, et... Oh, et puis merde, taisez-vous et écoutez.

Je leur racontai tout, de ma promenade dans les rues de la ville avec Greta au moment où je m'étais réveillée avec la bague de Shade. Ils m'écoutèrent dans un silence si profond qu'au moment où je me tus, une aiguille tombant sur le sol aurait probablement provoqué un mini tremblement de terre.

Menolly promena son regard autour d'elle.

— Qu'est-ce que vous avez tous à la dévisager comme ça ? On se doutait bien qu'un truc de ce genre arriverait ! Vous pensiez que le seigneur de l'automne allait la laisser mener sa petite vie sans intervenir à un moment où un autre ? Je dis qu'on devrait s'estimer heureux qu'il n'ait pas décidé de la tuer pour qu'elle puisse le rejoindre à... comment as-tu dit que cet endroit s'appelait ? me demanda-t-elle d'un ton autoritaire.

— Haseofon, murmurai-je avec un petit sourire.

— C'est ça. À Haseofon. Tiens d'ailleurs, s'il y a moyen de rencontrer notre sœur, ce serait bien que tu nous arranges ça.

Cela dit, elle flotta jusqu'au plafond et se racla la gorge, comme pour mettre un terme à la conversation.

Camille prit la parole. Elle s'exprimait plus lentement, et je sentis qu'elle pesait soigneusement chacun de ses mots.

— Comment tu te sens, par rapport à tout ça ?

Je réfléchis. Si elle m'avait posé la question une semaine plus tôt, j'aurais probablement répondu que j'étais terriblement mal à l'aise. Le mois précédent, l'année passée, j'aurais certainement flippé. Mais à présent... La réponse était évidente.

— Bien. Je suis... satisfaite. Je me sens plus posée que depuis... eh bien, que jamais. Peut-être était-ce mon destin depuis le début ; peut-être ai-je été choisie au berceau pour devenir une fiancée de la mort. J'en serais très fière. J'ai fait la paix avec celle que je suis. Arial est arrivée à Haseofon quand ce n'était encore qu'un bébé léopard, juste après sa mort ; d'une certaine manière, mon lien avec cet endroit n'est pas totalement nouveau.

Flam toussota.

— Puis-je voir ta bague ?

J'essayai, à contrecœur, de la retirer, mais cela se révéla impossible. Elle n'était pas trop serrée, non. Elle refusait simplement de bouger. Sans rien dire, je tendis la main vers le dragon. Il me lança un rapide coup d'œil et, à son expression, je sus qu'il avait compris ce qui se passait. Mais il se contenta de me prendre la main sans rien dire et de passer les doigts au-dessus de la pierre.

— C'est un dragon de l'ombre... mais pas totalement. Je sens un autre mélange d'énergie, mais rien de mauvais. Ton Shade n'est pas complètement dragon. (Il me lâcha la main et se laissa aller contre sa chaise.) Nous devrions être en mesure de cohabiter... si son attention ne dévie pas de son centre d'intérêt initial.

— Je sais que les dragons sont très attachés à leur territoire, dis-je. Est-ce que tu crois que tu parviendras à supporter sa présence ?

Je me tus. Cela me semblait tellement bizarre d'évoquer ce genre de problèmes à ce stade ! Mais, au fond de mon ventre, je savais que ce n'était que le début.

— Nous essaierons, m'assura Camille. Et si les choses se compliquent, nous trouverons une solution. Ton Shade me paraît quelqu'un de raisonnable. Et je sais ce que c'est de tomber amoureuse d'un dragon que tu connais à peine. (Elle s'éclaircit la voix et lança un coup d'œil à Flam.) Je suis bien la dernière personne qui puisse te critiquer sur ce point. J'ai craqué pour ces trois lascars si rapidement que ça m'a donné le tournis chaque fois. Ce sont des choses qui arrivent, et quand tu es destinée à être avec quelqu'un, tu le sais dès la première minute. J'aurais plein de questions à te poser au sujet de Shade et d'Arial, mais, pour l'instant, il faut se mettre au boulot. (Elle désigna mon ordinateur portable.) Voyons ce que ces photos peuvent nous apprendre.

Je vis bien que les garçons mourraient d'envie d'en savoir plus, mais je bénéficiais du soutien de mes sœurs ; aussi me laisseraient-ils tranquille pour le moment. Je m'installai devant l'ordi et le sortis de veille. La première photo prise par Morio s'afficha sur l'écran mural. Méprisant la souris que je lui tendais, le *Yokai* saisit un pic à brochette et s'en servit comme pointeur.

— Merci, me dit-il, mais je préfère la méthode traditionnelle.

Nous observions une maison style ranch typiquement banlieusarde, un truc énorme qui s'étalait sur un tiers du terrain. Deux murs de pierre tenaient lieu de clôtures ; il n'y avait pas de portail. La demeure semblait propre, et le jardin entretenu, mais j'éprouvais une gêne indéfinissable.

— Avez-vous remarqué que la photo a été prise de jour, mais que tous les voilages sont fermés ? souligna Iris en s'approchant de l'écran. Regardez, on n'aperçoit pas le plus petit interstice. C'est bizarre !

D'autant que la maison est déjà bien à l'abri des regards indiscrets. (Elle pencha la tête de côté.) Si on observe attentivement, on constate également que les fenêtres sont barrées.

Morio hochla la tête.

— Oui, j'ai vu. Je n'ai pas voulu prendre le risque d'y aller sous ma forme de renard, mais je me suis suffisamment approché pour distinguer les barreaux. Tu as raison, Iris. Je suis presque sûr que quelqu'un montait la garde depuis l'intérieur de la maison. Mais je pense qu'ils ne nous ont pas remarqués. Il y a un commerce de l'autre côté de la rue ; vous savez, le genre de boutique de fringues pour vieux ? On s'est garés devant et je me suis faufilé avec l'appareil photo pendant que Roz et Vanzir entraient et sortaient bien ostensiblement du magasin, termina-t-il en me faisant signe de cliquer sur la photo suivante.

Apparemment, le *Yokai* avait pris celle-ci de l'intérieur d'un buisson : des feuilles de lierre et des frondes s'incrustaient sur l'image. On distinguait, à droite de la maison, une cour, séparée du jardin principal par une barrière basse, qui contenait plusieurs petites remises et une niche. Un énorme Rottweiler y était enchaîné.

— Dangereux ou amical ? m'enquis-je.

Comme la plupart des chiens, il pouvait être aussi bien l'un que l'autre – cela dépendait entièrement de ses maîtres. Certaines races montraient certes des prédispositions à l'agressivité mais, au final, l'éducation seule faisait d'un chien un hargneux ou un gentil nounours.

— Je peux te dire tout de suite qu'il n'est pas du genre à donner la papatte. Je crois qu'il m'a senti, parce qu'il n'a pas arrêté d'aboyer. Je me suis approché autant que je le pouvais sans quitter le jardin des voisins. Ah oui, au fait, la maison d'à côté est à vendre et personne ne l'occupe. On peut se faufiler dans la cour de derrière sans trop de difficultés, puis avancer à couvert jusqu'au muret de pierre qui la sépare du jardin qui nous intéresse.

Vanzir s'éclaircit la voix.

— Pendant que Morio prenait les photos, nous avons vu deux types sortir de la maison et partir dans un vieux van Volkswagen cabossé. Ils semblaient secs et coriaces malgré leur maigreur. Ne les sous-estimons pas. Je les sens capables de balancer de méchants coups de poing.

— Croyez-vous qu'ils prendraient le risque de cacher Doug et Saz dans cette maison – si nos garous sont toujours vivants, j'entends – sachant qu'ils doivent les enfermer pour les gonfler à bloc avant de les... (Je m'interrompis en repensant au cadavre de Paulo.) Avant de les assassiner et de les ouvrir en deux ?

— Ça vaut aussi pour Ambre, à supposer que ce soient bien ces

types qui l'aient kidnappée, ajouta Menolly. C'est vrai que la maison est grande, mais je pense qu'ils habitent là, et qu'ils ne planqueraient pas les corps à l'endroit où ils vivent.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, rétorquai-je. Est-ce qu'on a d'autres photos ?

Morio nous en montra trois de plus en nous donnant quelques informations supplémentaires sur la configuration du voisinage.

— Au final, conclut-il, il faut savoir qu'il y aura certainement quelqu'un dans la maison quand nous passerons à l'attaque. Or, la moindre erreur risquerait de coûter la vie à Doug, Saz et Ambre. C'est pourquoi nous avons pris le van en filature.

— Ah, je t'embrasserais presque ! m'écriai-je avec un grand sourire. Mais pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Ça nous aurait fait gagner du temps !

— Chaque pièce du puzzle a son importance, expliqua-t-il. Il vaut mieux avancer pas à pas que négliger un détail important, surtout si quelqu'un risque de payer pour notre imprudence. Je pense d'ailleurs que nous devrions garder ça à l'esprit à partir de maintenant. Stacia a mis nos têtes à prix ; nous ne pouvons pas nous permettre de nous montrer laxistes, fainéants ou stupides, sans quoi, un de ces jours, quelqu'un d'assez balèze acceptera son offre et parviendra à piéger l'un de nous. Mieux vaut prévenir que guérir. (Il soupira.) Comme je conduisais, je vais laisser Roz vous raconter ce que nous avons découvert. Il y a encore quelques photos à voir. Nous les avons prises en route, et à l'arrivée.

— À l'arrivée ? Où ça ? demanda Camille.

— Dans un endroit très improbable, répondit l'incube en prenant le pointeur des mains de Morio. Avant toute autre chose, ces mecs sont super forts pour se cacher juste sous notre nez. Ce ne sont pas des coyotes pour rien, je vous le dis !

La photo suivante représentait un petit bâtiment autonome qui ressemblait à un entrepôt des docks. Un panneau, suspendu au-dessus de la porte, annonçait : *Les viandes Emporium*. Un camion de livraison très réaliste était garé à côté.

— Oh, par pitié, dites-moi qu'ils ne vendent pas vraiment de viande ! s'écria Camille. Je ne tiens pas à savoir où ils se fournissent ou ce qu'ils foutent dans leurs steaks hachés !

— Merci beaucoup pour l'effet visuel, grogna Roz. Mais la réponse est non. À mon avis, si on fouille ce camion, on risque de trouver des sangles et tout ce qu'il faut pour déplacer des loups-garous beta transformés en alphas très en colère et bourrés de drogues.

— Parfait, commentai-je en me levant, les yeux rivés sur la photo. Ils ont réussi à se planquer en plein cœur de la ville. Que savez-vous de cet entrepôt ?

— Il y a plusieurs entrées : une à l'avant, une de chaque côté, et une zone de chargement à l'arrière. Morio a lancé un sort de détection pour repérer les pièges éventuels, mais nous étions trop loin, et nous ne pouvions décemment pas débarquer pour poser la question. Le parking à l'arrière est assez grand pour contenir une vingtaine de véhicules. Nous avons effectué des recherches et découvert que ce bâtiment abritait autrefois un abattoir. Donc, il est parfaitement équipé en instruments de torture et de vivisection.

— Dans ce cas, pourquoi Van et Jaycee disséquaient-ils les garous chez eux ?

— Je crois pouvoir répondre, soupira Camille. Il y a deux raisons : la première, c'est la magie, purement et simplement. Enfin, pas si purement que ça. Les enchanteurs, comme les sorcières et les mages, possèdent tous une signature personnelle, une empreinte unique qui affecte le monde magique. Je pense que l'énergie des coyotes risquait d'interférer avec celle de Van et Jaycee.

— Et l'autre raison ?

— D'après ce que j'ai compris, ils n'ont pas dit aux Koyanni qu'ils étaient des démons. Mais leur sous-sol était imprégné d'une énergie qui m'aurait mise sur la voie si j'avais été un poil plus réceptive. Donc, ils souhaitent bosser en privé et incognito. Et c'est peut-être bien ce qui nous a sauvés du fiasco jusqu'à présent : s'ils n'avaient pas été réticents à l'idée de travailler à l'entrepôt, ils auraient déjà probablement découvert Ambre et le sceau.

— Et donc ? Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demandai-je.

— Comme d'hab' : on débarque en défonçant tout et on évite de se faire tuer, répondit Menolly en se frottant les mains sur son jean. Il n'y a pas d'autre moyen de savoir ce qui se passe là-dedans que d'y entrer. Et je doute que postuler chez *Les Viandes Emporium* nous offre un sésame pour leur pseudo-usine. Je crois que c'est à peu près tout ce qu'il y a à dire, mesdames et messieurs. On y va ?

— Attends une seconde. Morio, Camille, soyez super prudents. Il y a de grandes chances pour que les coyotes conservent un arsenal de lycaine, là-dedans. Je parie qu'ils n'hésiteront pas à s'en servir s'ils nous voient arriver. Je vous conseille de rester à l'arrière du groupe et de porter des masques. Ça ne vous empêchera pas de jeter des sorts, n'est-ce pas ?

Je fronçai les sourcils en espérant qu'ils répondent « non ».

— Eh bien, en fait, si, c'est possible, avoua ma sœur. L'approche la plus stratégique serait effectivement de rester en arrière et de courir comme des dératés s'ils nous balancent leur merde.

— Allez chercher vos armes, ordonnai-je. On bouge. S'ils n'ont pas encore tué Doug et Saz, ça fait partie de leurs projets. Quant à Ambre, je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle ils la

maintiennent en vie, et combien de temps ça durera.

Je me levai en m'étirant. Une fois de plus, nous nous apprêtions à partir au combat ; comme toujours, je me demandai si nous en reviendrions tous vivants.

Chapitre 19

L'entrepôt des *viandes Emporium* se situait dans la zone industrielle de Seattle, au beau milieu du dépotoir qui s'étendait depuis le terminal des ferries, à un kilomètre et demi environ au nord de Georgetown. Au fil des ans, Georgetown et ses environs avaient pris des accents quasiment schizophrènes. De charmantes maisons et boutiques néo-bohème parsemaient un quartier gangrené par les activités de gangs et par une pauvreté quasi omniprésente ; les usines et entrepôts sinistres, ainsi que la gare de triage et les voies ferrées appartenant à la Burlington Northern Santa Fe Railway, ajoutaient à l'atmosphère de danger qui pesait sur ces rues.

Comme d'habitude, notre groupe se répartit entre deux voitures : la mienne et celle de Morio. Trillian, Flam et Camille montèrent avec le *Yokai* ; Menolly, Roz et Vanzir avec moi. J'appelai Chase pour lui demander de nous retrouver là-bas.

Je pris la première avenue en direction du sud. Les rues étaient relativement vides. Des membres de gangs – probablement des Zeet – traînaient par-ci, par-là, mais la nuit froide décourageait les activités extérieures. Je dépassai les quais des ferries sur la droite, puis la face arrière du marché de Pike Place sur la gauche, et longeai le Seahawks Stadium et le Safeco Field, toujours sur notre gauche.

Le paysage perdait graduellement de son charme à mesure de notre progression, et prenait un aspect plus sinistre, plus minable. Je m'engageai à toute allure sur le pont autoroutier qui surplombait la gare de triage de la BNSF, véritable labyrinthe de rails et de wagons couverts, peints dans des roses, des verts et des blancs délavés qui représentaient autant de compagnies et d'endroits différents. Je frissonnai à l'idée de me retrouver coincée là sans véhicule.

Nous nous trouvions non seulement sur le territoire des gangs, mais sur celui des vampires – et pas des vampires comme Menolly qui s'efforçaient de dominer leurs instincts ; plutôt des suceurs de sang du style Dominick et Terrance, qui encourageaient leurs frères à cesser de vouloir s'assimiler aux sociétés humaines, et à créer leur propre culture, qui n'en soit pas une simple imitation.

Menolly avait été éjectée des Vampires Anonymes, le seul groupe qui pouvait lui permettre d'agir efficacement contre la menace sanguinaire, parce que son dirigeant, Wade, craignait qu'elle l'empêche de gagner la régence du domaine vampirique du Nord-Ouest. Nous n'entendions plus parler des progrès de sa campagne

depuis un certain temps, mais je savais que ma sœur lui ferait payer très cher son expulsion à leur prochaine rencontre.

Le pont autoroutier amorça sa descente en pente douce jusqu'au niveau normal des rues. Je dépassai South Dawson Street et me garai dans un parking latéral, juste à côté de l'entrepôt des *viandes Emporium*.

— Nous y voilà. Il semblerait qu'on ait de la compagnie, annonçai-je en découvrant cinq autres véhicules.

Nous pouvions raisonnablement supposer qu'ils appartenaient aux coyotes métamorphes.

— Camille et les autres sont là, annonça Menolly alors que Morio se garait près de ma Jeep. Mais la proximité du *Dominick* me met un peu mal à l'aise.

— Ouais. En plus regarde, de l'autre côté de la rue, indiqua Roz. On a un nouveau club en ville !

Au bout de la route obscurcie, un néon vert annonçait : *L'Échange d'énergie*. Bizarrement, je doutais qu'on vienne là pour payer sa facture d'électricité. Avec un nom pareil, ce rade pouvait avoir tout un panel d'activités qui déclenchaient les signaux d'alerte de mon compteur de danger interne.

— Je n'aime pas du tout l'atmosphère de cet endroit, déclara Menolly. Mais je pense que cette boîte n'appartient pas à des vampires.

— Non, en effet. (Je descendis de voiture et observai le signe verdâtre.). Je sens comme de...

— ... la sorcellerie, compléta Camille en me rejoignant. C'est très clair.

— Tu crois que ce club appartient aussi à Jaycee et Van ?

Seattle devenait vraiment un endroit dangereux. Si la ville attirait de plus en plus de Fae, elle semblait également devenir le terrain de jeu de prédilection des petites frappes du monde surnaturel.

— J'en doute, puisque ce sont des Tregarts. Mais je parie qu'ils le fréquentent. (Elle lança un coup d'œil à l'entrepôt par-dessus son épaule.) On s'occupera de ça plus tard. Pour l'instant, la priorité est de rentrer là-dedans et de voir s'ils retiennent Ambre et les garçons.

— Comment va-t-on s'y prendre ? demandai-je en étudiant la bâtisse.

Elle comportait, comme Morio nous l'avait annoncé, quatre points d'accès : une porte sur les façades avant et latérales, et l'entrée de la zone de chargement qui fonctionnait comme un portail de garage. Je me demandais si on pouvait l'ouvrir de l'extérieur.

— À mon avis, ils la verrouillent de l'intérieur, déclara Vanzir en suivant mon regard. Mais on devrait pouvoir entrer par les côtés. Les serrures semblent vieilles. Je doute qu'ils aient pris la peine d'en

racheter de nouvelles. Après tout, qui aurait l'idée de les soupçonner ?

— Quand je l'ai raccompagné chez lui, Wilbur m'a expliqué que les coyotes métamorphes étaient particulièrement arrogants, expliqua Roz. Ils croient le reste du monde incapable de percer leurs petits stratagèmes. Allez, essayons ces entrées. C'est ton domaine, poupée, ajouta-t-il dans une piètre imitation d'Humphrey Bogart, en me poussant légèrement en avant. On te suit.

— Camille, Morio, vous fermez la marche. On se bat mieux sans homme à terre, et Camille n'a vraiment pas besoin de se prendre une nouvelle giclée de lycaine. Menolly, Flam, à l'avant avec moi. Vanzir et Roz, au milieu.

Je me faufilai avec reconnaissance dans l'obscurité d'encre de cette nuit capricieuse d'octobre et grimpai les marches de béton menant à la rampe qui courait sur toute la longueur de l'entrepôt. Je me demandai brièvement si elle continuait sur les autres faces, mais nous n'avions pas le temps de vérifier. Je m'agenouillai devant la porte du côté gauche et braquai ma lampe de poche sur la serrure. Elle était vieille et n'avait, apparemment, pas servi depuis un bon bout de temps.

Je fis signe à mes compagnons de rester là et entraînai Menolly vers le côté droit de la structure. La serrure était bien huilée et exempte de rouille. C'était de toute évidence le passage que les coyotes métamorphes empruntaient le plus souvent. Tout aussi discrètement qu'à l'aller, je rejoignis les autres, ma sœur sur les talons.

— Ils ne nous attendent probablement pas, leur expliquai-je dans un murmure. En empruntant le chemin le moins utilisé, nous devrions avoir le temps d'explorer un peu sans qu'on nous voie. Je pense qu'on ne pourra pas éviter de se battre, mais je préférerais de loin trouver Ambre et les mecs et ressortir vite fait avant qu'on nous repère.

Ce n'était pas entièrement vrai. J'avais très envie de rosser ces ordures. Mais bon, autant éviter un stress inutile. Pourquoi faire des vagues et prendre le risque d'attirer l'attention de Stacia si nous pouvions jouer la discrétion ? D'accord, ce n'était pas notre fort ; mais ça valait le coup d'essayer une fois de plus. Pourquoi pensais-je que cette tentative serait différente des autres ? Je l'ignorais. Mais on m'accusait toujours d'être une optimiste.

Camille hocha la tête.

— Bien vu. À toi. Fais-nous entrer.

Armée de mes crochets, je mis au travail. Le système n'avait rien de sorcier, et semblait d'origine. Je glissai un de mes tendeurs dans la serrure, puis un crochet, et collai l'oreille contre la porte.

Clic. Clic. Clic. Les crochets se mettaient en position.

Ouais, songeai-je, je suis plutôt douée à ce jeu-là.

Il me vint à l'esprit qu'entre mon glamour et mon habileté à

crocheter les serrures, je gagnerais probablement mieux ma vie en tant que voleuse que détective privé. Les dieux savaient que j'avais très peu d'affaires en ce moment. Bien sûr, j'aurais davantage de travail si je consacrais plus d'énergie à faire de la publicité et à chercher des clients. Mais à ce moment-là, il faudrait que je trouve le temps de m'en occuper... Je décidai de laisser la situation telle qu'elle était et finis de triturer la serrure. Le verrou sauta.

— On est bons, murmurai-je. Essayez de ne pas faire trop de bruit.

J'éteignis ma lampe de poche et respirai profondément. Puis j'entraî.

La porte s'ouvrit sur un couloir faiblement éclairé par de longs tubes fluo, mais pas au point de pouvoir s'y cacher. De toute façon, le passage était vide, et pas de piège à l'horizon : cette entrée semblait désaffectée. Je guettai l'extrémité du corridor pour ne pas être surpris si quelqu'un arrivait, et fis signe aux autres me rejoindre. Le passage faisait un coude vers la droite. Entre lui et nous se trouvaient trois portes dont nous devons nous occuper en priorité, deux sur la gauche et une sur la droite.

Morio referma la porte derrière nous. Je respirai profondément et m'engageai sur la pointe des pieds dans le couloir carrelé. Le sol n'avait pas vu de serpillière depuis des lustres et une crasse vieille de plusieurs années semblait carrément incrustée sous l'émail.

Je pressai l'oreille contre la première porte de gauche et n'entendis rien. J'essayai la poignée. Verrouillé. Songeant qu'une de ces issues nous conduirait peut-être à nos garous disparus, je ressortis mes crochets. Deux minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur une pièce qui contenait un unique bureau et un troupeau de moutons de poussière.

En silence, je me déplaçai jusqu'à la porte de droite. Elle n'était pas fermée. Après avoir écouté attentivement, je l'entrouvris, à peine, et attendis. Rien. Pas un bruit. Poussant encore la porte de quelques centimètres, je glissai un regard à l'intérieur. La pièce était sombre, mais remplie. Une fois de plus, je tapotai l'épaule de Menolly et fis signe aux autres de nous attendre.

Je décidai de prendre le risque d'allumer ma lampe de poche, et en promenai le fin rayon autour de moi. La pièce était pleine de cartons et de sacs de toute taille. *Hum... la réserve ?* Je me faufilai entre deux piles et m'arrêtai pour lire une inscription sur le côté d'une boîte fermée. Elle contenait apparemment des conserves de pêches au sirop.

— Des pêches ? m'étonnai-je.

Une exploration rapide nous apprit que le reste était pareillement rempli de conserves de fruits et de légumes, de thon, et de beurre de

cacahuète – entre autres.

— Ils comptent transformer cet entrepôt en abri antiatomique, ou quoi ?

Menolly m'enfonça le doigt entre les côtes.

— Chut ! Qui sait ce qu'ils fabriquent ? Mais c'est vrai, il y a suffisamment de bouffe dans cette pièce pour nourrir une famille de quatre personnes pendant un an. (Elle fronça les sourcils.) Peut-être qu'ils croient à une espèce de futur post-apocalyptique.

— Je ne sais pas.

J'ouvris un autre carton. Celui-ci n'était pas étiqueté, et on l'avait fermé en glissant simplement les pans les uns sous les autres. *Oh, putain !* Je reculai d'un bond.

— Quoi ? demanda Menolly en se penchant à son tour. Oh ! Putain de bordel de merde ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent avec ça ?

Sagement empilés les uns sur les autres dans la caisse se trouvaient des bâtons de dynamite. Des. Au pluriel. Des, comme dans « Je ne sais pas combien, mais beaucoup. »

— Je n'en ai aucune idée, mais je n'aime pas trop la gueule qu'ils font. Heureusement qu'ils ne sont pas amorcés – les détonateurs doivent être dans une de ces boîtes – parce que ces trucs-là ne se conservent pas éternellement. (Je murmurais déjà, mais je baissai encore la voix.) La dynamite se dégrade. Nous ne savons pas depuis combien de temps elle attend là. Je ne suis pas tout à fait en confiance dans un bâtiment rempli de cette merde.

— Il y a une porte, de l'autre côté de la pièce, annonça ma sœur en me la désignant. Je vais voir vite fait si j'entends quelque chose, ensuite on dégage de là.

Elle se glissa jusqu'à la porte et colla l'oreille contre le bois. Puis, tout aussi discrètement, revint vers moi sans l'avoir ouverte et me désigna le couloir d'un mouvement de la tête.

Alors qu'elle refermait la porte derrière nous, je m'adossai au mur – au mur d'en face, j'entends, dans la mesure où la pièce que nous venions de quitter contenait assez d'explosifs pour balayer la moitié du hangar – et me permis de respirer à nouveau.

— Il va falloir être super prudents, expliquai-je. Apparemment, les Koyanni aiment bien faire joujou avec des trucs qui font « boum ». Comme de la dynamite, par exemple. Ils en ont au moins un carton entier, là-dedans. Et assez de bouffe pour approvisionner la supérette du coin. On dirait qu'ils font des réserves. Je ne sais absolument pas pourquoi. En tout cas, ils sont armés et dangereux. Et pour l'amour des dieux, n'envoyez rien d'explosif dans cette pièce ! Ni éclair ni boule d'énergie. Ça risquerait de propulser cet entrepôt jusqu'au ciel.

— Il y a une porte, à l'intérieur, reprit Menolly. J'ai entendu du mouvement derrière. Je suggère de descendre le corridor le plus

discrètement possible et d'aller voir ce qu'il y a derrière ce coude.

Je m'exécutai en veillant à faire le minimum de bruit. En atteignant l'angle, j'invitai les autres à rester où ils étaient avant de hasarder un coup d'œil de l'autre côté. Le passage continuait à droite, sur la longueur approximative d'une pièce, avant de tourner une nouvelle fois à droite dans un autre couloir.

Je n'arrivais pas à voir ce qui se trouvait du côté gauche de ce dernier corridor ; probablement un autre encore. L'entrepôt était grand, mais pas infini. Je fis signe à mes compagnons de me suivre et me coulai dans le passage suivant.

J'allais m'engager dans le second coude, sur la droite, lorsqu'un homme mince et sec, penché sur un porte-bloc, me fonça littéralement dedans. Il recula un peu sous la force de l'impact et nous observa, bouche bée.

— Merde !

On allait se faire repérer à cause d'un geek !

Mais au lieu de s'égosiller et de gesticuler comme un amateur, il plongea la main dans sa poche et en tira un objet qui tenait dans la paume, en poussant un cri retentissant qui relevait du croisement entre le jappement et le hurlement. *Ouh là, pas bon !* Avant que j'aie pu réagir, Morio lui répondit en rugissant à pleins poumons et entreprit de se transformer. Deux mètres quarante de démon-renard humanoïde, ce n'était pas rien à observer.

— Merde, merde et triple merde ! s'écria Menolly en se jetant sur le geek.

Elle n'eut pas le temps de l'approcher. Il leva ce qu'il tenait à la main et appuya sur un bouton. Alors l'enfer se déchaîna.

Je tendais le bras vers le type quand une décharge apparemment électrique me frappa de plein fouet. Peut-être s'agissait-il d'extrait de jubilation pure, ou d'une merde dans le genre ; en tout cas, je sentis un millier d'aiguilles me transpercer et je m'effondrai comme une nouille trempée. Menolly m'enjamba d'un bond alors que je me tordais lamentablement sur le sol, mais je n'eus pas la joie d'entendre craquer les os de l'ennemi : ma sœur s'écroula près de moi. Je vis ses yeux rougir et lancer des éclairs. La décharge l'empêchait de bouger.

— Crève ! rugit Flam, en passant à toute allure devant nous.

J'entendis à nouveau la détonation, qui fut cette fois suivie du bruit d'un truc mou s'écrasant contre un mur, et le rire tonitruant du dragon résonna dans le couloir. Camille m'aida à me remettre debout. Les aiguilles continuaient à me piquer les nerfs par intermittence, comme une machine de torture.

— Tu peux te lever ? s'inquiéta ma sœur. Tu m'entends ?

Elle passa un bras autour de ma taille et m'aida à m'adosser à un mur. Menolly nous rejoignit. Apparemment, l'effet durait moins

longtemps quand on était déjà mort.

Je hochai la tête en m'efforçant de reprendre mon souffle.

— Ouais... Ouais, ça va aller.

Flam montait la garde au bout du couloir. Le type, à ses pieds, n'était plus qu'une flaque ; le sang giclait par tous ses orifices. En plus de le jeter comme une vieille poubelle, le dragon l'avait lacéré à coup de griffes. Exit l'éclaireur.

Camille ramassa prudemment l'arme de notre ennemi et la tendit à Roz.

— Toi, l'expert en armes, saurais-tu ce que c'est ?

— Ça ressemble clairement à un Taser magique. Un pur produit de la sorcellerie, sans aucun doute. (Il se tut et nous lança un regard voilé.) Je parie qu'il y a un rapport avec ce nouveau club, *L'Échange d'énergie*. Pure déduction instinctive.

— Fais voir ? demandai-je en tendant la main.

L'objet avait la forme de ces *phasers* désuets des premiers épisodes de Star Trek, mais il était beaucoup plus léger que je l'aurais pensé. Un simple bouton tenait lieu de gâchette et le chiffre « 10 » s'inscrivait en lettres vertes sur un écran LCD. Une icône clignotait dans une autre fenêtre. Cela signifiait-il qu'il fallait recharger l'appareil, ou qu'il était prêt à tirer ?

Nous n'allions pas tarder à le découvrir : au bout du couloir, une double porte s'ouvrit à la volée, déversant tout un groupe d'hommes secs et noueux. Je ne vis pas d'autre pistolet paralysant, mais deux de ces types, au moins, étaient armés de battes de base-ball. Un troisième brandissait un stylet d'un air menaçant – bien sûr, je ne parle pas du petit objet qui sert à écrire sur les tablettes graphiques.

— Ils arrivent, et ils n'ont pas l'air sympa ! hurlai-je en levant le Taser pour le pointer sur le meneur.

Il se figea. Je décidai que nous ne partirions pas sans nous être battus, et tirai.

— Merde ! cria Camille d'une voix suraiguë.

J'entendis un choc derrière moi, mais je n'avais pas le temps de me retourner. Le meneur était à terre, mais les quatre autres fonçaient sur nous, et je savais que je ne pourrais pas les descendre tous avant qu'ils nous tombent dessus.

J'essayai de tirer une deuxième fois, mais le pistolet crachota lamentablement, et un « moins » rouge s'afficha sur l'écran. Je n'avais pas besoin d'un expert pour me dire qu'il n'avait plus de jus. Je le balançai dans un coin et sortis Lysanthra au moment où le premier coyote arrivait sur moi, batte levée.

Je me décalai juste à temps pour éviter de prendre son arme en pleine tête, mais il parvint tout de même à m'assener un coup violent à l'épaule. Je poussai un cri de douleur. Il leva haut son arme en

préparation du coup suivant. Profitant de l'ouverture, je fondis sur lui. Lysanthra fendit l'air et s'abattit en chantant sur son biceps, qu'elle ouvrit proprement en deux. Le coyote hurla, lâcha son arme pour tenter d'arrêter l'hémorragie, et tomba à genoux.

Je pivotai pour aider mes compagnons. Flam avait liquidé deux types, mais je compris pourquoi Camille avait crié. Elle était agenouillée près de Trillian qui se rasseyait, l'air complètement groggy, en se frottant la tête. Trois cadavres de coyotes gisaient autour d'eux. Vanzir essuyait sa lame ensanglantée.

Je m'aperçus que mon adversaire essayait de se relever. En un éclair, je me retrouvai derrière lui, Lysanthra posée contre sa gorge.

— Les choses n'iront pas en s'améliorant pour ta pomme. Mais crois-moi, elles pourraient devenir bien pires, grondai-je. Où sont les loups-garous ? Tous les loups-garous !

Il me regarda, les yeux plissés.

— Va te faire foutre, salope !

— Oh, mais je peux faire bien mieux ! Je peux me transformer en panthère et te réduire en lambeaux, si tu veux ! Ou laisser notre ami, ici présent (je désignai Vanzir d'un mouvement de tête) aspirer ta force vitale. Je pourrais également demander à ma sœur de balancer une boule d'énergie dans votre gentille réserve de dynamite et balayer ce putain d'endroit de la carte ! Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ? Ou alors, tu peux répondre à ma question, et peut-être, je dis bien peut-être, t'en sortir intact.

Bien sûr, ajoutai-je mentalement, je te livrerai au Conseil de la communauté surnaturelle pour qu'il décide de ta sentence. Mais tu resteras vivant. Un moment, du moins.

Le Koyanni se racla la gorge.

— Et merde ! Ils sont là, grommela-il en désignant les doubles portes. Mais il y a des gardes.

— Tu es un bon garçon, c'est bien ! le félicitai-je. À présent, c'est l'heure de faire dodo !

Chase était probablement arrivé, mais il savait qu'il valait mieux attendre que nous ressortions plutôt que de venir nous rejoindre. Je regardai autour de moi. Merde, nous n'avions rien pour endormir notre prisonnier.

— OK, repris-je, dis bonne nuit !

Et je lui assenai un bon coup à l'arrière de la tête. Il s'effondra comme une masse dans un grognement sourd.

— Qu'est-ce que tu comptes faire de lui ? demanda Vanzir en m'aidant à le soulever.

— Emmène-le à l'extérieur. Si Chase est là, dis-lui que ce mec est un prisonnier à haut risque à remettre entre les mains de la communauté surnaturelle. Il faudra le soigner, puis l'enfermer. Vas-y,

et reviens le plus vite possible.

Le chasseur de rêves jeta le coyote sur son épaule et rebroussa chemin. Je me tournai vers les autres.

— Tout le monde est en un seul morceau ? Trillian, ça va aller ?

Le Svartan se frottait toujours la tête, mais il semblait pouvoir tenir debout.

— Ouais. Malgré un mal de crâne d'enfer.

— Alors, finissons-en. Nos garous sont là-dedans, avec d'autres gardes, expliquai-je en me dirigeant vers la porte.

L'ennemi avait eu le temps de se préparer ; inutile de lui en laisser davantage.

— On n'attend pas Vanzir ? demanda Camille.

— Non, il nous rattrapera.

Je n'étais pas d'humeur à perdre plus de temps avec cette bande de singes.

Je m'arrêtai devant les double portes, et les désignai à Menolly avec une petite révérence. Elle m'adressa un grand sourire carnassier et poussa violemment les battants, qui pivotèrent avec un bruit de tonnerre.

La pièce était immense. J'ignorais à quoi elle avait pu servir par le passé, mais les énormes crochets à viande pendant du plafond étaient un bon indice. Je me sentis légèrement nauséuse en remarquant le sang séché qui recouvrait leur surface rouillée.

Il y en avait des centaines, en lignes, attachés à ce qui ressemblait à un système de poulies mécanique. Au bout d'une rangée, je distinguai une forme suspendue. Un cadavre. Dépecé de la tête aux pieds. Je respirai profondément et détournai le regard. Je voulais m'accorder un peu de temps avant d'étudier le corps de plus près, et découvrir, peut-être, qu'il s'agissait de Saz ou Doug... voire d'Ambre.

Je remarquai plusieurs évier et une quantité de vieux chariots en acier inoxydable disséminés à travers la salle et, dans le fond, des cages. Trois d'entre elles étaient occupées... et gardées par quatre coyotes. Nous pouvions les avoir. Même s'ils étaient eux aussi armés de Tasers magiques, nous n'aurions qu'à les attaquer en groupe et les exterminer.

— Vous savez, on peut faire très simple, sourit Menolly. Écartez-vous des portes et des cages.

Sur ce, elle s'éclipsa. J'eus à peine le temps d'obéir à ses ordres qu'elle revint avec, dans les bras... *Oh, putain !* Le carton de dynamite !

— Qu'est-ce que tu fous avec ça ?

— Je mets leur bêtise à profit. La dynamite semble stable, et je n'ai pas trouvé les détonateurs. Mais ça, ils n'ont pas besoin de le savoir.

Elle tira un bâton de la boîte, le tripota un instant, puis se dirigea vers les gardes en le levant devant elle.

— Je vous laisse le temps qu'il me faut pour vous jeter ça sur la gueule pour poser vos armes et vous décaler gentiment sur le côté. Je suis un vampire. L'explosion me chatouillera sans doute un peu, mais ça ne suffira pas à me détruire. Par contre, vous, les mecs, vous êtes un peu plus vulnérables. Réfléchissez ; vous n'avez qu'une chance.

Son ton était si clair, si résolu et si imposant que je me surpris à faire un pas en arrière. Après tout, je n'étais pas sûre qu'elle n'ait pas vraiment trouvé les détonateurs. Camille, Roz et Trillian reculèrent d'un même mouvement.

Les gardes gobèrent tout, l'hameçon, la ligne et la canne à pêche. Ils lâchèrent leurs battes – grâce aux dieux, les Koyanni ne possédaient apparemment qu'un seul de ces pistolets paralysants, et il coûtait sans doute une petite fortune – et s'écartèrent, les mains en l'air.

— Allez chercher Chase et des menottes, ordonna Menolly par-dessus son épaule pendant qu'elle réunissait les coyotes en groupe. Il va pouvoir les embarquer aussi.

Vanzir s'exécuta tandis que Flam venait aider ma sœur à surveiller les gardes. Roz prit un air résolu pour grimper sur une échelle voisine afin de décrocher le cadavre. Je me dirigeai vers les cages. Répartis entre trois cellules se trouvaient deux hommes et une femme : Ambre. Elle portait effectivement le sceau autour du cou. Je récupérerai les clés et déverrouillai sa cage, puis me tournai vers les deux autres. Mais elle m'arrêta.

— Ils ne sont pas dans leur état normal, prévint-elle. Ils risqueraient de vous attaquer. (J'ouvris les menottes passées à ses chevilles et à ses poignets. Elle se frotta les bras.) Merci. Je m'appelle Ambre...

— Oui. Vous êtes la sœur de Luke. Nous le savons. Nous sommes venus vous sauver. Et je parie que ces deux-là sont bourrés de stéroïdes ?

Ambre hocha la tête.

— C'est ce que je soupçonnais. Je ne comprends pas pourquoi ils leur donnaient ça. Tout ce que je sais... (Sa voix se brisa. Elle lança un coup d'œil au corps que Roz et Vanzir s'efforçaient de décrocher.) Oh, grand Oupouaout ! Je ne pouvais pas voir ce qu'ils lui faisaient, depuis ma cage. C'est donc pour ça qu'il hurlait sans discontinuer ! (Bouleversée, elle baissa les yeux.) Il était gentil avec moi. C'était l'un d'eux, mais il était gentil. Ils l'ont surpris en train d'essayer de desserrer un peu mes menottes pour que ce soit moins douloureux. Ils l'ont roué de coups sous mes yeux, puis ils l'ont entraîné en riant. Une heure plus tard, j'ai commencé à l'entendre crier. Et puis, une heure après... plus rien.

Cela répondit à ma question. Les deux hommes en cage étaient sûrement Doug et Saz. Paulo avait été torturé et assassiné. Et si Ambre disait vrai, les coyotes traitaient les leurs de la même façon que leurs ennemis. Ce qui, apparemment, menait aux dissensions – sauf si la crainte des retombées l'emportait.

Chase arriva avec ses hommes, qui se chargèrent des deux garous drogués et du cadavre suspendu. Je lui expliquai que nous amènerions Ambre au QG pour vérifier son état de santé et pour qu'elle dépose plainte. Le détective lança un bref coup d'œil au pendentif de la louve, puis il hocha la tête sans un mot.

Tandis que nous réunissions nos affaires avant de partir – Roz récupéra le Taser et le glissa dans sa ceinture – je sentis grandir en moi l'envie de voir ce bâtiment voler en morceaux. J'éprouvai le désir, fugace mais intense, de revenir quand tout le monde serait parti et d'allumer la dynamite, afin de mettre hors d'usage ce hangar marqué par la souffrance et la torture. Mais je savais qu'il valait mieux cantonner cette envie au niveau du fantasme. Je n'étais pas un barbare. Pas encore. Mais je commençais à apprendre jusqu'où l'ennemi pouvait aller avant que j'en devienne un.

Chapitre 20

Sur la route, Menolly appela Luke pour lui demander de nous retrouver au FH-CSI, en lui précisant bien qu'Ambre était vivante, et relativement indemne.

Je lançai un coup d'œil à la louve.

— Ce collier que vous portez... savez-vous ce que c'est ?

— Non. Je n'en ai aucune idée, avoua-t-elle, sourcils froncés. Mais je n'arrêtais pas de me dire qu'il ne fallait pas qu'il tombe entre les mains des coyotes. Il est un peu étrange... Au moment où je l'ai trouvé dans un vieux coffre acheté chez un antiquaire, j'ai su que je devais venir m'installer à Seattle pour me rapprocher de mon frère et de ses amis. C'était l'impulsion dont j'avais besoin pour quitter Rice. (Elle se tut, les yeux baissés.) Je suppose que Luke vous a parlé de lui ?

— On peut dire ça.

Je ne voulais pas critiquer son mari devant elle – il arrivait souvent que ce soit la goutte d'eau qui pousse certaines femmes battues à retourner auprès de leurs bourreaux. Elle devrait comprendre certaines choses toute seule.

— Rice... comme toute la tribu de la zone rouge, d'ailleurs, n'a pas réussi à s'adapter à la modernité. Les femmes deviennent plus exigeantes. Nous demandons plus de respect ; nous voulons jouir de nos droits. Certains... non, la majorité de nos hommes n'arrivent pas à le concevoir. Nos alphas possèdent une quantité démesurée de testostérone, et le risque de les voir s'emporter est toujours présent. Des bagarres éclatent constamment, si bien que tous les mâles de la tribu, ou presque, sont couverts de cicatrices. Vous avez vu celles de mon frère ?

Menolly hocha la tête.

— Oui. Mais je ne lui ai jamais posé de question. Il ne m'avait jamais parlé de cette femme... celle qu'il aimait... avant ces derniers jours.

— Ce fut une véritable tragédie. Luke a dû vous le dire, Marla a provoqué la fureur du chef de meute en refusant de l'épouser parce qu'elle était amoureuse de mon frère. Il l'a littéralement donnée en pâture à de jeunes alphas pour se venger. Ils l'ont fait tourner entre eux comme un morceau de viande. Elle a été prise et utilisée avec brutalité. Oh, après tout, autant dire les choses comme elles sont : elle a subi un viol en bande sous les yeux de Luke, que le chef obligeait à regarder. Mon frère a dû se faire violence pour s'empêcher de le

massacrer sur place.

— Luke nous a dit qu'elle avait été tuée ?

Je n'aimais pas beaucoup déterrer les souvenirs douloureux, mais parler de son passé l'aidait apparemment à se calmer. Et elle serait sans doute plus disposée à nous faire confiance quand nous devrions lui prendre le sceau.

— Oui. Luke a essayé de s'enfuir avec elle, mais le chef les a interceptés. Il avait envoyé un espion les surveiller. Il a tué Marla de ses propres mains, devant Luke. Puis il a marqué mon frère avant de l'excommunier. J'ai voulu partir avec lui, mais j'étais trop jeune. Peu après, on m'a mariée à Rice parce qu'il offrait les dots et situations les plus intéressantes à mon père. Rice est mauvais. Mais ça aurait pu être pire.

— Vous dites avoir trouvé le collier dans un coffre. Êtes-vous... très attachée à lui ? Pourquoi croyez-vous que les coyotes vous aient kidnappée ? Vous l'ont-ils dit ?

L'heure était venue de poser ces questions. Nous arriverions bientôt au FH-CSI et je ne voulais pas en parler devant tout le monde.

Ambre resta un moment sans répondre.

— Pour tout vous dire... je n'arrive plus à retirer ce satané machin. J'ai l'impression d'entendre des voix dans ma tête, et je pense qu'elles viennent de lui ; chaque fois que je prétends l'ôter, elles se mettent à hurler. Il ne m'a jamais laissé l'enlever plus de quelques instants. Je me sens différente depuis que je le porte.

Je la regardai en pensant à la reine Asteria. Qu'allions-nous faire ?

— Les chevaliers de Keraastar, intervint soudain Roz à voix basse. On parie que... ?

Il laissa sa phrase en suspens, mais je compris ce qu'il voulait dire. Le voyage d'Ambre risquait de révéler plus long qu'elle le pensait.

— Les Koyanni en avaient après votre pendentif. Ont-ils essayé de vous le prendre ?

Je les voyais mal s'inquiéter de la voir devenir folle à cause des voix dans sa tête.

— Oui. Mais quand ils ont posé la main dessus, ils ont reçu une sorte de décharge électrique. L'un d'eux a même perdu la vie. Alors ils ont essayé de me forcer à l'enlever, mais le collier s'est mis à vrombir ; ça leur a fait très peur. Pourquoi le voulaient-ils ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? Et d'ailleurs, qui êtes-vous ?

— Je suis Menolly D'Artigo, la patronne de votre frère, expliqua ma sœur. Il nous a demandé de l'aider quand vous avez disparu de l'hôtel. Mes sœurs et moi venons d'Outremonde.

La louve s'étrangla.

— J'ai rêvé d'Outremonde, alors que je ne connais cet endroit que de nom. J'ai vu une ville aux rues pavées, des elfes, et un cercle de gens... Je ne sais pas du tout qui ils étaient. Mais il y avait un pumagarou parmi eux, un jeune homme également, et un ancien... je crois qu'il était humain.

Je soupirai.

— Ambre, nous avons beaucoup de choses à vous dire, mais il faut que vous nous fassiez confiance. Tant que vous resterez là, avec ce collier autour du cou, vous serez en danger. Et cela va bien au-delà des coyotes métamorphes. Un seigneur démoniaque des Royaumes Souterrains cherche les sceaux spirituels, et il a envoyé un de ses généraux en ville pour les retrouver.

Elle se fit toute petite dans son siège.

— Je l'ignorais...

— Mes sœurs et moi, ainsi que nos amis, sommes la ligne de front d'une guerre dont même votre frère ignore tout. Nous essayons d'empêcher l'Ombre Ailée d'envahir la Terre et Outremonde. Et le collier que vous portez est un objet très ancien qui lui facilitera grandement la tâche s'il met la main sur vous.

Ambre demeura silencieuse pendant tout le reste du trajet. Personne ne tenta de la tirer de son mutisme. Elle avait besoin de temps pour digérer les épreuves des jours passés, et pour se reposer, tout simplement, après sa période de captivité.

Nous savions au moins pourquoi les Koyanni ne l'avaient pas tuée. En se liant à elle, le sceau lui avait sauvé la vie. Hélas, je comprenais également que nous n'aurions d'autre choix que d'envoyer la louve avec la pierre à la reine des elfes, qu'elle ait, ou non, envie d'y aller. Nous ne pouvions pas la laisser se promener dans la ville avec un sceau autour du cou.

Roz se laissa aller contre son siège en croisant les bras.

— Alors, est-ce qu'on y retourne pour liquider le reste des Koyanni ?

— Je serais ravie de les mettre hors d'état de nuire. J'aimerais également savoir où ils se sont procuré ce petit bijou de pistolet magique, et trouver un moyen de le faire interdire. Il représente une menace pour toutes les créatures surnaturelles, et j'ai la désagréable impression qu'il pourrait tuer un HSP.

— Je parie que nous trouverons nos réponses à *L'Échange d'énergie*, intervint Menolly en se penchant par-dessus mon épaule. Et s'il s'agit bien d'un club magique, c'est du ressort de Camille.

— Peut-être, mais elle a salement morflé ces derniers jours...

Je m'interrompis. Mon téléphone vibrait. Je l'ouvris et glissai l'oreillette Bluetooth à mon oreille.

— Delilah, j'écoute ?

— Nous avons un problème. Viens tout de suite, annonça Iris d'un ton sourd.

Je la mis sur haut-parleur.

— Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un a déclenché l'alarme, et compte tenu de la façon dont elle hurle, il ne peut pas s'agir des simples goules ou zombies errant dans les bois. (Sa voix tremblait.) J'ai mis Maggie dans l'ancre de Menolly et j'ai appelé Wilbur. Il est en route.

Iris était puissante, bien plus que nous le pensions au début. Mais c'était également un esprit de maison tout seul dans une grande demeure.

— Merde ! On arrive ! Descends rejoindre Maggie...

— Pas le temps, me coupa-t-elle, je les entends arriver ! Je sors voir. La petite devrait être en sécurité. Mais dépêchez-vous !

La ligne redevint silencieuse. Je lançai un coup d'œil à Ambre.

— J'espère que vous ne souffrez pas trop, parce que les soins devront attendre. Roz, appelle Camille. Dis-lui de rentrer rapidos à la maison.

Pied au plancher, je fis demi-tour et fonçai vers Belles-Faires. En comptant l'heure et la circulation, nous devrions mettre quinze minutes à rentrer. J'avais bien l'intention de n'en mettre que dix.

Je remontai l'allée à toute allure, en redoutant de trouver la maison en flammes, Maggie et Iris réduites en cendres, et une horde de démons dans le jardin. À moins que les Koyanni, comprenant que nous avions fait capoter leurs opérations, aient réussi à découvrir où nous vivions...

La voiture de Morio était juste derrière la mienne. Roz avait également appelé Chase pour lui demander d'envoyer Shamas. Nous voulions tous les hommes sur le pont. Le détective avait promis d'accompagner notre cousin.

J'éteignis le moteur. Inutile d'essayer de la jouer discret, l'ennemi savait que nous étions là. Mais, pendant un bref instant, je restai assise derrière le volant à étudier la maison.

— Je vais passer par la mer ionique, annonça Roz. Camille doit demander à Flam d'en faire autant. Ainsi, on pourra débarquer du dernier étage et les prendre à revers. Ils ne s'y attendront probablement pas.

— Bonne idée. (Je fermai les yeux et cherchai ma lumière intérieure. Elle m'aiderait à dépasser ma peur, à être plus efficace.) Je vais sortir pour me transformer en panthère. Vous, allez-y... Merde ! Ambre ! Nous ne pouvons pas prendre le risque de les laisser s'approcher de vous. Vanzir, protège-la. Au péril de ta vie, s'il le faut. Le sceau ne doit surtout pas tomber entre de mauvaises mains. Menolly, tu entres avec Camille, Morio et Trillian.

Justement, ils passaient tous les trois à côté de ma Jeep. Ma sœur les rejoignit en silence pendant que je me tournais vers la louve.

— Quoi qu'il arrive, ne les laissez pas vous attraper. Courez à vous faire éclater les poumons, si ça s'impose, mais ne laissez personne vous prendre ce collier ! D'ailleurs... Vanzir, est-ce que tu sais conduire ?

— Je pourrais probablement y arriver, répondit-il avec un grand sourire. Mais je ne garantis pas de m'y prendre correctement.

— Il n'y a rien de drôle ! le réprimandai-je. Conduis Ambre chez Grand-mère Coyote et reste caché là-bas avec elle. Si tu ne nous vois pas arriver dans une heure, tu prends le portail et tu l'escortes jusqu'au palais de la reine Asteria.

— La reine qui ? Le portail ? Attendez, vous pensez m'envoyer en Outremonde ? paniqua la louve.

— Ça vaut mieux que de laisser les démons s'emparer de vous, lui assura le chasseur de rêves. Croyez-moi, je sais de quoi je parle.

Il se glissa derrière le volant. Je lui montrai comment mettre le contact, et quelles étaient les pédales d'accélérateur et de frein.

— Essaie de ne pas provoquer d'accident, d'accord ? Tu connais le chemin ?

— Ouais. (Il me prit gentiment le menton entre le pouce et l'index.) Tu deviens de plus en plus courageuse, gros minet. Et solide. Comme il se doit d'un bon soldat.

Sur ce, il passa la marche arrière et descendit l'allée par cahots successifs.

Je le regardai partir puis, sur un petit soupir, je me transformai. Le monde semblait différent, et je sentis mon prédateur intérieur s'épanouir en moi. Oh, comme j'aimais cette forme ! J'adorais rôder dans la nuit dans la peau de Panthère.

Je respirai profondément en me demandant comment contacter Arial. Et je découvris que je connaissais déjà la réponse. Apparemment, Greta m'avait laissé un souvenir résiduel d'Haseofon : avant d'avoir compris ce qui se passait, j'en parcourais les couloirs sous ma forme de grand félin. Les autres fiancées de la mort me regardèrent passer, et me saluèrent ; de toute évidence, mon apparence ne les empêchait pas de me reconnaître. Je promenai mon regard autour de moi, et découvris bientôt ma jumelle, qui lisait un livre au milieu des coussins. Je la rejoignis d'un bond et frottai le museau contre son nez.

J'ai besoin de ton aide.

La pensée était claire. Ma sœur hocha la tête.

— Je serai toujours là pour toi.

Elle lâcha son livre et se leva en jetant ses cheveux par-dessus son épaule, puis recula d'un pas et se mit à briller. J'observai, fascinée.

J'avais déjà vu Nerissa se transformer, et je savais d'expérience ce que l'on éprouvait, mais observer le changement de ma sœur était une tout autre histoire. En moins de quelques secondes, un léopard doré se tenait devant moi. Ses taches avaient le ton zibeline de sa chevelure.

Que se passe-t-il ?

Quelqu'un a attaqué notre maison. Il est possible que ce soient des démons. J'aimerais que tu passes par l'astral pour voir ce que tu peux découvrir.

Je te suis.

Ma jumelle sur les talons, je quittai d'un bond Haseofon et courus à travers la brume. Un bref instant plus tard, je me retrouvai devant la maison. Je me tournai vers la forme fantomatique d'Ariel, qui observait la demeure.

Est-ce que tu peux entrer et voir ce qui se passe ? Je vais faire le tour.

Oui. À tout de suite.

Elle disparut, aussi vive qu'une ombre dans la nuit. Les yeux rivés sur l'endroit où elle se tenait une seconde plus tôt, je me demandai ce que notre vie serait devenue si elle n'était pas morte. À quatre, les choses auraient probablement été différentes. Qui sait quel tour nos existences auraient pris ? Mais tout cela n'était que conjecture. Nous étions telles que nous étions, et nous savions au moins que notre sœur était heureuse et que nous pouvions la contacter. Pour l'heure, Iris était en danger et l'ennemi menaçait de tous les côtés.

Je traversais le jardin à pas feutrés en tentant de humer nos attaquants quand un cri provenant de derrière la maison déchira l'air nocturne. Je m'élançai, tournai à toute vitesse à l'angle, et découvris Camille et Morio qui préparaient un sort contre... un Blurghlurf ? *Merde, encore ?* Comme si nous n'en avions pas affronté suffisamment au cours des derniers mois !

La créature ouvrit la bouche et balança un jet de flammes dans la direction du couple qui se sépara d'un bond, annulant ainsi leur sort. Morio fouilla dans son sac et en tira un petit cercueil d'environ trente centimètres de long. *Chiotte !* Il allait libérer Rodney, le squelette golem misogyne que Grand-mère Coyote lui avait donné. *Enfin, toute aide sera la bienvenue*, songai-je.

Camille se releva d'un bond et lança un éclair qui atteignit le ventre distendu du Blurghlurf. Le monstre poussa un cri strident en agitant des bras bien trop longs pour son corps, mais il resta debout. En plus de cracher du feu, ces enfoirés étaient sacrément coriaces.

Je me faufilai dans les buissons pour prendre la créature à revers, et lui sautai dessus en l'étranglant de mes pattes avant. Alors que je lui ouvrais la gorge d'un coup de patte, Morio déposa Rodney, qui se mit à grandir, pendant que lui-même adoptait sa forme démoniaque. Elle lui permettait de faire beaucoup plus de dégâts.

Le *Yokai* s'élança vers le Blurgblurf et lui laboura le ventre de ses longues griffes noires. J'en profitai pour tirer le monstre en arrière. Il perdit l'équilibre et tomba sur le dos. Morio lui sauta dessus et termina le travail, pendant que je promenais mon regard alentour en cherchant à capter l'odeur de la *Talon-Haltija*.

Un bruit attira mon attention et je me retournai. La forme fantomatique d'Ariel courait vers moi. Je posai le nez contre le sien.

Alors, qu'est-ce que tu as vu ?

Il y a des serpents à l'intérieur de chez vous et un groupe d'hommes qui mettent tout sens dessus dessous. Menolly et vos amis, le dragon et l'incube, se battent contre eux, mais ils ont besoin d'aide.

Des Tregarts et des serpents. Merde ! Ce sont les hommes de la broyeuse d'os ! Nous devons trouver de l'aide !

Je vous assisterai de mon mieux depuis l'astral, promit-elle en disparaissant à nouveau.

Je me transformai si rapidement que la douleur m'arracha un cri, et me retrouvai face à Camille et Morio, le cadavre du Blurgblurf à mes pieds.

— Menolly, Flam et Roz affrontent des serpents et des Tregarts à l'intérieur ! criai-je. Vite, venez !

Je courus jusqu'au perron en montant les marches deux à deux et ouvris la porte à la volée. Le *Yokai* et ma sœur sur les talons, je pénétraï dans une cuisine complètement ravagée. Sans prendre le temps d'évaluer les dégâts, je me précipitai vers le vestibule désert : la bataille s'était déjà déplacée vers l'avant de la maison. Une bande de vieux motards armés de chaînes et d'épées tenait tête à nos compagnons.

Menolly en affrontait deux à l'extrémité du porche. L'un d'eux cachait un morceau de bois pointu derrière son dos.

— Menolly, dégage ! Il a un pieu !

Sans un mot, ma sœur bondit par-dessus la balustrade. Ses adversaires l'imitèrent. Flam avait liquidé deux démons, mais trois autres l'entouraient. Roz était au corps à corps avec un Blurgblurf près du jardin aromatique de Camille.

Je me lançai dans la bataille. Passant d'un bond la rambarde pour atterrir dans le jardin près de ma sœur, je plantai ma dague dans le dos du Tregart armé du pieu. Il cria de douleur. Je ressortis légèrement ma lame et lui imprimai un mouvement de torsion. Cela fit l'affaire : le démon lâcha son arme et tomba à genoux. Menolly lui balança un coup de pied dans la mâchoire alors qu'il s'efforçait de se remettre debout. Il s'écroula en gémissant. Je me tournai vers le Tregart restant. Il ressemblait à un Hells Angel, option cheveux pourris en plus. Mais sous le cuir battait le cœur d'un démon.

Camille s'enfonça dans la maison. Je me demandai brièvement où

elle allait, mais je devais rester concentrée. Les démons étaient encore trop nombreux et le danger trop proche.

Le dragon, à présent au milieu de l'escalier, abattit un de ses assaillants. Plus loin, l'incube parvint à se débarrasser de son Blurgblurf en lui jetant une bombe dans la bouche au moment où il l'ouvrait pour cracher du feu. L'embrasement résultant se transmitt à un rosier voisin. Sans cesser de combattre, Flam se tourna et souffla une brise glacée qui étouffa les flammes.

Dans l'obscurité nocturne qu'éclairaient les lumières de la maison, le chaos régnait. Je respirai profondément et reportai mon attention sur le Tregart. Menolly l'avait acculé dans un coin. Elle le lacéra à coup de crocs tandis que je lui plantais proprement ma lame entre les côtes.

Je me retournai en percevant un nouveau bruit. Deux Blurgblurf affolés arrivaient en courant, poursuivis par... Wilbur. *Waouh !* Je n'en revenais pas. Il avait insufflé la peur de la magie à des créatures qui, d'habitude, ne s'effrayaient pas facilement ! Les monstres fonçaient droit sur nous, leurs cris se réverbérant dans la nuit. Roz bondit hors de leur chemin, Flam lacéra le premier à coups de serres et Morio attaqua le second.

Tandis que le combat faisait rage, je m'accroupis prestement quelques pas derrière notre Tregart. Menolly l'envoya dans les airs d'un puissant coup de latte pendant que je levais Lysanthra, et le démon vint s'empaler sur ma lame. Destabilisée par le choc et son poids, je tombai à la renverse, sur un caillou qui me heurta au creux des reins. Le Tregart s'effondra, immobile. Je sentis son sang, chaud, gicler sur moi.

Bientôt, le silence revint. Menolly arracha le poids mort qui me maintenait au sol et m'aida à me relever. Je grognai en essuyant ma lame dans l'herbe et regardai autour de moi. Notre jardin ressemblait à un champ de bataille. L'obscurité m'empêchait de compter le nombre de cadavres, mais une odeur de sang étouffante, métallique et épaisse, s'infiltrait jusque dans mes poumons.

— Putain, c'était chaud ! m'écriai-je. Iris avait raison, il va falloir engager des gardes. Ça ne m'enchant pas, mais on ne peut plus laisser la maison sans surveillance. D'ailleurs, en parlant d'Iris... où est-elle ?

— Pas à l'intérieur, en tout cas, annonça Camille depuis le porche. (Elle tenait Maggie dans ses bras.) J'ai cherché partout.

— Merde ! Allume toutes les lumières de l'extérieur.

— Je vais voir au studio, lança Roz en détalant comme s'il avait Hel aux trousses.

Il adorait Iris. Comme nous tous.

— Morio, viens m'aider à fouiller les bois, appela Trillian en

s'éloignant au pas de course.

Flam se dirigea sans un mot vers l'avant du terrain. Je pivotai et saisis Menolly par le bras.

— Allons voir à l'étang des bouleaux.

Je me mis à courir vers les arbres en priant à mi-voix pour que nous retrouvions notre amie. Pour qu'elle soit saine et sauve. Pour que tout aille bien.

— Il le faut, murmurai-je en distinguant Arial qui courait à nos côtés dans l'astral.

Menolly s'immobilisa au début du chemin.

— Où pourrait-elle se cacher ? Tu crois qu'elle a suivi le sentier ?

— Non. Je pense qu'elle s'est enfoncée dans les bois. Appelons-la. Il n'y a plus de danger à présent. Iris ! Iris ! criai-je, les mains en porte-voix. C'est bon, tu peux sortir ! Où es-tu ? Est-ce que tout va bien ?

— Iris ! reprit Menolly en s'engageant sur la sente. Tu prends à gauche, lança-t-elle par-dessus son épaule. Je vais vers l'étang. Iris !

Enjambant un tronc d'arbre tombé qui me bloquait la route, je me dirigeais vers les bois quand une idée me traversa l'esprit. Je sortis mon portable et appelai Vanzir sur le téléphone que nous lui avions acheté.

— C'était dur, mais on les a eus, annonçai-je. Tu peux ramener Ambre, à présent...

Un scintillement dans l'herbe attira soudain mon regard. Je raccrochai. Une odeur de terre brûlée perçait les parfums de mousse et de mildiou. Je bondis par-dessus un deuxième tronc, puis me baissai pour passer sous un autre, et me retrouvai face à un objet étincelant. Une baguette, abandonnée par terre. Une baguette d'argent, terminée par un cristal d'Aqualine.

C'était celle d'Iris. Mais que faisait-elle là, sans la *Talon-Haltija*...

?

Chapitre 21

— Menolly ! Amène-toi !

Je m'agenouillai près de la baguette en suivant du doigt le contour flou d'un cercle de terre brûlée. Je portai la main à mon nez. Ça sentait le démon... le Blurgblurf ? Probablement. Avaient-ils tué Iris ? Si oui, qu'avaient-ils fait de son corps ?

— Qu'est-ce que tu as trouv... Oh, merde ! s'écria ma sœur, les yeux rivés sur la baguette. Le sol est complètement calciné !

— Va tout de suite chercher Camille. Dis-lui que nous avons besoin d'un sort de localisation. J'ai appelé Vanzir pour lui dire de revenir avec Ambre.

Je m'assis sur un tronc. J'avais froid aux fesses, et des gouttelettes tombant des rameaux se frayaient un chemin jusque sous mon col, mais je m'en moquais bien.

Iris, où es-tu ? Que t'est-il arrivé ?...

C'était vraiment le merdier. Comment étions-nous supposées gérer tout ce qui nous tombait dessus ? Pourquoi avait-on attaqué la maison ? Était-ce en représailles de ce que nous avions fait à Jaycee et Van ? Parce que nous avions réduit leur labo et leur boutique en miettes, et – au moins momentanément – interrompu la production de lycaine ? J'en étais là de mes réflexions, les yeux rivés sur la baguette, lorsque mon téléphone sonna. Je l'ouvris du pouce.

— Delilah, reviens. Carter est là. On a un problème, m'annonça Menolly avant de raccrocher.

Carter ? Je croyais qu'il ne quittait jamais son appart' ! Je ramassai la baguette et me dirigeai au pas de course vers la maison. Vanzir et Ambre descendaient de voiture au moment où j'arrivais. *Ouf* ! La louve était saine et sauve.

— Emmène-la dans le petit salon et assure-toi qu'elle ait tout ce qu'il lui faut, lançai-je au chasseur de rêves. Puis rejoins-nous.

— OK.

Les garçons avaient empilé tous les cadavres d'un côté du jardin. Je les contournai et montai l'escalier quatre à quatre. Au moment d'entrer dans le salon, je croisai Wilbur qui marmonna une histoire confuse à propos de rediffusion sur le câble, et de Martin qui devait l'attendre.

Je trouvai effectivement Carter assis dans notre canapé. Ses cornes luisaient à la lumière des lampes. Sa fille adoptive était installée près de lui. Je remarquai une sorte de chaîne à sa taille. Une

autre, semblable, lui encerclait les poignets.

Notre visiteur m'invita à prendre place d'un geste de la tête. Nous étions tous là, sauf Iris. Je me sentis frustrée. Je voulais partir à sa recherche. Sans tarder.

— Je suis navré de me présenter ainsi chez vous à l'improviste, commença le démon, mais il est impératif que je vous parle.

— Que se passe-t-il ? m'enquis-je en lançant un coup d'œil à Kim.

Elle se tenait immobile, tête basse. Une marque rouge sur sa joue m'apprit qu'on l'avait giflée. Fort.

— Vous souvenez-vous m'avoir dit que la broyeuse d'os avait toujours un pas d'avance sur vous ? Que vous soupçonniez quelqu'un de l'informer de vos projets ? répondit Carter, lèvres pincées.

Je compris soudain pourquoi sa fille portait des chaînes.

— Oh, non, Kim ! Pas vous ! m'écriai-je.

Mais la jeune femme ne releva pas les yeux. J'échangeai un regard avec mes sœurs. Une rage meurtrière brillait dans leurs yeux.

— C'est vrai ? insistai-je.

— Oui, m'assura Carter. Je l'ai surprise en train de recopier mes notes. Elle enregistre également nos conversations depuis un certain temps et les apporte à sa nouvelle maîtresse. Les actions de ma fille adoptive vous ont mises en danger, et je ne pourrai jamais m'excuser suffisamment auprès de vous. Mais je peux vous aider.

— Mais... pourquoi ? Et : comment ? Je croyais Kim...

— Il n'est pas nécessaire de parler pour relayer des informations, m'interrompit-il. Elle est extrêmement intelligente. Elle sait lire et écrire. Elle est muette, pas attardée. Et le sang de sa mère est, de toute évidence, plus puissant que celui de son père. Elle a choisi de se rallier aux démons plutôt que de chercher son propre équilibre au sein de la société. (Il foudroya la jeune femme du regard. Elle grimaça et se recroquevilla sur son siège.) Tu mériterais que je te tue sur le champ sans même t'adresser la parole. Perfide ingrate. Maudite traîtresse. Je t'ai traitée comme ma fille, et c'est ainsi que tu me remercies.

La fureur glacée que je lus dans ses yeux me noua l'estomac. Je craignis de le voir mettre sa menace à exécution.

— Vous ne pouvez pas faire ça, Carter. Pas tout de suite. Nous devons avant tout découvrir ce qu'elle leur a raconté et ce qu'elle sait sur eux. (Kim leva vers moi des yeux maussades et méprisants.) Mais comment procéder, sachant qu'on ne pourra pas se fier à ce qu'elle nous dira ?

Vanzir se leva.

— Vous savez bien que je peux entrer dans son esprit. Assommez-la-moi, et j'irai chercher vos réponses au-delà de ses barrières sans qu'elle soit en mesure de m'en empêcher.

C'était, en effet, un de ses talents de chasseur de rêves. Il pouvait

également se nourrir de la force vitale de Kim, s'il le souhaitait. Je regardai mes sœurs. Elles hochèrent la tête. Pas le choix. Nous devions découvrir ce que Stacia savait. Kim lui avait probablement répété toutes nos conversations avec Carter – jusqu'aux plus petites bribes d'informations qu'il nous avait communiquées par téléphone.

— Vas-y. Tu apprendras peut-être pourquoi elle a choisi de se ranger de leur côté. (Je me dirigeai vers Kim, qui recula dans son siège.) Menolly, crois-tu pouvoir l'envoûter comme les HSP ?

— Je suis toute disposée à essayer, en tout cas, gronda ma sœur. (Elle s'approcha de la jeune femme et la mit brutalement debout en découvrant ses crocs.) Ne résiste pas. Sinon, j'emploierai la méthode sanglante. Compris ?

Kim hocha la tête. Elle semblait pétrifiée, à présent. Menolly lui murmura des paroles à l'oreille en lui effleurant la nuque de ses crocs. Puis, tout doucement, elle pénétra ses chairs et la mordit, profondément. Kim s'étrangla en silence. Une expression de profonde béatitude passa sur son visage tandis que Menolly léchait les gouttes qui coulaient de sa blessure.

Au bout d'un moment, ma sœur recula. Kim était plongée dans un état de stupeur.

— Dors. Dors jusqu'à ce qu'on te dise de te réveiller. Ne résiste pas. Ouvre ton esprit, et assoupis-toi, ordonna Menolly.

Sa voix prenait des accents tellement hypnotiques qu'elle me donna envie de fermer les yeux. Je secouai la tête et rattrapai Kim au moment où ses genoux ployaient. Menolly m'aida à la coucher sur le divan.

— As-tu besoin de rester seul ? demandai-je à Vanzir.

— Ça pourrait m'aider, oui. Je vous préviendrai quand j'aurai fini. Ça ne devrait pas prendre très longtemps.

Il rougit. Je me rappelai alors à quel point il aimait se nourrir, et les efforts qu'il faisait pour s'en empêcher. La force vitale était une drogue à accoutumance, et Vanzir un démon qui ne s'aimait pas vraiment, pas plus que ce qu'il faisait.

Menolly décida de rester avec lui au cas où quelque chose tournerait mal. Le reste du groupe escorta Carter jusqu'à la cuisine.

Je posai la baguette d'Iris sur la table. Elle semblait seule et malheureuse sans sa propriétaire. Je grimaçai et baissai la tête.

— Ça me fait mal de penser qu'elle est en danger ; qu'elle est peut-être entre les mains des démons.

— J'espère que nous nous trompons, qu'elle va bien, et qu'elle est juste si bien cachée qu'elle ne peut pas nous entendre, soupira Camille en tirant la baguette vers elle. Je n'arrive pas à croire que Kim soit une traîtresse. Comment l'avez-vous découvert, Carter ?

Il rougit, les yeux rivés sur ses mains croisées sur la table.

— Je vous présente une fois encore toutes mes excuses. Je la croyais heureuse. Je pensais... (Il haussa les épaules puis s'accouda à la table.) Quand je suis rentré chez moi aujourd'hui, je l'ai trouvée en train d'écouter des enregistrements. Elle ne m'attendait pas avant un moment, et elle avait disposé toute sorte de documents devant elle. Des informations privées, confidentielles. À propos de vous, mais également des membres du réseau de résistance local... tous ceux qui espèrent que l'Ombre Ailée échouera. En me voyant, elle a essayé de tout cacher, mais je suis fort et rapide, malgré mon appareil orthopédique. Je l'ai maîtrisée et ligotée. J'ai compris, en lisant les dossiers, qu'elle nous espionnait, mes clients et moi-même. Je n'ai pas compris tout de suite pour qui elle travaillait... Puis j'ai trouvé ceci dans son sac.

Il lança un collier sur la table. Le pendentif avait une forme de serpent doré.

— C'est le symbole de Stacia, expliqua-t-il. Le reptile d'or, réservé à ses hommes de confiance les plus proches – ses espions et autres petits copains. Je l'ai souvent croisé au cours de mes recherches. J'ignore depuis quand Kim travaille pour son compte... Mais suffisamment pour vous mettre tous ces bâtons dans les roues.

— Nous avons parlé de la ligne de force qui court de la maison d'Harold Young au cimetière devant elle, quand vous avez acheté le terrain. Stacia doit certainement savoir qui a court-circuité son sort, à présent, gémis-je en me frottant la tête. Vous nous avez prévenues chaque fois que vous aviez des informations sur l'endroit où elle se trouvait, mais elle s'était évaporée lorsque nous arrivions. Kim la prévenait.

— Voilà pourquoi nous n'arrivions pas à trouver cette salope ! gronda Morio en tapant du poing sur la table.

— Que comptez-vous faire d'elle, une fois que nous aurons obtenu nos informations ? demanda Camille en regardant Carter droit dans les yeux.

— Les traîtres sont encore plus dangereux que les ennemis, répondit-il en soutenant son regard. Il n'y a qu'une punition pour eux. Elle peut être rapide, ou longue et douloureuse. Je n'éprouve aucun attrait pour la torture. Mais je suis certain que la lamie voudrait récupérer son petit pigeon voyageur, même si je lui disais que Kim m'a tout avoué. Le peuple de ma mère a un proverbe très ancien qui dit : « N'épargne pas tes ennemis, sans quoi ils reviendront pour te mordre. » Kim fait désormais partie des ennemis. Si je la laisse partir, elle reviendra nous hanter. Toute cette histoire me peine profondément, mais j'ai bien peur de devoir la tuer.

Ses propos pouvaient sembler insensibles, mais il disait vrai. Si nous décidions d'épargner Kim, elle serait si furieuse d'avoir été

démasquée qu'elle se précipiterait chez la broyeuse d'os et qu'elle se plierait en quatre pour l'aider à nous nuire.

— Comment..., commençai-je, sans trop savoir de quelle façon le formuler.

Carter m'adressa un sourire glacial.

— J'ai hérité de nombreux pouvoirs de mon père, Hypérion, ainsi que de ma mère. N'oubliez pas que je suis moi aussi un démon. Je la traiterai mieux qu'elle le mérite en lui offrant une mort rapide et sans douleur. Mais ne vous méprenez pas : elle a choisi son sort.

Alors que Morio se baissait pour prendre Maggie sur ses genoux, je perçus une sorte de scintillement derrière lui. Je me levai d'un bond, dague levée, mais Arial, qui rôdait dans la pièce sous sa forme spirituelle, m'interrompit.

Non, n'attaque pas.

— Arial me dit de ne pas attaquer, répétais-je.

Je baissai ma lame et attendis. Les garçons se tenaient prêts à bondir. Le chatolement s'intensifia ; une fine brume couleur sépia s'écoula de son centre puis, dans une explosion de lumière, deux silhouettes émergèrent d'un cercle de brouillard.

La première, celle d'un homme, s'avança dans une vague d'énergie qui ébranla les meubles. Il s'immobilisa, les yeux rivés sur moi.

Shade.

La seconde, beaucoup plus petite, arriva en courant. *Iris*. Arial s'effaça discrètement en me caressant les jambes de sa queue fantomatique. Heureuse de savoir comment la contacter à présent, je souris.

La *Talon-Haltija* poussa un long cri de joie et se jeta dans les bras de Camille.

Flam observait Shade en grondant doucement. Je le poussai pour passer devant lui. Mais avant toute chose, j'attirai Iris contre moi et l'embrassai sur le front.

— Grâce aux dieux, tu es en vie ! Nous avons tellement peur que Stacia t'ait capturée ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Où étais-tu ?

— Je te cherchais, et je l'ai trouvée, m'expliqua Shade de sa voix aussi douce que le miel. (Je me glissai tout naturellement dans ses bras.) J'ai senti que tu avais mis ma bague. Je suis venu dès que j'ai pu, reprit-il, s'adressant à tous. J'ignorais que j'arriverais au beau milieu d'une invasion. Votre amie courait dans les bois, poursuivie par une de ces bêtes. Je l'ai emmenée dans le royaume des ombres avant que cette forme de vie grotesque ait pu lui faire du mal.

— Tu dois être Shade, dit Camille en s'avançant. Le nouveau... heu... le... (Elle rougit et se tut.) Sois le bienvenu et je t'en prie, ne fais pas attention à l'impolitesse de certains. (Elle regarda Flam du

coin de l'œil.) Quand nous sommes rentrés, Iris avait disparu et des démons ravageaient la maison ; la nuit a été mouvementée, et nous nous méfions un peu de tout et de tout le monde.

Les autres approchèrent pour saluer Shade et embrasser Iris. Je reculai en me demandant ce que tout cela donnerait.

Shade et Flam se tournaient autour avec méfiance, comme deux lions. Camille me regarda, puis me prit par la main et se glissa entre eux.

— Bon, écoutez les gars, on n'a pas le temps pour ce genre de parades. On a une crise sur les bras, et si vous avez envie de jouer aux rois de la dreyerie, il va falloir attendre. C'est clair ? demanda-t-elle, les poings sur les hanches, en foudroyant Flam du regard.

Je vis la lèvre du dragon frémir, et son regard passer par-dessus nos têtes pour se poser à nouveau sur Shade. Puis il soupira, et recula.

— Mon épouse exige que nous en restions là pour le moment. Qu'en dites-vous, maître des ombres ?

Le regard de Shade passa de Camille à moi.

— Sa sœur se montre-t-elle aussi exigeante ? demanda-t-il à Flam.

— Par d'autres façons, j'en suis certain. Au moins, ma femme ne se change pas en chat pour jouer avec mes orteils pendant la nuit comme certaines, à ce que j'ai pu entendre.

Il me lança un sourire narquois et brusquement se rassit en attirant Camille sur ses genoux. Shade lui adressa un hochement de tête, prit une chaise, et m'invita à m'installer près de lui.

— Leur as-tu parlé de moi, ma douce ?

— Ouais. J'ai pensé qu'il valait mieux éviter de te garder comme surprise de dernière minute, répondis-je en riant. Bien sûr, je leur ai tout dit.

— Voilà qu'elle commence déjà, soupira Shade. (Il se tourna vers Iris.) Madame, j'espère que ce voyage dans l'astral ne vous a pas causé de désagrément ?

Roz tendit une chaise à l'esprit de maison, qui s'installa.

— Non, je vais bien. Je vous remercie une fois encore de m'avoir sauvé la vie.

— Et si tu nous racontais ce qui s'est passé ?

Je l'observai de la tête aux pieds. Elle paraissait indemne. Un peu secouée, peut-être. Mais elle était beaucoup plus forte qu'on pouvait le croire à première vue.

La *Talon-Haltija* récupéra sa baguette et s'assura qu'elle allait bien, en caressant le cristal avec révérence.

— Je m'occupais de Maggie dans la cuisine quand l'alarme a retenti. J'ai mis la petite dans son parc, dans l'ancre de Menolly, et je t'ai appelée. Puis je suis sortie pour voir ce qui se passait. Quand j'ai vu les Tregarts, je me suis précipitée à l'intérieur pour prendre ma

baguette et je les ai entendus enfoncer la porte d'entrée. J'ai sauté par la fenêtre de ma chambre – laissez-moi vous dire que ça fait une longue chute pour quelqu'un de ma taille – et j'ai couru vers l'étang des bouleaux.

Elle s'interrompt et respira profondément en grimaçant.

— Franchement, j'ai bien cru y rester. Un de ces sales Blurblurfs m'a vue et s'est lancé à ma poursuite. Je me suis enfoncée dans les bois sans même m'en rendre compte. Il me courait après en crachant des flammes. Je lui ai balancé un bon coup de givre. Il s'est arrêté. J'ai voulu m'enfuir, mais j'ai trébuché et lâché ma baguette. Il s'est ressaisi avant que j'aie le temps de la ramasser ; je l'ai abandonnée et j'ai pris mes jambes à mon cou. Puis j'ai fait demi-tour en essayant de retrouver le chemin pour pouvoir me déplacer plus vite. Je ne voyais plus le monstre, mais je l'entendais, tout près.

Je visualisais parfaitement la scène : l'esprit de maison, fuyant à travers les sous-bois, essayant d'escalader des troncs d'arbres tombés presque aussi grands qu'elle, avec un démon cracheur de feu aux trousses. Je frémis. Nous avions déjà perdu des amis. Nous pouvions la perdre, elle aussi.

— Iris, je suis tellement désolée ! Nous n'aurions jamais dû te laisser toute seule. (La colère m'envahit.) Il est hors de question que Stacia nous prenne un autre ami. Elle a tué Henry ; ça s'arrête là. Je te promets qu'il y aura toujours un garde avec toi à partir de maintenant. Et nous allons renforcer les protections de la maison.

Un grondement monta dans ma gorge. J'avais envie de me transformer et d'aller déchiqueter l'ennemi le plus proche – qui se trouvait être Kim.

Shade me posa la main sur l'épaule. Je le regardai dans les yeux et me perdis dans ces deux bassins de chocolat fondu. Son contact était aussi doux qu'un verre de lait chaud par une froide nuit d'automne.

Je respirai profondément et secouai la tête pour chasser le désir de détruire, puis soupirai longuement.

— Que s'est-il passé ensuite ?

La *Talon-Haltija* se mordit la lèvre, si fort que le sang perla.

— J'ai réussi à retrouver le chemin. Je sortais de la forêt quand je suis tombée nez à nez avec Shade. J'ai tout de suite su de qui il s'agissait. Tu nous l'avais très bien décrit. (Elle rougit et lui adressa un sourire timide.) Il m'a soulevée dans ses bras et m'a emmenée dans le royaume des ombres. Maître Shade m'a sauvée et je lui en serai éternellement reconnaissante.

— Tout le plaisir était pour moi, maîtresse *Ar'jant d'tel*. (Iris leva brusquement les yeux vers lui. Il lui sourit avec douceur.) Ne vous méprenez pas, je vois toujours dans votre aura le manteau que vous

portiez autrefois. Vous ne pouvez pas espérer cacher un tel pouvoir au peuple des dragons, ni même nier que vous le possédez. N'est-ce pas, maître Flam ?

Flam grommela et se racla la gorge.

— Je me suis gardé d'évoquer la chose parce que je pense qu'elle implique des souvenirs douloureux. Mais oui. Il y a du vrai dans ce que vous dites. J'ai vécu dans les royaumes du Nord. Iris, tu es imprégnée de l'énergie de la glace et de la neige. Tous ceux qui ont vécu dans les hautes montagnes le sentent.

Vanzir revint à cet instant, suivi de Menolly. Tout le monde se tut et attendit.

— Je sais où Stacia se cache, annonça le chasseur de rêves. (Il adressa un hochement de tête à Menolly, qui lança un bloc sur la table.) Si on y va maintenant, on peut l'avoir. Elle ne s'y attendra pas. Elle ignore que Kim a été démasquée : il n'existe aucun lien psychique entre elles. J'ai également découvert son point faible. Kim l'a repéré, mais Stacia ne le sait pas.

Carter prétendit se lever, mais retomba sur sa chaise.

— Pourquoi... Pourquoi ma fille a-t-elle fait ça ? demanda-t-il d'une voix brisée.

Il était déchiré. J'eus envie de le prendre dans mes bras et de lui dire que tout irait bien. Certes, ce ne serait pas le cas. Mais le désir était quand même là.

Menolly reprit le carnet et se mit à lire.

— Kim veut être puissante. Elle déteste sa partie humaine et elle hait sa mère qui l'a abandonnée. Stacia est un modèle fort, si on aime les super-salopes. Kim voulait explorer son héritage démoniaque, et vous ne le lui avez jamais permis. Vous l'avez élevée comme une humaine. Elle n'a que du mépris pour ce qu'elle perçoit comme sa vulnérabilité. (Elle releva la tête et haussa les épaules.) J'ai juste noté ce que Vanzir me disait.

Carter baissa les yeux.

— J'essayais d'en faire quelqu'un de civilisé. À terme, je comptais l'emmener voir son grand-père et lui demander de l'aider.

— Sait-elle qui vous êtes ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Non. Je ne le lui ai pas encore dit. Je ne voulais pas... je ne voulais pas qu'elle grandisse en croyant qu'elle pourrait tout avoir si elle le demandait, sous prétexte qu'elle est la fille adoptive d'un demi-Titan. Je ne peux pas lui rendre l'usage de la parole, mais j'aurais pu lui offrir tant de choses, avec le temps !

Vanzir poussa un soupir – de frustration, ou peut-être d'impatience.

— J'ai bien peur qu'il soit trop tard, lâcha-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Kim n'a pas supporté que je fouille son esprit. Elle est tombée dans un profond coma, où je ne pouvais plus l'atteindre. Quand je suis ressorti... elle est morte.

Carter poussa un cri et repoussa sa chaise. L'espace d'un instant, je crus qu'il allait se jeter sur Vanzir ; mais il s'éloigna en boitillant vers le salon. Je l'entendais sangloter.

— Il l'aimait vraiment, soupirai-je en lançant un coup d'œil vers le couloir. Quelqu'un devrait aller le réconforter, mais je ne sais pas qui de nous serait le plus efficace.

Camille se leva.

— J'y vais. Je l'ai fait pour toi quand notre mère est morte. J'ai l'habitude, maintenant.

Elle disparut dans le couloir. Le rythme apaisant de sa voix étouffée nous parvint peu après.

Flam fronça les sourcils mais ne dit rien.

— Et merde ! lâcha Trillian en secouant la tête. Elle ne devrait pas avoir à faire ça. Elle aussi, elle souffre, à cause de son père. Tiens, en parlant de ça : j'aimerais tuer cet enfoiré de moralisateur hypocrite, et je n'ai strictement rien à foutre de ce que tu (il regarda Menolly) ou tu (puis moi) en penses. Je ne le toucherai pas, parce que c'est votre père et que Camille ne me le pardonnerait pas, mais j'ai envie de lui botter le cul de Belles-Faires à Dahnsburg.

— Camille aide naturellement les autres, répliquai-je. Je pense que c'est dans son caractère. Quand elle souffre, le fait de soutenir quelqu'un d'autre l'aide à se sentir mieux. C'est une façon détournée d'adoucir sa propre peine. Mais nous aurons tout le temps de reparler de Père plus tard. Pour l'instant, nous devons nous occuper de Stacia et planifier notre attaque. Tu crois que c'est jouable, Vanzir ?

Il réfléchit un instant avant de hocher la tête.

— Ce ne sera pas facile. Mais je te garantis que si nous y allons armés jusqu'aux dents et avec tous les renforts possibles, nous avons une chance de l'emporter.

— Alors c'est parti. (J'attirai le carnet à moi et sortis mon ordinateur portable de sa housse.) Dis-nous tout ce que nous avons besoin de savoir. Ne néglige aucun détail. Quand nous sortirons de sa planque, je veux sa tête au bout d'une pique et son corps découpé en rubans. Et pas un survivant.

Chapitre 22

Carter partit, emportant le corps de sa fille adoptive. J'imprimai des cartes routières pendant que les autres rassemblaient tout ce qui pouvait servir d'arme et qui avait une chance d'affecter la lamie.

Vanzir entra dans la pièce en menant Ambre par la main. Chase suivait quelques pas en arrière.

— C'est moi qui l'ai appelé, expliqua le chasseur de rêves sans me laisser le temps de poser la question. Si nous allons tous attaquer Stacia, il ne restera personne pour protéger Ambre.

La jeune louve semblait bouleversée.

— Tous ces cadavres, dehors..., balbutia-t-elle.

— Ce sont des démons, l'interrompit Menolly. Et croyez-moi, si ces gars-là vous attrapent, ils vous arracheront ce pendentif avant de vous tuer. Ou pire. Car il y a pire que d'être tué. Faites-moi confiance. (Elle fronça les sourcils.) Chase, peux-tu l'emmener au bar et la cacher dans la salle secrète ? Tu sais où elle se trouve. Là-bas, personne ne pourra l'atteindre.

— Prends également Maggie, ajouta Camille en la lui tendant. Nous allons avoir besoin d'Iris.

— Je m'en occupe. Mais... êtes-vous certaines que je ne crains rien, en partant tout seul avec elle ? Je n'ai pas vos pouvoirs...

— Je peux régler le problème en vous emmenant tous les deux là-bas, proposa Flam. Nous passerons par la mer ionique. Ça ne prendra qu'un instant, et votre bébé, Ambre, devrait supporter le voyage.

Le dragon prit Chase, qui serrait Maggie contre lui, et Ambre dans son grand manteau. La louve ouvrit la bouche, mais le trio s'évapora avant qu'elle ait pu dire un mot. Flam reparut peu après.

— Ils sont en sécurité, annonça-t-il. Chase attendra votre coup de fil.

— Voilà déjà un souci en moins, soupira Camille. Allez, on se dépêche.

D'après les informations puisées dans l'esprit de Kim, Stacia s'était à nouveau installée dans l'Eastside, qu'elle préférait manifestement aux rues plus animées de Seattle. Cette fois, au lieu de se rapprocher de Marymoor Park, elle se planquait dans une maison sur près de deux hectares de terrain à la périphérie de Redmond.

Roz souleva le pistolet paralysant posé sur la table.

— Y a-t-il un moyen de le recharger sans passer par *L'Échange d'énergie* ? Camille, tu crois que tu saurais le faire ?

Il fit tourner le Taser entre ses doigts et s'arrêta en découvrant une trappe en dessous qu'il ouvrit, révélant tout un réseau de fils électriques et un mélange de poudres.

— Oh, putain ! Ce n'est pas une arme terrienne ! Enfin, pas complètement. Celui qui l'a fabriquée est probablement originaire d'Outremonde.

Camille lui prit le pistolet pour l'examiner de plus près.

— En effet. On ne trouve pas ces composants sur Terre, et le matériau qui le compose vient clairement de là-bas. Cela voudrait dire que quelqu'un a traversé pour ouvrir une boutique et vendre un hybride. Mais qui pourrait avoir une idée pareille ?

— Nous n'avons pas le temps de creuser la question pour l'instant, intervins-je. Mais on ferait bien de le noter sur notre liste interminable de choses à faire. (J'observai un instant le pistolet.) Bon, et alors ? Tu peux, ou pas ?

Camille me regarda, intriguée.

— Si je peux quoi ?

— Le recharger ?

Ce Taser magique était une arme très puissante. Elle pourrait bien nous permettre d'en finir avec la broyeuse d'os.

— Je... je ne sais pas. Peut-être. Wilbur saurait probablement comment procéder. Morio, tu m'accompagnes ? Je me méfie de ses mains baladeuses.

— Je te suis.

Iris revint sur ces entrefaites, vêtue d'un jean, d'un tee-shirt à manches longues, de gants de cuir épais et de bottes qui lui arrivaient aux genoux.

— Les serpents ont plus de mal à transpercer le cuir et le jean, sourit-elle. Je ne suis pas née de la dernière pluie.

Flam et Shade discutaient à voix basse un peu plus loin. Je les observai, soupçonneuse, mais je n'avais pas le temps de jouer les espionnes. Alors que nous finissions de rassembler nos affaires, Camille et Morio nous rejoignirent.

— C'est bon, annonça ma sœur. Mais la décharge ne sera peut-être pas aussi puissante que celle que les Koyanni nous ont balancée. (Elle tendit l'arme à Roz, qui la glissa à sa ceinture avec un plaisir visible.) Au fait, il faudra toujours s'occuper de leur cas lorsque ce sera fini. Mais si on peut vaincre Stacia, on peut vaincre n'importe qui.

Je lui passai un bras autour de la taille.

— Si on arrive à se débarrasser d'elle, on fêtera à nouveau votre mariage, juste entre nous, cette fois. On boira du Riesling jusqu'à rouler sous les tables et on oubliera l'Ombre Ailée... au moins pour une journée.

Tandis que nous rejoignions nos voitures, je relevai les épaules.

J'étais une dure à cuire, j'avais une nouvelle coupe que j'aimais de plus en plus, et – mon regard se posa sur Shade – un nouveau petit ami qui semblait déjà faire partie de la bande. Nous nous apprêtions à écraser Stacia. Les bons moments comme celui-ci se savouraient.

Le trajet fut relativement rapide. Il n'y avait pas beaucoup de circulation sur le pont flottant de la route 520, que je traversai à toute allure sous un ciel chargé, en évitant les gouttes de pluie et les averses de grêles passagères. Nous avions pris trois voitures. Shade et Iris étaient avec moi, Roz et Vanzir avec Menolly, et Camille et ses hommes dans sa Lexus. Tous fin prêts et armés jusqu'aux dents. Comme toujours, à présent, avant un combat, mon sang semblait courir plus vite dans mes veines, et j'éprouvais un mélange de hâte et d'excitation.

Nous sommes devenues de véritables guerrières, songeai-je. Propulsées malgré nous dans une guerre que nous n'avions pas choisie, mais qui affecterait le monde entier si nous n'intervenions pas, nous nous apprêtions à affronter l'ennemi le plus redoutable que nous ayons rencontré jusque-là. Petit à petit, nous devenions plus fortes et plus rusées. Plus impitoyables, aussi. Nous avions appris quelques astuces en chemin, et nous nous montrions bien plus disposées à traverser les lignes qui nous arrêtaient au début. Il le fallait. Les enjeux étaient plus importants, à présent, et nos ennemis prêts à utiliser nos amis contre nous.

Je tournai dans Leary Way en direction du centre-ville de Redmond et lançai un coup d'œil à Shade, que le fait d'être assis dans la Jeep ne perturbait manifestement pas le moins du monde.

— Tu es déjà monté en voiture ?

— Plusieurs fois, répondit-il avec un sourire tranquille, plein de chaleur. Détends-toi. J'ai souvent séjourné sur Terre, je connais les coutumes. Peut-être mieux que ton beau-frère, qui vit pourtant là depuis plus longtemps que moi. Je suis tout disposé à m'intégrer s'il le faut. (Il marqua une pause.) Dame Iris m'a informé de ce que vous affrontiez. Je savais déjà, pour les démons. Mais pas pour la lamie.

Bon. Ça me fait une chose en moins à expliquer, songeai-je.

— Iris m'a dit... (Je m'interrompis et lançai un coup d'œil à la *Talon-Haltija* dans le rétroviseur. Elle hocha la tête.) Iris m'a dit que tu étais à moitié dragon de l'ombre. C'est vrai ?

— Oui. Mi-dragon noir, ou dragon de l'ombre, mi-Stradolan.

— Un Stradolan ? Qu'est-ce que c'est ? Dis-moi ce que tu sais faire. Ça pourrait servir pour le combat qui nous attend.

Il prit une longue inspiration, et soupira.

— Je me déplace entre les mondes. Je voyage dans l'astral et l'éthérique sans problème. Par contre, je ne suis pas très doué pour passer par la mer ionique. Je peux me rendre dans les profondeurs et

en revenir. Mon sang mêlé dilue un peu mes pouvoirs mais je sais, damoiselle, utiliser certaines formes de magie : l'ombre, et l'illusion.

— Comme les coyotes-garous ?

Cela le fit rire.

— Ils manipulent l'illusion, c'est vrai, mais pas au même degré que moi – même si, comme je l'ai dit, mes pouvoirs restent limités. Je suis un excellent combattant. Oh, et je peux me changer en dragon, ajouta-t-il comme s'il venait d'y penser. Mais uniquement pendant les nuits ombrageuses.

Je le regardai et sentis mon cœur se gonfler. Tout en lui me parlait. Il était issu du mélange de deux races ; ses pouvoirs se révélaient légèrement imparfaits ; il pouvait se transformer, sans être un pur dragon ou un pur Stradolan. C'était, en somme, un marginal. Comme moi.

Je tournai à droite sur la 80^e et suivis la route qui serpentait à travers Redmond jusqu'à la banlieue pour se fondre enfin dans la 172^e. Enfin, notre destination apparut au terme d'une série de virages en S. La broyeuse d'os vivait en banlieue, mais elle possédait un joli bout de terrain.

Je me garai à quelques maisons de la sienne et attendis les autres en observant la demeure dans laquelle la lamie et ses petits copains se cachaient. Et je sentis alors, dans mon ventre, que cette nuit serait la dernière... pour elle ou pour nous. Stacia avait tué Henry, démoli la boutique de Camille, corrompu Kim et brisé le cœur de Carter, et pris le contrôle de l'armée de Trytian. Bien qu'elle œuvre avec lui à arrêter l'Ombre Ailée, elle restait une créature assoiffée de sang. Et nous venions faire couler le sien.

Je lançai un regard en biais à Shade.

— Ce soir, on se bat. J'espère que tu n'es pas pacifiste.

Il posa doucement la main sur la mienne.

— Tu n'imagines pas combien d'ennemis j'ai tués en mon temps. Je suis beaucoup plus âgé que tu le penses – plus que votre ami Flam ; j'ignore s'il en a conscience. Nous, les Stradolan, passons le plus clair de notre temps à... marcher hors du temps, si je puis dire. J'ai pris part à des combats précédant de loin la Grande Séparation.

Je le regardai dans les yeux et vis le sable du temps s'égrainer en un flot de siècles continu. Depuis combien de temps vivait-il ? Je compris à cet instant qu'il n'avait rien d'un Fae. Ni d'un humain. Sang-mêlé, peut-être, mais produit de deux forces considérables. Je me demandai, perplexe, comment il pouvait simplement exister, mais la chaleur de ses yeux était aussi vraie que celle des doigts qui caressaient les miens. Je commençais à m'y noyer lorsque Iris me tapota l'épaule.

— On devrait y aller, Delilah.

— Ouais.

J'inspirai profondément en m'arrachant à ma rêverie. J'ignorai quelle sorte d'énergie Shade contrôlait, mais je voulais en être. J'avais déjà accepté tout ce qu'il avait à offrir.

Je sortis de la Jeep et aidai Iris à descendre.

— Je l'aime bien, me glissa-t-elle. Il sera toujours là pour toi, Delilah. Peu importe ce qui arrive. Celui-là sera là.

Je me penchai pour l'embrasser sur la joue.

— Je sais. Je me sens si bien, au contact de son énergie, que ça me donne envie de me blottir devant comme un feu de cheminée et ne plus jamais bouger.

Shade se tenait un peu plus loin et observait la maison. Le regard de la *Talon-Haltija* passa de lui à moi.

— Il porte l'énergie de ton maître. Si ce n'est pas un de ses avatars, il arrive juste en seconde position. Je me demande comment le seigneur de l'automne et lui en sont arrivés à être aussi liés. Et comment il connaissait ces choses sur moi.

— Oui, à propos... que signifie ce terme d'*Ar'jant d'tel* ?

— Laisse ça de côté pour l'instant. C'est un élément de mon histoire. Quand nous aurons vaincu Stacia – je dis bien « quand », pas « si » – et quand la poussière se sera installée sur son cadavre, alors je te le dirai.

Les autres nous rejoignirent à ce moment. J'observai la demeure entourée d'une haute barrière – élément récurrent dans le voisinage. À moins de nous frayer un chemin à travers le fourré qui bordait la maison, nous ne pourrions pas non plus passer par l'arrière, car il n'y avait pas de route. Du moins, aucune qui soit assez proche pour nous offrir une bonne vue d'ensemble.

La dernière fois que nous nous étions introduits chez Stacia, nous avions bien failli finir pulvérisés. Compte tenu de ce que nous avions gagné à nous monter discrets, nous pourrions aussi bien débarquer cette fois en hurlant. Je m'éclaircis la voix et communiquai ces réflexions à mes compagnons.

— Je pense qu'il faut attaquer en deux fronts, affirma Menolly. Shade et moi pouvons nous faufiler à l'intérieur, contrairement à Flam et Roz qui ont besoin de savoir ce qui se trouve derrière les obstacles. Je propose de partir en avant avec Shade et de passer par l'arrière pour les empêcher de prendre la fuite.

— Je n'aime pas l'idée de se séparer, répliquai-je. Non, cette fois on attaque directement et on tue tout ce qui se dresse sur notre route et qui paraît un tant soit peu démoniaque. Mais n'oublions pas que notre cible reste Stacia. Nous ne sommes pas dans son camp d'entraînement, donc je doute que des humains se mettent dans nos pattes.

— Est-ce que quelqu'un veut se servir de ça ? demanda Roz en tirant le pistolet paralysant de sa ceinture. J'ai assez d'armes pour m'amuser un moment.

Trillian tendit la main.

— Je maîtrise plutôt bien le maniement de l'épée, mais je pourrais profiter de cet avantage supplémentaire jusqu'à ce qu'il soit vide. (Roz lui donna l'arme. Il la leva devant lui, visa, puis hocha la tête d'un air satisfait et la passa à sa ceinture.) C'est bon.

— Attention aux serpents, rappela Camille. Il doit faire chaud comme dans un four, là-dedans. Et qui dit lamie et chaleur, dit inmanquablement reptiles.

— Je prépare un sort de gel, annonça Iris. Flam, tu ferais bien d'en faire autant.

La *Talon-Haltija* prit une profonde inspiration et ferma les yeux. La magie s'animait. Je la vis clairement tourner autour d'elle comme un vortex, et j'eus l'impression que les capacités de notre amie s'étaient comme déployées au cours des derniers mois. Je la sentis capable de jeter des sorts dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Flam lui lança un coup d'œil et l'imita. La température tomba immédiatement à moins un.

— À nous, dit Morio à Camille en lui prenant les mains. *La poussière à la poussière, la mort à la mort, le sortilège au sortilège, le souffle au souffle...*

Leurs voix s'élevèrent doucement dans l'air, avec une musicalité qui me fit froid dans le dos. Ils devenaient de plus en plus puissants, et leur magie de la mort me foutait carrément les jetons. Je m'étais longtemps inquiétée de voir ma sœur s'enfoncer dans cette pratique. Mais je commençais à lui trouver un aspect séduisant.

Vanzir et Roz préparèrent leurs armes. Le chasseur de rêves brandit une épée bien menaçante, et l'incube tira de sa poche une poignée de ses célèbres bombes magiques, qui, à en juger par la blancheur givrée qui teintait leur surface, étaient probablement du concentré de glace.

Shade me regarda et hocha la tête.

— Je suis prêt.

J'avais très envie de me changer en panthère, mais je résistai à la tentation. J'attendrais d'être à l'intérieur pour décider si je ferais plus de dégâts à quatre pattes que sur deux jambes. Je regardai les autres et relevai les épaules. Nous étions parés. Le sort était jeté.

— Vas-y, Menolly.

Ombre parmi les ombres, elle courut droit devant elle pour déclencher les pièges éventuels qui nous attendaient. Elle était la moins vulnérable de nous tous, à l'exception, peut-être, de Flam et Shade. Elle parcourut la distance du portail à la maison sans que rien

ne se manifeste, mais Camille secoua la tête.

— Elle a activé leurs protections.

Je me passai la langue sur les lèvres.

— Alors ils savent qu'on arrive. C'est parti !

Je m'élançai. Menolly défonça la porte d'un coup de pied et bondit de côté pour éviter le torrent de Tregarts qui se déversait dans le jardin. Stacia nous avait déjà fait le coup de s'enfuir pendant que ses sbires nous occupaient. Pas deux fois.

— Menolly, Shade, par la gauche. Flam, à droite !

Tandis qu'ils contournaient la maison, je me préparai comme les autres à l'assaut. La première vague fondit sur nous comme une tornade, mais Camille et Morio, sur la ligne de front, les attendaient de pied ferme. De leurs mains jointes jaillit une onde d'énergie qui roula sur les quatre premiers démons. Des mains blafardes surgirent du sol pour les saisir par les jambes et, en dépit de leurs ruades et de leurs hurlements, les entraîner dans les profondeurs de la terre, où ils disparurent comme s'ils n'avaient jamais existé.

La vache ! C'est quoi, ce sort de malade ? me demandai-je, les yeux rivés sur la pelouse retournée. *Hum. Est-ce que je tiens vraiment à le savoir ?...*

Ça a marché ! murmura Lysanthra. *Ta sœur vient probablement de t'épargner une bonne rousté !*

Je me repris et me jetai dans la bataille à la recherche d'un adversaire. Je ne tardai pas à en trouver un : la deuxième vague arrivait. Elle était composée de zombies et d'astragots. Des morts-vivants. La spécialité de Stacia.

Si j'avais appris une chose de nos combats passés, c'était de ne jamais tenter de suivre tout ce qui se passait sur le champ de bataille. Il fallait d'abord mener son propre combat, puis regarder autour de soi, et ensuite avancer. L'attitude inverse accroissait considérablement la probabilité de finir du mauvais côté d'une épée. Ainsi, je rejetai les épaules en arrière et me concentrai sur le squelette à l'approche.

Ce sac d'os animé se battrait jusqu'à ce qu'on le réduise en poussière. Je le savais d'expérience. Je n'ignorais pas non plus que l'arme blanche aurait très peu d'effet. Les objets contondants fonctionnaient nettement mieux. Je rangeai Lysanthra dans son fourreau et, m'imposant de maintenir une respiration lente et régulière, je pivotai et balançai mon pied botté dans la tête de l'ennemi.

Elle partit sèchement en arrière ; je frappai derechef, lui brisant les vertèbres. Le crâne roula à terre, mais le reste du corps continuait à avancer. Toutefois, je sautai simplement hors de son chemin pour le prendre à revers – sans ses orbites, il ne s'en aperçut même pas – et lui assener une pluie de coups de pied qui lui fendirent le coccyx en deux.

La créature fracassée s'effondra sur le sol. Je ressortis ma dague et lui défonçai le crâne à coup de poignée. Puis je lui coupai les mains et m'assurai, d'un autre coup de poignée, qu'elles ne cavalaient pas partout en nous saisissant par les chevilles.

Je me tournai et promenai rapidement le regard sur le champ de bataille. Camille et Morio, au centre d'un cercle de lumière tourbillonnant, progressaient vers un groupe de cinq astragots. La lumière avait à peine effleuré les squelettes qu'ils tombèrent immédiatement en poussière.

Waouh ! J'en veux bien un peu, aussi !

Roz, Vanzir et Trillian se frayaient à coups de poing un chemin entre deux zombies et un Tregart. Le Svartan se gardait sagement d'utiliser le pistolet paralysant. *Bien, songeai-je. Ça servira peut-être contre Stacia.*

Iris se tenait sous le porche et braquait sa baguette sur la maison. Un filet de brume sortit du cristal d'Aqualine et se faufila par la porte, en couvrant de givre tout ce qu'il touchait. *Bien joué !* pensai-je. Cela réglerait le problème des serpents que nous risquions de croiser en entrant.

Je vis une ouverture pour courir jusqu'à la porte, et la saisis. Je grimpai les marches quatre à quatre et me laissai glisser sur une plaque de gel jusqu'à l'intérieur de la maison. Morio, Vanzir et Iris me suivirent tandis que les autres combattaient les derniers gardes.

Nous nous trouvions dans ce qui était sans doute un petit salon autrefois, mais qui ressemblait à présent à des quartiers militaires. Plusieurs rangées de lits superposés – probablement ceux des Tregarts – s'étiraient le long des murs. Je ralentis. Stacia devait être là et, avec un peu de malchance, Trytian aussi. Je ne tenais pas à me frotter au daemon. Certes, il avait essayé de nous faire exploser, mais j'étais presque sûre qu'il nous aurait laissés tranquilles si Stacia ne s'en était pas mêlée. Et puis, il s'opposait à l'Ombre Ailée.

Je tournai à l'angle et me figeai net. Une femme se tenait un peu plus loin, grande, belle, stupéfiante, stylée. Stacia.

Oh, merde !

Où diable étaient Flam, Shade et Menolly ? Satisfaite au moins de voir qu'elle n'avait pas encore adopté sa véritable forme, je voulus reculer avant qu'elle ne m'aperçoive, mais elle se retourna pendant que j'amorçais mon retrait. Elle était magnifique – un teint olive soulignait des yeux noirs et brillants, dont l'expression, toutefois, me terrifia. Je n'y vis rien qui s'apparente à de la mortalité ; rien qui indique qu'elle ait un jour éprouvé compassion ou pitié.

Elle sourit.

— Je vous ai offert la possibilité de vous joindre à mon armée, rappela-t-elle d'une voix douce, trop douce pour son visage. Souviens-

t'en quand tu mourras. Je ne suis pas comme mon prédécesseur ; il aimait jouer avec sa nourriture. Je me contente de remplir mes contrats. C'est pour ça que je suis toujours en vie.

Sur ce, elle entreprit de se transformer. Je me tournai pour appeler Iris et Vanzir, mais je découvris qu'ils affrontaient quatre zombies... et que je me trouvais moi-même nez à nez avec un énorme Tregart crasseux. *Oups*.

Il me balança un coup de poing dans le ventre qui me plia en deux. Alors qu'il se penchait pour me saisir par la peau du cou, je parvins à lever Lysanthra et le frapper au visage. Il recula en hurlant pendant que je me forçais à me redresser. Stacia n'en était encore qu'au milieu de sa transformation. Apparemment, ça prenait du temps de se changer en femme-anaconda.

Le Tregart saignait comme un porc. Profitant d'une ouverture dans sa veste en cuir, je poussai mon attaque et lui enfonçai ma lame dans les tripes pendant qu'il était occupé à remettre en place un œil pendant de son orbite.

À cet instant, la porte d'entrée – que je voyais depuis l'endroit où je me tenais – s'ouvrit à la volée sur Flam, Shade et Menolly. *Hourra ! La cavalerie est arrivée !* Je reportai mon attention sur le Tregart, qui se tortillait au bout de ma lame. Je retournai sèchement Lysanthra dans la plaie et la ressortis. Le démon tomba à genoux. Je lui plantai ma dague dans la tête, et l'affaire fut réglée. Il s'effondra à la renverse pendant que je m'élançais dans le salon, où Stacia finissait de se transformer.

— N'oubliez pas que c'est une nécromancienne ! criai-je à mes compagnons.

J'observai le général démoniaque en me demandant comment tuer une telle créature. Elle mesurait dans les six mètres de long. La majeure partie de son corps était celle d'un anaconda géant, tandis que le tronc, les bras et la tête avaient gardé une forme humaine grotesquement difforme. De ses longs crochets coulait un liquide sombre. Constrictor ou pas, j'étais certaine que ces crocs-là contenaient du poison.

Flam se mit à souffler tout doucement. L'air se changea en givre qui se répandit dans la pièce en glaçant tout ce qu'il touchait. Stacia siffla et cracha du liquide vers les yeux du dragon, qui s'écarta d'un bond. Le venin s'écrasa en grésillant sur une plaque de glace.

Shade se dirigea vers la broyeuse d'os. Il scintillait si fort qu'on pouvait se demander s'il était réel. Stacia l'observa en penchant la tête de côté, et se baissa brusquement pour l'attraper. Ses mains le traversèrent et se refermèrent sur du vide. *La vache !* Sa forme d'ombre venait probablement de lui sauver la vie.

Je me demandai pourquoi la lamie n'avait encore jeté aucun sort

– c'était une puissante nécromancienne, après tout – quand il me vint à l'esprit qu'elle ne pouvait peut-être pas utiliser la magie sous sa forme de serpent. La nécromancie ne faisait pas partie de ses pouvoirs innés ; il était possible qu'elle soit obligée d'adopter une apparence humaine pour s'en servir.

Quoi qu'il en soit, je devais trouver un moyen de passer derrière elle pour taillader sa gigantesque queue. Menolly s'approcha et m'entraîna de côté.

— Je peux bondir par-dessus sa tête assez vite pour qu'elle n'ait pas le temps de réagir.

— Essaie. Moi, je vais essayer de trouver une ouverture sans me faire botter le cul.

— Fais attention à toi. On ne peut pas se permettre de te perdre. Souviens-toi qu'on est tous dans le même bateau. Pas de place pour les martyrs.

Elle s'éloigna en courant et, dans une pirouette admirable, sauta et atterrit derrière la lamie, près de l'extrémité de sa queue enroulée.

Je vis Trillian sortir un objet de sa poche et souris. Qui d'autre que lui pouvait penser à ça... ? Il enfila une paire de lunettes de soleil paraboliques, des Ray-Bans ultra classe, qui protégeraient ses yeux des jets de venin. Puis, levant le Taser magique, il avança vers Stacia.

La broyeuse d'os cracha sur le Svartan tout en frappant Menolly de l'extrémité de sa queue. Ma sœur, projetée contre le mur, parvint à se retenir à l'appendice et entreprit de l'escalader en s'aidant de ses longues griffes. À ce moment, Iris, couverte de plaies et de bleus, passa la porte, aperçut Stacia et poussa un long cri strident.

— Toi ! Tu as tué Henry et détruit la boutique !

Les yeux écarquillés, elle braqua sa baguette sur l'anaconda géant et entonna une incantation dont je ne compris pas les paroles ; mais je les sentis portées par un pouvoir aussi vaste que terrifiant. Je me surpris à reculer.

Stacia s'apprêtait à fondre sur elle quand Menolly, arrivée au niveau de sa nuque, lui passa les bras autour du cou, et se mit à serrer. La lamie abattit sa gigantesque queue de gauche à droite tout en passant la main par-dessus son épaule pour tenter de saisir ma sœur accrochée à son dos. Le venin lui coulait de la bouche, qu'elle ouvrit dans un cri suraigu.

— Pauvres idiots ! rugit-elle. Vous ne voyez pas qu'en me tuant, vous signez votre arrêt de mort et celui de ce monde ? Je suis votre meilleur espoir contre l'Ombre Ailée !

Iris lui balança son sort en plein visage. Une sorte de boule d'éclairs fourchus qui s'étendit peu à peu en crépitant à tout son corps.

— Eh bien, on prendra le risque ! ripostai-je en courant vers elle. Si tu es notre seule alliée, nous sommes déjà morts !

Sur ce, je lui plongeai Lysanthra dans le flanc. La lamie me chassa d'un puissant revers qui nous envoya, ma dague et moi, nous écraser contre un buffet voisin et enroula la queue autour de ma taille. Je perçus un craquement dans ma cage thoracique. Je me débattis en gémissant, mais la pression était trop importante. Ma vision commençait à s'obscurcir. *Et merde ! Je ne peux pas mourir si près du but !*

Soudain, Shade apparut à côté de Stacia et lui souffla un nuage de fumée au visage. Le monstre cria et se frotta les yeux. Dans un grondement sourd, Shade entreprit de se transformer. Mais pas en dragon. Non. En créature vaporeuse toute de brumes et d'ombres, un nuage scintillant qui s'enveloppa autour de la lamie. Stacia se griffa frénétiquement le cou.

Menolly en profita pour l'attraper par les cheveux et lui tirer la tête en arrière pour exposer sa gorge. Shade s'écarta au moment où Flam passait comme l'éclair devant la broyeuse d'os, laissant dans la chair vulnérable de son cou cinq profondes et terribles entailles dont le sang se mit à gicler à l'instant.

Stacia me lâcha. Sa queue retomba lourdement sur le sol. Je m'effondrai sur le plancher en geignant et me traînai plus loin.

Camille et Morio choisirent ce moment pour entrer dans la pièce, suivis de Roz et Vanzir. Le chasseur de rêves dépassa les trois autres et tendit les mains vers la broyeuse d'os. Depuis l'astral, nous aurions pu voir de longs tentacules jaillir de ses doigts et s'enfoncer dans les profondeurs de l'esprit de Stacia pour aspirer son énergie vitale. La tête de Vanzir roula vers l'arrière tandis que ses airs de rocker chic laissaient place à une expression de fureur démente. Les yeux écarquillés, le kaléidoscope qui formait une couleur indescriptible tournoyant avec une intensité passionnée, il éclata d'un grand rire guttural qui ricocha dans la pièce.

— Enfin, me nourrir ! rugit-il.

Stacia se tordit de douleur en enroulant sa lourde queue sur elle-même. Elle tenta de saisir Menolly, mais ma sœur évita le puissant appendice d'un bond parfaitement vertical. Dès qu'elle toucha le sol, elle courut jusqu'à moi et me remit debout. Mes côtes cassées bougèrent dans un paroxysme de souffrance qui m'arracha un cri.

Trillian se décala pour éviter de toucher Vanzir et, visant Stacia, lui vida son chargeur dans la poitrine. Puis il recula, haletant.

— Elle est cuite. Écartez-vous. Je sens que ça ne va pas être beau à voir.

Menolly s'élança vers la porte en m'entraînant avec elle, mais à mi-chemin j'entendis un bruit et me retournai. Je vis Stacia vaciller avant de s'écrouler avec une violence qui ébranla le sol, et son corps se dissoudre à l'instant en centaines de serpents. Boas, vipères... tous

les représentants possibles et imaginables du monde reptilien.

— Ils se dirigent vers nous ! hurlai-je. Courez !

Ils étaient au moins trois cents à sinuer dans notre direction. D'habitude, je ne craignais pas ces créatures ; mais celles-ci composaient la lamie encore quelques instants plus tôt, et si on m'assurait qu'elles n'avaient pas faim et qu'elles n'attaqueraient pas tout ce qui bougeait, je ne le croirais pas une seconde.

Iris hurla, et la pièce disparut à nouveau sous une couche de givre qui ralentit – un peu – nos poursuivants. Flam se joignit à elle. Une tempête de neige se déchaîna dans le salon, projetant givre et grêle sur tout ce qui dépassait. Les grêlons, mordants, frappaient la peau nue et j'entendis Camille pousser un cri. Elle morflait probablement dix fois plus à cause de ses microcoupures à peine cicatrisées.

Les serpents sifflèrent à l'unisson. Je compris alors qu'il ne s'agissait pas de gentilles couleuvres ordinaires : ils portaient toujours l'essence de la broyeuse d'os.

— Stacia est toujours là ! Dans ce nid de serpents ! Elle guérira si nous ne les tuons pas tous !

La douleur me coupait le souffle, mais je l'ignorai. Nous devions finir le travail.

Flam poussa Camille dans les bras de Morio.

— Je m'en occupe. Emmène-les à l'extérieur.

Le *Yokai* et le Svartan entreprirent de nous pousser vers la sortie. Shade me rejoignit et me souleva dans ses bras. Alors que nous passions la porte d'entrée, un tremblement sourd s'éleva derrière nous ; les murs se fissurèrent. Flam se transformait en dragon. Une gigantesque bourrasque nous projeta dans le jardin, et la neige se mit à tomber. Entre les flocons, j'aperçus une haute silhouette immaculée qui courait vers nous, tandis que derrière elle, la maison gémissait et craquait en se couvrant de givre. Dans une autre déflagration, les poutres s'effondrèrent. La villa était en train d'implorer.

Camille ouvrit son portable.

— Chase ? Envoie-nous tout de suite une unité. (Elle lui donna l'adresse.) Nous venons d'éliminer la broyeuse d'os. Inutile de chercher une maison, il n'y en a plus. Dis à tes hommes... dis-leur... Je ne sais pas, que le père Noël a fait une visite surprise et qu'il a été très fâché d'apprendre que Stacia n'avait pas été sage.

Sans un mot, je regardai la broyeuse d'os et ses serpents disparaître sous le manteau de neige silencieux.

Chapitre 23

— Au fait, est-ce que vous avez vu Trytian ?

J'étais assise dans la cuisine, les côtes maintenues par un bandage serré. Sarah m'avait ordonné de me reposer pendant les six ou sept prochaines semaines. Mes blessures guériraient plus vite que celles d'un HSP, mais les os cicatrisaient tout de même à une vitesse limitée. La pièce, autour de moi, conservait encore la trace du passage des démons. Mais nous avions déjà bien avancé le rangement, et les garçons s'occupaient de réparer les dégâts.

Iris préparait du thé. Menolly flottait près du plafond. Les hommes se trouvaient dans le salon, à l'exception de Vanzir, Trillian et Shade, qui venaient de nous rejoindre.

Camille secoua la tête.

— Non, et franchement, s'il ne nous menace pas, je suis toute disposée à le laisser tranquille. Il n'essaie pas de prendre la place de l'Ombre Ailée, contrairement à Stacia. (Elle s'appuya contre Trillian, qui la prit dans ses bras et déposa un baiser sur son front.) J'aimerais trouver un moyen de le lui faire savoir.

— J'en connais un, déclara Vanzir. Le bouche-à-oreille du réseau démonique. L'info arrivera jusqu'à lui tôt ou tard. Je n'ai plus aucune affection pour ce sale enfoiré depuis qu'il a essayé de nous tuer. Mais s'il accepte de s'occuper gentiment de ses affaires sans se mettre en travers de notre devoir, je veux bien en rester là.

— Et pour Van et Jaycee ? questionnai-je.

Je n'aimais pas cocher ainsi notre liste d'ennemis en vadrouille, mais nous ne devons pas oublier qu'ils se terraient quelque part et qu'ils avaient une dent contre nous.

— Je ne sais pas, soupira Camille en haussant les épaules. On ouvre l'œil. On infiltre les boutiques de magie, on s'arrange pour que tout le monde sache que nous sommes à l'affût... Et on espère qu'ils passent à autre chose aussi vite que possible. Je pense que le camp d'entraînement de Stacia va fermer, sauf si Trytian en reprend le contrôle. Nous devons également nous tenir informés de tout ce qui se passera dans ce sens.

Iris m'apporta un bol de Curly fromage et un verre de lait.

— J'ai pitié de toi à cause de tes blessures, expliqua-t-elle.

— Tu ne m'as toujours pas raconté ton histoire, rétorquai-je.

Elle haussa les épaules.

— Tu auras amplement le temps de m'écouter parler au cours des

prochaines semaines. Et, avec ces côtes cassées, tu devras passer la prochaine pleine lune enfermée dans une pièce où tu ne pourras pas te blesser ou sauter sur n'importe quoi. Prépare-toi à rester un chat d'intérieur pendant un petit moment.

On frappa à la porte. Menolly alla ouvrir et s'effaça pour laisser entrer Luke, Ambre et Chase. Le détective semblait épuisé.

— Tenez-moi au courant. Je dois retourner au QG.

Je croisai son regard et lui souris. Il me sourit en retour, et en ce bref instant, tout fut simplement bien. Restait à savoir ce qu'il dirait en découvrant ma relation avec Shade... mais ça attendrait.

Après son départ, Ambre et Luke s'assirent avec nous. Le loup-garou observa mes bandages en se mordant les lèvres.

— Je suis désolé, pour tes blessures. Mais je vous remercie tous du fond du cœur d'avoir sauvé ma sœur. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

— Tiens, d'ailleurs, ouais. Les Koyanni. Qu'est-ce qu'on décide ?

Je lançai un Curly fromage dans ma bouche, savourai son croustillant et son délicieux goût, et me léchai les doigts.

— Je crois que nous devrions les dénoncer au Conseil de la communauté surnaturelle, suggéra Menolly en donnant à Luke une petite tape dans le dos (ce qui, chez elle, se rapprochait le plus d'un câlin.) Après tout, ils violent les traités en attaquant des loups-garous. Peu importe qu'ils appartiennent ou non au Conseil. Les meutes de loups, elles, en font partie.

Je devinai sa fureur à sa façon de pincer les lèvres. Camille hocha la tête.

— Je suis d'accord. Laissons le Conseil s'en occuper.

— Bonne idée, ajoutai-je. Mais... j'aurais bien aimé qu'on les attrape tous.

Je n'aimais pas beaucoup l'idée de laisser les choses en plan, mais j'étais hors service et Sharah m'avait bien fait comprendre qu'elle m'attacherait sans remords à un lit d'hôpital si j'envisageais une activité plus fatigante que rester devant la télé à zapper.

Luke haussa les épaules.

— J'ai retrouvé ma sœur. Ça me suffit.

Camille posa sur moi un regard pensif.

— À ce propos, Luke... Ambre ne peut pas rester à Seattle si elle porte ce collier...

— Quel collier ? (Il regarda sa sœur et fronça les sourcils.) Eh bien quoi, qu'est-ce qu'il a ? Il n'est pas suffisamment à la mode ?

— Luke, nous devons te dire une chose que tu ne pourras jamais répéter à personne, mais que tu as le droit de savoir, soupirai-je. Ta sœur est déjà au courant.

Pendant l'heure qui suivit, je leur expliquai tout, de Luc le terrible

aux chevaliers de Keraastar, en passant par l'Ombre Ailée et les sceaux spirituels. Je me gardai toutefois de mentionner nos inquiétudes vis-à-vis des projets de la reine Asteria, et le désastre que nous pressentions.

Les deux lous-garous nous écoutèrent, bouche bée, en secouant la tête. À les voir, il paraissait évident qu'ils étaient frère et sœur. Ils se ressemblaient énormément.

— Alors c'est ça, mon collier... Est-ce qu'il peut affecter mon bébé ? s'inquiéta la louve en enroulant le bras autour de son ventre.

— Honnêtement, je l'ignore. Les médecins de la reine Asteria sauraient probablement mieux vous répondre. Et peut-être Sharah. Mais vous ne pourrez jamais consulter personne d'autre. (Je baissai la tête.) Ambre, vous allez devoir faire un choix. Soit vous nous donnez le collier, soit vous acceptez de vous rendre en Outremonde et de rejoindre les rangs de la reine elfe. Je pense que vous possédez le caractère génétique dont elle parlait. Ce qu'il faut pour devenir un chevalier de Keraastar.

— C'est si soudain ! s'alarma-t-elle. Je ne sais pas quoi faire ! Je n'arrive pas à enlever mon collier. (Ses yeux se remplirent de larmes.) Je n'ai jamais vécu ailleurs qu'en Arizona. Le simple fait de venir à Seattle était déjà si nouveau pour moi...

— Je t'accompagnerai, déclara Luke en se levant.

Ambre le regarda, les yeux écarquillés.

— Je suis ton grand frère, expliqua-t-il. Je ne pouvais pas te protéger de Rice ; je veux prendre soin de toi à présent. Si tu décides de te rendre en Outremonde, je viendrai avec toi et je veillerai à ce que tout se passe bien. Rien ne me rattache à Seattle, excepté mon travail ; Menolly trouvera bien quelqu'un pour me remplacer. Mais toi... tu auras besoin d'une famille, là-bas. Tu auras besoin de moi.

La joie se teintait d'inquiétude sur le visage de la louve.

— Merci... Mais... tu en es bien sûr ?

— Oui. Si Menolly et ses sœurs veulent bien fourrer mes affaires dans des cartons et les mettre au garde-meuble, à l'exception de ce dont nous aurons besoin sur place... ?

Il regarda ma sœur, qui hocha la tête.

— On s'en occupera, Luke, sourit-elle. Ta loyauté et ton courage donnent tout son sens au mot « famille ». Nous parlerons à la reine Asteria. Ne craignez rien, vous aurez tout ce qu'il vous faut. Et nous viendrons vous voir, si l'occasion se présente.

Loyauté et courage, répétais-je mentalement.

— Luke, tu es un excellent exemple, déclarai-je en lançant un coup d'œil à Menolly. Nous devons suivre ta voie. Demain, sœurlette, nous déciderons de ce que nous allons dire à Père au sujet de la façon dont il traite Camille. Un pour tous et tous pour un, comme les trois mousquetaires.

Ma grande sœur ne dit rien, mais sa lèvre tremblait légèrement lorsqu'elle me sourit.

Menolly m'adressa un hochement de tête solennel, puis appela Flam et Morio.

— Camille n'a pas le droit de mettre le pied à Y'Elestial, mais elle peut se rendre à Elqavene. L'aube est trop proche pour que je fasse le voyage. Pourquoi n'escorteriez-vous pas Luke, sa sœur et le sixième sceau jusqu'au palais de la reine Asteria ? Nous t'enverrons tes affaires plus tard dans la semaine, Luke.

— Merci, répondit le lycanthrope. Nous ferons tout pour que vous soyez fières de nous. Nous avons également un rôle à jouer dans cette guerre, et nous l'assumerons, parce que vous vous battez pour sauver notre monde.

Camille se tourna vers moi.

— Hé, au fait, et tes cheveux ? demanda-t-elle, changeant brusquement de sujet. Tu comptes les laisser repousser ?

Je fronçai les sourcils. Certes, le sacrifice de ma chevelure constituait pour moi une expérience traumatisante. Mais – et cela valait d'ailleurs pour toutes les épreuves que nous traversions dernièrement – j'avais fini par retrouver la paix. En fait, j'aimais beaucoup ce look court, hérissé, provoquant. Il m'aidait à me sentir plus forte.

— Je vais les garder comme ils sont. Je me passerais volontiers de l'effet tacheté, mais ma couleur naturelle finira par revenir. Je garde le style. C'est... moi, à présent. Et je commence vraiment à apprécier celle que je deviens.

Shade me frotta les épaules.

— Mon amour, murmura-t-il. Tu es merveilleuse, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Iris le regarda.

— Souviens-toi de ce que Sharah a dit : pas de sexe pendant au moins un mois ! Delilah a les côtes fissurées en plusieurs endroits. Il faut les laisser cicatriser. En attendant, tu dormiras dans le studio avec Shamas et les démons jumeaux.

— Ce n'est pas juste... ! m'écriai-je.

Mais Shade me posa la main dans la nuque.

— Nous avons tout le temps, et j'ai bien l'intention de rester près de toi encore un bon moment.

Il se pencha et m'embrassa doucement sur les lèvres. Une fois de plus, je me perdis dans la chaleur rayonnante de son corps. La marque, sur mon front, se mit à bourdonner, et je me retrouvai soudain face à Hi'ran.

— Es-tu heureuse ? demanda-t-il en me soulevant doucement par le menton.

Je le regardai, le cœur gonflé de joie.

— C'est une de vos incarnations, n'est-ce pas ?

Le vent boréal se déchaînait autour de nous. Hi'ran sourit.

— Il appartient à ma saison, mais c'est un homme libre à part entière. Je te l'ai dit, je ne suis pas jaloux... tant que tu n'oublies pas que je suis ton maître. Quand tu le toucheras, je le saurai. Quand il te caressera, je serai là. Et lorsque l'heure viendra, il sera l'intermédiaire qui me permettra de te faire un enfant.

Je respirai profondément – dans l'astral, cela ne faisait pas mal – et me glissai dans ses bras. Cette fois, il se contenta de me tenir contre lui, et cela me suffit. La passion venait d'entrer dans ma vie, et je ne voulais rien tant qu'explorer mon histoire naissante avec Shade. Je le connaissais. Il faisait déjà partie de moi avant notre rencontre. Pour la première fois de ma vie, je crus aux âmes sœurs. En tout cas, à la mienne.

Chase et Zachary avaient été merveilleux, mais j'étais une chasseuse rôdant au sommet des arbres, et j'appartenais en esprit au seigneur de l'automne. Et mon cœur... mon cœur aussi appartenait à l'automne.

Je n'aurais jamais cru trouver mon être véritable dans le reflet de la mort et de la destruction, dans les tourbillons de flammes et de feuilles roussies. Mais j'avais beaucoup grandi en comprenant ce que j'étais, ce que je serais toujours, et je pouvais enfin accepter pleinement mon côté prédateur.

— Je vous aime, mon maître, murmurai-je.

Hi'ran sourit.

— Je t'aime aussi, Delilah.

Je hochai la tête et, en un clin d'œil, je me retrouvai dans mon corps, chez moi, en sécurité pour l'instant, auprès de mon amour.

Principaux personnages

LA FAMILLE D'ARTIGO

Sephreh ob Tanu : père des sœurs D'Artigo. Fae.

Maria D'Artigo : mère des sœurs D'Artigo. Humaine.

Camille Sepharial te Maria, alias Camille D'Artigo : sœur aînée ; sorcière et prêtresse de la lune. Mi-Fae, mi-humaine.

Delilah Maria te Maria, alias Delilah D'Artigo : sœur cadette ; chat-garou ; fiancée de la mort. Mi-Fae, mi-humaine.

Arial Lianan te Maria : jumelle de Delilah mort-née ; léopard fantôme. Mi-Fae, mi-humaine.

Menolly Rosabelle te Maria, alias Menolly D'Artigo : sœur benjamine ; vampire et acrobate hors pair. Mi-Fae, mi-humaine.

Shamas ob Olanda : Cousin des sœurs D'Artigo. Fae.

LES AMIS ET AMANTS DES SŒURS D'ARTIGO

Bruce O'Shea : petit ami d'Iris. Leprechaun.

Carter : chef de la société Demonica Vacana, groupe d'observateurs qui consigne les interactions entre démons et humains à travers les siècles. Mi-démon, mi-titan, il est l'un des fils du titan Hypérion.

Chase Garden Johnson : inspecteur, superviseur de la brigade Fées-humains du CSI. L'un des amants de Delilah. Humain.

Chrysandra : serveuse au bar et grill *Le Voyageur*. Humaine.

Erin Mathews : ancienne présidente du club des observateurs de fées, propriétaire de la boutique *La Courtisane Écarlate*. Transformée en vampire par Menolly, son sire, juste avant qu'elle meure. Humaine.

Flam : amant et mari de Camille. Mi-dragon blanc, mi-dragon argenté.

Greta : fiancée de la mort en chef. Tutrice de Delilah.

Iris Kuusi : amie des sœurs. Prêtresse d'Undutar. *Talon-Haltija*. Esprit de maison finlandais.

Lindsey Katharine Cartridge : directrice du centre d'accueil pour femme *La Déesse Verte*. Païenne, sorcière. Humaine.

Luke : barman du bar et grill *Le Voyageur*. Loup-garou. Loup solitaire, sans meute.

Marion : coyote métamorphe, propriétaire du café *La Féerie urbaine*.

Morio Kuroyama : amant et mari de Camille. Petit-fils de Grand-mère Coyote. *Yokai Kitsune* (démon renard japonais).

Nerissa Shale : maîtresse de Menolly. Assistante sociale, candidate aux élections du conseil municipal. Puma-garou, membre de la troupe du

mont Rainier.

Rozurial, alias Roz : mercenaire, deuxième amant de Menolly. Incube anciennement Fae avant que Zeus et Hera détruisent son mariage.

Sassy Branson : femme du monde. Philanthrope. Vampire (humain).

Shade : nouvel allié. Amant de Delilah. Mi-Stradolan, mi-dragon noir (de l'ombre).

Siobhan Morgan : amie des sœurs D'Artigo. Selkie (phoque-garou), membre du groupe de phoques du port de Puget Sound.

Tavah : gardienne du portail au bar et grill *Le Voyageur*. Vampire (Fae).

Timothy Vincent Winthrop, alias Cleo Blanco : étudiant/génie en informatique, sosie féminin. Humain.

Trillian : mercenaire sous les ordres de la reine Tanaquar. Amant dominant et mari de Camille. Svartan (Fae).

Vanzir : aux ordres des sœurs, de sa propre volonté. Démon attrape-rêves.

Vénus, l'enfant de la lune : chaman de la troupe de pumas du mont Rainier. Puma-garou.

Wade Stevens : président des Vampires Anonymes. Vampire (humain).

Zachary Lyonesse : jeune membre du conseil des anciens de la troupe de pumas du mont Rainier. Amant de Delilah. Puma-garou.

Remerciements

Merci à mon agent, Meredith Bernstein, et à mon éditrice, Kate Seaver, la meilleure équipe que j'aurais pu trouver. Merci également à Tony Mauro, l'illustrateur le plus talentueux du monde. À mon mari, Samwise, et mes amies, Maura Anderson et Jo Yantz, qui m'ont aidée à conserver ma santé mentale ! À mon assistante, J.L. Anderson, sans qui je ne saurais plus où donner de la tête. Aux filles Galenorn – Meerclar l'ancienne, et nos nouveaux bébés Calypso, Brighid et Morgana. À celles et ceux que la maladie et l'âge nous ont enlevés : Pakhit, Tara et Luna. Toute ma dévotion enfin à Ukko, Rauni, Mielikki et Tapio, mes gardiens spirituels.

Merci à mes lecteurs, anciens comme nouveaux. Votre soutien maintient les auteurs en verve et alimente leur plaisir de conteur. Merci pour tous les petits mots merveilleux que vous m'envoyez par Twitter ou MySpace, par e-mail ou courrier. Vous pouvez me retrouver sur le net sur Galenorn En/Visions (www.galenorn.com). Je suis également sur Facebook, Twitter et MySpace : les liens sont sur mon site. Si vous voulez m'écrire (vous trouverez également l'adresse sur mon site ou via mon éditeur), n'oubliez pas d'inclure une enveloppe pré-timbrée pour que je puisse vous répondre. Des articles promotionnels sont également disponibles. Rendez-vous sur mon site pour plus d'informations.

Radieuses bénédictions,
« La Panthère tatouée »
Yasmine Galenorn

Glossaire

Calouk : dialecte commun et vulgaire utilisé par certains habitants d'Outremonde.

Cour et la Couronne (la) : la Couronne désigne la reine d'Y'Elestial. La Cour désigne les nobles et les militaires qui entourent la reine. Cour et Couronne représentent le gouvernement d'Y'Elestial.

Cour Seelie : Cour Fae terrienne de la lumière et de l'été, dissoute pendant la Grande Séparation. Titania en était la reine.

Cour Unseelie : Cour Fae terrienne de l'ombre et de l'hiver, dissoute pendant la Grande Séparation. Aeval en était la reine.

Cours des trois reines : Cours des trois reines Fae sur Terre récemment restaurées : Titania, reine Fae de la lumière et du matin ; Morgane, reine mi-Fae du crépuscule ; et Aeval, reine Fae de l'ombre et de la nuit.

Créature surnaturelle : désigne les créatures surnaturelles terriennes qui ne sont pas de nature Fae, en particulier les garous.

Crypto : une des races cryptozoïdes. Les Cryptos comprennent des créatures de légende qui ne font pas techniquement partie des Fae : gargouilles, licornes, griffons, chimères, etc. Vivent principalement en Outremonde, mais possèdent des cousins terriens.

Elqavene : territoire des elfes en Outremonde.

FH-CSI : brigade Fées-humains du CSI, créée par l'inspecteur Chase Johnson, née d'une collaboration entre l'OIA et la police de Seattle. D'autres FH-CSI ont vu le jour à travers le pays, basés sur l'exemple de Seattle. Le FH-CSI prend en charge les urgences médicales et criminelles se rapportant à un visiteur outremondien.

Grande Séparation (la) : époque de graves tourments durant laquelle les seigneurs élémentaires et certains membres de la Cour Fae ont décidé de séparer les mondes. Jusque-là, les Fae évoluaient sur Terre, mêlant leurs vies et leurs coutumes à celles des humains. La Grande Séparation a créé une nouvelle dimension : Outremonde. Au même moment, les Cours jumelles Fae ont été dissoutes et leurs reines ont perdu leurs pouvoirs. Les sceaux spirituels ont été formés, puis séparés pour empêcher les mondes de se rejoindre. Certains Fae ont choisi de rester sur Terre, d'autres ont préféré se rendre en Outremonde. Quant aux démons, pour la plupart, ils avaient été enfermés dans les Royaumes

Souterrains.

Garde Des'Estar : armée d'Y'Elestial.

Haseofon : demeure et lieu de formation des fiancées de la mort.

HSP : Humain au sang pur (désigne les humains terriens).

Koyanni : coyotes métamorphes qui se sont détournés des enseignements du grand Illusionniste pour suivre Nukpana.

Licorne noire (la), ou la Bête : licorne magique, père de licornes de Dahns, qui renaît comme le phénix et vit à Darkynwyrd et à Thistlewyd. Époux de Mère Corneille, c'est plus une force de la nature qu'une simple licorne.

Melosealfôr : dialecte Crypto rare appris uniquement par les Cryptos puissants et les sorcières de la lune.

Mer ionique : courant d'énergie qui sépare les terres ioniques. Certaines créatures, en particulier celles qui sont liées aux énergies élémentaires de la glace, la neige et le vent, peuvent y voyager sans protection.

Miroir des murmures : système de communication magique reliant Outremonde à la Terre. Ressemble à un visiophone magique.

Moissonneurs : seigneurs de la mort ; certains sont aussi des seigneurs élémentaires. Les moissonneurs et leurs suivants (Valkyries, fiancées de la mort, par exemple) fauchent les âmes des morts.

Nectar de vie : élixir capable de rallonger la durée de vie des humains et de la rendre comparable à celle des Fae. Très précieux et utilisé avec prudence. Peut rendre fou si la personne ne possède par la force émotionnelle nécessaire face aux changements qu'il induit.

OIA : CIA outremondienne. Le cerveau derrière la garde Des'Estar.

Outremonde : terme humain pour désigner le « royaume des fées », dimension différente de la nôtre dans laquelle évoluent des créatures de mythes et légendes, terre des dieux et de l'Olympe. Son nom varie selon les dialectes des races Fae et Crypto.

Portail : portail interdimensionnel qui relie les différents royaumes.

Porte démoniaque : porte à travers laquelle des démons peuvent être invoqués par un nécromancien ou un enchanteur puissant.

Seigneurs élémentaires : êtres élémentaires, mâles et femelles qui, comme les sorcières du destin et les moissonneurs, sont les seuls véritables immortels. Ils sont les avatars de divers éléments et énergies et peuplent tous les royaumes. Ils ne répondent à aucune loi et ne se préoccupent des humains ou des Fae que si on les invoque. Dans ce cas-là, ils demandent un lourd paiement en retour. Les seigneurs élémentaires ne sont nullement concernés par l'équilibre, contrairement aux sorcières du destin.

Sorcières du destin : femmes de la destinée veillant à garder

l'équilibre intact. Ni bonnes ni mauvaises, elles observent le cours du destin. Quand les événements ne prennent pas le bon chemin, elles entrent en scène, utilisant humains, Fae, créatures surnaturelles et autres pour rétablir l'équilibre.

Statues de l'âme : en Outremonde, petites figurines créées à la naissance de certains Fae et reliées magiquement au bébé. Ces figurines sont gardées dans le tombeau familial. Quand le Fae vient à mourir, sa figurine se brise. Dans le cas de Menolly, après qu'elle fut revenue à la vie, la statue de son âme s'est reformée, de travers. Si un de ses membres disparaît, une famille peut savoir s'il est toujours en vie s'ils ont accès à sa statue de l'âme.

Stradolan : créature capable de se déplacer sur différents plans et de se transporter d'ombre en ombre.

Terre : tout ce qui existe du côté terrien des portails.

Terres ioniques : elles comprennent le plan astral, les royaumes des esprits, ainsi que d'autres dimensions moins connues incorporelles. Ces royaumes sont séparés par la mer ionique, un courant d'énergie qui empêche les terres ioniques de s'entrechoquer et de provoquer une explosion de proportion universelle.

Triple Menace : surnom que Camille a donné aux trois nouvelles reines Fae terriennes.

Vampires Anonymes : groupe terrien créé par Wade Stevens, un ancien psychiatre. Le groupe cherche à aider les nouveaux vampires à s'adapter à leur nouvel état et à les encourager à ne pas blesser d'innocents. Les Vampires Anonymes cherchent à acquérir davantage de pouvoir. Leur but est de gouverner les vampires états-uniens et, ainsi, de créer une police interne.

Y'Érialiastar : nom Sidhe/Fae d'Outremonde

Y'Elestial : cité/État d'Outremonde où les sœurs D'Artigo sont nées et ont grandi. Elle a récemment connu une guerre civile, opposant Lethesnar, reine tyrannique sous l'emprise de la drogue, à sa sœur Tanaquar qui a réussi à lui prendre son trône. Maintenant que la guerre est terminée, la reine Tanaquar rétablit l'ordre sur ses terres.

Yokai : (vague traduction) démon ou esprit de la nature japonais. Ici, les Yokai ont trois formes : animale, humaine et démoniaque. Contrairement aux démons des Royaumes Souterrains, les Yokai ne sont pas nécessairement mauvais par nature.

Liste des morceaux

J'écoute énormément de musique pendant que j'écris. Quand j'en parle sur le net, mes lecteurs me demandent ce que j'écoutais pour chaque titre. Les différentes listes figurent déjà sur mon site, mais j'ai décidé de les ajouter à la fin des tomes concernés, afin que vous puissiez composer votre propre liste de lecture si vous avez envie de recréer la « B.O. » du roman.

Yasmine Galenorn.

Air :

Napalm Love
Playground Love

Beck :

Farewell Ride
Nausea

The Bravery :

Believe

Cat Power :

I Don't Blame You
Werewolf

Cher :

The Beat Goes On

Chester Bennington :

System

Cobra Verde :

Don't Play With Fire

David Bowie :

Golden Years

Deftones :

Change (In the House of Flies)

Evans Blue :

Cold

Everlast :

What It's Like
Mercy on My Soul

Fleetwood Mac :

The Chain

Gabrielle Roth :

Black Mesa
Zone Unknown

Gary Numan :

Innocence Bleeding
Dominion Day
Down in the Park
Dream Killer
Hybrid
My Shadow in Vain
Prophecy
She's Got Claws
Stormtrooper in Drag
The Angel Wars
Tread Careful

Gorillaz :

Rock It
Spitting Out the Demons
Hongkongaton
Kids with Guns
Last Living Souls

Heather Alexander :

Fallen Angel
March of Cambreadth
Wolfen One

Jace Everett :

Bad Things

Jay Gordon :

Slept So Long

Jethro Tull :

Moutain Men
No Lullaby
Rocks on the Road

King Black Acid :
One and Only
Soul Systems Burn

Ladytron :
Ghosts
Burning Up

Lee Dorsey :
Give It Up

Little Big Town :
Bones

Low :
Half Light

Nirvana :
Lake of Fire
Plateau

Oingo Boingo :
Nothing to Fear
Home Again
Elevator Man
Dead Man's Party

Ringo Starr :
It Don't Come Easy

Sarah McLachlan :
Possession

Simple Minds :
Don't You (Forget About Me)

Tangerine Dream :
Beaver Town
Dr. Destructo

Grind
Hyde Park

Tina Turner :
I Can't Stand the Rain

Tori Amos :
Blood Roses
Muhammad My Friend

Warchild :
Ash

Zero 7 :
In the Waiting Line

Yasmine Galenorn vit aux États-Unis où sa série *Les Sœurs de la lune* est un best-seller. Elle et son mari ont changé leur nom de famille pour Galenorn, un terme inspiré du *Seigneur des Anneaux* et qui signifie « arbre vert ». En revanche, son mari s'appelle Samwise et c'est son vrai prénom ! Yasmine est considérée comme une sorcière accomplie au sein de la communauté païenne. Elle collectionne les théières, les dagues, les cornes et les crânes d'animaux et cultive une passion pour le tatouage.

Du même auteur, chez Milady :

Les Sœurs de la lune :

1. *Witchling*
2. *Changeling*
3. *Darkling*
4. *Dragon Wytch*
5. *Night Huntress*
6. *Demon Mistress*
7. *Bone Magic*
8. *Harvest Hunting*

Gravure d'argent

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Harvest Hunting*
Copyright © 2010 by Yasmine Galenorn

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction
en partie ou en totalité, quelle que soit la forme.
Cet ouvrage est publié avec l'accord de Berkley,
membre de Penguin Group (U.S.A.) Inc.

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
© Tony Mauro

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur.

Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une
contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et
pénales.

ISBN : 978-2-8205-0513-2

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !